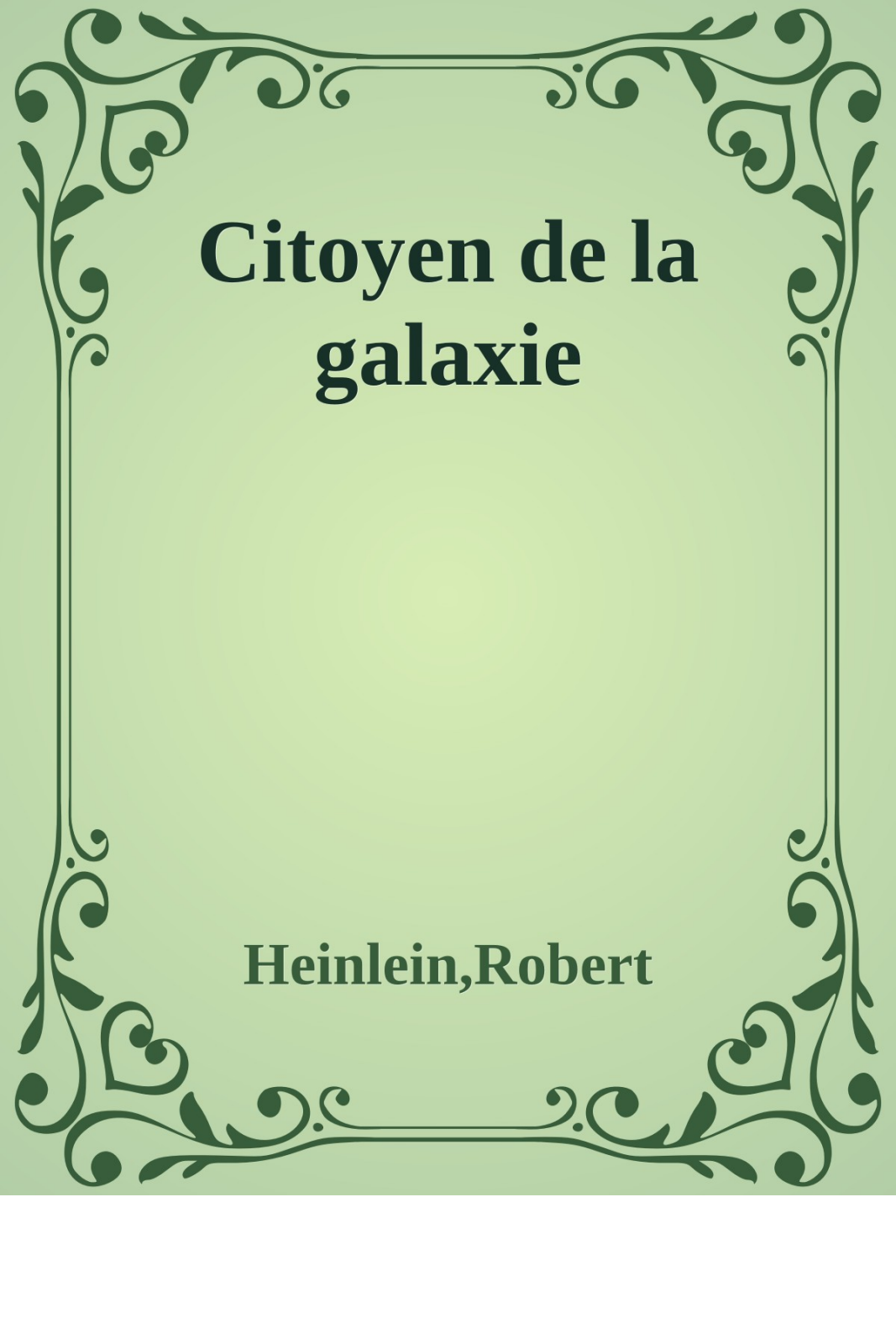




Citoyen de la galaxie

Heinlein, Robert

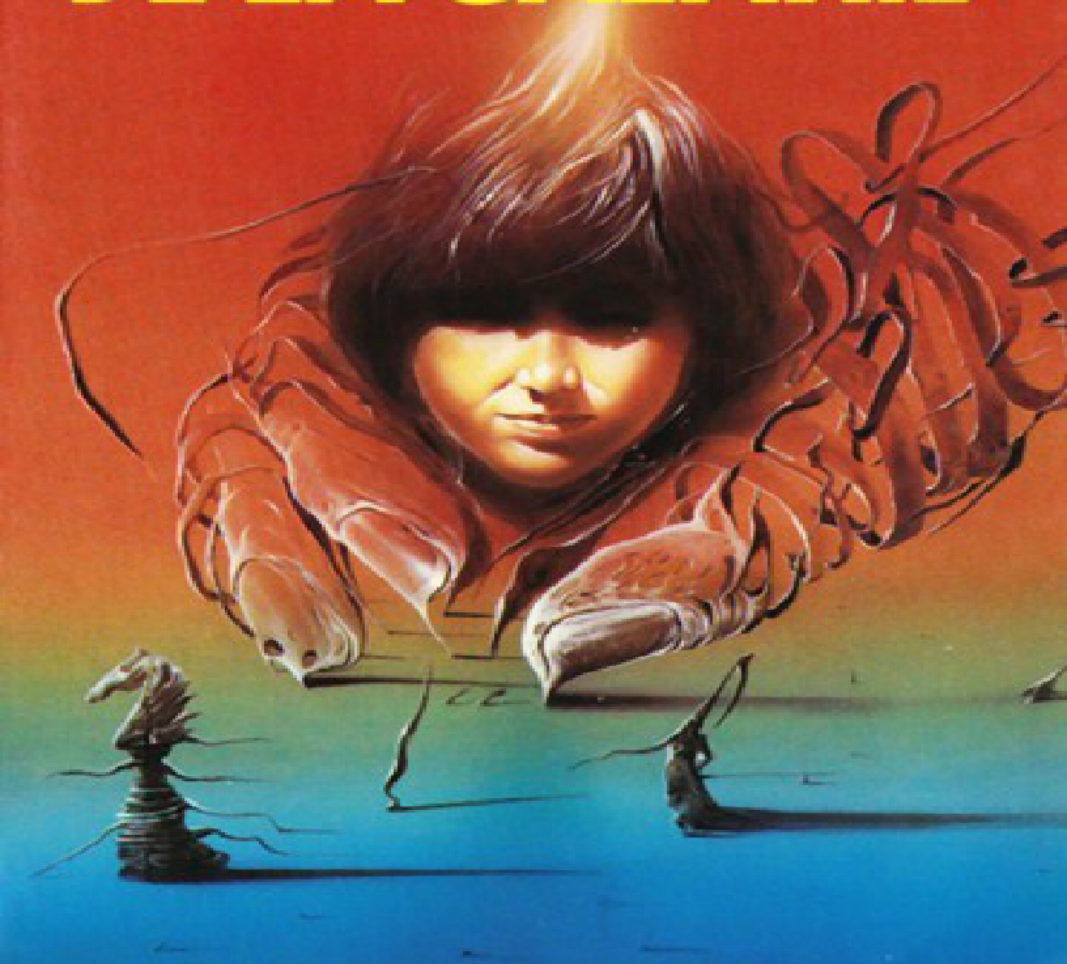
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



SCIENCE-FICTION
Robert Heinlein

CITOYEN DE LA GALAXIE



Robert Anson Heinlein

Citoyen de la galaxie

(Citizen of the galaxy, 1957)



Traduction de Hélène Bouboulis

— LOT quatre-vingt-dix-sept, annonça le crieur. Un garçon.

L'enfant, étourdi, avait le mal de mer au contact du sol sous ses pieds. Le vaisseau d'esclaves avait parcouru plus de quarante années-lumière et transportait dans ses soutes la puanteur de tous les vaisseaux d'esclaves, la forte odeur âcre de corps sales entassés, de crainte, de vomi et de détresse ancienne. Pourtant le garçon s'y était senti quelqu'un, un membre reconnu d'un groupe, qui recevait son repas quotidien et se battait pour le manger en paix. Il avait même eu des amis.

Maintenant, de nouveau il n'était plus rien ni personne, sur le point d'être vendu.

Un lot venait juste d'être adjugé : des blondes assorties, que l'on avait fait passer pour des jumelles. Les enchères avaient été animées, et le prix élevé. Le crieur se tourna, un sourire satisfait aux lèvres, et désigna le garçon.

— Lot quatre-vingt-dix-sept. Faites-le monter ici.

Avec une taloche, l'enfant fut poussé sur l'estrade. Il se tint debout, tendu, ses yeux d'animal sauvage observaient avidement autour de lui tout ce qu'il n'avait pas pu voir de l'enclos où il était parqué. Le marché des esclaves se trouve sur la célèbre Place de la Liberté, à l'emplacement de la base de lancement des astronefs, qui fait face à la colline, surmontée de l'encore plus illustre Praesidium du Sargon, capitole des Neuf Mondes. Mais le garçon ne le reconnut pas. Il ne savait même pas sur quelle planète il se trouvait. Il regarda la foule.

Les mendiants se tenaient le plus près de l'estrade, guettant l'acheteur qui venait réclamer sa propriété. Derrière eux, en demi-cercle, on avait disposé les sièges pour les riches et les privilégiés. De chaque côté de ce groupe d'élite, les esclaves, les porteurs, les gardes du corps et les chauffeurs attendaient leurs maîtres en flânant près des voitures des nantis, des palanquins et des chaises à porteurs des plus riches encore. Enfin, derrière les seigneurs et les dames, les bourgeois,

désœuvrés ou curieux, les hommes libérés, les pickpockets, les vendeurs de boissons fraîches, et parfois un marchand qui n'avait pas le privilège d'être assis, mais désireux de négocier un coursier, un commis, un mécanicien, ou même un domestique pour ses épouses.

— Lot quatre-vingt-dix-sept, répéta le crieur. Un jeune garçon, beau et sain, qui peut faire un page ou un valet. Imaginez-le, beaux seigneurs et belles dames, dans la livrée de votre maison. Regardez...

Ses mots se perdirent dans le vacarme produit par un vaisseau qui accostait juste derrière lui.

Le vieux mendiant Baslim l'Infirmes étira son corps à demi nu et de son œil unique loucha par-dessus l'estrade. Selon lui, l'enfant n'avait rien d'un serviteur docile. Il ressemblait plutôt à un animal traqué, sale, maigre et couvert de contusions. Sous la crasse, apparaissaient sur son dos des zébrures blanches, témoignages de l'opinion de ses maîtres antérieurs.

D'après les yeux du garçon et la forme de ses oreilles, Baslim pressentit qu'il devait être d'origine terrienne inaltérée. Mais on ne pouvait être sûr de rien, excepté qu'il était petit, terrorisé, de sexe masculin, et encore arrogant. L'enfant surprit les yeux du mendiant sur lui, et lui darda un regard furibond.

Le vacarme s'estompa et un riche gommeux assis au premier rang agita nonchalamment un mouchoir au crieur.

— Ne nous fais pas perdre notre temps, coquin. Montre-nous quelque chose qui vaille le lot précédent.

— Je vous en prie, noble sire. Je dois montrer les lots dans l'ordre.

— Alors dépêchons ! Ou laissez cette vermine affamée de côté et montrez-nous de la vraie marchandise.

— Vous êtes bon, seigneur. — Le crieur haussa le ton. — On m'a demandé de me hâter et je suis sûr que mon noble employeur serait d'accord. Cependant je vais être franc. Ce splendide garçon est jeune. Son nouveau maître doit se charger de l'instruire. Donc...

L'enfant écoutait à peine. Il avait une connaissance très rudimentaire de la langue qu'il entendait et de toute façon ce qui était dit n'avait que peu d'importance. Il examina les dames voilées et les messieurs élégants, en se demandant lequel d'entre eux serait son nouveau problème.

— Un prix de départ très bas et un profit rapide. Une affaire ! Il me semble que j'entends vingt stellaires ?

Un silence gêné s'installa. Une dame minaudière, richement vêtue, depuis ses sandales jusqu'à son voile en dentelle, se pencha vers le gommeux, lui chuchota quelque chose et se mit à pouffer. Il fronça les sourcils, sortit un poignard et fit semblant de se limer les ongles.

— Je vous ai dit de vous dépêcher, grommela-t-il.

Le crieur poussa un soupir.

— Je vous prie de vous souvenir, noble seigneur, que je dois rendre des comptes à mon patron. Bon, nous allons commencer plus bas. Dix stellaires, voilà. J'ai dit : dix. Fantastique !

Il eut l'air étonné.

— Suis-je en train de devenir sourd ? Quelqu'un a-t-il levé la main sans que je l'aie aperçu ? Je vous prie de l'examiner. Voici un jeune garçon à l'état brut, pareil à de la glaise vous pourrez le modeler à plaisir. Pour un prix incroyablement bas, vous pourrez le rendre muet ou le modifier selon vos désirs.

— Ou le donner en pâture aux poissons !

— Ou le donner... Oh, vous avez bien de l'esprit, doux seigneur !

— J'en ai assez. Qu'est-ce qui vous fait croire que ce piteux article a la moindre valeur ? C'est peut-être votre fils ?

L'employé s'efforça de sourire.

— Je serais fier s'il l'était. Je souhaiterais pouvoir vous dévoiler ses origines.

— Ce qui signifie que vous n'en savez rien.

— Bien que je sois tenu au silence, je ferai cependant remarquer la forme de son crâne, la courbe parfaite de ses oreilles.

Il tira l'une d'elles. L'enfant se tortilla et lui mordit la main. La foule se mit à rire. L'homme retira brutalement sa main.

— C'est un garçon vif, mais le fouet peut facilement y mettre bon ordre. Il est de bonne souche. Regardez ses oreilles. Les plus belles de la Galaxie, d'après certains.

Le crieur avait négligé un fait : le jeune gommeux venait de Syndon IV. Il retira son casque et découvrit des oreilles typiquement syndonniennes, poilues, longues et pointues. Il se pencha en avant et ses oreilles se redressèrent.

— *Qui est ton noble protecteur ?*

Le vieux mendiant Baslim se précipita vers le coin de l'estrade, prêt à plonger. L'enfant se raidit et regarda autour de lui. Il sentait la tension de la situation mais sans en comprendre la cause. L'employé devint blanc comme un linge. Personne n'osait narguer un Syndonien impunément... En tout cas pas plus d'une fois.

— Mon seigneur, fit-il en hoquetant. Vous ne m'avez pas bien compris.

— Répète un peu cette fable à propos des « oreilles » et la « meilleure souche ».

La police était en vue mais trop loin de la scène. Le crieur mouilla ses lèvres.

— Soyez généreux, doux sire. N'affamez pas mes enfants. Je n'ai fait qu'exprimer une opinion générale, pas la mienne. Je m'efforçais de précipiter une offre pour cet article... Comme vous me l'avez ordonné vous-même.

Une voix de femme rompit le silence.

— Oh, laisse tomber, Dwarol. Il n'est pas responsable de la forme des oreilles de cet esclave. Il doit le vendre.

Le Syndonien respira bruyamment.

— Alors, vends-le !

Le crieur respira à son tour, soulagé.

— Oui, mon seigneur. – Il reprit contenance et continua. – Je vous prie de pardonner le temps perdu sur un lot médiocre. Je demande maintenant n'importe quelle offre.

Il attendit, puis ajouta nerveusement :

— Je n'entends, ni ne vois aucune offre. Une fois... S'il n'y en a aucune, je dois retourner ce lot au stock et consulter mon patron avant d'aller plus avant. Deux fois. Il y a de superbes articles après celui-ci. Ce serait vraiment dommage de ne pas les montrer. Aucune offre trois fois...

— Voilà votre offre, coupa le Syndonien.

— Comment ?

Le vieux mendiant tenait deux doigts en l'air. Le crieur eut l'air stupéfié.

— *Tu* fais une offre ?

— Oui, répliqua l'homme d'une voix enrouée. Si les seigneurs et les dames ici présents me le permettent.

Le crieur jeta un regard circulaire sur l'assemblée des personnes assises. Quelqu'un cria dans la foule.

— Pourquoi pas ? L'argent n'a pas d'odeur.

Le Syndonien hocha la tête en signe d'assentiment.

— Vous offrez deux stellaires pour ce garçon ? reprit l'employé rapidement.

— Non, non, non, non ! cria Baslim. Deux *minimes* !

L'homme voulut lui donner des coups de pied. Le mendiant n'eut que le temps de tourner la tête de côté.

— Va-t'en ! Je t'apprendrai à te moquer de tes supérieurs !

— Crieur !

— Oui, mon seigneur !

— Tu as dit « n'importe quelle offre », reprit le Syndonien. Vends-lui ce garçon.

— Mais...

— Tu m'as bien compris.

— Mais, mon seigneur, je *ne peux pas* le vendre sur une offre. La loi est claire sur ce point ; une offre n'est pas une enchère. Pas même deux, à moins que l'on ait établi un minimum au départ. Mais sans ce minimum, je ne peux pas le laisser à moins de trois offres. La loi, noble sire, a été faite pour protéger le propriétaire, pas ma misérable personne.

— C'est la loi ! s'écria quelqu'un.

— Alors annonce l'offre, fit le Syndonien en fronçant les sourcils.

— Je ferai tout ce qui fera plaisir à la gracieuse assistance. – Il se présenta de face au public. – Lot quatre-vingt-dix-sept, j'ai entendu l'offre de deux minimas. Qui dira quatre ?

— Quatre, déclara le gommeux.

— Cinq ! s'exclama une voix.

Le Syndonien fit signe au mendiant de s'approcher. Baslim se déplaça sur ses mains et sur un genou, le moignon de l'autre jambe traînait derrière. Il était en plus gêné par sa sébile.

— Cinq minimas une fois... Reprit à nouveau le crieur d'une voix monotone. Cinq deux fois...

— Six ! s'écria le Syndonien.

Il jeta un coup d'œil à la sébile du mendiant, prit sa bourse et lui lança une poignée de pièces.

— J'ai entendu six. Sept, peut-être ?

— Sept, croassa Baslim.

— Nous en sommes à sept. Vous, là-bas, avec votre pouce levé, vous offrez huit, n'est-ce pas ?

— Neuf, intervint le mendiant.

Le crieur lui darda un regard furieux, mais accepta l'enchère. Le prix atteignait presque un stellaire. La plaisanterie devenait trop chère pour la majorité du public amassé. Les nobles eux n'avaient pas envie de cet esclave insignifiant, encore moins de contrecarrer le geste du Syndonien.

— Neuf une fois... Neuf deux fois... Neuf trois fois... Adjugé ! *Vendu* pour neuf minimas !

Il poussa le garçon hors de l'estrade presque sur les genoux du mendiant.

— Prends-le et disparais !

— Pas si vite, fit le Syndonien menaçant. L'acte de vente.

L'employé réussit à se contenir et inscrire le prix et le nom du nouveau propriétaire dans l'imprimé déjà préparé pour le lot quatre-vingt-dix-sept. Baslim tendit les neuf minimas mais dut encore avoir recours au Syndonien pour le timbre fiscal qui revenait plus cher que le prix de l'esclave lui-même. L'enfant resta tranquille. Il savait qu'il avait de nouveau été vendu, et il s'habitua à l'idée que le vieil homme était son nouveau maître, mais après tout, peu importe. Il n'en voulait aucun. Tandis qu'ils étaient tous occupés avec la taxe à payer, il prit la poudre d'escampette.

Sans un regard, le vieux mendiant allongea le bras, saisit une cheville et le ramena en arrière. Puis Baslim se redressa, plaça un bras autour de l'épaule du garçon et s'en servit comme béquille. L'enfant sentit une main osseuse agripper fermement son coude, alors il

s'abandonna encore une fois à l'inévitable nouveau maître. De toute façon, si on savait attendre, ils finissaient toujours pas devenir négligeants.

Grâce à son support, le mendiant s'inclina avec une grande dignité.

— Mon seigneur, fit-il d'une voix rauque. Moi et mon serviteur, nous vous remercions.

— Ce n'est rien, ce n'est rien.

Le Syndonien agita son mouchoir pour leur donner congé.

Le trou où vivait Baslim était distant de la Place de la Liberté de moins d'un li, soit d'environ cinq cents mètres, mais ils mirent plus de temps que prévu pour un trajet aussi court. Le fait d'utiliser l'enfant comme une jambe faisait clopiner le vieil homme encore plus lentement que normalement sur ses mains et sur son genou. En outre, ils s'arrêtaient fréquemment pour travailler ; le commerce ne cessait pas durant le trajet, car le mendiant obligeait le petit à fourrer le bol sous le nez de chaque piéton.

Baslim le fit sans mot dire. Il avait essayé l'Interlingua, le Néerlandais Spatial, le Sargonais, une demi-douzaine de patois, l'argot des voleurs, des esclaves, le jargon commercial, même l'Anglais Systématique, en vain. Cependant il se doutait que le garçon l'avait compris plus d'une fois. Puis il abandonna ses tentatives et lui fit comprendre ce qu'il voulait par le langage des signes et quelques taloches. S'il n'avait pas de langue commune avec l'enfant, il lui en apprendrait une. Chaque chose en son temps. Baslim n'était pas pressé, il n'était jamais pressé. Il voyait loin.

Son logis se trouvait sous le vieil amphithéâtre. Quand le Sargon Auguste de mémoire impériale décréta la construction d'un cirque plus grand, une partie seulement de l'ancien était détruite. Les travaux de démolition furent interrompus par la Deuxième Guerre de Cetan et jamais terminés. Baslim conduisit le garçon à travers les ruines. Le chemin était escarpé, le vieil homme dut ramper. Mais il ne lâcha pas sa prise. Une fois, il ne tenait l'enfant que par son pantalon. Celui-ci réussit presque à se dégager de son étreinte en se tortillant, avant que le mendiant réussisse à attraper son poignet. Ensuite ils avancèrent plus lentement.

Ils descendirent dans un trou au bout d'un couloir sombre en ruine. Le garçon fut contraint à passer le premier. Ils rampèrent à travers les décombres et atteignirent un corridor obscur mais plus accessible. Puis de nouveau ils descendirent... Ils arrivèrent enfin dans les baraques des acteurs du vieil amphithéâtre, sous l'arène.

Toujours dans l'obscurité, Baslim poussa l'enfant à travers une porte bien charpentée, le suivit et la ferma en faisant jouer un verrou

spécial. Enfin il effleura une touche et la lumière s'alluma.

— Voilà, petit, nous sommes à la maison.

Le garçon regarda. Il avait renoncé depuis longtemps à toute espèce d'illusion. Mais ce qu'il vit n'avait rien à voir avec aucun de ses espoirs même le plus fou. C'était une petite pièce modeste, nette, propre et hermétique. Les panneaux du plafond donnaient un éclairage agréable sans éclat. Le mobilier était rare mais approprié. L'enfant était abasourdi. L'ensemble était pauvre, bien sûr, mais il ne se rappelait pas avoir vécu dans un tel endroit avant.

Le mendiant lâcha son épaule, boitilla jusqu'à une rangée d'étagères, y posa la sébile, et prit quelque chose de compliqué. Le garçon ne comprit de quoi il s'agissait que lorsque le vieil homme eut retiré ses hardes et attaché la chose à sa place. C'était une jambe artificielle si bien articulée qu'elle rivalisait d'efficacité avec un membre fait de chair et de sang. L'homme se redressa, prit un pantalon dans un tiroir, l'enfila. Il n'avait presque plus l'air infirme.

— Viens ici, dit-il en Interlingua.

L'enfant ne bougea pas. Baslim répéta la phrase dans d'autres langues, haussa les épaules, le prit par le bras, et le conduisit dans une autre pièce, petite, qui tenait lieu de cuisine et de cabinet de toilette. Baslim remplit une cuvette, et lui tendit un morceau de savon.

— Lave-toi, ordonna-t-il en mimant l'action.

L'enfant resta figé dans un entêtement muet. L'homme soupira, prit une brosse à carrelage et sembla vouloir le frotter. Il s'arrêta quand les poils drus touchèrent la peau du garçon et répéta le geste.

— Prends un bain. Lave-toi, reprit-il en Interlingua et en Anglais Systématique.

Le petit hésita, retira son vêtement et se mit à se savonner.

— Voilà qui est mieux, fit Baslim.

Il ramassa le pantalon crasseux, le jeta dans la poubelle, sortit une serviette, et se tourna vers le côté cuisine pour préparer le repas.

Quelques minutes plus tard, il pivota sur ses talons, mais l'enfant était déjà parti.

Il traversa sans se presser la pièce principale et le découvrit nu et trempé, essayant d'ouvrir la porte de toutes ses forces. Quand il vit son maître, il redoubla ses efforts inutiles. Baslim lui tapota sur l'épaule, et lui indiqua l'autre pièce avec son pouce.

— Finis de te laver.

Il s'éloigna. Le garçon le suivit furtivement.

Baslim mit le ragoût sur une plaque, et tourna le bouton pour le faire mijoter doucement. Puis il ouvrit une armoire, prit une bouteille et des compresses de flocons de légumes. Une fois propre, le garçon présentait un échantillonnage varié de cicatrices, de contusions, de plaies mal refermées, de coupures et d'éraflures récentes et anciennes.

— Reste tranquille.

Le produit piquait. L'enfant se mit à se tortiller.

— Reste tranquille ! répéta Baslim fermement mais gentiment, en lui donnant une claque amicale.

Le garçon se détendit, sauf quand le liquide lui effleurait la peau. L'homme examina soigneusement un ulcère déjà ancien sur son genou, puis en fredonnant doucement, il retourna à l'armoire, revint et piqua l'enfant dans une fesse, après lui avoir fait comprendre qu'il prendrait une gifle mémorable s'il ne restait pas immobile. Enfin, il trouva un vieux tissu et lui ordonna de s'en faire un vêtement, puis il retourna à la cuisine.

Baslim plaça deux grands bols de ragoût sur la table de la grande pièce, en déplaçant table et chaise de façon à ce que l'enfant puisse s'asseoir sur la commode pour manger. Il ajouta une poignée de lentilles vertes toutes fraîches et de gros quignons de pain de campagne, noir et dur.

— La soupe est prête, fiston. Viens manger.

Le garçon s'assit sur le bord de la commode, mais prêt à s'enfuir, il ne toucha pas à la nourriture.

— Que se passe-t-il ? demanda Baslim en cessant de manger.

Il vit son regard indiquer la porte puis retomber.

— Ah, c'est cela.

Le mendiant se leva en plaçant bien sa fausse jambe sous lui, se dirigea vers la porte et fit jouer le verrou avec son pouce. Il fit face à l'enfant.

— La porte est ouverte, annonça-t-il. Ou tu manges ta soupe ou tu t'en vas.

Il le répéta de plusieurs façons et se réjouit quand il eut l'impression d'avoir compris qu'elle était la langue maternelle de l'esclave.

Mais il abandonna le sujet, se rassit à table, et prit sa cuillère.

Le garçon fit un mouvement vers la sienne et soudain il disparut de la commode derrière la porte. L'homme continua de manger. La porte resta entrouverte, un rai de lumière filtra dans le labyrinthe.

Plus tard, quand Baslim eut fini tranquillement de dîner, il réalisa que le garçon l'observait dans l'ombre. Il évita de regarder, se renversa paresseusement sur son siège et se mit à se curer les dents. Sans se tourner, il dit dans la langue qui lui sembla être celle de l'enfant :

— Viens-tu manger ? Ou dois-je le jeter ?

Il n'y eut pas de réponse.

— D'accord, continua Baslim. Si tu ne viens pas, je vais fermer la porte. Je ne peux la laisser ouverte avec la lumière allumée.

Il se leva lentement, et se mit à la refermer.

— Dernier appel. Je ferme pour la nuit.

La porte était presque refermée quand l'enfant poussa un cri perçant dans la langue pressentie par Baslim et se faufila à l'intérieur.

— Attendez !

— Bienvenue, déclara l'homme calmement. Je ne la verrouille pas au cas où tu changes d'avis. – Il soupira. – Personne ne serait jamais enfermé si c'était moi qui décidais.

Le garçon ne répondit pas, mais s'assit et se précipita sur la nourriture en la gobant comme s'il craignait qu'on la lui vole. Ses yeux clignotaient de droite à gauche. Baslim s'assit et l'observa.

Il ralentit un peu le rythme mais ne cessa pas un instant de mâcher et d'avaler jusqu'à ce que le dernier morceau de viande, le dernier croûton de pain, la dernière lentille aient disparu de l'assiette dans son estomac. Les dernières bouchées furent visiblement ingurgitées par un effort extrême de volonté. Ensuite il se dressa, regarda Baslim droit dans les yeux et lui sourit timidement. L'homme lui retourna son sourire.

La bouche de l'enfant grimaça. Il devint blanc, puis vert clair. Un filet de bave s'échappa bon gré mal gré du coin de ses lèvres, et il vomit tout son dîner.

Baslim s'écarta pour éviter l'explosion.

— Dieu du ciel, quel idiot je fais ! s'exclama-t-il dans sa langue maternelle.

Il alla dans la cuisine et retourna avec des chiffons et une pelle. Il essuya le visage de l'enfant et lui dit sèchement de se calmer, puis nettoya le sol en pierre.

Un peu plus tard, il revint avec une ration réduite à du bouillon et un petit morceau de pain.

— Trempe le pain et mange-le.

— Il vaudrait mieux pas.

— Vas-y. Tu ne seras plus malade. J'aurais dû m'en douter, en te voyant aussi rachitique, qu'il ne fallait pas te donner un repas aussi abondant. Mange lentement.

Le garçon leva les yeux. Son menton tressaillit. Puis il prit une petite cuillerée. Baslim le suivit des yeux pendant qu'il finissait le bouillon et presque tout le pain.

— Bon, fit le vieil homme. Moi, je vais me coucher, mon garçon. A propos, comment t'appelles-tu ?

L'enfant hésita.

— Thorby.

— Thorby, c'est un joli nom. Tu peux m'appeler Pop.

Bonne nuit.

Il détacha sa jambe, clopina vers l'étagère où il la rangea, puis clopina au lit. C'était un lit campagnard, un matelas dur dans un coin. Il se pelotonna contre le mur pour laisser de la place au garçon et dit :

— Eteins la lumière avant de te coucher.

Puis il ferma les yeux et attendit.

Il y eut un long silence. Il l'entendit aller vers la porte, la pièce devint obscure. Baslim attendit, cherchant à percevoir un bruit de porte. Rien ne vint, par contre il sentit le matelas s'enfoncer quand l'enfant s'y glissa.

— Bonne nuit, répéta-t-il.

— B'ne nuit.

Le vieil homme était presque endormi quand il réalisa que l'enfant frissonnait violemment. Il allongea un bras derrière lui, sentit la poitrine maigre et la caressa. Le garçon éclata en sanglots.

Baslim se tourna, plaça son moignon dans une position confortable, passa un bras autour des épaules tremblantes et attira le visage en pleurs contre sa poitrine.

— Tout va bien, Thorby, dit-il tendrement. C'est fini maintenant. Ça ne se reproduira plus jamais.

L'enfant pleura fort et s'agrippa à lui. Baslim le tint contre lui en lui parlant doucement jusqu'à ce que les spasmes s'arrêtent d'eux-mêmes. Il ne bougea pas avant d'être sûr que Thorby était profondément endormi.

LES blessures extérieures de Thorby se cicatrisèrent rapidement, celles en lui plus lentement. Le mendiant acheta un matelas et le plaça dans l'autre coin. Mais Baslim se réveillait souvent pour découvrir un petit corps chaud roulé en boule contre son épine dorsale. Il savait ainsi que l'enfant avait eu encore un cauchemar. Baslim avait un sommeil très léger et détestait partager sa couche, mais il ne força jamais Thorby à retourner dans son lit.

Quelquefois le garçon criait sa détresse sans se réveiller. Une nuit, le vieil homme fut tiré de son sommeil en sursaut en l'entendant gémir.

— Maman, maman !

Sans allumer, il se faufila rapidement vers la paillasse et se pencha vers l'enfant.

— Là, là. C'est fini.

— Papa ?

— Dors, fiston. Tu vas réveiller maman. Je vais rester près de toi, ajouta-t-il. Tu n'as rien à craindre. Maintenant tais-toi. Nous ne voulons pas réveiller maman, n'est-ce pas ?

— D'accord, Papa.

Le vieil homme attendit, en respirant à peine, jusqu'à ce que son corps engourdi frissonne de froid et son moignon lui fasse mal. Une fois assuré que le garçon s'était endormi, il se traîna vers son lit.

Cet incident le poussa à essayer l'hypnose. Baslim apprit cet art longtemps auparavant, quand il avait deux yeux, deux jambes et aucune raison de mendier. Cependant il ne l'aimait pas, pas même comme thérapie. Il avait une conception presque religieuse du respect à l'égard de l'individu : hypnotiser ne faisait pas partie de ses principes fondamentaux.

Mais dans le cas présent il y avait urgence.

Il était persuadé que Thorby avait été enlevé à ses parents si petit qu'il n'avait d'eux aucun souvenir conscient. Son expérience de la vie se bornait à une série embrouillée de maîtres, certains mauvais,

d'autres exécrables, qui s'étaient tous efforcés de briser la volonté de l'enfant. Il se rappelait nettement de certains d'entre eux et les décrivait dans un argot violent et imagé. Il n'était jamais sûr du temps ou du lieu. Sa notion des lieux se limitait à quelque domaine, à une antichambre ou aux communs d'un intendant. Jamais il ne mentionnait une planète ou un soleil en particulier (ses notions d'astronomie étaient fausses en grande partie et il ignorait tout de la galactographie). Quant aux temps, il ne connaissait qu'« avant », « après », « court » et « long ». Chaque planète avait son propre jour, sa propre année et son propre système de datation, mais pour les besoins de la science, elles s'étaient mises d'accord sur la seconde standard définie par la dégradation radioactive, sur l'année standard du lieu de naissance de l'humanité, et sur une date de référence, le premier saut à partir de la planète Sol III jusqu'à son satellite, et il était impossible à un enfant illettré de dater quoi que ce soit selon ses procédés. La Terre n'était qu'un mythe dans l'esprit de Thorby et un « jour », l'espace de temps entre deux sommeils.

Baslim ne pouvait deviner l'âge du gamin. Le garçon paraissait de type terrien inaltéré au seuil de l'adolescence, mais toute conjecture serait basée immanquablement sur des hypothèses non démontrées. Les Vandoriens et les Italo-Glyphes ressemblent au type originel, mais les Vandoriens prennent trois fois plus de temps à devenir adultes. Baslim se rappela de l'histoire étrange de la fille de l'agent consulaire dont le deuxième mari était l'arrière-petit-fils de son premier époux, et qui finalement survécut aux deux hommes. Les mutations ne sont pas forcément visibles en apparence.

On pouvait concevoir qu'il était plus « âgé » que Baslim en secondes standard. L'espace est immense et l'humanité s'adapte de diverses façons dans différentes conditions. Mais quelle importance ! C'était un gosse et il avait besoin d'aide.

Thorby n'avait pas peur de l'hypnose. Le mot ne signifiait rien pour lui, et Baslim n'entreprit pas de le lui expliquer. Un soir après dîner, le vieil homme lui dit simplement :

— Thorby, je veux que tu fasses quelque chose.

— Bien sûr, Pop. Quoi ?

— Allonge-toi sur ton lit. Je vais t'endormir et nous allons parler.

— Euh ? Tu veux dire le contraire, n'est-ce pas ?

— Non, ce n'est pas le même sommeil, cette fois-ci. Tu pourras parler.

L'enfant était sceptique mais accepta de bonne grâce. Le mendiant alluma une bougie, éteignit les plaques éclairantes. Puis à l'aide de la flamme qui servait à concentrer l'attention, il se mit à pratiquer les vieilles méthodes de suggestion monotone, et de relaxation qui conduisait à la somnolence... au sommeil.

— Thorby, tu es endormi mais tu peux m'entendre. Tu peux répondre.

— Oui, Pop.

— Tu vas rester endormi jusqu'à ce que je te dise de te réveiller. Mais tu seras capable de répondre à n'importe laquelle de mes questions.

— Oui, Pop.

— Tu te souviens du vaisseau qui t'a amené ici. Quel était son nom ?

— La *Veuve Joyeuse*. Mais nous, on l'appelait autrement.

— Tu te rappelles quand tu y es entré. Maintenant tu es à l'intérieur, tu peux le voir. Tu t'en souviens très bien. Maintenant, retourne où tu étais avant de monter à bord.

L'enfant se raidit sans se réveiller.

— Je ne veux pas !

— Je serai près de toi. Tu n'as rien à craindre. Maintenant comment s'appelle cet endroit ? Retournes-y. Regarde-le.

Une heure et demie plus tard, Baslim se tenait toujours accroupi à côté du garçon endormi. Son visage ridé ruisselait de sueur et il se sentait profondément bouleversé. Pour explorer son passé, il avait dû forcer l'enfant à revivre des scènes qui le répugnaient même lui, pourtant vieux et endurci. A plusieurs reprises, Thorby avait combattu ces retours en arrière, le vieil homme ne pouvait le lui reprocher. Il avait l'impression qu'il était désormais à même de compter les cicatrices sur le dos du gosse et attribuer chacune à un scélérat.

Toutefois il avait atteint son but en réussissant à remonter plus loin que ne pouvait le faire sa mémoire consciente, dans sa toute première enfance pour arriver enfin au moment déchirant où le bébé avait été arraché à ses parents.

Il le laissa dans un coma profond tandis qu'il rassemblait ses pensées éparées. Les derniers instants s'étaient révélés si pénibles qu'il doutait de l'opportunité de ses efforts pour extraire les racines du mal.

Maintenant, voyons... Ce qu'il a trouvé.

Le garçon était né libre. Mais de cela il n'avait jamais douté.

Sa langue maternelle était l'Anglais Systématique qu'il parlait avec un accent difficile à replacer, car dénaturé par le langage enfantin, ce qui le situait à l'intérieur de l'Hégémonie Terrienne. Il était possible (et même probable) qu'il soit né sur la Terre. C'était une surprise. Il avait pensé que la langue maternelle de l'enfant était l'Interlingua, car il le parlait mieux que les trois autres qu'il connaissait.

Quoi d'autre ? Ses parents étaient sûrement morts selon les souvenirs confus et terrifiés qu'il avait extirpés du crâne du garçon. Mais il n'avait pas pu obtenir leur nom de famille ou aucun moyen de les identifier. Ils étaient juste « Papa » et « Maman ». Baslim renonça

au projet de contacter sa famille.

Il lui restait à faire en sorte que l'expérience pénible imposée à l'enfant vaille la peine.

— Thorby ?

L'enfant grogna et s'agita.

— Oui, Pop ?

— Tu dors toujours. Tu ne t'éveilleras que lorsque je te le dirai.

— Je m'éveillerai lorsque tu me le diras.

— Quand je te le dirai, tu t'éveilleras tout de suite. Tu te sentiras bien et tu n'auras aucun souvenir de notre conversation.

— Oui, Pop.

— Tu oublieras. Mais tu te sentiras bien. Environ une demi-heure plus tard tu auras de nouveau envie de dormir. Je te dirai de te coucher et de t'endormir sur-le-champ. Tu dormiras toute la nuit d'un sommeil tranquille peuplé de rêves agréables. Tu n'auras plus de cauchemars. Dis-le.

— Je n'aurai plus de cauchemars.

— Tu n'auras plus jamais de cauchemars. Plus jamais.

— Plus jamais.

— Maman, et Papa ne veulent pas que tu aies des cauchemars. Ils sont heureux et veulent que tu sois heureux aussi. Quand tu les verras en rêve, ce seront des rêves agréables.

— Des rêves agréables.

— Tout va bien maintenant. Tu vas te réveiller. Tu te réveilles et tu ne peux pas te rappeler ce dont nous avons parlé. Réveille-toi, Thorby.

Le garçon se dressa sur son séant, se frotta les yeux, bâilla et grimaça un sourire.

— Je me suis endormi, non. Je t'ai laissé tomber, Pop.

Ça n'a pas marché, n'est-ce pas ?

— Tout va bien, Thorby.

Il fallut plus d'une séance pour éloigner ces fantômes, mais les cauchemars s'estompèrent peu à peu pour s'arrêter enfin. Baslim ne maîtrisait pas suffisamment cette technique pour le débarrasser de ses mauvais souvenirs, ils étaient toujours là. Il se contenta de les empêcher par des suggestions de rendre Thorby malheureux. De toute façon, aurait-il pu le faire, il s'en serait bien gardé. Il croyait obstinément que les expériences d'un homme lui appartenaient et que même les pires ne devaient pas lui être enlevées sans son consentement.

Les journées de Thorby étaient très occupées à mesure que ses nuits devenaient calmes. Au début de leur association, Baslim gardait toujours l'enfant avec lui. Après le petit déjeuner, ils clopinaient

jusqu'à la Place de la Liberté. Le vieil homme se vautrait sur le trottoir, et le petit, debout ou accroupi à côté de lui, tenait la sébile avec un air affamé. Ils choisissaient toujours un endroit de façon à déranger les passants, mais pas suffisamment pour que la police fasse autre chose que grogner. Thorby comprit que grâce aux arrangements pécuniaires de Baslim, les agents réguliers et sous-payés de la Place n'iraient jamais plus loin.

Il apprit rapidement ce vieux métier : les hommes accompagnés de femmes se montraient généreux, mais il fallait s'adresser aux dames. Il était généralement inutile de demander l'aumône à une femme seule (sauf si elle n'était pas voilée). Un homme seul pouvait aussi bien donner de l'argent qu'un coup de pied. Les astronautes à peine débarqués donnaient largement. Baslim lui avait appris à laisser un peu d'argent dans la sébile, mais ni de la menue monnaie ni des gros billets.

Au début, Thorby convenait parfaitement à son nouvel état : petit, famélique, couvert de plaies. Son apparence seule suffisait. Malheureusement il eut rapidement meilleure mine. Le vieil homme y remédia avec du maquillage, en dessinant des ombres sous ses yeux, en creusant ses joues. Il colla sur son tibia, à la place des blessures maintenant disparues, un horrible ulcère en plastique qui, en y ajoutant de l'eau sucrée, attirait les mouches. Les gens se détournaient même pour lancer des pièces dans le bol.

Le fait qu'il soit mieux nourri était difficile à cacher, cependant il grandit rapidement pendant un an ou deux en restant maigre, malgré deux solides repas par jour et un lit pour dormir.

Thorby ingurgita une éducation de ruisseau de première classe. Jubbulpore, capitale de Jubbul et des Neuf Mondes, résidence principale du Grand Sargon, se glorifiait de posséder plus de trois mille mendiants patentés, deux fois plus de marchands ambulants, plus de débits de boisson que de temples, et plus de temples que dans n'importe quelle autre cité des Neuf Mondes, en outre un nombre incalculable de voleurs à la tire, de tatoueurs, de trafiquants de drogue, de prostituées, de cambrioleurs, de changeurs au noir, de pickpockets, de diseurs de bonne aventure, de malfaiteurs, d'assassins, de maîtres chanteurs de petite et grande envergure. Ses habitants se vantaient qu'à moins d'un li du pylône au bout de la base de lancement de l'Avenue des Neuf, tout dans l'univers exploré pouvait s'obtenir avec de l'argent, d'un vaisseau spatial à dix grains de poussière stellaire, de la ruine d'une réputation à la robe sénatoriale avec le sénateur dedans.

Techniquement Thorby ne faisait pas partie des bas-fonds, puisqu'on lui reconnaissait un statut légal (esclave), et une profession patentée (mendiant). Toutefois il y vivait, avec la vision que pouvait

avoir un ver de terre, car il était au niveau le plus bas de l'échelle sociale.

Comme esclave il avait appris à mentir et à voler aussi naturellement que les autres enfants apprennent les bonnes manières, mais sans doute plus rapidement. Mais il découvrit que ces talents ordinaires étaient élevés au stade de grand art dans les milieux louches de la cité. En grandissant, il s'initia à la langue et aux rues, Baslim commença à l'envoyer dehors tout seul pour faire des courses, acheter la nourriture, et quelquefois même mendier pendant que le vieil homme restait à la maison. En conséquence il s'encanailla. Mais peut-on tomber plus bas que le niveau zéro ?

Il retourna un jour la sébile vide. Baslim ne fit aucun commentaire, mais le garçon lui donna des explications.

— Regarde, Pop. Je me suis bien débrouillé !

Il tira de son vêtement une écharpe luxueuse et la lui montra fièrement.

Baslim ne sourit, ni ne la toucha.

— Où as-tu pris ça ?

— Je l'ai hérité !

— Visiblement. Mais de qui ?

— Une dame. Une gentille dame. Et bien jolie.

— Laisse-moi voir la marque de la maison... Sans doute Lady Fascia. Oui, elle est jolie, je crois. Mais pourquoi n'es-tu pas en prison ?

— Pourquoi donc, Pop ? C'était facile ! Ziggy m'a appris tous les trucs. Il les connaît tous. Il est bon, tu sais. Tu devrais le voir travailler.

Baslim se demanda comment inculquer des principes de morale à un chaton égaré. Il n'envisageait pas d'en parler en termes éthiques abstraits. Rien dans le passé du garçon et dans son environnement présent ne permettait de discuter sur ce terrain-là.

— Thorby, pourquoi veux-tu changer de métier ? Dans le nôtre, on paie à la police son pot-de-vin, les droits à la corporation, une offrande au temple le jour saint, et les problèmes s'arrêtent là. Avons-nous eu faim ?

— Non, Pop. Mais regarde-le ! Ce fichu a dû coûter près d'un stellaire !

— Au moins deux stellaires, d'après moi. Mais un receleur ne t'en donnera pas plus de deux minimas, s'il est en veine de générosité. Tu aurais dû ramener davantage dans ta sébile.

— Eh bien... Je vais faire des progrès. C'est plus amusant que de mendier. Tu devrais voir comment Ziggy s'y prend.

— Je l'ai vu travailler. Il est habile.

— Il est le meilleur !

— Je pense tout de même qu'il s'en tirerait mieux avec deux mains.

— Sans doute, mais on n'utilise qu'une main. Il m'apprend à me servir des deux indifféremment.

— C'est une bonne idée. Tu pourrais en avoir besoin un jour, quand il t'en manquera une, comme à Ziggie. Sais-tu comment il a perdu la sienne ?

— Euh ?

— Tu connais le châtiment ? Si on t'attrape ?

Thorby ne répondit pas. Baslim continua.

— Une main pour la première faute. C'est le prix que Ziggie a payé pour apprendre son métier. Oh, c'est sûr qu'il est bon, sinon il ne serait pas dans les parages en train d'exercer sa profession. Sais-tu ce qu'implique la récidive ? Pas seulement la deuxième main, n'est-ce pas ?

La gorge de Thorby se serra.

— Je ne suis pas sûr.

— Je crois que tu en as entendu parler, mais tu ne veux pas t'en souvenir. – Baslim passa son pouce en travers de sa gorge. – C'est ce qui arrivera à Ziggie la prochaine fois, il sera raccourci. La justice de sa Sérénité considère que quelqu'un qui n'a pas tiré la leçon la première fois n'apprendra pas la deuxième, alors on le liquide.

— Mais, Pop. Je ne serai pas pris ! Je ferai très attention... Comme aujourd'hui. Je te le promets !

Baslim soupira. Le gamin refusait de croire que cela pouvait lui arriver.

— Thorby, va chercher ton acte de vente.

— Pour quoi faire ?

— Va le chercher.

Le garçon ramena le papier, Baslim l'examina : « un enfant de sexe mâle, enregistré sous le nombre (cuisse gauche) 8XK40367 ». Prix : neuf minimes et débarrassez le plancher ! Il regarda Thorby et s'aperçut avec étonnement qu'il était plus grand d'une tête que le jour de la vente.

— Apporte-moi mon stylet. Je vais te libérer. J'ai toujours voulu le faire, mais cela ne pressait pas. Mais nous allons le faire tout de suite, et demain nous irons aux Archives Royales pour t'enregistrer.

Le visage de l'enfant se décomposa.

— Pour quoi faire, Pop ?

— Tu n'as pas envie d'être libre ?

— Euh... Enfin... *J'aime* bien t'appartenir.

— Merci, petit. Mais je dois le faire.

— Tu veux dire que tu me mets à la porte ?

— Non, tu peux rester. Mais seulement comme un affranchi. Tu

sais, fiston, un maître est responsable de la conduite de son serviteur. Si j'étais noble, j'aurais une amende. Mais comme ce n'est pas le cas... Enfin, si je perdais une main, encore une jambe et un œil, je pense que je ne pourrai pas m'en sortir. Alors si tu as l'intention d'apprendre le métier de Ziggy, je dois te libérer. Je ne peux pas prendre les risques à ta place. J'ai déjà trop perdu. Si on m'enlève encore quelque chose, je serai plus heureux mort.

Il avait exposé la situation brutalement, sans mentionner que la loi n'était jamais appliquée avec autant de sévérité. En pratique, l'esclave était confisqué, vendu, et le prix de la vente servait à indemniser la victime, si le maître n'avait pas de biens. Si celui-ci était un homme du commun, il était à même de recevoir le fouet, dans le cas où le juge le croirait non seulement responsable légalement, mais complice du délit. Cependant Baslim avait cité la loi. Puisque le maître pouvait exercer haute et basse justice sur son esclave, il était donc personnellement responsable des actes de celui-ci, pouvant l'entraîner jusqu'à la peine de mort.

Thorby se mit à pleurer, ce qui arrivait pour la première fois depuis le début de leur vie en commun.

— Ne me laisse pas tomber, Pop. Je t'en prie, ne le fais pas ! Je *dois* t'appartenir.

— Je suis désolé, fiston. Je t'ai dit que tu peux rester.

— *Je t'en prie*, Pop. Je ne chaparderai plus jamais !

Baslim le prit par l'épaule.

— Regarde-moi, Thorby. Je vais te proposer un marché.

— Tout ce que tu veux. A condition que...

— Ecoute d'abord ce que j'ai à te dire. Je ne vais pas encore signer tes papiers. Mais je veux que tu me promettes deux choses.

— D'accord ! Quoi ?

— Ne te précipite pas. La première, c'est que tu me donnes ta parole de ne plus jamais rien voler. Ni aux belles dames dans des chaises à porteurs, ni aux pauvres comme nous. Dans le premier cas c'est dangereux, et dans le deuxième... Eh bien, c'est indigne, mais je ne suis pas sûr que tu comprennes la signification de ce mot. Ensuite, tu ne devras plus jamais me mentir sur aucun sujet... *sur rien*.

Thorby articula lentement.

— Je te le promets.

— Je ne parle pas simplement de l'argent que tu m'as détourné. Je veux dire *rien*. A propos, un matelas n'est pas un bon endroit pour cacher de l'argent. Regarde-moi, tu sais que j'ai des relations dans toute la ville.

Le garçon hocha la tête. Il avait délivré des messages pour le vieil homme dans des endroits bizarres et à des gens curieux. Baslim reprit.

— Si tu voles, je le saurai... un jour ou l'autre. Si tu me racontes

des mensonges, je t'attraperai... en fin de compte. Si tu mens aux autres, c'est ton affaire, mais je te préviens : quand un homme se fait une réputation de menteur, il n'a plus qu'à devenir muet, parce que les gens ne prêtent pas attention au vent. Ça ne fait rien. Le jour où j'apprends que tu as volé quoi que ce soit... ou que je te surprends en train de me mentir... je signe tes papiers et tu seras libéré.

— Oui, Pop.

— Ce n'est pas fini. Je te chasserai d'ici avec ce que tu avais quand je t'ai acheté : un pantalon et une série de bleus. Entre toi et moi, tout sera terminé. Si j'ai l'occasion de te revoir, je cracherai sur ton ombre.

— Oui, Pop. Je ne le ferai jamais, Pop !

— Je l'espère. Va te coucher.

Baslim gisait sur son lit, éveillé et inquiet. Il se demandait s'il n'avait pas été trop dur. Mais, bon sang, c'était dans un monde sans pitié qu'il lui fallait apprendre au gamin à vivre.

Il entendit un bruit qui ressemblait à un grignotement. Il se figea et écouta attentivement. Le garçon se leva doucement et alla vers la table, là il perçut le tintement des pièces de monnaie posées sur le bois, enfin l'enfant retourna à sa paillasse.

Quand Thorby se mit à ronfler, le vieil homme put enfin s'endormir à son tour.

BASLIM avait depuis longtemps appris à Thorby à lire et à écrire le Sargonais et l'Interlingua, en l'encourageant avec des taloches et d'autres stimuli, car l'intérêt du garçon vis-à-vis des matières intellectuelles était à peu près nul. Mais l'incident concernant Ziggie et la prise de conscience que le petit grandissait lui rappela que le temps ne restait pas figé, en tout cas pas avec les enfants.

Thorby ne fut jamais capable de dire exactement à quel moment il comprit que Pop n'était pas précisément (ou pas uniquement) un mendiant. Il recevait désormais une formation extrêmement rigoureuse, accélérée à l'aide de moyens étonnants, un enregistrement, un projecteur, un répéteur, pendant le sommeil. Tout cela aurait dû le mettre sur la voie, mais à ce moment-là rien de ce que Pop pouvait faire ou dire ne le surprenait. Pop savait tout et pouvait résoudre n'importe quoi. Thorby connaissait suffisamment bien les autres mendiants pour remarquer des différences, mais elles ne le troublaient pas. Pop était Pop, comme le soleil et la pluie.

Ils ne mentionnaient jamais à l'extérieur de chez eux ce qui se passait à l'intérieur, ni même où était situé leur domicile. Ils n'y invitaient jamais personne. Thorby se fit des amis, Baslim en avait des douzaines, voire des centaines, et semblait connaître de vue la ville entière.

Mais le garçon était le seul à avoir accès à sa cachette. Il était conscient que Pop avait des activités parallèles à la mendicité. Une nuit, ils allèrent se coucher comme d'habitude. Thorby se réveilla vers l'aube, entendit du bruit et appela d'une voix ensommeillée :

— Pop ?

— Oui, c'est moi. Dors.

Au lieu d'obéir, il se leva et alluma les plaques éclairantes. Il savait que Baslim avait du mal à se déplacer sans sa jambe dans le noir. Si Pop voulait un verre d'eau ou autre chose, il irait le lui chercher.

— Ça va, Pop ? demanda-t-il en se détournant de l'interrupteur.

Il eut un hoquet de surprise. Devant lui, se tenait un étranger, un monsieur !

— Tout va bien, fit l'inconnu avec la voix du vieil homme. Ne t'inquiète pas, fiston.

— Pop ?

— Oui. Je suis désolé de t'avoir déconcerté. J'aurai dû me changer avant de rentrer. Les événements m'ont bousculé.

Il se mit à enlever ses beaux vêtements. Après avoir ôté son élégante coiffure, il ressemblait davantage à Pop...

Sauf pour un détail.

— Pop... Ton œil.

— Oh, celui-là. Il sort aussi aisément qu'il rentre. Je suis mieux avec deux yeux, n'est-ce pas ?

— Je ne sais pas. – Thorby le regardait d'un air soucieux. – Je ne crois pas que cela me plaise beaucoup.

— Vraiment ? Eh bien, tu ne me verras pas le porter souvent. Puisque tu es réveillé, tu vas m'aider.

Mais le garçon ne put faire grand-chose, tout ce que Pop faisait était nouveau pour lui. D'abord, Baslim sortit des bocal et des plateaux d'un buffet en découvrant tout au fond une porte supplémentaire. Il retira son œil artificiel avec un soin infini, puis le dévissa en deux parties et à l'aide d'une petite pince, il en sortit un cylindre minuscule.

Thorby observa l'opération qui suivit sans comprendre, excepté que Pop travaillait très minutieusement et sans perdre de temps. Enfin il déclara :

— C'est fait. Voyons maintenant si j'ai pris des photos.

Il introduisit la bobine dans un micro-appareil de projection, et la visionna. Il eut un sourire malicieux et ajouta :

— Dépêche-toi de te préparer. Tu vas sortir. Saute le petit déjeuner, mais emporte un morceau de pain.

— Euh ?

— Allons, vite. Il n'y a pas de temps à perdre.

Le garçon mit son maquillage, son vêtement, noircit son visage. Baslim l'attendait une photographie et un petit cylindre plat de la taille d'une pièce d'un quart de minime à la main. Il lui montra la photo.

— Regarde et mémorise-le.

— Pourquoi ?

Baslim la lui retira.

— Reconnaîtrais-tu cet homme ?

— Euh... Laisse-moi le voir encore une fois.

— Tu *dois être capable* de le reconnaître. Regarde-le bien cette fois-ci.

Thorby obéit et reprit :

— Ça va, je le reconnaîtrai.

— Il sera dans un des bars près du port. Essaie d'abord chez Mother Shaum, puis le Supernova et la Vierge Voilée. Si tu ne l'y trouves pas, travaille des deux côtés de la Rue de la Joie, jusqu'à ce que tu tombes dessus. *Il faut* que tu mettes la main dessus avant la troisième heure.

— Je le trouverai, Pop.

— Quand tu l'apercevras, tu mettras ceci dans ton bol au milieu de quelques pièces. Puis tu réciteras la fable habituelle sans omettre de dire que tu es le fils de Baslim l'Infirm.

— J'ai compris.

— Vas-y.

Thorby ne perdit pas de temps sur le trajet vers le port. C'était le lendemain matin de la Fête de la Neuvième Lune et il y avait encore de l'animation. Il ne prit pas la peine de faire semblant de mendier en route, mais prit le chemin le plus court à travers les arrière-cours, les grilles, et les ruelles étroites, en évitant simplement la patrouille de nuit à moitié endormie. Mais, bien qu'il soit arrivé dans les parages très rapidement, il eut toutes les peines du monde à trouver son homme. Il n'était dans aucun des cabarets indiqués par Baslim, et n'apparut pas dans la Rue de la Joie. L'échéance approchait, Thorby commençait à s'inquiéter sérieusement, lorsqu'il vit l'homme sortir d'un endroit où il l'avait déjà cherché.

Le garçon se précipita de l'autre côté de la rue et arriva à sa hauteur derrière lui. L'homme était avec un autre : mauvais présage. Mais il commença sa litanie.

— Une aumône, mes doux seigneurs, une aumône. Ayez pitié !

L'autre homme lui lança une pièce. Thorby la saisit entre les dents.

— Soyez béni, seigneur.

Il se tourna vers l'autre.

— Une aumône, doux sire. Une obole au malheureux. Je suis le fils de Baslim l'Infirm et...

Le premier homme voulut lui donner un coup de pied.

— Dégage.

Thorby l'évita en sautant sur le côté.

— ... Fils de Baslim l'Infirm. Pauvre vieux Baslim, il a besoin de nourriture et de médicaments. Je suis tout seul...

Celui de la photo chercha sa bourse.

— Ne le fais pas, lui conseilla son compagnon. Ils sont tous menteurs et je l'ai payé pour qu'il nous laisse tranquilles.

— Cela me portera chance pendant le lancement, répliqua-t-il. Voyons... – Il farfouilla dans son porte-monnaie, jeta un coup d'œil

dans la sébile et y plaça quelque chose.

— Merci, mes seigneurs. Je vous souhaite de nombreux fils.

Le garçon s'éloigna avant de regarder. Le cylindre n'y était plus.

Il travailla assez bien en remontant la Rue de la Joie, et fit un tour sur la Place avant de rentrer. A sa surprise, Pop se trouvait à son poste favori près de l'estrade des enchères en face du port. Thorby se glissa près de lui.

— C'est fait.

Le vieil homme émit un grognement.

— Pourquoi ne rentres-tu pas, Pop ? Tu dois être fatigué. J'ai déjà ramassé pas mal.

— Tais-toi. Une aumône, belle dame ! Une aumône pour un pauvre infirme.

A la troisième heure, un astronef décolla avec un long sifflement qui l'emporta loin dans la subsonique. Le vieux mendiant se détendit.

— Quel vaisseau était-ce ? demanda le gamin. Ce n'est pas la ligne régulière syndonienne.

— *La Tsigane* des Libres Commerçants en route pour le Limbe... Ton ami était à l'intérieur. Maintenant rentre à la maison et prends ton petit déjeuner. Non, va acheter quelque chose qui te fasse plaisir.

Baslim ne se donnait plus la peine de cacher ses activités extra-professionnelles à Thorby, mais ne lui expliquait pas les tenants et les aboutissants. Parfois l'un d'eux seulement mendiait, et dans ce cas c'était sur la Place de la Liberté. Le vieil homme semblait particulièrement intéressé par les arrivées et les départs des engins spatiaux, tout spécialement les mouvements des vaisseaux d'esclaves et la vente aux enchères qui suivait généralement l'atterrissage de l'un d'entre eux.

Thorby lui fut plus utile après avoir progressé dans son instruction. Le vieil homme semblait penser que tout le monde avait une mémoire parfaite, et il était assez têtu pour imposer son opinion malgré les grognements du garçon.

— Mais, Pop, comment veux-tu que je m'en souviene ? Tu ne m'as pas laissé le temps de le *regarder* !

— J'ai projeté cette page au moins trois secondes. Pourquoi ne l'as-tu pas lue ?

— Euh ? C'était trop rapide.

— Je l'ai bien lue. Tu peux le faire aussi. As-tu vu les jongleurs sur la Place, le vieux Mikki qui la tête en bas lance neuf poignards en l'air tout en faisant tourner quatre anneaux autour de ses pieds ?

— Bien sûr.

— Tu peux le faire ?

— Non.

— Peux-tu apprendre à le faire ?

— Euh... Je ne sais pas.

— N'importe qui peut apprendre à jongler... En s'exerçant beaucoup et avec pas mal de coups. – Il ramassa une cuillère, un stylet, un couteau, et les maintint en l'air comme un simple jet d'eau. Soudain il en manqua un et arrêta. – Je pratiquais un peu autrefois, pour m'amuser. Mais ici, nous jonglons avec l'esprit... Et tout le monde peut l'apprendre aussi.

— Montre-moi comment tu as fait avant.

— Une autre fois, si tu es sage. Mais maintenant, tu vas apprendre à te servir de tes yeux. Thorby, cette gymnastique de l'esprit a été développée il y a très longtemps par un homme avisé, le docteur Renshaw, sur la planète Terre. Tu as entendu parler de la Terre ?

— Mais... Bien sûr.

— Hum... Ce qui veut dire que tu n'y crois pas ?

— Euh, je ne sais pas... Mais avec toutes ces histoires sur l'eau glacée qui tombe du ciel, les cannibales de trois mètres de haut, les tours plus hautes que le Praesidium, et les hommes plus petits que des poupées qui vivent dans des arbres. Enfin, Pop, je ne suis pas un idiot.

Baslim poussa un soupir en se demandant combien de milliers de fois il avait déjà soupiré depuis qu'il s'était mis un fils sur le dos.

— Les histoires sont embrouillées. Un jour, quand tu auras appris à lire, je te laisserai visionner des livres auxquels tu pourras faire confiance.

— Mais je peux déjà lire.

— Tu crois que tu peux. Thorby, il y a un endroit qui s'appelle Terre, un lieu vraiment étrange et merveilleux, une planète étonnante. Malgré la proportion habituelle d'imbéciles et de scélérats, beaucoup d'hommes sages y ont vécu et y sont morts ; un peu de leur intelligence nous est parvenue. Samuel Renshaw était l'un d'eux. Il a prouvé que la plupart des gens vivaient leur existence à moitié éveillés. En outre, il a montré comment un homme peut se réveiller, vivre en voyant avec ses yeux, en entendant avec ses oreilles, en goûtant avec sa langue, en pensant avec son esprit, et se rappeler de tout ce qu'il a vu, entendu, goûté, et pensé. – Le vieil homme sortit son moignon. – Ceci ne fait pas de moi un infirme. Je vois mieux avec mon œil unique que toi avec deux. Je deviens sourd... Mais pas aussi sourd que toi, car je me souviens de ce que j'entends. Lequel de nous deux est l'infirmes ? Mais, fiston, tu ne vas pas rester infirmes ? Je vais t'appliquer la méthode Renshaw, même si je dois l'enfoncer à coups de poing dans ta tête de linotte !

A mesure qu'il apprenait à utiliser son esprit, Thorby réalisait que cela lui plaisait. Il était gagné par un appétit insatiable pour la page imprimée ; Baslim devait toutes les nuits lui intimer l'ordre d'éteindre

la visionneuse et d'aller au lit. Thorby ne voyait pas l'utilité de ce que le vieil homme l'obligeait à assimiler, par exemple, des langues qu'il n'avait jamais entendues parler. Grâce à son nouveau talent, elles ne lui semblèrent pas difficiles. Il les trouva même dignes d'intérêt quand il constata que Baslim avait des bobines et des bandes qui pouvaient être lues ou écoutées seulement dans ces langues « inutiles ». Il adorait l'histoire et la galactographie. Son univers personnel, élargi des années-lumière dans l'espace physique, avait été en réalité aussi étroite que l'enclos des esclaves chez un intendant. Thorby toucha des horizons immenses avec la joie d'un bébé qui découvre son poing.

Cependant il ne voyait pas d'autre but aux mathématiques que l'usage barbare de compter de l'argent. Mais il apprit bientôt qu'elles n'en avaient pas besoin. C'était un jeu, comme les échecs, mais en plus amusant.

Le vieil homme se demandait quelquefois à quoi tout cela servait ? Il savait désormais que le garçon était plus intelligent qu'il ne l'avait supposé. Mais était-ce juste envers lui ? N'était-il pas en train de lui apprendre à être insatisfait de son sort ? Quelles étaient les chances de l'esclave d'un mendiant sur Jubbul ? Zéro à la puissance zéro restait toujours égal à zéro.

— Thorby.

— Ouais, Pop. Attends une minute. Je suis au milieu d'un chapitre.

— Tu le finiras plus tard. Je veux te parler.

— Oui, mon seigneur. Oui, maître. Tout de suite, chef.

— Sois poli, s'il te plaît.

— Pardon, Pop. Qu'y a-t-il ?

— Fiston, que vas-tu faire quand je serai mort ?

Le garçon eut l'air impressionné.

— Tu te sens mal ?

— Non. Autant que je puisse en juger, je durerai des années. D'un autre côté, je peux ne pas me réveiller demain. A mon âge, on ne sait jamais. Si cela se produit, que feras-tu ? Occuper mon emplacement sur la Place.

Thorby ne répondit rien. Baslim continua :

— Tu ne peux pas le faire et nous le savons bien tous deux. Tu es déjà trop grand, tu n'es plus convaincant. Les gens ne donnent plus autant que quand tu étais petit.

— Je n'avais pas l'intention d'être une charge pour toi, reprit-il lentement.

— Me suis-je plaint ?

— Non. — Thorby hésita. — J'y ai pensé... un peu. Tu pourrais me louer à une entreprise.

Le vieil homme fit un geste d'impatience.

— Ce n'est pas une réponse ! Non, fiston, je vais te renvoyer.

— Pop ! Tu avais promis de ne pas le faire.

— Je n'ai rien promis.

— Mais je ne veux pas être libéré. Si tu me libères, eh bien, je ne m'en irai pas !

— Ce n'est pas exactement ce que je veux dire.

Thorby resta silencieux un long moment.

— Tu vas me vendre, n'est-ce pas ?

— Pas exactement. Enfin... oui et non.

Le visage du garçon prit une expression vide. Enfin il dit calmement :

— C'est l'un ou l'autre, je comprends... J'imagine que je ne devrais pas me plaindre. C'est ton droit et tu as été le meilleur... maître... que j'ai jamais eu.

— *Je ne suis pas ton maître !*

— C'est pourtant ce que disent les papiers. Témoin le numéro sur ma jambe.

— Ne parle pas ainsi ! Ne parle *jamais* ainsi !

— Un esclave ne doit tenir que ce langage, sinon il ferait mieux de ne pas ouvrir la bouche.

— Alors garde-la fermée, pour l'amour de Dieu ! Ecoute, fiston, laisse-moi t'expliquer. Tu n'as rien à faire ici, tu le sais aussi bien que moi. Si je meurs avant de t'avoir libéré, tu reviens au Sargon.

— Ils devront m'attraper !

— Ils y arriveront. Mais l'affranchissement ne résout rien. Quelles sont les corporations ouvertes aux affranchis ? La mendicité, bien sûr, mais tu serais obligé de te crever les deux yeux pour gagner de l'argent ! La plupart des affranchis travaillent pour leur ancien maître, car les hommes nés libres ne leur laissent que les rognures. Ils sont irrités par un esclave libéré. Ils ne veulent pas travailler avec lui.

— Ne t'inquiète pas, Pop. Je me débrouillerai.

— Je m'inquiète. Alors écoute-moi. Je vais m'arranger pour te vendre à un homme que je connais, qui t'emmènera loin d'ici. Ce ne sera pas un vaisseau d'esclaves, juste un vaisseau ordinaire. Mais au lieu d'aller au lieu indiqué sur le connaissement, tu...

— Non !

— Tais-toi. Tu seras lâché sur une planète où l'esclavage est contre la loi. Je ne peux pas te dire laquelle, parce que je ne suis pas sûr de l'itinéraire du vaisseau, ni même encore du nom du vaisseau. Je n'ai pas encore mis au point les détails. Mais je suis convaincu que tu te feras une place dans n'importe quelle société libre.

Baslim s'arrêta pour ruminer une pensée qui l'assaillait souvent. Devait-il envoyer le gosse sur sa propre planète d'origine ? Non, ce serait non seulement trop difficile à organiser, mais ce n'était pas le

bon endroit pour un nouveau venu... Il fallait l'envoyer à n'importe quelle frontière du monde où un homme n'a besoin que d'être intelligent et travailleur. Il y en avait plusieurs sur la route commerciale avec les Neuf Mondes. Il souhaita avec lassitude trouver un moyen de connaître le lieu d'origine du garçon. Il aurait probablement de la famille, des parents qui seraient à même de l'aider sur place. Bon sang, il devrait y avoir méthode d'identification valable dans toute la galaxie !

Baslim continua :

— Je ne peux pas faire plus. Il faudra que tu te comportes en esclave entre la vente et ton départ. Mais quelques semaines ne sont rien à côté de l'occasion...

— Non !

— Ne fais pas l'idiot.

— Peut-être je le suis. Mais je ne ferai pas ce que tu dis. Je reste.

— C'est ainsi ? Fiston... je n'aime pas te le rappeler, mais tu ne peux pas m'en empêcher.

— Euh ?

— Comme tu l'as fait remarqué, le papier m'en donne le droit.

— Oh !

— Va te coucher, fiston.

Baslim ne put s'endormir. Environ deux heures après avoir éteint la lumière, il entendit Thorby se lever très doucement. Il pouvait suivre ses moindres mouvements en interprétant les sons assourdis. Le garçon s'habilla (il n'avait qu'à draper le bout de tissu), passa dans la pièce voisine, fouilla dans la huche à pain, but à longs traits et s'en alla. Il ne prit pas sa sébile et ne s'approcha même pas de l'étagère où elle était rangée.

Après son départ, Baslim se tourna et chercha le sommeil en vain ; il avait trop mal. Il ne lui était pas venu à l'esprit de dire les mots qui auraient retenu Thorby. Il avait trop d'amour-propre pour ne pas respecter la décision d'autrui.

Thorby resta absent quatre jours. Il revint la nuit, Baslim l'entendit mais ne dit toujours rien. Cependant il dormit pour la première fois depuis le départ de Thorby d'un sommeil calme et serein. Il se réveilla le lendemain matin à la même heure que d'ordinaire.

— Bonjour, fiston.

— Euh, bonjour, Pop.

— Prépare le petit déjeuner. J'ai quelque chose à faire.

Une fois assis devant leurs bols de bouillie tiède, Baslim mangea avec son habituelle indifférence méticuleuse, mais Thorby chipota la sienne du bout des lèvres. Finalement il lâcha ce qu'il avait sur le

cœur.

— Pop, quand vas-tu me vendre ?

— Je ne le ferai pas.

— Comment ?

— J'ai fait enregistrer ton affranchissement aux Archives le jour où tu es parti. Tu es un homme libre, Thorby.

Thorby eut l'air stupéfié, puis il baissa les yeux sur son assiette, se mit à construire des monticules de bouillie qui s'écroulaient sitôt formés.

— Je regrette que tu l'aies fait.

— S'ils t'avaient ramassé, je ne voulais pas que tu reçoives la marque de « l'esclave en fuite ».

— Oh ! – Le garçon devint songeur. – C'est le fouet et la flétrissure, n'est-ce pas ? Merci, Pop. Je crois que j'ai agi bêtement.

— Sans doute. Mais ce n'est pas le châtiment que j'ai voulu t'éviter. On se remet rapidement de la fustigation et de la marque au fer rouge. Je pensais à une récidive. Il vaut mieux être raccourci qu'arrêté après la flétrissure.

Thorby ne toucha plus à sa bouillie.

— Pop, qu'est-ce que ça fait exactement une lobotomie ?

— Hum... On peut dire que ça rend les mines de thorium supportables. Mais ne rentrons pas dans les détails à l'heure des repas. Au fait, si tu as fini, prends ta sébile et ne traînons pas. Il y a une vente ce matin.

— Ça veut dire que je peux rester ?

— Tu es ici chez toi.

Baslim ne suggéra plus que Thorby s'en aille. L'affranchissement ne changea rien à la routine quotidienne ou à leurs rapports. Le garçon alla aux Archives Royales, paya le droit et le don d'usage, puis on tatoua une ligne sur son numéro de série, et le sceau du Sargon à côté avec le livre et le numéro de la page où était mentionné son enregistrement. Ainsi il fut déclaré sujet libre du Sargon, habilité à payer des impôts, à faire son service militaire, et à mourir de faim en toute liberté. L'employé chargé d'exécuter le tatouage examina le numéro de Thorby et dit :

— Ce n'est pas un cadeau qu'on t'a fait là, mon gars. Ton père a fait faillite ? Ou tes vieux t'ont vendu pour se débarrasser de toi ?

— Cela ne vous regarde pas !

— Fais attention, petit, ou tu vas t'apercevoir que cette aiguille peut faire encore plus mal. Maintenant réponds gentiment. Je vois bien que c'est la marque d'un intendant et non d'un particulier. Elle est tellement pâle et étalée que tu devais avoir cinq ou six ans. Où et quand était-ce ?

— Je ne sais pas. C'est la vérité.

— Vraiment ? C'est ce que je dis à ma femme quand elle me pose des questions indiscretes. Arrête de gigoter. J'ai presque fini. Voilà... Félicitations et bienvenue parmi les hommes libres. Je suis libre depuis un bon nombre d'années et je pense que tu trouveras cela plus détendu, mais pas toujours plus facile.

THORBY eut mal à la jambe pendant quelques jours. En dehors de cela, l'affranchissement ne produisit dans sa vie aucun changement notable. Mais il devenait vraiment inefficace comme mendiant : un jeune homme fort et bien portant ne recueillait pas autant d'aumônes qu'un enfant squelettique. Souvent Thorby aidait le vieil homme à s'installer à sa place, puis Baslim l'envoyait faire des courses, ou lui disait de rentrer étudier. Toutefois il y en avait toujours un des deux sur la Place. Baslim disparaissait parfois sans forcément l'avertir, et Thorby passait toutes les heures de la journée à prendre note mentalement des départs, des arrivées, des ventes d'esclaves, à ramasser des informations sur les deux circulations par des contacts autour du port, dans les caves à vin et parmi les femmes non voilées.

Une fois, le vieil homme ne se montra pas pendant deux fois neuf jours. Il n'était simplement plus là quand Thorby se réveilla. Il n'avait jamais été absent aussi longtemps auparavant. Le garçon se répétait que Pop pouvait s'en sortir tout seul, mais il n'arrêtait pas d'avoir des visions du vieillard mort dans le ruisseau. Il continua à suivre les activités sur la Place, y compris trois ventes, et enregistra le tout. Puis Baslim revint. Son seul commentaire fut :

— Pourquoi n'as-tu pas tout mémorisé au lieu de l'enregistrer ?

— Je l'ai fait. Mais j'avais peur d'oublier quelque chose. Il y en avait tellement.

— Hum !

Après cela, il sembla plus silencieux et plus réservé que d'habitude. Thorby se demanda s'il l'avait contrarié, mais ce n'était pas le genre de question à laquelle Baslim répondait. Une nuit enfin le vieil homme dit :

— Nous n'avons jamais décidé ce que tu feras quand je ne serai plus là.

— Euh ? Mais je croyais que nous avions réglé la question, Pop. C'est mon problème.

— Non, je l'ai simplement remis à plus tard... à cause de ton

entêtement grossier. Mais je ne peux pas attendre plus longtemps. Je vais te donner des ordres et tu vas les exécuter.

— Un instant, Pop ! Si tu crois que tu peux m'obliger à te quitter...

— Tais-toi ! J'ai dit quand je serai mort, je ne parle pas de mes petits voyages d'affaires... Tu devras chercher un homme et lui transmettre un message. Puis-je compter sur toi ? Tu ne vas pas partir sottement de ton côté et tout oublier ?

— Non, Pop, bien sûr. Mais je n'aime pas t'entendre dire cela. Tu vas vivre encore longtemps, même me survivre.

— C'est possible. Mais ne discute pas et écoute. Tu feras ensuite ce que je te demande, n'est-ce pas ?

— Oui, chef.

— Tu trouveras cet homme, cela risque de prendre un certain temps, et tu lui délivreras le message. Puis il te demandera de faire quelque chose... je crois. Enfin s'il le fait, je veux que tu lui obéisses à la lettre. Le feras-tu aussi ?

— Bien sûr, Pop, si c'est ce que tu désires.

— Considère cela comme la dernière faveur à un vieil homme qui essaye de t'aider et qui en aurait fait beaucoup plus s'il avait pu. C'est la toute dernière chose que je te demande. Ne prends pas la peine de brûler une offrande pour moi au temple, fais seulement ces deux choses : délivre le message et obéis à tout ce que l'homme te dira de faire.

— Je le ferai, Pop, répondit-il solennellement.

— D'accord. Au travail.

L'« homme » en question n'était en fait que n'importe lequel d'un groupe de cinq personnes. Chacun était capitaine d'un vaisseau stellaire, commerçant itinérant, qui n'appartenait pas aux Neuf Mondes, mais faisaient parfois escale dans ses ports pour emporter des chargements. Thorby médita sur la liste.

— Pop, il n'y a qu'un seul de ces appareils qui a atterri ici, autant que je m'en souviene.

— Ils sont tous venus à un moment ou à un autre.

— Il peut se passer beaucoup de temps avant qu'on en voie un apparaître.

— Peut-être des années. Mais quand cela arrivera, je veux que le message soit délivré sans faute.

— A n'importe lequel d'entre eux ? Ou à tous ?

— Au premier qui arrive.

Le message était court mais pas facile, car il était en trois langues selon le destinataire. Thorby n'en connaissait aucune des trois. Baslim ne lui expliqua pas les mots. Il devait apprendre par cœur, c'est tout.

Après que le garçon eut ânonné la première version pour la

septième fois, Baslim se couvrit les oreilles.

— Non, non ! Cela ne va pas, fiston, avec un accent pareil !

— Je fais ce que je peux, bougonna le garçon d'un air maussade.

— Je sais. Mais ce message doit être compris. Ecoute, tu te souviens quand je t'ai fait dormir et que nous avons parlé ?

— Euh ? J'ai envie de dormir tous les soirs, et même maintenant.

— Tant mieux.

Baslim eut de la peine à le mettre en transes légères car il était moins réceptif que lorsqu'il était enfant. Mais il y réussit, enregistra le message sur le répétiteur, le mit en marche après avoir suggéré hypnotiquement à Thorby d'être capable de le dire parfaitement une fois réveillé.

Il put s'exécuter. La deuxième et la troisième version lui furent inculquées la nuit suivante. Le vieil homme l'interrogea à plusieurs reprises par la suite en nommant le capitaine ou le vaisseau pour obtenir chacune des versions.

Il n'envoyait jamais Thorby hors de la ville, un esclave avait besoin d'un permis et même un affranchi devait répondre de ses entrées et de ses sorties. Mais il le faisait aller à travers toute la métropole. Trois fois neuf jours après l'épisode des messages, Baslim lui en donna un autre à porter dans la zone des chantiers de construction des vaisseaux, qui faisait plutôt partie de la réserve du Sargon que de la ville elle-même.

— Prends ton badge d'affranchi mais pas ton bol. Si un agent t'arrête, dis-lui que tu cherches du travail.

— Il va croire que je suis fou.

— Mais il te laissera passer. Ils utilisent des affranchis pour balayer, par exemple. Garde le message dans ta bouche. Qui dois-tu chercher ?

— Un petit rouquin, répéta Thorby, avec une grande verrue sur le côté gauche de son nez. Il tient un débit après la porte principale. Il n'a pas de barbe. Je dois lui acheter un pâté et lui glisser le papier avec la monnaie.

— C'est ça.

Thorby était content de cette sortie. Il ne se demanda pas pourquoi Pop ne se servait pas du vidéophone au lieu de l'envoyer pour une course d'une demi-journée. Car les gens de sa classe ne se servaient pas de tels luxes. Quant aux courriers royaux, le garçon n'avait jamais expédié ou reçu une lettre et trouvait ce moyen très hasardeux.

Son chemin suivait un arc de la base de lancement à travers la zone des usines. Il appréciait cette partie de la cité. Il y avait toujours tellement d'activité, d'animation et de bruit. Il se faufila dans le trafic en esquivant les camions dont les chauffeurs l'insultaient au passage, il

leur répondait vivement. Il regarda à travers chaque porte ouverte en se demandant à quoi servaient toutes ces machines et pourquoi les hommes du commun restaient toute la journée au même endroit en faisant sans arrêt le même travail, ou bien étaient-ils des esclaves ? Non, ce n'était pas possible, les esclaves n'avaient pas le droit de toucher aux machines sauf sur les plantations. Il y avait eu des émeutes à cause de cela l'année dernière et le Sargon était intervenu en faveur des hommes du commun.

Était-ce vrai que le Sargon ne dormait jamais, qu'avec son œil il pouvait voir n'importe quoi dans les Neuf Mondes ? Pop disait que c'était des bêtises ; le Sargon n'était qu'un homme ordinaire. Mais si c'était vrai, comment était-il devenu Sargon ?

Il s'éloigna des usines et contourna les chantiers. Il n'avait jamais été aussi loin auparavant. Plusieurs vaisseaux étaient en réfection et deux petits en construction dans des armatures d'acier. Les astronefs firent battre son cœur plus vite et il souhaita être sur le point de partir quelque part. Il avait déjà voyagé deux fois – ou bien trois ? – Mais cela remontait à si loin, et puis dans la soute des esclaves, cela ne s'appelait pas voyager !

Il était tellement intéressé par tout ce qu'il voyait qu'il faillit rater le débit. La porte principale le lui rappela. Elle était deux fois plus large que les autres. Un garde se tenait devant, et une grande enseigne avec le sceau du Sargon était fixée dessus. Le débit était de l'autre côté. Thorby se faufila à travers le trafic ininterrompu qui passait la grille et s'y dirigea.

L'homme derrière le comptoir n'était pas le bon. Ses rares cheveux étaient noirs et sur son nez, il n'y avait pas de verrue.

Thorby descendit la route, tua le temps pendant une demi-heure et revint. Mais toujours aucun signe de son homme. Le marchand remarqua son manège, alors il s'approcha.

— Avez-vous du jus de graines solaires ?

L'homme l'examina attentivement.

— De l'argent ?

Le garçon avait l'habitude d'être obligé de prouver qu'il pouvait payer. Il exhiba une pièce, le vendeur la prit et ouvrit une bouteille.

— Ne bois pas près du comptoir. J'ai besoin des tabourets.

Il y en avait beaucoup, mais Thorby n'en prit pas ombrage. Il connaissait son statut social. Il s'éloigna juste assez pour éviter d'être accusé de vouloir s'enfuir avec la bouteille, puis il la fit durer le plus longtemps possible. Les clients allaient et venaient, il les contrôla tous en espérant que le rouquin ait pris cette heure-là pour déjeuner. Il resta aux aguets.

Enfin l'homme derrière le comptoir le toisa.

— Tu essaies peut-être de boire la bouteille avec ?

— J'ai fini, merci.

Il avança pour poser la bouteille et ajouta :

— La dernière fois que je suis venu, il y avait un rouquin à votre place.

Le type le dévisagea.

— Tu es un ami de Red ?

— Non, pas vraiment. Mais j'avais coutume de le voir quand je m'arrêtais pour boire quelque chose, ou...

— Fais voir ton laissez-passer.

— Quoi ? Je n'ai pas besoin...

L'homme saisit le garçon par le poignet. Le métier de Thorby l'avait rendu expert dans l'art d'éviter les coups de pied, les taloches, les cannes et autres. La main du marchand ne retint plus que de l'air.

Alors il fit rapidement le tour du comptoir. Mais Thorby plongea dans la circulation. Il était à mi-chemin à travers la rue et l'avait échappé belle deux fois, lorsqu'il réalisa qu'il courait vers la grille et que son poursuivant appelait le garde.

Il tourna et se mit à éviter les capots des véhicules.

Heureusement le trafic était dense. Cette route servait à transporter le matériel vers les chantiers. Il manqua encore trois fois de se tuer, vit une rue latérale qui débouchait sur une autoroute, plongea entre deux camions, se précipita dans la rue aussi vite qu'il put, tourna dans la première allée, se cacha derrière un bâtiment annexe et attendit.

Il n'entendit aucune poursuite.

On l'avait poursuivi tant de fois auparavant qu'il ne paniquait plus. Cela se faisait en deux parties : d'abord il fallait couper le contact, ensuite battre en retraite pour se détacher de l'incident. Il avait accompli le premier point, il lui restait maintenant à quitter le voisinage sans être remarqué. Démarche lente et pas de faux mouvements.

En se perdant il s'était éloigné de la cité, et à force de tourner en rond il se retrouvait par l'effet d'une stratégie inconsciente pratiquement derrière le comptoir, où personne n'imaginerait jamais qu'il fût. Une poursuite s'éloignait toujours du centre. Thorby estima que dans cinq ou dix minutes le marchand serait derrière son comptoir et le garde à la grille, car aucun des deux ne pouvait abandonner son poste longtemps. Il pourrait alors traverser l'allée et rentrer à la maison.

Il jeta un coup d'œil circulaire. Il était dans un quartier commercial pas encore occupé par des usines : un assortiment de petites boutiques, de commerces marginaux, de bouges et d'entreprises mineures vouées à l'échec. Il était derrière une toute petite blanchisserie artisanale. Il y avait des fils tirés entre des

poteaux, des baquets en bois. De la fumée sortait d'un tuyau dans le bâtiment annexe. Il savait maintenant qu'il se trouvait à deux portes du fameux comptoir. Il se rappela l'enseigne fabriquée maison : « BLANCHISSERIE MAJESTIC – *Les prix les plus bas.* »

Il pouvait couper autour de cet immeuble, mais avant il valait mieux vérifier. Il s'aplatit, colla un œil à l'angle du bâtiment et regarda l'allée.

Oh, oh ! Deux policiers la remontaient... Il s'était trompé, complètement trompé ! Ils n'avaient pas laissé tomber l'affaire, mais avaient donné l'alarme. Il se retira en arrière et regarda autour de lui. La blanchisserie ? Non. Le bâtiment annexe ? Non plus, la patrouille le vérifierait. Rien d'autre à faire que de se sauver... Et se jeter dans les bras d'une autre patrouille. Thorby savait avec quelle rapidité la police pouvait encercler un quartier. Près de la Place, il aurait pu leur échapper, mais ici il était en terrain étranger. Son œil brilla en voyant un vieux baquet... En l'espace d'un instant, il était dessous, plié en deux, les genoux au menton, et des échardes dans la peau du dos. Il craignit que son vêtement ne dépasse, mais il était trop tard pour y remédier. Il entendit quelqu'un venir.

Un bruit de pas se rapprocha de lui, il cessa de respirer.

On monta sur le baquet sans en redescendre.

— Hé là, femme ! appela une voix masculine. Tu es là depuis longtemps ?

— Assez. Prenez garde à ce poteau, vous allez faire tomber ces vêtements.

— Tu as vu un garçon ?

— Quel garçon ?

— Un adolescent, presque aussi grand qu'un homme. Du duvet au menton. Un pantalon, mais pas de sandales.

— J'ai vu quelqu'un, répondit la voix de femme au-dessus de lui d'un ton indifférent, qui courait comme s'il était poursuivi par son ombre. Je ne l'ai pas vraiment vu. J'essayais de tirer ce satané fil.

— C'est notre homme ! Où est-il parti ?

— Par-dessus la barrière entre ces maisons.

— Merci ! Viens, Juby.

Thorby attendit. La femme continua son travail. Ses pieds se déplaçaient et le baquet craqua. Enfin elle descendit et s'assit dessus, puis le tapota gentiment.

— Reste là, chuchota-t-elle.

Un instant plus tard, il l'entendit s'éloigner.

Thorby attendit malgré ses os endoloris, en se résignant à rester sous le baquet jusqu'à la nuit. Ce serait risqué, car la patrouille de nuit interrogeait tout le monde sauf les nobles après le couvre-feu, mais il était impossible de quitter les parages en plein jour. Thorby n'arrivait

pas à deviner la raison de tout ce remue-ménage de gardes rien que pour lui, mais il n'avait pas envie de savoir. Il entendait quelqu'un, peut-être la femme, se déplacer de temps en temps dans la cour.

Au moins une heure plus tard, il perçut le grincement de roues non huilées. On tapota de nouveau sur le baquet.

— Quand je soulèverai le baquet, rentre dans la fourgonnette à toute vitesse. Elle est juste en face de toi.

Il ne répondit rien. Le jour l'aveugla, mais il vit un petit engin, sauta dedans en essayant de se faire tout petit. Du linge lui tomba dessus. Mais avant d'être complètement recouvert, il remarqua que le baquet n'était plus exposé, vide, aux yeux de tous. Il était caché derrière un écran de draps.

Des mains arrangèrent les ballots au-dessus de lui et une voix souffla :

— Ne bouge pas avant que je te le dise.

— O.K... Et merci beaucoup ! Je vous le rendrai un jour.

— Laisse tomber. – Elle respira avec peine. – J'ai eu un homme une fois. Maintenant il est dans les mines. Ça m'est bien égal ce que tu as fait. Je ne donne personne à la police.

— Oh, je suis désolé.

— Tais-toi.

La fourgonnette cahota ce qui indiqua à Thorby qu'ils entraient dans la rue. Ils s'arrêtèrent parfois, la femme enlevait un ballot, s'éloignait quelques minutes, revenait et jetait des vêtements sales. Il endura tout le processus avec la longue patience des mendiants.

Longtemps après, le véhicule abandonna la chaussée. Il s'arrêta, la femme murmura :

— Quand je te le dirai, tu sortiras à droite et tu courras sans t'arrêter.

— D'accord. Merci encore !

— Tais-toi.

La fourgonnette cahota encore un peu, ralentit sans s'arrêter complètement et elle dit :

— Maintenant !

Thorby s'élança en rejetant ce qui le couvrait, atterrit sur ses pieds, le tout en un seul geste. Il se trouvait en face d'un passage entre deux bâtiments, qui servait de lien entre une allée et la rue. Il s'y précipita, mais jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

L'engin disparaissait juste, à ce moment-là. Il n'avait jamais vu le visage de la femme.

Deux heures plus tard, il était dans son propre quartier. Il se glissa à côté de Baslim.

— Ça n'a pas marché.

— Pourquoi ?

— Des flics. Partout.

— L'aumône, noble sire ! Tu l'as avalé ? Une aumône pour la santé de vos parents !

— Bien sûr.

— Prends la sébile.

Baslim se mit sur ses mains et sur ses genoux et s'éloigna.

— Pop ! Tu ne veux pas que je t'aide ?

— Reste là.

Thorby resta à contrecœur, il était mécontent que Pop n'ait pas attendu d'entendre le récit complet. Il se dépêcha de rentrer dès la tombée de la nuit, trouva Baslim dans la cuisine tout son attirail étalé autour de lui. Il utilisait à la fois l'enregistreur et la visionneuse. Thorby jeta un coup d'œil à la page projetée. Il ne pouvait pas la lire et se demanda de quelle langue il s'agissait ; elle était bizarre en tout cas : les mots étaient tous composés de sept lettres, pas plus, pas moins.

— Eh, Pop. Veux-tu que je prépare le dîner ?

— Pas de place... Pas le temps non plus. Mange du pain. Que s'est-il passé aujourd'hui ?

Thorby lui raconta son aventure tout en mâchonnant. Baslim se contenta de hocher la tête.

— Allonge-toi. Je vais t'hypnotiser encore une fois. Nous avons une longue nuit devant nous.

Baslim lui demandait de mémoriser une série de chiffres, de dates et une suite interminable de mots absurdes de trois syllabes. La légère hypnose et le murmure de la voix du vieil homme dans l'enregistreur lui parurent agréables.

Pendant une des pauses, après avoir été sommé de se réveiller, il demanda :

— A qui dois-je délivrer ce message ?

— Si tu as l'occasion de le faire, tu le sauras. Tu n'auras aucun doute. Si tu as du mal à t'en rappeler, demande-lui de te mettre en transes légères. Cela reviendra tout seul.

— Demander à qui ?

— A lui. Peu importe. Tu t'endors. Tu es endormi.

Baslim claqua dans ses doigts.

Tandis que l'appareil bourdonnait, Thorby fut vaguement conscient de l'arrivée de Baslim dans la pièce. Il portait sa jambe artificielle, ce qui étonna le garçon somnolent. Car il ne la portait généralement qu'à la maison. Une autre fois, il sentit une odeur de fumée et pensa confusément que quelque chose devait brûler dans la cuisine. Il devrait aller vérifier, mais il était incapable de bouger et les mots absurdes continuaient à être débités dans ses oreilles.

Il réalisa qu'il était en train de réciter à Pop la leçon apprise.

— C'est juste ?

— Oui. Maintenant dors le reste de la nuit.

Le lendemain matin, Baslim n'était plus là. Thorby n'en fut pas surpris. Ses déplacements étaient pour le moins imprévisibles ces derniers temps. Après le petit déjeuner, il prit son bol et se dirigea vers la Place. Les affaires ne marchaient pas, Pop avait raison. Désormais le garçon était trop sain et trop bien nourri pour la profession. Il devrait peut-être apprendre à disloquer ses articulations comme Granny le Serpent, ou acheter des lentilles avec des cataractes montées à l'intérieur.

Au milieu de l'après-midi, un vaisseau transitaire accosta inopinément dans le port. Thorby commença à glaner les renseignements habituels et découvrit que c'était le *Sisu*, un vaisseau Libre Commerçant dont le port d'attache était la Nouvelle Finlande, Shiva III.

En temps ordinaire, ce n'était qu'une information mineure à rapporter à Pop, quand il le verrait. Mais le capitaine Krausa du *Sisu* faisait partie du groupe des cinq personnes à qui il devrait délivrer le message un jour.

Thorby en était inquiet. Il savait qu'il ne devait pas rechercher le capitaine Krausa pour l'instant, car Pop était vivant et se portait très bien. Mais peut-être serait-il intéressé de savoir que le vaisseau était arrivé ? Les transitaires itinérants allaient et venaient à leur guise, quelquefois ils ne restaient au port que quelques heures.

Le garçon se dit qu'il serait à la maison en cinq minutes, et Pop lui en serait peut-être reconnaissant. Au pire il lui reprocherait d'avoir quitté la Place, mais, allons donc ! Il apprendrait tout ce qu'il manquerait grâce aux ragots.

Thorby s'en alla.

Les ruines du vieil amphithéâtre s'étendaient autour d'un tiers de la périphérie du nouveau. Une douzaine de cavités menaient au labyrinthe qui avait desservi les vieilles baraques d'esclaves. Un nombre illimité de chemins passaient sous terre à partir de ces entrées officieuses jusqu'au lieu dont Baslim avait fait son logis. Avec Thorby, ils variaient leur trajet au hasard, mais évitaient toujours d'être remarqués en entrant ou en sortant.

Cette fois, il était pressé et se dirigea vers l'ouverture la plus proche, mais la dépassa. Il y avait un agent de police juste devant. Il continua comme s'il voulait aller vers le réduit minuscule d'une marchande de légumes dans la rue qui bordait les ruines. Il s'arrêta et parla à la propriétaire.

— Salut, Inga. As-tu un beau melon bien mûr que tu seras obligée

de jeter ?

— Je n'ai pas de melons.

Il montra son argent.

— Et ce gros là-bas ? Tu me le fais à moitié prix et j'oublie la tache dessus.

Il se pencha en avant.

— Ça ne tourne pas rond ?

Les yeux de la femme clignèrent en direction du policier.

— Disparais.

— Une descente ?

— Disparais, je te dis.

Thorby jeta une pièce sur le comptoir, prit le fruit et s'éloigna sans se presser en suçant le jus.

Il explora le terrain et dut reconnaître que la police était disséminée tout autour des ruines. Devant une entrée, se tenait un groupe de troglodytes en haillons, tristement entassés sous la surveillance d'un gardien. Baslim estimait qu'il y avait au moins cinq cents personnes vivant dans les décombres. Thorby ne le croyait pas vraiment, car il avait rarement vu quelqu'un y entrer, ou entendu se déplacer à l'intérieur. Il ne repéra que deux visages connus parmi les prisonniers.

Une demi-heure plus tard, plus inquiet à chaque minute qui passait, il trouva une entrée que la police ne semblait pas connaître. Il l'observa quelques minutes, puis s'y précipita de derrière un rideau d'herbes folles. Une fois à l'intérieur, il se retrouva bientôt dans l'obscurité totale, se déplaça prudemment, aux aguets. Les policiers étaient censés avoir des lunettes pour voir dans le noir, mais Thorby n'en était pas sûr. Il avait toujours trouvé plus facile de les semer la nuit. Toutefois cette fois-ci, il ne prit aucun risque.

Il y en avait tout en bas. Il en entendit deux et vit leurs torches. Si les flics étaient équipés pour voir dans le noir, ce n'était pas le cas de ceux-ci. Ils fouillaient visiblement les lieux, le doigt sur la gâchette. Mais ils étaient en terrain inconnu, alors que le garçon était chez lui. En spéléologue hautement qualifié, il connaissait ces corridors comme sa poche. Il s'y était frayé un chemin dans le noir complet deux fois par jour pendant des années.

Pour l'instant, ils l'avaient piégé. Il se maintint à une distance suffisante devant eux de façon à ne pas être pris dans les feux de leurs torches, esquiva un trou qui menait au niveau inférieur, plongea derrière le seuil d'une porte et attendit.

Ils atteignirent le trou, examinèrent le bord étroit que Thorby avait passé avec aisance dans l'obscurité, puis l'un d'eux dit :

— Il nous faut une échelle.

— Oh, nous trouverons bien des escaliers ou une descente.

Ils retournèrent sur leurs pas, le garçon attendit, puis revint en arrière et se faufila dans le trou.

Quelques minutes plus tard, il était près de la porte de son logis. Il regarda, écouta, renifla et guetta jusqu'à ce qu'il soit sûr d'être tout à fait seul. Puis il se glissa vers la porte et chercha la touche digitale dans le verrou. Mais en mettant le pouce dessus, il sentit que quelque chose ne tournait pas rond.

La porte n'était plus là, il ne restait qu'un trou béant.

Il se figea, tous ses nerfs étaient tendus. Une odeur d'étrangers le frappa, mais elle n'était pas toute fraîche. Il n'entendit aucun souffle, sauf le bruit faible d'un robinet qui gouttait dans la cuisine.

Thorby décida qu'il devait voir ce qui s'était passé. Il regarda derrière lui, ne vit aucune lueur, rentra à l'intérieur pour tourner le bouton de la lumière sur « faible ».

Rien ne se produisit. Il essaya l'interrupteur dans toutes les positions sans succès. Il évita quelque chose qui encombrait la salle de séjour bien nette de Baslim et pénétra dans la cuisine pour y trouver des bougies. Elles n'étaient pas à leur place, mais sa main tomba sur une non loin. Il découvrit une allumette et l'alluma.

Un spectacle de ruine et de désolation s'offrit à lui.

Visiblement ils avaient fouillé sans tenir compte des frais, dans le but de faire le travail à fond le plus rapidement possible. Chaque armoire, chaque étagère avaient été renversées, de la nourriture déversée sur le sol. Dans la grande pièce, les matelas avaient été éventrés, le rembourrage répandu. Mais une partie des dégâts ressemblait à du vandalisme pur et simple, inutile et absurde.

Les larmes aux yeux, le menton tremblant, Thorby contempla la scène. Mais quand il aperçut, gisant près de la porte, la jambe artificielle de Pop avec son mécanisme si parfait en miettes, comme piétiné par des bottes, il éclata en sanglots et dut poser la bougie pour éviter de la laisser choir. Il ramassa le membre fracassé, se laissa tomber au sol, et le berça comme une poupée, en se balançant et en gémissant.

THORBY passa les heures suivantes dans les couloirs obscurs, près du premier embranchement, où il pourrait entendre Pop si celui-ci rentrait, et se cacher si la police se montrait.

Il se surprit en train de somnoler, se réveilla en sursaut et décida de découvrir quelle heure il était. Il avait l'impression d'avoir veillé une semaine. Il rentra chez eux, trouva une bougie, l'alluma. Mais leur unique horloge, une « Eternelle » domestique, était brisée. Bien sûr, la capsule radioactive continuait à compter le temps, mais le mécanisme restait muet. Thorby la regarda et se contraignit à penser en termes pratiques.

Si Pop était libre, il reviendrait. Mais la police l'avait emmené. Se contenterait-elle de l'interroger et de le libérer ?

Non. Il croyait savoir que Pop n'avait jamais rien fait pour nuire au Sargon, mais il savait aussi depuis longtemps qu'il n'était pas simplement le vieux mendiant inoffensif.

Si lui ne connaissait pas la raison des activités extra-professionnelles du vieil homme, il était clair que la police, elle, les savait ou s'en doutait. Environ une fois par an, elle « nettoyait » les ruines en jetant quelques bombes lacrymogènes dans les trous les plus repérés. Pour eux, cela signifiait seulement qu'ils devaient dormir ailleurs quelques nuits. Mais ici, c'était une descente en force, avec l'intention d'arrêter Pop et de trouver quelque chose.

La police du Sargon agissait d'après un concept plus vieux que la justice : un homme était présumé coupable, et interrogé avec des méthodes de plus en plus vigoureuses jusqu'à ce qu'il parle... Leur réputation était telle qu'un prévenu avait généralement hâte d'avouer avant d'y être soumis. Mais Thorby était sûr qu'ils ne tireraient du vieil homme que ce que celui-ci consentirait à admettre.

Donc l'interrogatoire durerait longtemps.

Ils étaient peut-être en train de le travailler à cet instant même. Le garçon en eut l'estomac retourné.

Il devait tirer Pop de leurs griffes.

Mais comment ? Comment un ver de terre peut-il attaquer le Praesidium ? Il n'avait aucune chance contre eux. Baslim pouvait se trouver au fin fond d'un commissariat de quartier, l'endroit logique pour un prisonnier commun. Mais Thorby avait la conviction intime que Pop n'en était pas un... Auquel cas il pouvait être n'importe où, même dans les entrailles du Praesidium.

Le garçon aurait pu aller au bureau du commissariat pour demander où son maître avait été emmené, mais la considération pour la police du Sargon était telle que cette idée ne lui traversa même pas l'esprit. En fait, s'il s'y était présenté comme le parent d'un prisonnier sous interrogatoire, il se serait vite retrouvé dans une pièce close, questionné avec les mêmes moyens brutaux pour vérifier les réponses (et même en leur absence) extraites de Baslim.

Thorby n'était pas un lâche, mais il savait qu'il était inutile de donner des coups d'épée dans l'eau. S'il voulait faire quelque chose pour Pop, il devrait agir indirectement. On ne pouvait pas réclamer ses « droits », il n'en avait pas, d'ailleurs le garçon n'y avait même pas pensé.

La corruption était une solution éventuelle, mais pour un homme riche. Thorby avait moins de deux minimes. Le vol était le seul recours possible, mais dans ce cas, il avait besoin d'informations.

Il arriva à cette conclusion dès qu'il admit l'improbabilité de la mise en liberté du mendiant. Mais avec l'espoir fou que Baslim ait réussi à les convaincre de le laisser sortir, il lui mit un mot sur l'étagère qui leur servait de boîte aux lettres, où il disait qu'il reviendrait le lendemain. Puis il s'en alla.

Il faisait nuit quand il risqua un œil à la surface du sol. Il n'arrivait pas à décider s'il était resté dans les ruines une demi-journée ou une journée et demie. Cela l'obligea à changer ses plans : il avait d'abord eu l'intention d'aller voir Inga, la marchande de légumes pour lui tirer des renseignements. Au moins, il n'y avait pas de policiers dans les alentours. Il était à même de se déplacer librement à condition d'éviter la patrouille de nuit. Mais où ? Qui pourrait ou voudrait lui donner des informations ?

Thorby avait des douzaines d'amis, et en connaissait des centaines de vue. Mais ses relations étaient soumises au couvre-feu ; il ne les voyait qu'en plein jour et, dans la plupart des cas, il ne savait même pas où ils couchaient. Il y avait cependant un quartier qui n'était pas soumis au couvre-feu : la Rue de la Joie et quelques ruelles adjacentes. Au nom du commerce et pour le plaisir des visiteurs de l'espace, les bars, les salles de jeux et autres lieux hospitaliers de cette zone près du port, ne fermaient jamais leurs portes. Un homme du commun, ou même un affranchi, pouvait y rester toute la nuit, à condition de ne pas la quitter avant l'aube sans risquer d'être ramassé par une

patrouille.

Thorby n'avait pas peur. Il ne voulait pas être vu et de plus il connaissait les habitudes de la police sur place. Ils se déplaçaient par deux, restaient dans les rues illuminées et ne quittaient leur secteur que pour réprimer les manifestations trop bruyantes qui transgressaient la loi. Mais dans l'optique de Thorby, la qualité essentielle de ce quartier résidait dans le fait que les ragots y étaient souvent en avance de plusieurs heures sur les nouvelles, de même les affaires troubles ignorées ou censurées par les organes de presse officielle.

Quelqu'un dans la Rue de la Joie saurait ce qui était arrivé à Pop.

Le garçon gagna le quartier louche en rampant sur les toits. Il se laissa glisser le long d'un conduit dans une ruelle obscure, se dirigea vers la Rue de la Joie, s'arrêta dans l'ombre, regarda à droite et à gauche par prudence et s'efforça de distinguer une personne de connaissance. Il y avait beaucoup de monde dans les parages, la plupart étaient étrangers à la ville. Thorby connaissait tous les propriétaires et tous les employés qui travaillaient sur la rue, mais il hésitait à rentrer dans un des cabarets, il risquait de se jeter dans les bras de la police. Il voulait trouver quelqu'un de confiance, qu'il pourrait emmener dans l'obscurité d'une impasse.

Ni patrouille ni visages amis non plus... Un instant, il y avait Auntie Singham.

Auntie Singham était la meilleure diseuse de bonne aventure parmi tous ceux, et ils étaient nombreux, qui exerçaient dans la Rue de la Joie. Elle ne prédisait que le bonheur. Si les faits manquaient de se produire, le client ne se plaignait jamais. La voix chaude d'Auntie était trop convaincante. Certains murmuraient qu'elle avait amélioré sa situation en renseignant la police, mais Thorby en doutait car Pop n'y croyait pas. Elle était une source probable d'informations, et le garçon décida de risquer le coup. Au pire, elle dirait aux policiers qu'il était encore vivant et en liberté... Ce qu'ils devaient savoir.

Au coin de la rue, à droite, se tenait le cabaret, le Port du Paradis. Auntie étalait son tapis sur le trottoir sous le nez des clients qui sortaient du spectacle en cours.

Thorby jeta un coup d'œil de chaque côté et se hâta le long du mur presque au niveau de l'établissement.

— Psst ! Auntie !

Elle chercha autour d'elle, eut un air stupéfait, puis son visage perdit toute expression. Sans remuer les lèvres, elle dit assez fort pour qu'il puisse l'entendre :

— Tire-toi, fiston ! Cache-toi ! Tu es devenu fou ?

— Auntie... *Où le gardent-ils ?*

— Rentre dans un trou et bouche-le derrière toi. Il y a une

récompense pour ta capture !

— Pour *moi* ? Ne dis pas de bêtises, Auntie. Personne ne paierait quoi que ce soit pour moi. Dis-moi seulement où ils le tiennent. Le sais-tu ?

— Ils ne l'ont pas.

— Comment cela ?

— Tu n'es pas au courant ? Oh, mon pauvre garçon ! Ils l'ont raccourci.

Le choc fut tel que Thorby resta sans voix. Malgré ce que Baslim avait dit sur le moment de sa mort, il n'y avait jamais vraiment cru. Il était incapable d'imaginer que Pop ne serait plus là.

Il ne saisit pas le reste de sa phrase ; elle dut la répéter :

— Les flics ! Tire-toi !

Thorby lorgna par-dessus son épaule. Une patrouille de deux hommes s'avavançait vers eux. C'était le moment de déguerpir ! Mais il était acculé entre la rue et un mur. La seule échappatoire possible était l'entrée du cabaret... S'il y entra dans cette tenue et avec son statut social, la direction appellerait sûrement les policiers.

Mais il n'y avait pas d'autre solution. Le garçon tourna le dos aux agents et entra dans l'étroit foyer. Personne en vue. On en était au dernier acte, même le préposé aux rafraîchissements n'était pas là. Il vit un escabeau, et une boîte avec des lettres transparentes qui servaient à changer l'enseigne où on affichait le nom des artistes. Une idée, qui aurait rendu Baslim fier de son élève, lui traversa l'esprit. Il prit les deux objets et sortit à nouveau.

Il ne prêta aucune attention aux deux agents qui approchaient, plaça l'escabeau sous la petite enseigne lumineuse qui surmontait l'entrée et sauta dessus, en leur tournant le dos. La plus grande partie de son corps se trouvait en pleine lumière, mais sa tête et ses épaules restaient dans l'ombre au-dessus de la rangée de spots. Il commença méthodiquement à enlever les lettres du nom de la vedette.

Les hommes arrivèrent juste derrière lui. Thorby s'efforça de ne pas trembler et de travailler avec l'indifférence nonchalante d'un ouvrier employé à une tâche sans intérêt. Il entendit Auntie Singham crier :

— Bonsoir sergent.

— 'Soir Auntie. Quels mensonges racontes-tu aujourd'hui ?

— Pas des mensonges ! Je vois une douce jeune fille dans ton avenir, avec des mains fines comme des ailes d'oiseau. Laisse-moi voir ta paume, je pourrais peut-être y lire son nom.

— Qu'en dirait ma femme ? Nous n'avons pas le temps de causer ce soir, Auntie.

Le sergent jeta un coup d'œil à l'employé qui changeait l'enseigne, se frotta le menton et dit :

— Nous devons donner la chasse au moutard du vieux Baslim. Tu ne l'as pas vu par hasard ?

Il regarda de nouveau au-dessus de lui le garçon en train de travailler et écarquilla légèrement les yeux.

— Et je resterais ici à échanger des racontars ?

— Hum... – Il se tourna vers son collègue. – Roj, va contrôler la boîte d'Ace. N'oublie pas les toilettes. Je vais surveiller cette rue.

— O.K. Sergent.

Le supérieur se tourna vers la diseuse de bonne aventure.

— C'est bien triste, Auntie. Qui aurait cru que le vieux Baslim espionnait contre le Sargon, lui, un infirme ?

— Qui vraiment ? – Elle se pencha en avant. – Est-ce vrai qu'il est mort de peur avant d'être raccourci ?

— Il devait savoir ce qui allait arriver, parce qu'il avait du poison tout prêt. Il était mort avant qu'on le sorte de son trou. Le capitaine était furieux.

— S'il était déjà mort, pourquoi l'ont-ils raccourci ?

— Allons, allons, Auntie. La loi doit être appliquée, quoique je n'aimerais pas être chargé de le faire. – Le sergent soupira. – Le monde est bien triste. Pense à ce pauvre garçon débauché par cette vieille canaille. Maintenant le capitaine et le commandant veulent lui poser les questions qu'ils n'ont pas pu poser au vieux.

— A quoi cela va-t-il les avancer ?

— A rien, probablement. – Il remua la saleté du caniveau avec le bout de son bâton. – Moi, à la place du gamin si je savais qu'il était mort et qu'on allait me poser des questions difficiles auxquelles je ne saurais répondre, je serais loin, bien loin d'ici déjà : je trouverais un fermier en quête de main-d'œuvre bon marché, et qui ne se préoccupe pas des troubles dans la cité. Mais comme je n'y suis pas, sitôt que je pose mes yeux sur lui, je l'arrête et je l'emmène devant le capitaine.

— Il est peut-être en cet instant même caché dans un champ, tremblant de peur ?

— Probablement. Mais cela vaut mieux que, de se retrouver sans tête sur les épaules. – Le policier appela dans la rue. – O.K. Roj, j'arrive. – Avant de s'éloigner, il jeta de nouveau un regard sur Thorby. – 'Nuit, Auntie. Si tu le vois, appelle-nous.

— Sûr. Vive le Sargon.

— Vive le Sargon.

Le garçon continua à faire semblant de travailler en essayant de ne pas trembler, pendant que la police descendait lentement la rue. Les clients surgirent du cabaret ; et Auntie commença sa litanie qui promettait gloire, fortune et une vision agréable du futur, le tout pour une pièce. Thorby était sur le point de descendre, de remettre le matériel à sa place et de décamper, lorsqu'il sentit une main agripper

sa cheville.

— Que fais-tu là ?

Il se figea, puis réalisa que ce n'était que le patron de l'établissement, furieux de voir son enseigne modifiée. Sans le regarder, Thorby reprit :

— Que se passe-t-il ? Vous m'avez payé pour changer les lettres.

— Moi ?

— Oui, vous. Vous m'avez dit... – Thorby se retourna, eut l'air étonné et lança : Mais ce n'est pas vous.

— Non, ce n'est sûrement pas moi. Descends de là.

— Je ne peux pas. Vous tenez ma cheville.

L'homme lâcha prise et recula pour le laisser poser pied à terre.

— Je ne sais pas quel est l'imbécile qui t'a dit... – Il s'interrompit en voyant le visage de Thorby dans la lumière. – Hé, mais c'est le fils du mendiant !

Il voulut l'attraper, mais le garçon se mit à courir. Il plongea dans la foule des piétons à mesure que les cris de « patrouille ! Patrouille ! Police ! » s'élevaient derrière lui.

Il se retrouva dans une ruelle obscure, et gonflé à l'adrénaline, il grimpa tout en haut d'un conduit, comme s'il marchait sur un trottoir. Il ne s'arrêta qu'une douzaine de toits plus loin.

Une fois assis contre un pot de cheminée, il reprit son souffle et essaya de réfléchir.

Pop était mort. Il ne pouvait y croire mais c'était vrai. Poddy ne l'aurait pas dit s'il ne le savait pas. Mais... Mais sa tête devait être au bout d'une pique du côté du pylône, à l'heure qu'il était, avec les autres perdants. Il visualisa la scène macabre, enfin s'effondra et pleura sans plus se retenir.

Après un long moment, il leva la tête, essuya son visage et se redressa.

Pop était mort. C'est entendu. Et maintenant que faire ?

De toute façon, Pop leur avait coupé l'herbe sous le pied en les empêchant de l'interroger. Thorby ressentit une pointe de fierté teintée d'amertume. Pop a toujours été le plus malin. Ils l'avaient bien attrapé, mais lui, il avait eu le dernier mot !

Mais que faire maintenant ?

Auntie Singham l'avait avisé de se cacher, et Poddy de sortir de la ville. C'était un bon conseil, s'il voulait ne pas rapetisser soudain. Il vaudrait mieux s'éloigner de la cité avant le jour. Pop attendait de lui qu'il lutte, pas qu'il reste là pour se faire prendre par les flics. Il ne pouvait plus rien faire pour Pop, c'était fini. *Stop !*

« Quand je serai mort, tu dois chercher un homme et lui délivrer un message. Puis-je compter sur toi ? Tu ne vas pas partir sottement de ton côté et tout oublier ? »

Oui, Pop, tu peux ! Je n'ai pas oublié, je vais le délivrer ! Thorby se rappela pour la première fois depuis plus d'une journée la raison de son retour prématuré au logis : le vaisseau stellaire *Sisu* était au port. Son capitaine était sur la liste de Pop. « *Le premier qui arrive.* » C'est ce qu'il avait dit. Je n'ai pas fait l'idiot, Pop. Je l'ai presque fait, mais je m'en suis souvenu. Je le ferai, je le ferai ! Thorby décida, en se reprenant fièrement, que ce devrait être la dernière chose importante que Pop devait faire passer, puisqu'il était censé être un espion. D'accord, il aiderait Pop à finir son travail. Je le ferai, Pop, tu les auras eu jusqu'au bout !

Il ne ressentait pas la moindre culpabilité à l'idée de « trahir ». Il avait été envoyé comme esclave contre son gré, et n'éprouvait aucune loyauté à l'égard du Sargon ; Baslim n'avait jamais essayé de lui en inculquer. Il ne ressentait à son égard qu'une peur superstitieuse, balayée désormais par un désir violent de se venger. Il ne craignait ni la police ni le Sargon lui-même. Il voulait simplement leur échapper assez longtemps pour accomplir les volontés de Pop. Après... eh bien, s'il était pris, il espérait avoir terminé avant d'être raccourci.

Si le *Sisu* était toujours dans le port...

Oh, il devait y être ! Mais la première chose à faire était de s'en assurer, puis... Non, la *première* chose était de se dissimuler avant le lever du jour. C'était infiniment plus important de se garer des flics, puisque malgré son esprit obtus il avait trouvé quelque chose à faire pour Pop.

Se cacher, puis découvrir si le vaisseau était toujours arrimé au port, enfin transmettre un message au capitaine... Et cela avec tous les policiers du quartier sur ses talons.

Peut-être ferait-il mieux de se frayer un chemin jusqu'aux chantiers de construction, où on ne le connaissait pas, s'y faufiler et refaire le chemin jusqu'à la base de lancement pour trouver le *Sisu*. Non, c'était idiot ; il avait déjà failli se faire prendre de cette façon, car il se trouvait en terrain étranger. Ici, au moins, il connaissait chaque bâtiment et presque tout le monde.

Mais il aurait besoin d'aide. Il ne pouvait pas se promener dans les rues en arrêtant chaque cosmonaute pour l'interroger. Quel était l'ami suffisamment proche susceptible de l'aider... au risque d'avoir des ennuis avec la police ? Ziggie ? Ne dis pas de bêtises. Ziggie le dénoncerait pour recevoir la prime. Il vendrait sa mère si on lui en offrait deux minimes. Ziggie croyait fermement que celui qui ne pensait pas d'abord et avant tout à sa petite personne, n'était en fin de compte rien d'autre qu'une poire.

Qui d'autre ? Thorby dut arriver à la désagréable conclusion que la plupart de ses amis étaient de son âge et ne pouvaient pas grand-chose pour lui. Il ne savait même pas comment joindre la nuit une

bonne partie d'entre eux. Il ne pouvait certainement pas traîner dans les environs en plein jour et attendre que l'un d'entre eux se montre. Quant à la petite minorité qui habitait chez les parents à des adresses connues, il n'arrivait pas à en trouver un seul à qui il puisse faire confiance et qui serait en mesure d'empêcher ses parents de le livrer à la police. La majorité des citoyens honnêtes au niveau de Thorby poussaient les choses très loin pour s'occuper exclusivement de leurs affaires et se trouver du bon côté de la loi.

Il fallait donc que ce soit un des amis de Pop.

Il fit un pointage tout aussi rapide de cette liste-là. Dans le plus grand nombre des cas, il n'était pas sûr du degré d'amitié qui les liait à lui, étaient-ils frères de sang ou simples relations ? La seule personne qu'il pouvait joindre et qui ferait probablement quelque chose pour l'aider, c'était Mother Shaum. Elle les avait hébergés une fois quand une bombe lacrymogène les avait chassés de leur cave. Elle avait toujours eu un mot gentil et une boisson glacée pour Thorby.

Il se dépêcha. L'aube était proche.

L'établissement de Mother Shaum était à la fois un bar et un hôtel garni, situé de l'autre côté de la Rue de la Joie, près de la grille des astronautes qui menait au port. Une demi-heure plus tard, après avoir traversé de nombreux toits, être descendu deux fois dans des arrières-cours et remonté, et avoir plongé à travers une rue illuminée, Thorby se trouva sur le toit de chez elle. Il n'osa pas entrer par la porte. Trop de témoins la forceraient à appeler la patrouille. Il avait considéré l'éventualité de la porte de derrière, mais après s'être accroupi un moment derrière les boîtes à ordures, il conclut qu'il entendait trop de voix dans la cuisine.

Cependant, quand il eut regagné le toit, il fut presque surpris par la lumière du jour. Il y trouva l'accès habituel, mais la porte et le verrou étaient assez solides pour résister à une effraction sans un minimum de matériel.

Il retourna à l'arrière avec l'idée de descendre, et de tenter sa chance par la porte de derrière. C'était presque l'aube et il devenait urgent de se mettre à couvert. En regardant en bas, il aperçut les bouches d'aération pour la mansarde basse. Il y en avait une de chaque côté. Elles étaient à peine assez larges pour laisser passer ses épaules, et juste à la hauteur de sa poitrine ; mais elles menaient à l'intérieur.

Elles étaient protégées, mais quelques minutes plus tard et après avoir beaucoup gratté, il rejeta un des écrans à l'intérieur. Puis il tenta, de manière hasardeuse, de se glisser au-dessus du bord les pieds les premiers. Il pénétra jusqu'aux hanches, mais son vêtement s'accrocha aux bords rugueux de l'embrasure. Il y resta collé comme un bouchon ; la partie inférieure de son corps se trouvait dans la

maison, sa poitrine, sa tête et ses bras dépassaient comme ceux d'une gargouille. Il ne pouvait plus se mouvoir et le ciel devenait de plus en plus clair.

En poussant sur ses talons, et par un effort extrême de volonté, le vêtement se détacha. Il faillit se cogner la tête en rentrant à l'intérieur, et s'allongea sans bouger pour reprendre haleine. Puis il repoussa négligemment l'écran à sa place, qui désormais ne protégerait plus de la vermine, mais pourrait tromper un œil quatre étages plus bas. Il réalisa alors qu'il avait failli tomber de ces quatre étages.

Dans la mansarde, il y avait juste assez d'espace pour ramper. Il chercha à quatre pattes la trappe d'accès pour les réparations qui selon lui devait y être. En vain. Il n'était pas sûr de la trouver, car certaines maisons en avaient, mais il n'y connaissait pas grand-chose, il n'avait pas tellement habité dans des maisons.

Il ne la découvrit qu'après le lever du soleil, quand les rayons illuminèrent la mansarde. Elle était tout en avant du côté de la rue.

Elle était verrouillée par en dessous.

Toutefois elle n'était pas aussi rugueuse que l'ouverture sur le toit. Il jeta un coup d'œil circulaire, repéra une grosse pointe de fer laissée sans doute par un ouvrier et l'utilisa pour creuser la fermeture en bois. Finalement il perça un trou dans le nœud du bois, s'arrêta, et regarda à travers.

Il vit une chambre, un lit et quelqu'un dedans.

Thorby décida qu'il ne pouvait tomber mieux. Il n'aurait qu'une seule personne à convaincre d'aller chercher Mother Shaum sans donner l'alarme. Il décolla son œil, passa un doigt à travers la fente, et trouva le loquet, puis se cassa de bon cœur un ongle en le détachant. Silencieusement il souleva la trappe.

Là silhouette dans le lit ne remua pas.

Il se glissa, resta suspendu en se tenant du bout des doigts, sauta la courte distance qui restait et atterrit en faisant le moins de bruit possible.

La personne dans le lit était assise et pointait un fusil sur lui.

— Tu en as mis du temps, dit-elle. Cela fait une heure que je t'écoute.

— Mother Shaum ! Ne tirez pas !

Elle se pencha en avant et l'examina attentivement.

— Le gosse de Baslim ! – Elle secoua la tête. – Mon garçon, tu es dans un état... Et tu es un danger public. Qu'est-ce qui t'a pris de venir ici ?

— Je n'avais nulle part ailleurs où aller.

Elle fronça les sourcils.

— J'imagine que je dois être flattée... Pourtant je préférerais avoir la peste bubonique, que toi ici en ce moment.

Elle sortit du lit en chemise de nuit, frappa le sol de ses grands pieds nus, et regarda par la fenêtre dans la rue.

— Des flics partout, dans tous les coins. Ils contrôlent chaque établissement de la rue au moins trois fois dans la même soirée, effraient mes clients... Tu as provoqué la plus grosse pagaille jamais vue depuis les émeutes ouvrières. Pourquoi n'as-tu pas eu le bon goût de mourir ?

— Vous n'allez pas me cacher, Mother ?

— Qui a dit une chose pareille ? Je n'ai encore jamais dénoncé personne. Mais je ne suis pas obligée d'en être ravie. — Elle lui jeta un regard perçant. — Quand as-tu mangé pour la dernière fois ?

— Euh, je ne me souviens pas.

— Je te monterai quelque chose. Je suppose que tu n'as pas de quoi payer ?

Elle le fixa sans complaisance.

— Je n'ai pas faim, Mother Shaum. Est-ce que le *Sisu* est encore dans le port ?

— Euh ? Je ne sais pas. Oui, je sais. Il y est. Quelques gars de chez eux sont venus cette nuit. Pourquoi ?

— Je dois transmettre un message à son capitaine. Je dois le voir. *Il le faut !*

Elle poussa un cri d'exaspération.

— D'abord il réveille une femme honnête qui travaille pour gagner sa vie, la tire de son premier sommeil, s'installe chez elle au péril de son existence et de celle de son établissement. Ensuite il est sale comme un peigne, égratigné, blessé et va sûrement utiliser mes serviettes propres au prix où est le blanchisseur en ce moment. Il n'a pas mangé et ne peut pas payer sa nourriture... Et maintenant il n'hésite pas à ajouter un affront au tort qu'il me cause déjà, en me demandant de lui faire *ses commissions* !

— Je n'ai pas faim... Peu importe si je ne me lave pas. Mais *il faut* que je voie le capitaine Krausa.

— Tu ne vas pas me donner des ordres dans ma propre chambre à coucher. Regardez-moi l'insolent qui a encore du lait dans le nez. Le vieux fripon avec qui tu vivais, je le connaissais bien, ne t'a sûrement pas souvent administré de fessée. Tu devras attendre qu'un de leur gars se montre ce soir, pour que je puisse faire passer un mot au capitaine. — Elle se tourna vers la porte. — L'eau est dans le broc, et la serviette à sa place. Tu as intérêt à être propre quand je reviens. — Elle sortit.

Thorby se sentit mieux après s'être lavé. Il trouva de la poudre astringente sur la coiffeuse et en saupoudra ses égratignures. Elle retourna pourvue d'un bol de lait et de deux tranches de pain avec un beau morceau de viande au milieu, puis s'en alla sans mot dire. Il

avait cru qu'il ne pourrait rien avaler après la mort de Pop, mais il réalisa qu'il avait cessé de se faire du souci, dès qu'il avait vu Mother Shaum. Enfin elle remonta de nouveau.

— Avale la dernière bouchée et rentre là-dedans. Ils ont l'ordre de fouiller toutes les maisons.

— Euh ? Alors je vais partir et risquer ma chance.

— Tais-toi et fais ce que je te dis. Rentre là-dedans.

— Où ?

— Là, reprit-elle en indiquant du doigt.

— *Là-dedans* ?

C'était un meuble encastré dans un coin, à la fois banquette et commode. Son défaut résidait dans sa taille, il était assez large pour un homme, mais n'avait qu'un tiers de sa longueur.

— Je ne crois pas que je puisse me faire assez petit.

— C'est ce que penseront les flics. Allez, dépêche-toi.

Elle souleva le couvercle, retira des vêtements, puis le côté touchant le mur de la pièce adjacente comme si c'était un châssis, et découvrit de ce fait un trou qui se prolongeait dans le mur.

— Enfile tes jambes là-dedans, et ne crois pas que tu es le seul à avoir jamais eu besoin de te cacher.

Thorby rentra dans la boîte, glissa ses jambes dans l'ouverture et s'allongea. Une fois le couvercle refermé, il n'en serait séparé que d'une dizaine de centimètres. Mother Shaum jeta des vêtements au-dessus de lui.

— Ça va ?

— Ouais, bien sûr. Mother Shaum ? Est-il vraiment mort ?

La voix de la femme devint presque tendre.

— Oui, mon garçon. Et c'est un grand malheur.

— Vous êtes sûre ?

— Je n'en étais pas convaincue non plus, en le connaissant si bien. Alors je suis allée voir près du pylône. Mais je peux te dire une chose, petit : il a une expression ironique sur son visage comme s'il les avait bien eus... Et c'est ce qui s'est passé. Ils n'aiment pas quand un homme n'attend pas d'être interrogé. — Elle soupira. — Pleure maintenant, si tu en as envie, mais en silence. Si tu entends quelqu'un, ne respire même pas.

Elle claqua le couvercle. Thorby se demanda s'il serait même en mesure de respirer, mais réalisa qu'il devait y avoir des trous pour laisser passer l'air, car c'était supportable. Il tourna la tête pour dégager son nez des vêtements qui reposaient dessus.

Puis il se mit à pleurer et s'endormit.

Il fut réveillé par des voix et un bruit de pas, se rappela juste à temps où il se trouvait pour éviter de se redresser. On ouvrit le couvercle juste au-dessus de son visage, puis on le claqua si fort que

ses oreilles bourdonnèrent. Un homme cria.

— Rien dans cette pièce, sergent !

— C'est ce que nous allons voir. – Thorby reconnut la voix de Poddy. – Tu n'as pas regardé cette trappe là-haut. Va chercher l'échelle.

— Rien d'autre là-haut que la place pour la ventilation, fit Mother Shaum.

— J'ai dit : nous allons voir.

Quelques minutes plus tard, il ajouta :

— Passe-moi la torche. Hum... Vous avez raison, Mother... Mais il est venu ici.

— Quoi ?

— L'écran du bout est cassé et la poussière a été dérangée. Je crois qu'il est entré par là, est descendu dans votre chambre, puis est ressorti.

— Nom d'une pipe ! J'aurais pu être assassinée dans mon propre lit ! Et c'est ce que vous appelez protéger les gens ?

— On ne vous a rien fait. Mais vous feriez mieux de faire réparer cet écran au plus vite, sinon vous allez recevoir chez vous les serpents et autres bestioles. – Il s'arrêta. – A mon avis, il a essayé de rester dans le quartier, a trouvé cela trop dangereux, alors il est retourné dans les ruines. S'il en est ainsi, on le sortira sans doute avec les gaz avant la nuit.

— Croyez-vous que je sois en sécurité dans mon lit ?

— Pourquoi voulez-vous qu'il ennuie un tas de graisse comme vous ?

— En voilà une chose vilaine à dire ! Et moi qui allais juste vous proposer un coup à boire pour étancher la soif après la poussière.

— Vraiment ? Descendons alors à la cuisine et nous en discuterons. J'ai peut-être tort.

Thorby les entendit s'en aller ; quelqu'un enleva l'échelle. Enfin il osa respirer.

Elle revint un peu plus tard en grommelant, et ouvrit le couvercle.

— Tu peux te dégourdir les jambes. Mais sois prêt à sauter dedans à la première occasion. Un litre et demi de mon meilleur pour des agents !

LE commandant du *Sisu* apparut ce soir-là. Le capitaine Krausa était grand, blond, aux traits rudes. Il avait les rides soucieuses et la bouche sérieuse d'un homme habitué à l'autorité et aux responsabilités. Il était irrité contre lui-même et contre tous de s'être laissé détourner de son travail par des bêtises. Il dévisagea Thorby sans complaisance.

— Mother Shaum, est-ce bien *cette* personne-ci qui a insisté pour me voir d'urgence ?

Le capitaine parlait le jargon commercial des Neuf Mondes, une forme dégénérée du Sargonais, sans intonation et avec une grammaire rudimentaire. Mais le garçon le comprit, et répondit :

— Si vous êtes le capitaine Fjalar Krausa, j'ai un message pour vous, noble sire.

— Ne m'appelle pas « noble sire ». Je suis bien le capitaine Krausa.

— Oui, nob... Oui, capitaine.

— Si tu as un message, dis-le.

— Oui, capitaine. – Thorby se mit à réciter la version suomique pour Krausa, qu'il avait mémorisée. – Au capitaine Fjalar Krausa, maître du vaisseau stellaire *Sisu* de la part de Baslim l'Infirmes. Bonjour, mon vieil ami ! Bonjour à toute ta famille, à ton clan, et à tes frères. Mes plus humbles respects à ta vénérable mère. Je te parle à travers la bouche de mon fils adoptif qui ne parle pas le Suomique. Je m'adresse à toi en privé. Quand tu recevras ce message, je serai déjà mort...

Krausa avait commencé à sourire, maintenant il laissa échapper une exclamation. Thorby s'interrompit. Mother Shaum intervint.

— Que dit-il ? Qu'est-ce que c'est que cette langue ?

Krausa ne répondit pas à ses questions.

— C'est ma langue. Est-ce vrai ce qu'il dit ?

— Qu'est-ce qui est vrai ? Comment le saurais-je ? Je ne comprends pas ce baragouin.

— Euh... Excusez-moi ! Il dit qu'un vieux mendiant qui traînait du côté de la Place est mort. Il s'appelait Baslim. ! Est-ce vrai ?

— Hein ? Bien sûr, c'est vrai. J'aurais pu vous le dire, si j'avais su que cela vous intéressait. Tout le monde le sait.

— Tout le monde sauf moi, apparemment. Que lui est-il arrivé ?

— On l'a raccourci.

— Raccourci ? *Pourquoi ?*

Elle haussa les épaules.

— Comment le saurais-je ? On dit qu'il s'est empoisonné ou quelque chose de ce genre, avant qu'ils puissent l'interroger. Comment voulez-vous que je le sache ? Je ne suis qu'une pauvre vieille femme qui essaie de gagner honnêtement sa vie avec les prix qui montent tous les jours. La police du Sargon ne *me* fait pas ses confidences.

— Mais si... Ça ne fait rien. Il a réussi à les doubler, n'est-ce pas ? Cela ne m'étonne pas de lui. – Il se tourna vers le garçon. – Vas-y, continue, finis ton message.

Thorby qui avait perdu le fil, dut recommencer tout depuis le début. Krausa montra des signes d'impatience jusqu'à ce qu'il arrive à la suite.

— « Je suis mort. Mon fils est la seule chose de valeur qui me reste. Je te le confie. Je te demande de l'encourager et de le réprimander comme tu le ferais pour un de tes fils. Quand l'occasion se présentera, je te prie de le remettre au commandant de n'importe quel vaisseau de la Garde Hégémonique, en disant qu'il est un citoyen en détresse de l'Hégémonie, ce qui lui donne le droit d'être aidé pour retrouver sa famille. S'ils se mettent en action, ils peuvent établir son identité et le rendre aux siens. Pour le reste je le laisse à ton jugement. Je lui ai ordonné de t'obéir et je pense qu'il le fera. C'est un brave garçon, dans les limites de son âge et de son expérience. Je te le confie le cœur serein. Maintenant je dois m'en aller. Ma vie a été longue et riche, je suis content. Adieu. »

Le capitaine se mordit la lèvre et fit des grimaces comme pour s'empêcher de pleurer. Il finit par dire d'un ton bourru :

— C'est très clair. Bien, mon garçon, es-tu prêt ?

— Comment ?

— Tu viens avec moi. Baslim ne te l'a pas dit ?

— Non. Mais il m'a ordonné de vous obéir. Je dois venir avec vous ?

— Oui. Quand peux-tu partir ?

La gorge de Thorby se serra.

— Tout de suite.

— Alors, allons-y. Je veux retourner au vaisseau. – Il parcourut le garçon des pieds à la tête. – Mother Shaum, il faudrait lui trouver des vêtements convenables. Il ne peut pas monter à bord dans cette tenue

barbare. Peu importe. Il y a un magasin de vêtements dans la rue. Je lui prendrai une combinaison.

Elle avait écouté le tout avec un étonnement grandissant.

— Vous l’emmenez sur votre vaisseau ?

— Vous n’êtes pas d’accord ?

— Moi si... Si cela ne vous ennuie pas qu’ils le mettent en morceaux.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous êtes fou ? Il y a six flics entre ma maison et la grille de la base de lancement... Chacun est désireux de toucher la prime.

— Comment ? Il est recherché ?

— Pourquoi croyez-vous que je l’aie caché dans ma chambre à coucher ? Il est dans le pétrin jusqu’au cou.

— Mais pourquoi ?

— Je répète, comment voulez-vous que je le sache ? Il y est.

— Vous ne pensez tout de même pas que ce garçon sait suffisamment sur ce que Baslim faisait pour...

— Ne parlons pas des activités de Baslim. Je suis une sujette loyale du Sargon... Je désire garder ma tête sur mes épaules. Vous dites que vous voulez l’emmener dans votre vaisseau. Moi je dis : Très bien ! Je serai ravie d’être débarrassée de ce souci. Mais *comment* ?

Krausa fit craquer une par une les jointures de ses doigts.

— Je pensais, commença-t-il lentement, que ce serait simple de l’emmener à la grille et de payer sa taxe d’émigration.

— Ce n’est pas le cas, alors n’y pensez plus. Y a-t-il un moyen de le monter à bord en passant inaperçu ?

Le capitaine eut l’air soucieux.

— Ils sont tellement sévères ici avec la contrebande que s’ils vous attrapent, ils confisquent le vaisseau. Vous me demandez de risquer mon vaisseau... ma vie... et celle de tout mon équipage.

— Je ne vous demande pas de risquer quelque chose. Je dois déjà m’occuper de moi-même. Je vous ai simplement rapporté les choses comme elles sont. Si vous me posez la question, je vous répondrai que c’est de la folie de le tenter.

Thorby intervint.

— Capitaine Krausa...

— Eh bien ? Qu’y a-t-il, mon garçon ?

— Pop m’a dit de vous obéir... Mais je suis sûr qu’il ne vous demandait pas de vous mettre en danger à cause de moi. – Il avala sa salive. – Je me débrouillerai très bien.

Krausa agita le bras avec impatience.

— Non, non ! – Il reprit avec violence. – Baslim le veut... Et les dettes doivent être payées. Elles doivent toujours être payées !

— Je ne comprends pas.

— Tu n'en as pas besoin. Baslim voulait que je t'emmène avec moi, alors il faut le faire. — Il se tourna vers Mother Shaum. — Il s'agit maintenant de savoir comment. Avez-vous la moindre idée ?

— Hum... Peut-être. Allons en discuter. — Elle se tourna. — Retourne dans ta cachette et fais bien attention. Je vais devoir sortir un moment.

Le lendemain, un peu avant le couvre-feu, une grande chaise à porteurs quitta la Rue de la Joie. Un policier l'arrêta et eut la surprise de voir émerger la tête de Mother Shaum.

— Vous sortez, Mother ? Qui va s'occuper de vos clients ?

— Mura a les clés, répondit-elle. Mais soyez gentil, jetez un coup d'œil de temps en temps. Elle n'est pas aussi ferme que moi.

Elle plaça quelque chose dans sa main qu'il fit disparaître aussitôt.

— Je le ferai. Vous resterez dehors toute la nuit ?

— J'espère que non. Il vaudrait peut-être mieux que j'aie un laissez-passer, vous ne pensez pas ? Je voudrais rentrer directement chez moi dès que j'en aurais terminé.

— Eh bien, maintenant ils sont devenus plus stricts pour les laissez-passer.

— Vous cherchez toujours le fils du mendiant ?

— En fait, oui. Mais nous le trouverons. S'il s'est enfui à la campagne, nous l'affamerons ; s'il est resté en ville, nous finirons bien par l'attraper.

— En tout cas, vous ne pouvez pas me confondre avec lui. Alors donnez donc un laissez-passer temporaire à une vieille femme qui doit faire une visite.

Sa main reposait contre la porte. Le bout d'un billet apparut.

Il le regarda, puis se détourna.

— Minuit. Est-ce suffisant ?

— Plus qu'il n'en faut, je pense.

Il prit son carnet, écrivit quelque chose, détacha un imprimé, et le lui tendit. Comme elle le prenait, l'argent disparut.

— Ne rentrez pas plus tard que minuit.

— Plus tôt, j'espère.

Il jeta un regard à l'intérieur de la chaise. Puis se tourna vers ses accompagnateurs. Les quatre porteurs attendaient patiemment sans rien dire, et pour cause, ils n'avaient pas de langue.

— Le garage Zénith ?

— C'est toujours là que je me sers.

— J'avais bien cru les reconnaître. Ils sont bien assortis.

— Regardez-les bien. L'un d'eux pourrait bien être le fils du mendiant.

— Ces grandes brutes poilues ! Allez-y, Mother.

— Salut, Shol.

Une fois rehaussée, la chaise s'éloigna en trotinant. Après avoir tourné l'angle de la rue, elle les fit ralentir et tira les rideaux. Puis elle tapota les coussins éparpillés autour d'elle.

— Ça va ?

— Je suis écrabouillé.

— Mieux vaut cela que d'être raccourci. Je vais bouger un peu. Tes genoux sont osseux.

Elle passa une partie du trajet à transformer sa tenue, et à mettre des bijoux. Elle voila son visage de façon à ne plus montrer que ses yeux noirs et vifs. Lorsqu'elle eut terminé, elle sortit la tête et donna des instructions au chef des porteurs. La chaise oscilla vers la droite du port. Quand ils atteignirent la route bordée par la haute grille infranchissable, il faisait presque nuit.

La porte des astronautes se trouve au pied de la Rue de la Joie, celle pour les passagers est à l'est de celle-là dans le Bâtiment du Contrôle de l'Emigration. Plus loin, dans le quartier des Entrepôts, c'est la Porte des Commerçants avec les chargements et la douane. Les portes des chantiers sont beaucoup plus éloignées. Entre les deux, il y en a une petite réservée aux nobles assez riches pour posséder un yacht spatial privé.

La chaise atteignit la grille du port non loin de la Porte des Commerçants, tourna et se dirigea. Cette Porte se composait de plusieurs sorties avec une plate-forme de chargement qui passait à travers la barrière, de façon à ce que le camion des dépôts puisse décharger la marchandise que les inspecteurs du Sargon vont peser, mesurer, classer, trier, ouvrir, et passer aux rayons X, si cela s'avère nécessaire, qui va glisser ensuite vers les camions du port pour être transportée devant les vaisseaux.

Cette nuit, la barrière de la plate-forme numéro trois était levée. Le Libre-Commerçant *Sisu* terminait de charger. Son maître observait, discutait avec les inspecteurs, et facilitait les choses en leur graissant la patte. Un officier subordonné, muni d'un carnet et d'un crayon, l'aidait en faisant le pointage.

La chaise à porteurs se fraya un chemin à travers les camions et passa près du pont. Le capitaine leva la tête au moment où la dame voilée se pencha dehors pour regarder l'animation. Il consulta sa montre et dit à son officier.

— Plus qu'un chargement, Jan. Tu vas partir avec ce camion. Je suivrai avec le dernier.

— D'accord, mon capitaine.

Le jeune homme grimpa sur le marchepied du camion et dit au chauffeur de démarrer. Un autre camion prit la place du précédent. Il chargea rapidement car le maître du vaisseau n'avait pas grand-chose

à discuter avec les inspecteurs. Toutefois il ne fut pas satisfait, et demanda qu'on recommence tout depuis le début. Le chef des chargeurs n'était pas content, mais le capitaine le consola, consulta encore une fois sa montre et dit :

— Nous avons encore le temps. Je ne veux pas que ces caisses craquent avant d'être chargées. La marchandise coûte cher. Alors, faisons le travail comme il faut.

La chaise à porteurs longeait la grille. Bientôt il fit noir. La dame voilée regarda le cadran lumineux de sa montre-anneau et pressa les porteurs de trotter.

Ils arrivèrent enfin devant la porte réservée aux nobles. Elle pencha sa tête dehors et cria :

— Ouvrez !

Il y avait deux gardes en faction, l'un dans une pièce adjacente, l'autre flânait dehors. Celui à l'extérieur ouvrit la barrière, mais plaça son bâton en travers quand la chaise voulut passer. Une fois arrêtés, les porteurs la baissèrent jusqu'au sol avec leur main droite, de telle façon que la porte se trouvait juste en face de la barrière.

La dame voilée cria :

— Laissez passer, coquin ! Je vais au yacht de Lord Marlin.

Le garde devant la barrière hésita.

— Madame, a-t-elle un laissez-passer ?

— Es-tu idiot ?

— Si madame n'en a pas, continua-t-il lentement, peut-être voudra-t-elle suggérer au garde un moyen de s'assurer qu'elle est bien attendue par Lord Marlin.

La dame voilée était une voix dans la nuit. Le garde eut l'intelligence de ne pas éclairer son visage ; il avait une longue expérience des nobles et enrageait.

— Puisque tu persistes à être idiot, appelle Lord Marlin sur son yacht ! Téléphone-lui donc. Je te garantis que cela ne va pas lui faire plaisir.

Le garde dans la pièce sortit.

— Tu as des problèmes, Sean ?

— Euh, non.

Ils tinrent un bref conciliabule, puis le subalterne rentra pour téléphoner au yacht de Lord Marlin, tandis que l'autre attendait dehors.

Mais visiblement la dame voilée n'avait pas l'intention d'en supporter davantage. Elle ouvrit la porte de la chaise à la volée, en sortit et se rua dans la pièce comme une furie suivie de l'autre garde complètement effaré. Celui qui téléphonait arrêta de presser les touches, leva les yeux... et se sentit très mal à l'aise. La situation était pire que ce qu'il avait imaginé. Ce n'était pas une jeune fille volage

qui avait échappé à ses chaperons, mais une douairière déchaînée : le genre de personne avec suffisamment d'influence pour briser la carrière de quelqu'un ou même pis que cela, et suffisamment de hargne pour en être capable. Il écouta bouche bée les invectives les plus mordantes parmi celles dont il avait eu le malheur d'être accablé pendant toutes ces années passées à contrôler les nobles.

Pendant que l'attention des gardes était détournée par la rhétorique haute en couleur de Mother Shaum, une silhouette se détacha de la chaise à porteurs, franchit la barrière et s'évanouit rapidement dans l'obscurité. Thorby courut comme s'il entendait des balles siffler autour de lui ; il cherchait une route qui coupait sur la droite celle qui venait de la barrière. Quand il la trouva, il se jeta par terre et attendit hors d'haleine.

A la barrière, Mother Shaum s'interrompit un instant pour reprendre son souffle.

— Madame, fit l'un des gardes sèchement. Si vous nous laissez seulement appeler...

— N'y pensez plus ! Ou plutôt oui, *pensez-y bien* ! Car demain vous allez avoir des nouvelles de Lord Marlin.

Elle se précipita vers sa chaise.

— Je vous en prie, madame...

Elle les ignore, donna des ordres aux esclaves qui la soulevèrent, et se remirent à trotter. Un des gardes mit sa main à la ceinture, comme s'il avait un très mauvais pressentiment, mais il arrêta son geste. A tort ou à raison, il ne fallait pas se hasarder à toucher au porteur d'une dame, quels que soient les desseins de celle-ci.

Après tout, elle n'avait rien fait de mal.

Après avoir donné son assentiment au dernier chargement, le capitaine grimpa sur la plate-forme du camion, fit signe au chauffeur de démarrer et se fraya un chemin vers l'avant.

— Hé là !

Il cogna à l'arrière de la cabine.

— Oui, capitaine ? répondit la voix assourdie du chauffeur.

— Il y a un panneau stop au prochain croisement. J'ai remarqué que la plupart des chauffeurs n'y prêtent guère attention.

— Celui-là ? Il n'y a jamais de circulation sur cette route. On y a mis un stop uniquement parce que les nobles l'empruntent.

— C'est bien ce que je dis. L'un d'entre eux pourrait surgir à l'improviste, et je manquerais l'heure du lancement à cause d'un stupide accident de la circulation avec un de vos nobles. En outre, on pourrait me garder ici indéfiniment. Je vous demande donc de vous arrêter.

— Comme vous voulez, capitaine. C'est vous qui payez la facture.

— C'est juste.

Un billet d'un demi-stellaire passa à travers la fente de la cabine.

Quand le camion ralentit, Krausa gagna la portière arrière. Dès qu'ils furent à l'arrêt, il se baissa et aida Thorby à se faufiler à l'intérieur.

— Silence !

Le garçon hocha la tête en tremblant. L'homme prit des outils dans sa poche et se mit à démonter une des caisses.

Peu après, il avait ouvert un côté, rabattu la toile d'emballage, et se mettait à déverser les feuilles de verga, hors de prix sur n'importe quelle autre planète. Il aménagea bientôt un trou assez large. Une cinquantaine de kilos de feuilles s'éparpillèrent sur le sol.

— Rentre dedans !

Thorby se glissa dans la caisse en se faisant tout petit. Krausa rabattit sur lui la toile d'emballage, fit une couture, remit les traverses à leur place, et acheva de l'attacher avec de la ficelle. Il la scella enfin avec une bonne imitation du sceau utilisé par les inspecteurs : c'était un produit artisanal fabriqué dans l'atelier mécanique du vaisseau. Il se redressa et essuya la sueur sur son visage. Le camion tournait dans l'aire de chargement du *Sisu*.

Il supervisa personnellement les derniers embarquements, avec à ses côtés l'inspecteur du Sargon qui vérifiait chaque caisse, chaque ballot, chaque carton qui rentrait dans le cordage. Puis Krausa remercia généreusement l'inspecteur et accompagna le cordage au lieu de prendre l'ascenseur des passagers. Voyant cela, l'homme qui actionnait le treuil hissa le cordage avec plus de soin que d'habitude. La soute était presque pleine et arrimée pour le décollage. Il ne restait presque plus de place. Les membres de l'équipage se mirent à dégager les caisses du cordage, même le capitaine prêta main-forte pour l'une d'entre elles. Une fois le cordage vide, ils fermèrent la porte de la soute et calèrent la cargaison pour le voyage. Le capitaine Krausa sortit de nouveau les outils de sa poche et se mit à démanteler la fameuse caisse.

Deux heures plus tard, Mother Shaum se tenait devant la fenêtre de sa chambre et regardait dans la direction du port. Elle consulta sa montre. Une fusée verte s'éleva de la tour de contrôle, quelques secondes plus tard, une colonne de lumière blanche monta vers le ciel. Quand le bruit lui parvint, elle sourit malicieusement et descendit superviser les affaires. Mura ne pouvait vraiment pas s'en sortir toute seule.

PENDANT les premiers millions de kilomètres, Thorby eut l'horrible conviction d'avoir fait une erreur.

Il s'évanouit dans les vapeurs des feuilles de verga et se réveilla dans une minuscule cabine à un lit. Le réveil fut pénible. Bien que le *Sisu* maintienne une gravité normale dans le champ interne de pesanteur pendant tout le décollage ; le corps du jeune garçon avait reconnu la différence entre la pesanteur sur Jubbul et la différence plus subtile encore entre un champ artificiel et les conditions naturelles. Il décida inconsciemment qu'il était dans la soute d'un vaisseau d'esclaves ce qui le précipita dans un cauchemar, le premier depuis des années.

Son cerveau embrumé et fatigué mit un long moment à sortir de l'épouvante.

Enfin il se réveilla, prit conscience de son environnement, et conclut qu'il devait être en sécurité à bord du *Sisu*. Il se sentit soulagé et excité à la fois à l'idée de voyager vraiment. Son chagrin à l'égard de Baslim fut écarté par le mystère de la nouveauté. Il regarda autour de lui.

Le compartiment était un cube de trente centimètres plus haut et plus large que la taille du garçon. Il était allongé sur une étagère qui occupait la moitié de la pièce, et sur un matelas délicieusement confortable dont le tissu était moelleux et doux. Il s'étira et bâilla, surpris de constater le luxe dont s'entouraient les commerçants. Puis il balança ses jambes par-dessus la couchette et se retrouva debout.

Celle-ci bascula sans bruit et se replia dans la cloison. Thorby ne réussit pas à la sortir à nouveau. Finalement il y renonça. Il n'avait pas envie d'un lit à présent, mais plutôt d'inspecter les lieux.

A son réveil, le plafond était faiblement éclairé. Dès que le garçon se leva, il brilla plus fort et resta ainsi. Mais la lumière ne lui indiqua pas où se trouvait la porte. Il y avait trois panneaux verticaux en métal sur trois côtés, absolument identiques ; mais aucun ne présentait de fente digitale, de gond ou autre signe de reconnaissance.

Il envisagea la possibilité d'avoir été enfermé, cela ne le troubla guère. Après avoir vécu dans une cave et travaillé sur la Place, il ne souffrait ni de claustrophobie ni d'agoraphobie. Il voulait simplement trouver la porte et s'énervait de ne pas la reconnaître. Si on l'avait enfermé, il pensa que le capitaine Krausa ne le laisserait pas ainsi indéfiniment. Mais il n'arrivait pas à la trouver.

Il découvrit toutefois sur le sol une paire de shorts et un maillot. A son réveil, il était nu. Il avait toujours dormi dans cette tenue. Il ramassa les vêtements, les effleura timidement et s'émerveilla devant leur magnificence. Il reconnut le costume que portaient la plupart des astronautes, et il fut un instant grisé à l'idée de porter de tels objets de luxe. Mais son esprit écarta bientôt une telle impudence.

Puis il se rappela la répugnance du capitaine Krausa à le voir monter à bord dans ses habits ordinaires. En outre, il avait même voulu l'emmener dans un magasin de la Rue de la Joie, fournisseur des astronautes. Il l'avait bien dit.

Thorby en conclut que ces vêtements devaient être pour lui. Pour lui ! Son pantalon n'était plus là et le capitaine ne désirait sûrement pas qu'il apparaisse dévêtu. Le garçon n'avait pas de sentiment de pudeur. Ce genre de tabou n'était pas très strict à Jubbul et s'appliquait davantage aux classes supérieures. Pourtant tout le monde était habillé.

Stupéfait de son audace, Thorby les enfila. Il mit le short à l'envers, réalisa son erreur, et le remit à l'endroit. Il se trompa de la même manière pour le maillot, mais ne s'en rendit pas compte et le laissa tel quel. Puis il souhaita de toutes ses forces pouvoir se voir lui-même.

Les deux parties du costume étaient de coupe simple, d'une teinte vert clair unie, taillées dans un tissu solide et bon marché. C'étaient les vêtements de travail qui provenaient du magasin du vaisseau. Ils étaient largement portés par les deux sexes sur de nombreuses planètes durant des siècles. Cependant Salomon paré dans toute sa gloire ne resplendissait pas autant que Thorby ! Il lissa la toile contre sa peau, et, désirant que quelqu'un le voie dans ses beaux atours, il se remit à chercher la porte avec une ardeur renouvelée.

Il la trouva. Tandis que ses mains couraient sur l'une des cloisons, il sentit un courant d'air, se tourna et réalisa qu'un des panneaux avait disparu. La porte menait dans un couloir.

Un jeune homme, habillé comme lui (Thorby était ravi de constater qu'il s'était vêtu convenablement pour l'occasion), descendait vers lui le corridor incurvé. Thorby fit un pas à l'extérieur et le salua en Sargonais commercial.

Les yeux de l'homme clignèrent dans sa direction, puis il le dépassa comme s'il n'existait pas. Le garçon battit des paupières,

intrigué et un peu vexé. Puis il l'appela en Interlingua pour le faire revenir.

Pas de réponse. L'homme disparut avant qu'il ait pu essayer d'autres langues.

Thorby haussa les épaules et n'y pensa plus. Un mendiant ne gagne rien à être susceptible. Il décida d'explorer son environnement.

Vingt minutes plus tard, il avait découvert beaucoup de choses. D'abord le *Sisu* était bien plus vaste qu'il ne l'avait imaginé. Il n'avait jamais vu auparavant un vaisseau d'aussi près, sauf de la position plus que douteuse dans la soute des esclaves. De loin, assis dans le port de Jubbul, les vaisseaux lui avaient paru grands mais pas aussi énormes que celui-ci. Ensuite, il était étonné d'y voir tant de monde. Il savait que sur les transporteurs du Sargon qui opéraient dans les Neuf Mondes, les équipages étaient composés de six ou sept personnes. Mais ici en quelques minutes seulement, il en avait rencontré bien plus, de tous les âges et de tous les sexes.

Enfin il réalisa avec tristesse qu'on le snobait. Les gens ne le regardaient pas, ni ne lui répondaient quand il leur adressait la parole. S'il ne les avait évités, ils lui seraient rentrés dedans. C'est avec une fillette, qui répondit à ses avances en le dévisageant de ses yeux graves, qu'il put établir le contact le plus encourageant. Mais elle fut bientôt emportée par une femme qui ne jeta pas même un regard au garçon.

Thorby reconnut cette attitude. C'était la manière dont les nobles traitaient ceux de sa caste. Un noble ne pouvait le voir, car il n'existait pas. D'ailleurs, même s'il faisait l'aumône, c'était généralement à travers un esclave. Thorby n'en avait pas été blessé sur Jubbul ; c'était naturel, cela avait toujours été ainsi. Il ne s'y était senti ni isolé ni déprimé. Il avait trouvé beaucoup de chaleur chez ses compagnons d'infortune. En outre, il n'était pas conscient d'être malheureux.

Mais s'il avait su à l'avance que tous les membres du vaisseau le traiteraient comme les nobles, il ne serait pas parti avec le *Sisu*, malgré les flics. Mais il ne l'avait pas prévu. Une fois le message de Baslim transmis, le capitaine Krausa l'avait traité d'un ton bourru et paternel.

Thorby imaginait que l'attitude de l'équipage refléterait celle de son maître.

Il erra dans les corridors en acier, avec la sensation d'être un fantôme parmi les vivants, puis enfin, il décida tristement de regagner sa cabine. Il découvrit alors qu'il s'était perdu. Il retraça mentalement le chemin. Il n'avait pas été entraîné par Baslim pour rien. Cependant il ne réussit à retrouver qu'un tunnel pareil à tous les autres. Alors il se remit en route, mal à l'aise et conscient que, peu importe sa cabine, il faudrait trouver au plus vite les toilettes, même au prix d'agripper

quelqu'un et de le secouer comme un prunier.

Il entra dans un endroit où il fut accueilli par des cris d'indignation bien féminins. Il battit rapidement en retraite et entendit la porte claquer derrière lui.

Quelque temps plus tard, il fut rattrapé par un homme pressé qui s'adressa à lui en Interlingua.

— Que diable fabriques-tu à errer et à pénétrer partout ?

Thorby se sentit soulagé. L'endroit le plus sinistre du monde, où on est plus seul que nulle part ailleurs, c'est Coventry. Une réprimande vaut toujours mieux que d'être totalement ignoré.

— Je suis perdu, dit-il humblement.

— Pourquoi n'es-tu pas resté où tu étais ?

— Je ne savais pas qu'il le fallait... Je m'excuse, noble seigneur. Il n'y avait pas de toilettes.

— Mais si, juste en face de ta cabine.

— Je l'ignorais, noble seigneur.

— Humm... C'est vrai. Je ne suis pas « noble seigneur », mais le Premier Assistant Chef. Tâche de t'en rappeler. Allez, viens.

Il prit Thorby par le bras, le pressa à travers le labyrinthe, et s'arrêta dans le tunnel qui avait trompé Thorby. Sa main courut le long du métal. Le panneau glissa.

— Voici ta cabine.

Il se tourna, fit la même chose de l'autre côté.

— Voilà les toilettes des célibataires à tribord.

L'homme lui indiqua dédaigneusement comment se servir des commodités quand il vit Thorby déconcerté par ces nouveaux objets. Puis il le ramena à sa chambre.

— Maintenant, reste là. On t'apportera tes repas.

— Premier Assistant Chef, monsieur ?

— Eh bien ?

— Je voudrais parler au capitaine Krausa.

L'homme eut l'air stupéfait.

— Crois-tu que le commandant n'ait rien d'autre à faire qu'à te parler ?

— Mais...

L'autre était déjà parti. Thorby s'adressait à un panneau en métal.

Finalement la nourriture fit son apparition, servie par un adolescent qui se comporta comme s'il posait le plateau dans une pièce vide. Plus tard, on lui en apporta un deuxième et le premier disparut. Thorby s'arrangea pour se faire remarquer, en s'accrochant au premier plateau. Il parla au garçon en Interlingua, et discerna une lueur de compréhension, mais il reçut pour toute réponse un seul mot : « Fraki ! » Il ne le comprit pas... Mais il prit conscience du mépris avec lequel on l'avait prononcé. Un fraki est un petit animal

informe, un insecte coprophage semi-saurien originaire d'Alpha Centaura Prime III, un des premiers mondes habités par les hommes. Il est laid, pratiquement dépourvu de cerveau, et a des habitudes dégoûtantes. Seul un homme affamé et sans autre ressource mange sa chair. Sa peau est désagréable au toucher et dégage une odeur déplaisante.

Mais « fraki » signifie plus encore : macaque, rampant, qui habite dans la fange, qui ne va jamais dans l'espace, qui n'appartient pas à notre tribu, qui n'est pas humain, un goy, un « pas-de-chez-nous », un sauvage, bref tout ce qu'il y a de plus méprisable. Dans les vieilles cultures, terriennes, on avait utilisé pratiquement tous les noms d'animaux comme injures : porc, chien, truie, vache, requin, pou, fouine, ver. La liste est interminable. Mais aucun mot n'est plus injurieux que « fraki ».

Heureusement Thorby prit seulement conscience du fait que le jeune homme manifestait son indifférence... Ce qu'il savait déjà.

Finalement il eut sommeil. Il avait compris comment actionner l'ouverture et la fermeture des portes, mais il avait beau passer la main, gratter, cogner sur les panneaux, il n'arrivait pas à trouver la combinaison pour sortir le lit. Il passa donc la nuit par terre. Son petit déjeuner apparut le lendemain matin, mais il était incapable de discerner qui le lui avait apporté ; il ne réussit pas même à être de nouveau insulté. Il rencontra d'autres garçons et jeunes hommes dans les toilettes ; cependant quoique toujours ignoré, il apprit en les observant qu'il pouvait y laver ses affaires. Un gadget recevait le vêtement, le gardait quelques minutes, et le crachait sec et empesé. Il en fut tellement content qu'il fit nettoyer ses nouveaux atours trois fois ce jour-là. De toute façon, il n'avait rien d'autre à faire. Il dormit encore par terre la nuit suivante.

Accroupi dans sa cabine, avec le sentiment douloureux que Pop lui manquait terriblement, il désira n'avoir jamais quitté Jubbul. Soudain on gratta à sa porte.

— Puis-je entrer ? demanda une voix dans un Sargonais hésitant et mal accentué.

— Entrez ! répondit le garçon vivement.

Il sauta sur ses pieds pour ouvrir la porte, et se trouva en face d'une femme d'âge mûr au visage sympathique.

— Bienvenue, continua-t-il en Sargonais et il s'effaça pour la laisser passer.

— Je vous remercie de votre aimable...

Elle trébuchait sur les mots et ajouta rapidement :

— Parlez-vous l'Interlingua ?

— Certainement, madame.

— Dieu merci. J'ai perdu tout mon Sargonais, marmonna-t-elle en

Anglais Systématique, puis elle ajouta en Interlingua : Alors, utilisons-le, si cela ne vous ennuie pas.

— Comme vous voudrez, commença-t-il dans cette langue, et reprit un Anglais Systématique. A moins que vous ne préféreriez utiliser une autre langue.

Elle eut l'air ébahie.

— Combien en parlez-vous ?

Thorby réfléchit.

— Sept, madame. Mais je peux en décrypter quelques autres, sans pouvoir me vanter de les parler.

Elle eut l'air encore plus surprise et dit lentement :

— J'ai peut-être fait une erreur. Mais, corrigez-moi si j'ai tort et pardonnez mon ignorance, on m'a dit que vous étiez le fils d'un mendiant à Jubbulpore.

— Je suis le fils de Baslim l'Infirmes, déclara-t-il fièrement, un mendiant patenté par la grâce du Sargon. Mon père était un homme instruit. Sa sagesse était célèbre d'un côté de la Place à l'autre.

— Je veux bien le croire. Euh... Est-ce que tous les mendiants sont linguistes sur Jubbul ?

— Comment, madame ? La plupart d'entre eux ne parlent que l'argot des rues. Mais mon père ne me permettait pas de le parler... En dehors des activités professionnelles, bien sûr.

— Bien sûr. – Elle cligna des yeux. – J'aurais bien aimé connaître votre père.

— Merci, madame. Voulez-vous vous asseoir ? Je suis confus de n'avoir à vous offrir que le plancher... Mais ce que j'ai vous appartient.

— Merci.

Elle s'installa sur le sol avec plus d'effort que Thorby, qui avait passé des milliers d'heures dans la position du lotus à demander l'aumône.

Il se demanda s'il fallait fermer la porte, ou si cette dame l'avait laissée ouverte exprès. Il pensait à elle en Sargonais comme à une « dame », malgré son abord amical qui lui donnait un statut indéfini, et s'embourbait dans le marais des coutumes inconnues, face à une situation sociale tout à fait nouvelle pour lui. Le bon sens lui indiqua la solution.

— Préférez-vous que la porte reste ouverte ou fermée ? demanda-t-il.

— Comment ? Cela ne fait rien. Oh, il vaut peut-être mieux la laisser ouverte. Nous sommes dans les quartiers des célibataires à tribord. Moi, je vis dans le gynécée à bâbord, avec les femmes non mariées. Mais j'ai droit à certains privilèges et à certaines immunités comme pour un animal familier... Un petit chien, par exemple. Je suis

une « fraki » tolérée.

Elle avait dit les dernières paroles avec un sourire ironique.

Thorby avait manqué la plupart des mots clés.

— Un chien ? C'est comme un loup ?

Elle le regarda d'un œil perçant.

— Vous avez appris cette langue sur Jubbul ?

— Je n'ai jamais quitté Jubbul, madame, sauf quand j'étais très jeune. Je m'excuse si je ne la parle pas correctement. Préférez-vous continuer en Interlingua ?

— Oh, non. Vous vous exprimez merveilleusement en Anglais Systématique... Vous avez un bien meilleur accent que moi. Je n'ai jamais pu débarrasser les voyelles de mon intonation d'origine. Mais il ne tient qu'à moi de me faire comprendre. Je me présente. Je ne fais pas partie des commerçants. Je suis anthropologue. Ils m'ont juste autorisée à voyager avec eux. Je m'appelle Margaret Mader, docteur Margaret Mader.

Thorby inclina la tête en joignant les mains.

— Je suis honoré. Mon nom est Thorby, fils de Baslim.

— Tout le plaisir est pour moi, Thorby. Appelle-moi Margaret. Mon titre ne compte pas ici de toute façon, car ce n'est pas un titre du vaisseau. Sais-tu ce qu'est un anthropologue ?

— Non, je suis désolé, madame... Margaret.

— C'est plus simple que cela ne paraît. Un anthropologue est un scientifique qui étudie comment les gens vivent ensemble.

Thorby eut l'air sceptique.

— C'est une science ?

— Parfois je me le demande. En fait, Thorby, c'est une étude compliquée car les modèles que les hommes construisent pour vivre en commun semblent illimités. Il n'y a que six choses que tous les hommes ont en commun entre eux, et pas avec les animaux. Trois d'entre elles font partie de leur morphologie physiologique, de la manière dont notre corps fonctionne, et les trois autres sont apprises. Toutes les autres actions, croyances humaines, coutumes et pratiques économiques varient énormément. Les anthropologues étudient ces variables. Tu comprends le mot « variable » ?

— Euh ? fit le garçon, pas très sûr de lui. C'est x dans une équation ?

— Juste ! acquiesça-t-elle, ravie. Nous étudions les x dans les équations humaines. C'est ce que je fais. J'analyse le mode de vie des Libres Commerçants. Ils ont résolu sans doute la solution la plus originale au difficile problème de la survie humaine dans n'importe quelle société de l'histoire. Ils sont uniques. — Elle remua nerveusement. — Thorby, est-ce que cela te dérange si je m'assieds sur une chaise ? Je ne suis plus aussi souple qu'avant.

Il rougit.

— Madame... Je n'en ai pas. Je suis...

— Il y en a une juste derrière toi. Et une autre derrière moi.

Elle se leva, toucha le mur. Un panneau glissa sur le côté. Un siège capitonné se déploya.

En voyant son expression, elle ajouta :

— Ils ne t'ont pas montré ?

Elle répéta son geste sur l'autre mur, et un autre siège apparut.

Thorby s'assit avec précaution, puis laissa tout son poids reposer sur les coussins qui s'adaptèrent à la forme de son corps. Il étala un large sourire.

— Ça alors !

— Sais-tu comment ouvrir ta table de travail ?

— La table ?

— Mon Dieu, ils ne t'ont donc rien montré ?

— Eh bien... J'avais un lit ici. Mais je l'ai perdu.

Le docteur Mader marmonna quelque chose puis déclara :

— J'aurais dû m'en douter. J'admire ces Commerçants. Je peux même dire que je les aime. Mais ils peuvent être très collet monté, égocentriques, contrariants, hypocrites et peu coopératifs. Mais je ne devrais pas critiquer nos hôtes. Là.

Elle tendit les deux mains et toucha deux boutons sur le mur. Le lit fantôme bascula vers eux. Mais avec les deux chaises déployées, il ne restait de la place que pour une personne debout.

— Il vaudrait mieux le fermer. Tu as vu comment j'ai fait ?

— Je vais essayer.

Elle lui montra les autres installations incorporées dans ce qui avait semblé une cellule vide : deux chaises, un lit, des armoires à vêtements. Thorby apprit qu'il possédait deux autres costumes de travail, deux paires de chaussures souples pour le vaisseau et quelques autres articles de moindre importance dont certains lui parurent étranges : une étagère à livres, un casier à bobines (vide, en dehors des Lois du *Sisu*), une fontaine pour boire, une lampe de chevet, un interphone, une horloge, une glace, un baromètre ménager et d'autres gadgets qui ne lui servaient à rien, car il n'en ressentait pas le besoin.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-il enfin.

— Cela ? Probablement le microphone qui est relié à la cabine de l'Officier Chef. Ou bien c'est un faux et le vrai est caché quelque part. Mais ne t'inquiète pas, pratiquement personne sur ce vaisseau ne connaît l'Anglais Systématique. Ils ne font pas partie de la petite minorité qui le parle. Ils ont un « langage secret », seulement il n'est pas secret. C'est tout simplement du Finnois. Chaque vaisseau Commerçant a sa propre langue, un des idiomes terriens. Leur culture a un langage « secret » commun, qui n'est en fait que du Latin d'église

dégénéré. En fait ils ne l'utilisent même pas. Les « vaisseaux Libres » communiquent en Interlingua.

Thorby n'écoutait qu'à moitié. Il avait été tout à fait ragaillardisé par sa compagnie. Mais maintenant il songeait avec amertume à la façon dont on l'avait traité.

— Margaret... Pourquoi ne *parlent*-ils pas aux gens ?

— Comment ?

— Tu es la première personne qui m'adresse la parole !

— Oh. – Elle eut l'air affligée. – J'aurais dû y penser. On t'a ignoré.

— Enfin... On me nourrit.

— Mais ils ne te disent rien. Oh, mon pauvre petit Thorby, ils ne te parlent pas parce que tu n'es pas de la « famille ». Moi non plus d'ailleurs.

— Ils ne te parlent pas non plus ?

— Ils le font maintenant. Mais il a fallu des ordres de l'Officier Chef et beaucoup de patience de ma part. – Elle fronça les sourcils. – Chaque culture excessivement centrée sur son clan, et je n'en connais pas de plus repliée sur elle-même que celle-ci, a un mot clé dans son langage... Le mot est « famille », quelle que soit leur manière de l'exprimer. Il signifie eux. « Moi et ma femme, mon fils John et sa femme, nous quatre et personne d'autre. » Ils excluent de leur groupe tous les autres et nient même qu'ils soient des êtres Lumains. As-tu déjà entendu le mot « fraki » ?

— Oui, je ne comprends pas ce qu'il signifie.

— Un fraki est juste un petit animal inoffensif, mais assez répugnant. Quand ils le prononcent, ils veulent dire « étranger ».

— Euh, alors je pense que je suis un étranger.

— Oui, mais cela signifie aussi que tu ne seras jamais autre chose, que toi et moi, nous sommes d'une race pas tout à fait humaine en dehors de la loi, de leur loi.

Thorby sembla chagriné.

— Alors il va falloir que je reste dans cette pièce, sans jamais, jamais parler à personne ?

— Mon Dieu ! Je ne sais pas. Je te parlerai...

— Merci !

— Je vais tâcher d'apprendre quelque chose. Ils ne sont pas cruels, mais seulement obstinés et provinciaux. Ils n'imaginent pas un instant que tu puisses avoir des sentiments. Je parlerai au capitaine. J'ai rendez-vous avec lui dès que le vaisseau deviendra irrationnel. – Elle regarda l'anneau autour de sa cheville. – Ciel, as-tu vu l'heure ? Je suis venue ici pour parler de Jubbul et nous n'avons pas dit un seul mot sur ce sujet. Puis-je revenir et en discuter avec toi ?

— C'est mon désir le plus cher.

— Bien. Jubbul est une culture bien analysée, mais je crois qu'aucun étudiant n'a jamais eu l'occasion de l'examiner de ta place. J'étais d'autant plus ravie d'apprendre que tu étais un mendigot professionnel.

— Pardon ?

— Un mendiant. Les enquêteurs qui ont été autorisés à y habiter, ont toujours été invités par les classes supérieures. Cela les oblige à voir... disons, la façon dont vivent les esclaves, par exemple, de l'extérieur, pas de l'intérieur. Tu comprends ?

— Je comprends. – Il ajouta : – Si tu veux des renseignements sur les esclaves, je peux en parler. Je l'ai été.

— *Tu l'as été ?*

— Je suis un affranchi. Euh, j'aurais dû le dire tout de suite.

Il se sentit mal à l'aise, craignant que sa nouvelle amie ne le méprise à cause de son statut social.

— Tu n'avais aucune raison de le faire. Mais je suis encore plus contente que tu l'aies mentionné. Thorby, tu es une découverte extraordinaire ! Ecoute, il faut que je me dépêche, je suis irrémédiablement en retard. Mais puis-je revenir bientôt ?

— Euh ? Bien sûr, Margaret. – Puis il déclara avec franchise : – Je n'ai en fait pas grand-chose à faire d'autre.

Thorby dormit dans son merveilleux lit cette nuit-là. Personne ne vint le voir le lendemain matin, mais il ne s'ennuya guère, car il avait maintenant beaucoup de jouets à sa disposition. Il les ouvrit tous et les fit se ranger, ravi de constater à quel point chaque objet se repliait sur lui-même pour occuper un minimum d'espace. Il conclut que ce devait être de la magie. Baslim lui avait dit que la sorcellerie et la magie n'étaient que des balivernes, mais la leçon n'avait pas été bien assimilée. Pop savait tout, mais comment échapper à la réalité ? Jubbul était rempli de sorcières. Si elles ne pratiquaient pas la magie, que faisaient-elles alors ?

Il venait juste de déplier son lit pour la sixième fois, quand il fut saisi, à en perdre ses chaussures qu'il venait juste d'essayer, par un vacarme effroyable. C'était la sirène d'alarme du vaisseau, qui appelait tous les hommes de l'équipage au Q.G. Ce n'était en fait qu'un exercice, mais Thorby ne le savait pas. Quand il fut revenu de sa frayeur, il ouvrit la porte et regarda dehors. Les gens couraient comme des fous.

Peu après, les couloirs étaient vides. Il retourna dans sa cabine, attendit en essayant de comprendre. Finalement son oreille exercée discerna l'absence du souffle du système de ventilation. Mais il ne pouvait rien y faire. Il aurait dû se rendre dans le compartiment au fin fond du vaisseau avec les enfants et les autres non-combattants pour y

répondre à l'appel, mais il ignorait également ce détail.

Alors il attendit.

La sirène retentit de nouveau, concurremment avec un klaxon. Les gens se remirent à courir dans les corridors. La manœuvre fut répétée, jusqu'à ce que l'équipage soit passé à travers le Quartier Général, la Coque en Travers, la Panne de Pression, le Danger de l'Air, le Danger de la Radiation, etc. Enfin tous les exercices pratiqués sur un vaisseau paré au moindre incident. Une fois, la lumière s'éteignit et pendant quelques instants angoissants, Thorby éprouva la sensation pénible de la chute libre au moment où on coupa le champ artificiel du vaisseau.

Après un long moment de cette comédie inexplicable, il entendit les accords réconfortants du rappel et le système de ventilation remis en route. Personne ne prit la peine de le chercher. La vieille femme qui pointait les non-combattants n'avaient pas remarqué l'absence du fraki, bien qu'elle ait compté aussi les animaux domestiques à bord.

Immédiatement après, on traîna Thorby devant l'Officier Chef.

Un homme ouvrit la porte, le prit par l'épaule et le poussa dehors. Le garçon ne supporta pas ce traitement longtemps et se révolta. Il en avait plus qu'assez d'être malmené.

Il avait appris à se battre pour survivre à Jubbulpore, mais il manquait de technique. Malheureusement cet homme avait été formé à la même école de sang-froid mais en plus scientifique. Thorby reçut une taloche, puis se trouva acculé contre la paroi, son poignet droit tordu, en péril d'être cassé.

— Ne fais pas le malin !

— Arrêtez de me brutaliser !

— Je te dis d'arrêter de faire le malin. Tu dois aller voir l'Officier Chef. Ne me contrarie pas ou cela ira mal pour toi.

— Je veux voir le capitaine Krausa.

L'homme relâcha sa pression et ajouta :

— Tu le verras. Mais l'Officier Chef a ordonné que tu te présentes devant elle... Et elle ne doit pas attendre. Iras-tu tranquillement ou dois-je t'y amener en morceaux ?

Thorby y alla sans discuter. La pression sur l'articulation du poignet combinée avec celle sur le nerf situé entre les os de la paume oblige toujours à se conduire raisonnablement. Quelques passerelles plus loin, on le poussa à travers une porte ouverte.

— Officier Chef, voici le fraki.

— Merci, Troisième Quartier Maître. Vous pouvez vous retirer.

Thorby ne comprit que le mot « fraki ». Il se reprit et vit qu'il se trouvait dans une chambre beaucoup plus grande que la sienne. L'élément le plus important de la pièce était un lit imposant, à l'intérieur duquel une petite silhouette dominait l'ensemble. C'est seulement après l'avoir regardée qu'il remarqua la présence

silencieuse du capitaine d'un côté du lit et de celle d'une femme environ du même âge que lui de l'autre.

La personne allongée était décrépète mais rayonnait d'autorité. Elle était richement vêtue. Le foulard qu'elle portait sur ses cheveux représentait plus d'argent que Thorby avait jamais eu l'occasion de voir en une seule fois. Il distingua seulement ses yeux féroces, profondément enfoncés. Elle le dévisagea.

— Alors ! Premier Fils, j'ai beaucoup de mal à le croire, dit-elle en Suomique.

— Ma Mère, le message ne peut être truqué.

Elle renifla.

Le capitaine Krausa continua avec un entêtement soumis.

— Ecoutez-le donc Ma Mère. – Il se tourna vers le garçon et lui dit en Interlingua : – Répète le message de ton père.

Thorby obéit sans comprendre, mais soulagé d'avoir près de lui l'ami de Pop. La vieille femme l'écouta d'un bout à l'autre, puis s'adressa à l'homme :

— Qu'est-ce que ça signifie ? Ce *fraki* parle notre langue !

— Non, Ma Mère, il ne comprend pas un mot de ce qu'il dit. Il est la voix de Baslim.

Elle toisa à nouveau Thorby, déversa un torrent de paroles en Suomique. Il regarda Krausa d'un air interrogateur. Puis elle ordonna :

— Qu'il le répète encore une fois.

Le capitaine transmis l'ordre. Le garçon, troublé mais docile, s'exécuta. A la fin, elle resta silencieuse pendant que les autres attendaient. Son visage grimaça de colère et d'exaspération, puis elle s'écria :

— Les dettes doivent être payées !

— C'est bien ce que j'ai pensé, Ma Mère.

— Mais pourquoi est-ce à nous qu'incombe cette tâche ? lança-t-elle, furieuse.

L'homme ne dit rien. Elle continua fébrilement :

— Le message est authentique. Au début je le croyais faux. Si j'avais su ce que tu avais l'intention de faire, je te l'aurais interdit. Mais, Premier Fils, malgré ta stupidité, tu as eu raison. Les dettes doivent être payées.

Comme il se taisait toujours, elle ajouta avec colère :

— Alors ? Dis quelque chose ! Quelle solution proposes-tu ?

— J'y ai pensé, Ma Mère, commença-t-il lentement. Baslim demande que nous nous occupions du garçon pendant un laps de temps limité... Jusqu'à ce qu'on puisse le remettre à un vaisseau militaire de l'Hégémonie. C'est-à-dire pendant un ou deux ans. Cela posera tout de même des problèmes. Toutefois nous avons un précédent, cette femme fraki. La Famille l'a acceptée, en grognant un

peu, mais ils s'y sont accoutumés maintenant. Elle les amuse même. Si Ma Mère intervenait de la même façon en faveur du gamin...

— Ridicule !

— Mais, Ma Mère, nous sommes obligés. Les dettes doivent...

— Silence !

Il se tut. Elle prit la parole tranquillement :

— As-tu compris la formulation du fardeau qu'il a placé sur tes épaules ? « Je te demande de l'encourager et de le réprimander comme tu le ferais pour un de tes fils. » Que représentait Baslim pour ce garçon ?

— Eh bien, il en parle comme de son fils adoptif. J'ai pensé...

— Tu n'as rien pensé du tout. Si tu prends la place de Baslim, que deviens-tu ? Il n'y a qu'une façon d'interpréter ces paroles.

Krausa eut l'air ennuyé. Elle poursuivit :

— *Sisu* paie ses dettes en entier. Pas de demi-mesures, pas de compromis... Il faut aller *jusqu'au bout*. Le fraki doit être adopté... par toi.

Le visage du capitaine devint blanc comme un linge. L'autre femme, qui se déplaçait silencieusement en se trouvant des petites tâches à accomplir, fit tomber un plateau.

— Mais, Ma Mère, et la Famille, que... ? demanda-t-il.

— *Je suis la Famille !* – Elle se tourna soudain vers l'autre femme.

– Femme du Premier Fils, convoque chez moi toutes mes filles aînées.

— Oui, Mère de mon Epoux.

Elle fit une révérence et s'en alla.

L'Officier Chef regarda d'un air sombre les frais généraux du vaisseau puis sourit.

— Ce n'est pas si mal, après tout, Premier Fils. Que se passera-t-il au prochain Rassemblement des Familles ?

— Eh bien, nous serons remerciés.

— Les remerciements ne permettent pas d'acheter de la marchandise. – Elle passa sa langue sur ses lèvres minces.

— Les Familles seront en dette à l'égard de *Sisu*... Il y aura des modifications de statut pour les vaisseaux. Nous n'en souffrirons pas.

Krausa esquissa un sourire.

— Tu as toujours été la plus rusée, Ma Mère.

— Heureusement pour *Sisu*. Emmène le fraki et prépare-le. Nous allons faire les choses rapidement.

THORBY était placé devant une alternative : soit il se laissait adopter sans faire d'histoires, soit il en faisait et on l'adoptait de toute façon. Il choisit la première option, qui était la plus raisonnable. Il était toujours dérisoire, voire désagréable de s'opposer à la volonté de l'Officier Chef. En outre, malgré son désarroi et sa tristesse à l'idée d'avoir une nouvelle famille si tôt après la mort de Pop, il vit cependant que ce changement s'avérerait tout à son avantage. Tant qu'il était fraki, son statut n'avait jamais été plus bas. Même un esclave avait des égaux.

Mais le plus important à ses yeux, c'était l'injonction de Pop. Il devait obéir en tout au capitaine Krausa.

L'adoption eut lieu le soir même pendant le repas dans la salle à manger. Thorby ne comprit pas grand-chose à ce qui se passait, ni à ce qui se disait, car les rites s'accomplissaient dans le « langage secret », mais le capitaine lui avait expliqué ce qu'il devrait faire. Tous les habitants du vaisseau étaient présents, sauf ceux de garde. Même le docteur Mader y assistait de l'intérieur de la porte principale sans prendre part, mais elle pouvait tout voir et entendre.

L'Officier Chef fut amenée et tout le monde se leva. On la déposa dans une chaise longue à la tête de la table des officiers, où sa belle-fille, la femme du capitaine attendait ses ordres. Quand elle fut confortablement installée, elle fit un geste et tous s'assirent. Le capitaine se plaça à sa droite. Les filles de la moitié à bâbord, qui était de quart la journée, servirent ensuite à tout l'équipage des bols remplis d'une bouillie liquide. Personne ne la toucha. L'Officier Chef frappa sa cuillère contre son bol, puis parla brièvement et avec emphase.

Son fils fit de même. Thorby découvrit avec étonnement qu'une partie du discours du capitaine était identique à une portion du message de Pop. Il arriva à repérer les séquences sonores.

L'Ingénieur Chef, un homme plus âgé que Krausa, répondit. Il fut suivi par plusieurs autres femmes et hommes âgés. L'Officier Chef posa

une question. En guise d'approbation, un chœur unanime s'éleva. Elle ne demanda pas s'il y avait des voix contraires.

Thorby cherchait à croiser les yeux du docteur Mader, lorsque le capitaine l'appela en Interlingua. Il était resté assis sur un tabouret, tout seul, et avait l'impression d'attirer tous les regards, qui ne lui semblaient pas très amicaux.

— Viens ici !

Il leva la tête, vit Krausa et sa mère le dévisager. Elle semblait irritée, ou bien était-ce un état permanent des traits de son visage. Il se hâta d'aller vers eux.

Elle plongea sa cuillère dans le plat du garçon, la lécha à peine. Avec le sentiment de faire quelque chose de très mal, mais parce qu'on le lui avait ordonné, il plongea sa cuillère dans le bol de la vieille femme, et avala timidement une bouchée. Elle saisit sa tête, la pencha vers elle et l'embrassa sur les deux joues de ses lèvres desséchées. Il lui rendit le baiser symbolique avec la chair de poule.

Le capitaine Krausa mangea dans le bol de Thorby, il fit de même dans le bol du capitaine. Puis l'homme prit un couteau, en tenant la pointe entre le pouce et l'index, et lui murmura en Interlingua :

— Arrange-toi pour ne pas crier.

Il lui entailla l'avant-bras.

Thorby pensa avec mépris que Baslim avait appris à ignorer une douleur dix fois plus intense. Le sang coula librement. Krausa le conduisit dans un endroit d'où tout le monde pouvait le voir, articula quelque chose très fort, et tint son bras de façon à former une mare sur la passerelle. Puis il marcha dedans, l'éparpilla avec son pied, et proféra encore quelque chose. Des acclamations fusèrent. Krausa s'adressa à Thorby en Interlingua.

— Ton sang est maintenant dans notre acier, notre acier est dans ton sang.

Thorby avait été toute sa vie en contact avec la magie. Il comprenait bien sa logique sauvage et presque raisonnable. Il ressentit une bouffée d'orgueil à l'idée de faire partie du vaisseau.

La femme du capitaine colla un sparadrap sur sa coupure. Puis ils échangèrent la nourriture et les baisers. Ensuite il dut le faire avec tout le monde dans la salle, avec tous ses frères, ses oncles, ses sœurs, ses cousins, ses cousines et ses tantes. Au lieu de l'embrasser, les hommes et les garçons lui servaient la main ou lui donnaient de grandes claques dans le dos. Quand il arriva à la table des femmes non mariées, il hésita, mais elles ne l'embrassèrent pas. Elles pouffaient, poussaient de petits cris, rougissaient, et effleuraient rapidement son front avec leur index.

Juste derrière lui, les jeunes filles chargées du service, débarrassaient les bols de bouillie, qui n'était en fait qu'une nourriture

rituelle symbolisant la portion congrue avec laquelle la famille pouvait traverser l'espace, en cas de nécessité. Elles servirent à la place un véritable festin. Thorby aurait été gavé de bouillie jusqu'aux oreilles, s'il n'avait compris l'astuce : se contenter de tremper la cuillère et la goûter à peine sans manger. Mais quand il s'assit enfin comme membre à part entière de la Famille, à la table des célibataires à tribord, il n'avait plus aucun appétit pour le banquet en son honneur. Quatre-vingts nouveaux parents étranges faisaient vraiment trop. Il se sentit fatigué, nerveux et déçu.

Toutefois il fit un effort pour manger. Soudain il entendit une remarque dans laquelle il comprit un seul mot : « fraki ». Il leva les yeux et vit un adolescent en face de lui qui arborait un sourire désagréablement ironique.

Le président de la table, assis à la droite de Thorby, appela l'attention des convives.

— Nous parlerons uniquement l'Interlingua ce soir, annonça-t-il, et ensuite nous suivrons l'usage pour familiariser un nouveau parent à notre langue. — Il posa un regard froid sur le garçon qui s'était moqué de Thorby. — Quant à toi, Cousin Transversal par Mariage, je te rappelle, et ce sera pour la dernière fois, que mon Jeune Frère Adopté t'est supérieur. Je veux te voir dans ma cabine après dîner.

Le jeune garçon eut l'air stupéfait.

— Mais, Cousin Supérieur, je disais juste que...

— Tais-toi. — Le jeune homme se tourna calmement vers Thorby. — Prends ta fourchette. Nous ne mangeons pas la viande avec les doigts.

— Ma fourchette ?

— A gauche de ton assiette. Observe-moi, tu vas apprendre. Ne te laisse pas exaspérer par ces jeunes nigauds. Ils n'ont pas encore compris que quand Grand-mère parle, il s'agit toujours des affaires.

Thorby déménagea de sa cabine dans une chambre moins luxueuse, plus grande, prévue pour quatre célibataires. Ses compagnons étaient Fritz Krausa, l'aîné de ses frères adoptifs et le président de la table des célibataires, Chelan Krausa-Drotar, son deuxième cousin adoptif par mariage, et Jeri Kingsolver, son neveu adoptif du côté de son frère aîné marié.

Grâce à cela, il apprit le Suomique rapidement. Mais les premiers mots dont il eut besoin n'étaient pas suomiques ; ils étaient empruntés ou inventés pour décrire les relations familiales en grand détail. Le langage reflète la culture ; la plupart des langues distinguent le frère, la sœur, le père, la mère, la tante, l'oncle, et relient les générations par « arrière » ou « grand ». Quelques langues ne font pas de distinction entre, par exemple, « père » et « oncle », cela reflète la coutume tribale. Au contraire, quelques langues, comme le Norvégien, distinguent l'oncle du côté maternel de celui du côté paternel

(« morbror » et « farbror »).

Les Libres Commerçants peuvent définir une parenté de la manière suivante : mon demi-oncle maternel adoptif par mariage. On peut ainsi décrire en un seul mot la relation spécifique entre deux personnes placées n'importe où sur l'arbre généalogique. Là où la plupart des cultures se contentent d'une douzaine de titres pour la parenté, les Commerçants en utilisent plus de deux mille. Les langues trouvent rapidement et discrètement des noms pour les variables telles que la génération, linéaire ou collatérale, naturelle ou adoptée, l'âge à l'intérieur de la génération, le sexe du locuteur, celui du parent dont on parle, les sexes des parents auxquels on est relié, la consanguinité ou l'affinité, enfin le statut fondamental.

La première tâche de Thorby consistait à apprendre le mot et la relation que celui-ci définissait, et avec lequel il devait s'adresser à chacun de ses quatre-vingts nouveaux parents. Il lui fallait comprendre la nuance précise de chaque parenté, proche ou distante, supérieure ou inférieure, et connaître les autres titres dont les gens se servaient pour lui parler. Il ne pouvait ouvrir la bouche avant d'avoir appris tout cela, car il pourrait commettre un manquement grave aux bonnes manières.

Il devait associer cinq choses pour chaque membre de la famille : un visage, un nom complet (son propre nom était maintenant : Thorby Baslim-Krausa), un titre familial, le titre familial vis-à-vis de lui, et le rang de la personne sur le vaisseau (tel que « Officier Chef » ou « Deuxième Assistant Cuisinier à Tribord »). Il apprit qu'il fallait s'adresser à chaque personne avec son titre familial lorsqu'il s'agissait d'affaires familiales, avec son rang sur le vaisseau pour les tâches concernant *Sisu*, avec d'autres noms en certaines occasions, si le supérieur le permettait. Les surnoms n'existaient pratiquement pas, car de toute façon on ne pouvait les utiliser que dans un sens, du supérieur vers l'inférieur.

Tant qu'il n'avait pas saisi ces distinctions, il ne pouvait être un membre de la famille à part entière, même s'il l'était légalement. La vie du vaisseau était un système de caste composé d'obligations si complexes, de privilèges, de réactions requises à des actes obligatoires, que la société stratifiée et protocolaire de Jubbul paraissait à côté tout à fait chaotique. La femme du capitaine était la « mère » de Thorby, mais elle était aussi l'Adjoint de l'Officier Chef. La manière de s'adresser à elle dépendait de ce qu'on avait à lui dire. Comme il habitait dans les quartiers des célibataires, la phase de maternage cessa avant même de commencer, toutefois elle le traita aussi chaleureusement que ses autres fils et lui offrit sa joue à embrasser comme pour Fritz, un des frères aînés de Thorby.

Mais dans son rôle d'Adjoint à l'Officier Chef, elle pouvait être

aussi glaciale qu'un percep-teur.

Il faut dire que sa place n'était pas facile. Elle ne serait Officier Chef que lorsque la vieille aurait le bon goût de mourir. Dans l'intervalle, elle était le bras droit, la voix et la servante de sa belle-mère. Théoriquement les officiers supérieurs étaient éligibles, mais en pratique c'était un système à parti unique avec une seule liste de candidats. Krausa était capitaine parce que son père l'était, sa femme était Adjoint à l'Officier Chef parce qu'elle était son épouse, et deviendrait sans doute un jour Officier Chef. Elle le commanderait, lui et le vaisseau, comme le faisait la mère de son mari, pour la même raison. Mais entretemps, son haut grade s'accompagnait du travail le plus pénible de tout l'équipage, et cela sans répit, car les officiers supérieurs servaient à vie... A moins qu'ils ne soient révoqués, accusés et renvoyés sur une planète pour mauvais services, ou dans la fluidité glacée de l'espace pour avoir brisé les lois anciennes et rigides de *Sisu*.

Mais un tel événement était aussi rare qu'une double éclipse solaire. La mère de Thorby fondait ses espoirs sur un arrêt cardiaque, un infarctus, et autres aléas de la vieillesse.

Thorby, en tant que fils adoptif le plus jeune du capitaine Krausa, lui-même premier personnage mâle de la tribu, chef titulaire du clan de *Sisu* (sa mère était en fait le vrai chef), était supérieur aux trois quarts de ses nouveaux parents sur le plan du rang familial (il n'avait pas encore acquis de grade sur le vaisseau). Mais cette supériorité ne lui rendait pas pour autant la vie plus facile. Elle lui donnait sans doute des privilèges, il en sera toujours ainsi, mais surtout des responsabilités et des obligations, toujours plus coûteuses que le plaisir procuré par les prérogatives.

Il était plus aisé d'être un mendiant.

Son nouveau problème l'accaparait complètement et il ne vit pas Margaret Mader avant longtemps. Un jour, il se hâtait en courant dans un couloir de la quatrième passerelle (il était toujours pressé maintenant) lorsqu'il la rencontra.

Il s'arrêta.

— Hello, Margaret.

— Hello, Commerçant. J'ai cru un instant que tu ne parlais plus à une fraki.

— Oh, Margaret !

— Je plaisantais, fit-elle en souriant. Félicitations, Thorby. Je suis contente pour toi, c'est la meilleure solution dans les circonstances présentes.

— Merci, je le pense aussi.

Elle reprit rapidement en Anglais Systématique et lui demanda avec une inquiétude maternelle :

— Tu as l'air sceptique, Thorby. Quelque chose ne va pas ?

— Oh, ça va. – Soudain il ne put retenir ce qu’il avait sur le cœur.
– Margaret, je n’arriverai jamais à comprendre ces gens !

— J’ai toujours cette impression quand je commence une nouvelle étude, et celle-ci est celle qui m’a le plus intriguée. Qu’est-ce qui t’ennuie ?

— Euh... Je ne sais pas. Je ne sais jamais. Eh bien, Fritz, par exemple, il est mon frère aîné. Il m’aide beaucoup, mais lorsque je ne saisis pas quelque chose que je suis censé comprendre, il me crie des injures dans les oreilles. Une fois, il m’a frappé. Je le lui ai rendu et j’ai cru qu’il allait exploser.

— Un combat de coqs, coupa Margaret.

— Quoi ?

— Peu importe. La comparaison n’est pas scientifique. Les êtres humains ne sont pas de la volaille. Que s’est-il passé ?

— Eh bien, il s’est immédiatement calmé, m’a dit de tout oublier. Il passait l’éponge à cause de mon ignorance.

— *Noblesse oblige*^[1].

— Comment ?

— Pardon. Mon esprit est un dépotoir. L’a-t-il vraiment fait ?

— Oui, tout à fait. Il était doux comme un agneau. Je ne comprends pas pourquoi il est devenu enragé... Et je ne comprends pas non plus pourquoi il a cessé de l’être quand je l’ai frappé. – Il écarta les mains, perplexe – ce n’est pas naturel.

— Non, ça ne l’est pas. Mais peu de choses le sont. Hum... Thorby, je suis peut-être en mesure de t’aider. Je connais peut-être mieux que Fritz les raisons qui le poussent à agir. Parce que je *ne fais pas* partie de la Famille.

— Je ne comprends pas.

— Je crois pourtant que je le sais. C’est en cela que consiste mon travail. Fritz est né dans la Famille. La majeure partie de son savoir, et je le crois très cultivé, est inconscient. Il ne peut pas expliquer les choses parce qu’il ignore qu’il les sait. Il se borne à agir. Mais moi, ce que j’ai appris pendant ces deux années, je l’ai assimilé consciemment. Je peux peut-être te renseigner quand cela t’ennuiera de leur poser des questions. Tu peux me parler en toute liberté, je n’ai pas de statut.

— C’est vrai, Margaret, tu le feras ?

— Dès que tu en auras le temps. Je n’ai pas oublié que tu as promis de me parler de Jubbul. Mais je ne te retiendrai pas plus longtemps. Tu avais l’air pressé.

— Je ne le suis pas en réalité. – Il sourit timidement. – Quand je suis pressé, je n’ai pas besoin de parler à beaucoup de gens... En général, je ne sais même pas *comment* le faire.

— Ah, je vois. J’ai des photographies de chaque personne à bord, avec son nom, sa classification familiale, son travail sur le vaisseau.

Est-ce que cela peut t'être utile ?

— Oh, mais, bien sûr ! Fritz croit qu'il suffit de montrer quelqu'un en le nommant une fois.

— Alors, viens dans ma chambre. Cela ne pose aucun problème. J'ai l'autorisation d'interroger qui je veux ici. La porte donne sur un couloir public. Tu n'auras pas besoin de traverser la limite du gynécée.

Ce que Thorby avait eu tant de mal à apprendre par bribes, il l'absorba en une demi-heure grâce à l'entraînement de Baslim, et aux fiches méticuleuses garnies de photos du docteur Mader. Elle avait en outre préparé un arbre généalogique de *Sisu*. C'était le premier que le garçon voyait ; ses parents n'avaient pas besoin de tous ces diagrammes, ils savaient tout simplement.

Elle lui montra sa place.

— Le signe plus signifie que, bien que tu sois en ligne directe, tu n'es pas né dans la famille. En voici quelques autres, transférés des branches collatérales au clan... A mon avis, pour les mettre dans la lignée dirigeante. Vous vous dénommez une « famille », mais le rassemblement s'appelle une phratricie.

— Une quoi ?

— Un groupe non réuni par un ancêtre commun, et qui pratique l'exogamie, c'est-à-dire le mariage en dehors de la communauté. Le tabou exogamique persiste, modifié par la loi de la moitié. Sais-tu comment les deux moitiés fonctionnent ?

— Ils se relaient pour les corvées journalières.

— Oui, mais sais-tu pourquoi la garde à tribord à plus d'hommes célibataires, et la garde à bâbord plus de femmes non mariées ?

— Euh, je ne crois pas.

— Les femmes adoptées venant d'autres vaisseaux sont dans la moitié à bâbord. Les célibataires nés sur le *Sisu* sont à tribord. Chaque fille de ton côté devra être échangée... A moins qu'elle trouve un mari parmi les quelques hommes qui restent. Tu aurais dû être adopté de ce côté, mais alors il aurait fallu que tu aies un autre père adoptif. Tu vois les noms entourés d'un cercle bleu ? Une de ces filles est ta future épouse... Mais tu peux aussi en trouver une sur un autre vaisseau.

Thorby se sentit déconcerté devant cette idée.

— Dois-je vraiment le faire ?

— Si tu gagnes sur le vaisseau un grade qui correspond à ton rang familial, tu devras te battre pour les contrecarrer.

Il en fut inquiet. Déjà empêtré dans le marais familial, il sentait qu'il avait plutôt besoin d'une troisième jambe que d'une femme.

— La plupart des sociétés pratiquent à la fois l'exogamie et l'endogamie. Un homme doit se marier hors de la famille, mais dans son pays, dans sa race et sa religion, enfin dans un groupe élargi. Vous autres, les Libres Commerçants, ne faites pas exception. Vous devez

vous unir à une autre moitié, mais pas vous marier avec des frakis. Cependant vos règles produisent une situation inhabituelle. Chaque vaisseau est un matriarcat patrilocal.

— Un quoi ?

— « Patrilocal » signifie que les femmes se déplacent pour vivre avec la famille de leur mari. Le matriarcat... Eh bien, qui dirige ce vaisseau ?

— Mais, le capitaine ?

— Vraiment ?

— Enfin, Père écoute Grand-mère, mais elle devient vieille et...

— Il n'y a pas de « mais ». C'est l'Officier Chef qui commande. Cela m'a étonnée. J'ai cru que c'était une particularité de ce vaisseau. Mais cette situation se retrouve dans toutes les Familles. Les hommes font le commerce, pilotent le vaisseau, le font fonctionner, mais c'est toujours la femme qui donne les ordres. C'est d'ailleurs tout à fait logique dans son contexte. Cela rend vos coutumes matrimoniales tolérables.

Thorby souhaite qu'elle cesse de parler tout le temps de mariage.

— Tu n'as pas encore vu les vaisseaux négocier les filles. Elles pleurent toutes les larmes de leur corps quand elles partent, il faut presque les entraîner dehors de force... Mais celles qui arrivent, ont essuyé leurs yeux et sont tout sourires, prêtes à flirter, et à faire la chasse au mari. Si elle arrive à attraper le bon, et à le pousser en avant, elle peut devenir un jour la souveraine d'un état indépendant. Tant qu'elle est sur son vaisseau d'origine, elle n'est rien, c'est pour cela que ses larmes sèchent si vite. Mais si les hommes étaient les chefs, les échanges de femmes seraient de l'esclavage. Dans la pratique actuelle, c'est une grande chance pour la femme.

Le docteur Mader se détourna du diagramme.

— Les coutumes qui aident les gens à vivre entre eux ne sont pratiquement jamais prévues. Ou bien elles sont utiles ou alors elles meurent. On t'a tourmenté pour que tu apprennes à te conduire avec tes parents.

— Ça, c'est bien vrai !

— Quelle est la chose la plus importante pour un Commerçant ?

Thorby réfléchit.

— Eh bien, la Famille. Tout dépend de sa place dans la Famille.

— Pas du tout. Son vaisseau.

— Enfin, quand tu parles du « vaisseau », tu veux dire la « famille ».

— Non, le contraire. Si un Commerçant est insatisfait, où peut-il aller ? Il ne peut pas voyager dans l'espace sans vaisseau, ni même penser vivre sur une planète parmi des frakis, la seule idée le répugne. Son vaisseau, c'est sa vie. C'est de là que provient l'air qu'il respire.

D'une manière ou d'une autre, il doit apprendre à y vivre. Toutefois le choc des personnalités est pratiquement insupportable, et il n'y a pas moyen de s'isoler. La pression augmente jusqu'à ce que quelqu'un soit tué... Ou jusqu'à la destruction même du vaisseau. Mais les êtres humains trouvent des procédés pour s'adapter à n'importe quelles conditions. Vous, vous arrangez les choses avec des rituels, du formalisme, des modèles préétablis de discours, des actions et des réponses obligatoires. Quand la situation se complique, vous vous cachez derrière une attitude type. C'est pour cela que Fritz s'est calmé.

— Euh ?

— Il ne pouvait pas rester en colère. Tu avais fait quelque chose de mal... Mais les faits révélaient d'eux-mêmes que c'était par ignorance. Il l'avait momentanément oublié, quand il s'en est rappelé, son irritation s'est envolée. La Famille se défend de s'emporter contre un enfant, par contre ils le remettent dans la bonne voie... Jusqu'à ce qu'il suive vos coutumes complexes aussi mécaniquement de Fritz.

— Euh, je crois que je comprends. – Il soupira. – Mais ce n'est pas facile.

— Parce que tu n'y es pas né. Mais tu apprendras et cela ne te coûtera pas plus que de respirer, tout en étant aussi utile. Les usages révèlent à un homme qui il est, où est sa place, ce qu'il doit faire. Il vaut mieux avoir des coutumes illogiques que de ne pas en avoir du tout. Les hommes ne peuvent pas vivre sans elles. Du point de vue d'une anthropologue, « la justice n'est que la recherche des usages fonctionnels ».

— Mon père, enfin mon autre père, Baslim l'Infirmes, disait que la meilleure façon de trouver la justice c'est de traiter autrui équitablement sans se soucier de la façon dont on vous traite.

— Cela ne s'accorde-t-il pas avec ce que j'ai dit ?

— Euh, je crois bien que oui.

— Je pense que Baslim l'Infirmes estimerait la Famille juste. – Elle tapota son épaule. – Ne t'inquiète pas, Thorby. Donne le meilleur de toi-même ; un jour tu épouseras une de ces jolies filles, et tu seras heureux.

Cette prédiction était loin de le reconforter.

LORSQUE *Sisu* aborda Losian, Thorby avait un poste de combat digne d'un homme. On l'affecta d'abord, au poste central de secours comme assistant où il s'avéra qu'il n'avait rien à faire. Mais il reçut une promotion grâce à ses connaissances en mathématiques.

Il fréquentait alors l'école du vaisseau. Baslim lui avait donné une formation très étendue, mais ces professeurs ne semblèrent pas le remarquer. Car il avait insisté sur les langues, la science, les mathématiques, la galactographie et l'histoire, mais n'avait jamais abordé les sujets qui leur paraissaient nécessaires : le Finnois tel qu'ils le parlaient, l'histoire des Familles et de *Sisu*, les coutumes et pratiques commerciales, les lois d'import-export sur de nombreuses planètes, l'aquiculture, le budget, la sécurité et le contrôle du fonctionnement du vaisseau. Thorby absorba ces nouvelles matières avec la rapidité dont seul pouvait être capable quelqu'un entraîné par Baslim. Les Commerçants avaient besoin de mathématiques appliquées à la comptabilité, à l'astrogation, et à la nucléonique pour un vaisseau à énergie thermonucléaire. Le garçon assimila les deux premières techniques sans la moindre difficulté, quant à la troisième, le directeur de l'école fut stupéfié qu'un ex-fraki ait déjà étudié les géométries pluridimensionnelles.

Il signala au capitaine qu'ils avaient un génie mathématique à bord.

C'était faux. Mais Thorby fut affecté à l'ordinateur de direction du tir à tribord.

Les vaisseaux commerçants étaient le plus exposés durant la première et la dernière phase de chaque traversée de l'espace, quand l'engin était en dessous de la vitesse de la lumière. Il est possible théoriquement de repérer et d'intercepter un astronef qui dépasse la vitesse de la lumière, mais en pratique, cela s'avère aussi facile que de viser à l'arc sur une certaine goutte de pluie un soir d'orage à minuit. Par contre, il est tout à fait possible de traquer un transporteur alourdi par des marchandises se déplaçant en dessous de la vitesse de la

lumière, si l'attaquant est lui-même plus rapide.

Sisu a une accélération de cent gravités standard, et les utilise toutes pour réduire le péril du temps. Mais un vaisseau qui se déplace à la vitesse d'un kilomètre par seconde chaque seconde, prendra trois jours standard et demi pour atteindre la vitesse de la lumière.

La moitié d'une semaine est bien longue à tenir nerveusement. Doubler l'accélération aurait réduit de moitié la durée de la phase dangereuse et rendu *Sisu* aussi agile qu'un engin pirate, mais cela impliquait qu'il possède une chambre thermonucléaire huit fois plus grande et dans un même rapport de grandeur, une protection contre les radiations, un équipement auxiliaire, et une capsule paramagnétique contenant la réaction thermonucléaire. Le volume de la masse ajoutée éliminerait la capacité en marchandise. Les Commerçants travaillent dur. Même s'il n'y avait plus de parasites prêts à les piller, ils ne pourraient pas se permettre de brûler leurs bénéfices dans le cheminement inexorable de la loi exponentielle de la physique pluridimensionnelle. *Sisu* allait aussi vite que possible dans la mesure de ses moyens, mais pas assez vite pour semer un vaisseau qui ne transportait pas de chargement.

Sisu était en outre difficile à manœuvrer. Il devait suivre avec précision une direction donnée dès qu'il entrait dans la nuit spatiale, sinon quand il en sortait, il serait trop loin de ses marchés. Une simple erreur pouvait provoquer de gros problèmes financiers. Pire encore, le pilote devait être prêt à couper le moteur entièrement, sans quoi il risquait la destruction du champ de gravité artificielle, et en conséquence la réduction en bouillie de la Famille tout entière, les corps humains étant trop mous pour résister à cent gravités.

C'est pour cette raison que les capitaines finissent toujours par avoir des ulcères à l'estomac. Ce n'est pas en marchandant les chargements, en calculant les remises et les commissions, en essayant de deviner quelles marchandises vont rapporter le meilleur profit. Ce ne sont pas les longues traversées dans l'obscurité de l'espace, car c'est à ce moment-là qu'ils peuvent se détendre et dorloter les enfants. Mais c'est le début et la fin de la course qui les tuent à petit feu, les longues heures douloureuses durant lesquelles ils sont susceptibles d'avoir à prendre une décision instantanée engageant les vies ou la liberté de toute leur famille.

Si les pirates voulaient détruire les vaisseaux marchands, *Sisu* et ses pareils n'auraient pas la moindre chance de s'en sortir. Mais un pirate veut du butin et des esclaves. Il ne gagne rien à anéantir un engin rempli.

Les commerçants ne sont freinés par aucun scrupule. Le dénouement idéal pour eux est la désintégration du vaisseau attaquant. Les détecteurs de cible atomique coûtent affreusement cher

et leur usage pèse lourd dans la balance des profits et pertes ; mais il n'y a pas d'autre solution, si l'ordinateur dit que l'objectif peut être atteint. Un pirate au contraire n'utilisera ses armes destructives que pour se protéger. Sa tactique consiste à aveugler le commerçant, brûler ses instruments de façon à l'approcher de suffisamment près pour paralyser tout le monde à bord, ou, en cas d'échec, le tuer sans toutefois perdre le vaisseau et son chargement.

Le commerçant s'enfuit s'il peut, se bat s'il le doit. Dans cette dernière situation, il se bat à mort.

Lorsque *Sisu* se trouvait en dessous de la vitesse de la lumière, il écoutait avec sa perception artificielle les moindres perturbations dans l'espace, du souffle produit par les communications au grondement d'un vaisseau au moteur puissant. Les données affluaient dans le calculateur analogique astrogationnel ; les questions étaient les suivantes : Où se trouve le vaisseau ennemi ? Quelle est sa route ? Sa vitesse ? Son accélération ? Peut-il nous rattraper avant que nous n'atteignions la zone de sécurité ?

Si les réponses étaient inquiétantes, les données étaient envoyées à bâbord et à tribord vers les ordinateurs de direction du tir, et *Sisu* se préparait au combat. Des artilleurs armaient de bombes-A les détecteurs de cible, en touchant mentalement du bois et en marmonnant des incantations. L'Ingénieur Chef déverrouillait l'interrupteur-suicide qui pouvait convertir le bloc-moteur en bombe H de taille monstrueuse, et priait pour qu'en dernière extrémité il ait le courage d'emporter les siens dans l'ombre protectrice de la mort. Le capitaine actionnait le signal d'alarme appelant tout l'équipage des quarts vers le Q.G. Les cuisiniers éteignaient les feux, les ingénieurs auxiliaires fermaient la ventilation, les fermiers disaient adieu à leurs plantes et se hâtaient vers les postes de combat, les mères rassemblaient leurs enfants, s'attachaient et les tenaient serrés contre elles.

Puis l'attente commençait.

Mais pas pour Thorby, pas pour ceux qui étaient affectés aux ordinateurs de direction du tir. En nage dans leurs sièges, ils tenaient pendant les minutes ou les heures qui suivaient la vie de *Sisu* entre leurs mains. Les machines ingurgitaient au millième de seconde les données provenant du calculateur analogique et décidaient si les torpilles pouvaient atteindre la cible. Ensuite elles offraient quatre types de réponses : soit le tir est « possible » ou « impossible » dans la position prévue, soit il l'est ou ne l'est pas en modifiant la position de l'un des vaisseaux, de l'autre, ou des deux ensemble en coupant la pression. Des circuits automatiques pourraient traiter ces réponses toutes seules ; mais les machines ne pensent pas. La moitié de chaque ordinateur est conçu pour permettre à l'opérateur de demander quelle

serait la situation dans les cinq minutes à suivre, si les variables changent... Et si on peut toujours atteindre la cible en cas de changements.

Toute variable est soumise à l'interprétation qu'en fait l'esprit humain. La réaction intuitive d'un manipulateur peut sauver son vaisseau ou le perdre. Un rayon neutralisant se déplace à la vitesse de la lumière. Les torpilles ne peuvent dépasser quelques centaines de kilomètres à la seconde ; pourtant on peut imaginer un pirate entrer dans la zone de radiation, envoyer le rayon paralysant ; de l'autre côté, le commerçant aura lancé son missile juste avant que le rayon ne le neutralise... ainsi il sera sauvé quand, un peu plus tard, le pirate explosera en projetant des flammes et un nuage de poussière atomique.

Mais si l'opérateur est trop pressé ou trop prudent à quelques secondes près, il peut perdre son vaisseau. Soit sa fusée manquera la cible, soit elle ne sera jamais lancée.

Quelqu'un d'âge mûr ne convient pas pour ce travail. Un parfait aiguilleur de tir est un jeune homme ou une jeune femme qui réfléchit et réagit rapidement, doté d'une certaine confiance en lui-même, d'une intuition immédiate des relations mathématiques, et dépourvu de crainte envers une mort qu'il ne peut encore imaginer.

Les commerçants sont toujours en quête de ces adolescents. Thorby semblait avoir la bosse des mathématiques et pouvait avoir les autres qualités pour un travail qui se présentait comme une partie d'échecs jouée sous l'effet d'une tension énorme, ou un jeu de paume très rapide. Son instructeur était Jeri Kingsolver, son neveu et son camarade de chambre. Jeri lui était inférieur dans la hiérarchie familiale, mais en fait plus âgé que lui. Il appelait Thorby « oncle » à l'extérieur de la salle de l'ordinateur ; mais lorsqu'ils y travaillaient, Thorby l'appelait « Aiguilleur du Tir en Chef à Tribord ».

Jeri entraîna Thorby durant les longues semaines de la traversée vers Losian. Thorby était censé apprendre l'aquiculture, et Jeri était le Premier Employé auprès du Subrécargue, mais il y avait beaucoup de fermiers à bord, et le bureau du Subrécargue n'était pas très affairé pendant le voyage. Le capitaine Krausa ordonna à Jeri d'entraîner le garçon sans relâche dans la salle de l'ordinateur.

Comme le vaisseau restait sur le qui-vive pendant la moitié d'une semaine jusqu'à ce qu'il atteigne la vitesse de la lumière, chaque unité combattante avait deux personnes par tour de garde. L'aiguilleur en second auprès de Jeri n'était autre que sa jeune sœur, Mata. L'ordinateur avait deux consoles, chacune pouvait donner des ordres à l'aide d'un sélecteur. Au Quartier Général, ils étaient assis l'un à côté de l'autre : Jeri au contrôle et Mata prête à le relayer.

Après avoir poussé la machine jusqu'à la limite de ses possibilités, Jeri mit Thorby devant un des pupitres, Mata devant l'autre et leur envoya des problèmes de la salle de contrôle. Chaque pupitre enregistra. On pouvait distinguer les décisions prises par chaque opérateur et les comparer avec celles prises dans le passé. Toutes les données provenaient des archives des batailles réelles déjà vécues ou de situations périlleuses.

Au bout de quelque temps, Thorby devint extrêmement irrité. Mata était bien meilleure que lui.

Il s'efforça de s'améliorer, mais ses résultats empirèrent. Pendant qu'il transpirait sang et eau, en essayant de deviner les mouvements d'un vaisseau d'esclaves qui avait apparu une fois sur l'écran de *Sisu*, il avait douloureusement conscience d'une jeune fille mince, brune et plutôt jolie, assise à côté de lui, dont les doigts rapides volaient légèrement sur les touches et les boutons en faisant des corrections infimes pour recentrer ou modifier un vecteur, le tout tout à fait sereine et détendue. Il était humiliant de découvrir ensuite que c'était son stimulateur et non lui qui avait sauvé le vaisseau.

Pire encore, il réalisait sans s'en rendre compte vraiment qu'elle était une fille, et cela le mettait mal à l'aise.

Après un des essais, Jeri appela du contrôle.

— Fin de l'exercice. Restez où vous êtes.

Il apparut peu après et examina leurs enregistrements en lisant les signes sur le papier sensible comme des caractères imprimés dans un livre. Il plissa les lèvres en regardant celui du garçon.

— Tu as tiré trois fois... Et pas un de tes satanés projectiles n'a approché l'ennemi à moins de cinquante mille kilomètres. Nous ne craignons pas la dépense, c'est juste le sang de Grand-mère. Mais le but c'est de le toucher, pas de le provoquer en duel. Tu dois attendre, jusqu'à ce qu'il se trouve dans ta ligne de mire.

— J'ai fait ce que j'ai pu !

— Ce n'est pas assez. Fais voir le tien, sœurlette.

Ce surnom irrita Thorby encore plus. Le frère et la sœur s'aimaient beaucoup et ne prenaient pas la peine de respecter les formes. Alors il avait essayé de les appeler par leurs prénoms... pour réaliser qu'on le snobait. Il était « Stagiaire », et eux « Aiguilleur en Chef » et « Aiguilleur en Second ». Il ne pouvait rien y faire. A l'entraînement, il était subalterne. Pendant une semaine, il appela Jeri « Ortho-Neveu Adoptif » dans la vie courante, et celui-ci prit soin de ne s'adresser à Thorby que par son titre familial. Puis le garçon décida que c'était idiot et se remit à l'appeler par son prénom. Mais à l'exercice, il resta « Stagiaire » pour Jeri, et pour Mata aussi.

Jeri examina le résultat de sa sœur et hocha la tête.

— Très bien, sœurlette ! Tu es à une seconde de l'effet optimum et

à trois secondes de mieux du tir qui a touché le vaisseau. Je dois avouer que c'est un fameux coup... parce que c'est moi qui l'ai descendu... Le pirate quand on est parti d'Ingstel... Tu t'en souviens ?

— Bien sûr.

Elle jeta un coup d'œil à Thorby qui avait l'air écœuré.

— Ce n'est pas juste ! s'écria-t-il en défaisant sa ceinture de sécurité.

Jeri eut l'air surpris.

— Quoi donc, Stagiaire ?

— J'ai dit que ce n'était pas juste ! Tu envoies un problème, je l'aborde à froid et je me démène comme un forcené parce que je ne suis pas au point. Mais tout ce qu'elle a eu à faire, c'est jouer avec les touches pour trouver une réponse qu'elle connaissait déjà... Pour me ridiculiser !

Mata était stupéfaite. Thorby se dirigea vers la porte.

— Je n'ai pas demandé ce travail ! Je vais voir le Capitaine pour qu'il m'affecte ailleurs.

— *Stagiaire !*

Il s'arrêta. Jeri continua calmement :

— Assieds-toi. Quand j'aurai fini, tu pourras aller voir le Capitaine, si tu y tiens vraiment.

Thorby se rassit.

— J'ai deux choses à dire, fit-il froidement. – Il se tourna vers sa sœur. – D'abord, Aiguilleur en Second, connaissais-tu le problème quand tu étais aux commandes ?

— Non, Aiguilleur en Chef.

— As-tu déjà travaillé dessus ?

— Je ne crois pas.

— Comment t'en es-tu souvenue ?

— Eh bien, parce que tu as dit que c'était le vaisseau pirate juste après Ingstel. Je ne l'oublierai jamais à cause du dîner qui a suivi. Tu étais assis à côté de Grand-mè... De l'Officier Chef.

Jeri se tourna vers le garçon.

— Tu vois, elle était à froid... comme moi quand j'ai dû le traquer pour de vrai. Elle a même fait mieux que moi. Je suis fier de l'avoir comme assistante. Pour ta gouverne, Monsieur le Stagiaire pas-très-malin, cet affrontement a eu lieu avant que l'Aiguilleur en Second devienne stagiaire. Elle ne l'a même jamais eu à l'entraînement. Elle est tout simplement meilleure que toi.

— D'accord, répondit Thorby maussade. Je ne serai probablement jamais assez bon. Je veux laisser tomber.

— Je n'ai pas fini de parler. Personne ne demande ce travail. Il est trop pénible. Personne ne le laisse tomber, c'est lui qui te laisse tomber, quand les analyses postérieures montrent que tu perds la

main. C'est peut-être ce qui est en train de m'arriver. En tout cas, je te promets une chose : ou bien tu apprends le métier, ou alors j'irais *moi-même* chez le Capitaine lui dire que tu n'y arrives pas. Entre-temps... si je te reprends à me parler sur ce ton, je te traîne devant l'Officier Chef ! – Puis il cria : – Exercice supplémentaire. Postes de combat. Déverrouillez les instruments.

Il sortit de la pièce.

Quelques instants plus tard, ils entendirent sa voix.

— Salle de l'ordinateur, au rapport !

La sonnerie du dîner retentit. Mata commença gravement :

— Dépisteur à tribord armé. Les données arrivent. L'essai est commencé.

Ses doigts se mirent à caresser les touches. Thorby se pencha sur son pupitre. De toute façon, il n'avait pas faim. Pendant longtemps, il ne parla à Jeri que cérémonieusement. Il voyait Mata pendant les manœuvres, ou dans la salle à manger pendant les repas. Il la traitait avec une correction froide, et s'efforçait de fonctionner aussi bien qu'elle. Il aurait pu la voir d'autres fois. Les jeunes se rencontraient librement dans les lieux publics. Mais elle était tabou pour lui, car d'une part elle était sa nièce et d'autre part ils provenaient de la même moitié. Toutefois cela ne constituait pas un obstacle aux relations sociales.

Il ne pouvait éviter Jeri. Ils mangeaient à la même table, dormaient dans la même chambre. Thorby avait la possibilité d'élever une barrière formelle entre eux, il le fit.

Personne ne dit rien ; ces choses-là arrivaient. Même Fritz fit semblant de ne pas le remarquer.

Mais un après-midi, Thorby entra dans la grande salle pour voir un film dont l'histoire se déroulait dans un environnement sargonais. Il resta jusqu'au bout pour le démolir. Mais à la fin, il ne put éviter de voir Mata qui venait dans sa direction. Elle se planta devant lui et lui demanda humblement en l'appelant « oncle » s'il avait envie de jouer à la paume avant le dîner.

Il était sur le point de refuser quand il aperçut l'expression pathétique de son visage.

— D'accord, Mata, répondit-il. Merci bien. Cela me mettra en appétit.

Elle lui adressa un sourire rayonnant.

— Extra ! J'ai demandé à Ilsa de nous garder une table. Allons-y !

Thorby la battit à trois reprises et fit match nul une fois... C'était un résultat remarquable, étant donné qu'elle était une championne féminine et n'avait droit qu'à un point de handicap quand elle participait à un tournoi masculin. Mais il ne pensa pas à cela, et se contenta de s'amuser.

Il fit des progrès dans son travail, en partie à cause de son acharnement, en partie parce qu'il était bon en géométrie complexe, et aussi à cause de la discipline intellectuelle à laquelle il avait été soumis, lui, le fils du mendiant. Jeri ne fit plus jamais de comparaisons à haute voix entre les performances de Mata et celles du garçon, mais se borna à commenter les résultats de Thorby avec des « mieux », « ça vient » et finalement « tu progresses ». Le moral du stagiaire remonta. Il se détendit, passa plus de temps avec les autres, joua assez souvent à la paume avec Mata.

Vers la fin de la traversée de l'espace obscur, ils terminèrent un matin le dernier exercice. La voix de Jeri leur parvint :

— Repos ! J'arrive tout de suite.

Thorby se détendit après un effort agréable. Mais au bout d'un moment, il se mit à s'agiter nerveusement. Il avait le sentiment d'avoir travaillé en harmonie avec la machine.

— Aiguilleur en Second... penses-tu que cela l'ennuierait si je regardais mes résultats ?

— Je ne crois pas, répondit Mata. Je vais les sortir. J'en serai donc responsable.

— Je ne veux pas que tu aies des ennuis.

— Je n'en aurai pas, répliqua-t-elle sereinement.

Elle alla derrière le pupitre du garçon, retira la bande, souffla dessus pour l'empêcher de s'enrouler, et l'examina.

Puis elle sortit la sienne et compara les deux. Enfin elle se tourna vers Thorby gravement.

— Tu as très bien manœuvré, Thorby.

C'était la première fois qu'elle l'appelait par son prénom, mais il ne s'en rendit pas compte.

— Vraiment ? Tu en es sûre ?

— C'est un *très* bon coup... Thorby. Nous avons touché tous les deux. Mais toi, tu es optimum entre « possible » et « le point critique », alors que moi, je me suis trop hâtée. Tu vois ?

Il avait du mal à lire les résultats, et se fit un plaisir de la croire sur parole. Jeri entra, prit les deux enregistrements, regarda celui de Thorby, puis l'examina attentivement.

— J'ai pris en passant les analyses postérieures, fit-il.

— Et alors ? demanda Thorby vivement.

— Eh bien... je vérifierai après dîner, mais on dirait que tu as corrigé tes erreurs.

— Enfin, Bud, reprit Mata. Il a très bien réussi et tu le sais !

— Et après ? Veux-tu que notre élève aies la grosse tête ?

— Va au diable !

— Et toi de même, affreuse petite sœur. Allons manger.

Ils marchèrent côte à côte dans un couloir étroit sur la deuxième

passerelle. Thorby poussa un profond soupir.

— Des ennuis ? lui demanda son neveu.

— Pas du tout !

Le garçon passa son bras autour de leurs épaules.

— Jeri, Mata et toi, vous allez faire de moi un tireur d'élite.

Thorby appelait son instructeur par son prénom pour la première fois depuis le jour de leur altercation. Celui-ci accepta volontiers la démarche amicale de son oncle.

— Ne te monte pas la tête, ami. Mais je crois que tu tiens le bon bout. — Il ajouta : — Je vois notre Grande-Tante Tora qui nous jette son fameux œil noir. D'après moi, sœurlette peut avancer sans être soutenue. Je suis sûr qu'elle pense la même chose.

— Qu'elle aille au diable aussi ! s'écria Mata brutalement. Thorby vient de réussir un coup parfait.

Sisu sortit de la nuit et sa vitesse chuta au-dessous de celle de la lumière. Le soleil de Losian brillait à moins de cinquante milliards de kilomètres de là. Dans quelques jours, ils atteindraient le prochain marché. Sur le *Sisu*, tout le monde était par tour de garde à son poste de combat.

Mata prit son quart toute seule. Jeri ordonna au stagiaire de prendre son tour avec lui. La première garde était toujours détendue. Même si le pirate avait, à travers le transmetteur spatial, des informations exactes sur l'heure de départ et d'arrivée du vaisseau, il lui était cependant impossible de prévoir pour un voyage s'étendant sur autant d'années-lumière le moment et l'endroit précis où le *Sisu* surgirait dans l'espace rationnel.

Jeri s'installa sur son siège quelques minutes après Thorby, qui avait bouclé sa ceinture de sécurité avec le pressentiment que cette fois-ci il ne s'agissait plus d'un exercice théorique. Jeri lui grimaça un sourire.

— Décontracte-toi, sinon tu auras bientôt mal au dos et tu ne pourras pas tenir.

Le garçon lui sourit faiblement.

— Je vais essayer.

— Voilà qui est mieux. Nous allons jouer à un jeu.

Son instructeur sortit de sa poche un engin qui ressemblait à une boîte et l'ouvrit avec un claquement.

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est un « rabat-joie ». Voici sa place. — Il tripota la touche derrière l'écran. — Qui de nous contrôle les commandes au cas où il faudrait envoyer une bombe tout de suite ?

— Comment puis-je le savoir ? Enlève-le, ça m'énerve.

— C'est justement le principe du jeu. Je peux avoir le contrôle et toi, tu te bornes à faire semblant d'agir. Ou c'est peut-être *toi* qui as le

doigt sur la gâchette, et je suis simplement endormi sur mon siège. Je tripoterai la touche de temps en temps, mais tu ne sauras jamais dans quelle position elle est. Cependant quand il y aura de l'action, et il y en aura, je le sens, tu ne pourras être persuadé que c'est le bon vieux Jeri, avec sa jauge au bout des doigts, qui tient la situation en main. C'est peut-être toi qui devras nous sauver tous. Toi.

Thorby se sentit retourné à l'idée des hommes en attente et des bombes dans la chambre des missiles juste en dessous. Tous attendaient de lui qu'il résolve avec exactitude le problème inextricable de la vie et de la mort, avec un espace faussé, des vecteurs mobiles, et une géométrie complexe.

— Tu plaisantes, reprit-il à mi-voix. Tu ne vas pas me laisser les commandes. Le Capitaine t'écorcherait vif.

— C'est là où tu te trompes. Il arrive toujours le moment où un stagiaire fait son premier coup pour de vrai. Après, il est un aiguilleur... Ou un ange. Toutefois on ne te laisse pas te faire du souci à l'instant fatidique. Oh, non ! On te garde dans un état d'inquiétude constante. Maintenant voici les règles du jeu. Chaque fois que je dis : « Maintenant ! », tu dois deviner qui tient les commandes. Si tu réponds juste, je te dois un dessert ; si tu te trompes, c'est toi qui m'en dois un. « *Maintenant !* »

Thorby réfléchit rapidement.

— Moi, je suppose.

— Erreur. — Jeri souleva l'appareil. — Tu me dois un dessert. Nous avons de la tarte ce soir. J'en ai l'eau à la bouche. Mais tu dois répondre plus vite, tu es censé prendre des décisions au quart de seconde. Maintenant !

— Toi, toujours !

— Correct. Nous sommes à égalité. Maintenant !

— Toi !

— Non. Tu comprends ? C'est moi qui vais manger ta part. Je devrais laisser tomber pendant que je gagne. Ça va être bon ce soir ! Maintenant !

Quand Mata vint prendre la relève, Thorby avait perdu les desserts des quatre jours suivants.

— Nous reprendrons à ce résultat, sauf que je vais recueillir mon gain d'aujourd'hui. Mais j'ai oublié de te dire quel était le grand prix.

— Quel est-il ?

— Quand nous serons dans la situation réelle, nous parierons trois desserts. Après c'est fini, tu devineras et tout sera dit. On parie toujours plus sur les vrais coups.

Mata renifla.

— Es-tu en train d'essayer de le rendre nerveux, Bud ?

— Es-tu nerveux, Thorby ?

— Pas du tout !

— Arrête de t'inquiéter pour lui, sœurlette. Tu tiens bien les commandes dans tes petites mains sales ?

— Relève assurée.

— Viens, Thorby, allons manger. La tarte, ah !

Trois jours plus tard, ils étaient à égalité, mais uniquement parce que Thorby avait perdu la plupart de ses desserts. *Sisu* allait désormais beaucoup plus lentement, presque à la vitesse planétaire. Le soleil de Losian filtrait sur les grands écrans. Thorby conclut avec un regret très modéré qu'il n'aurait pas à faire ses preuves cette fois-ci.

Soudain la sirène d'alarme le fit se redresser sur son siège. Jeri était en train de parler, il tourna la tête brutalement, regarda l'affichage électronique. Ses mains se déplaçaient sur les touches.

— Réveille-toi, cria-t-il. C'est pour de vrai.

Thorby sortit de l'état de choc et se pencha sur son pupitre. Le globe analogique leur déversait des données ; la situation balistique s'était amorcée. Mon Dieu, comme il était proche ! Et comblait l'écart à toute allure ! Comment avait-il pu arriver aussi près sans être repéré ? Puis il cessa de réfléchir et se mit à chercher les réponses... Non, pas encore... mais bientôt... Est-ce que le bandit pouvait tourner un peu à cette pression et réduire son approche ?... Essayer un lancement dans un angle de six gravités présumées... Un missile pourrait-il l'atteindre ?... L'atteindrait-il s'il ne...

Il sentit à peine Mata lui effleurer l'épaule. Mais il entendit Jeri s'exclamer :

— Ne te mêle pas de ça, sœurlette ! Nous sommes là, nous sommes dessus !

Une lumière s'alluma sur le tableau de Thorby. Une sonnerie stridente retentit.

— Vaisseau ami, vaisseau ami ! Patrouille planétaire de Losian identifiée. Retournez aux postes de garde.

Thorby poussa un long soupir et se sentit déchargé d'un grand poids.

— *Continue !* hurla Jeri.

— *Comment ?*

— *Achève la manœuvre !* Ce n'est pas un vaisseau de Losian. *C'est un pirate !* Les Losians ne peuvent pas se déplacer ainsi ! Tu le tiens, mon gars, tu le tiens ! *Descends-le !*

Le garçon entendit le cri de frayeur poussé par la fille, mais il était de nouveau sur son problème. Fallait-il changer quelque chose ? Était-il encore à sa portée dans le rayon d'une manœuvre encore possible ? *Maintenant !* Il arma son tableau et laissa l'ordinateur donner l'ordre de lancement.

Il perçut vaguement la voix de Jeri qui semblait parler très

doucement :

— Missile envoyé. Je crois que tu l'as eu... Mais tu étais pressé. Tu devrais en lancer un autre avant d'être touché par leur rayon.

Thorby obéit automatiquement. Il n'avait pas le temps de réfléchir à une autre solution. Il ordonna à la machine d'envoyer un autre projectile dans le même angle de tir que le premier. Il vit alors que d'après son pupitre la cible n'était plus sous contrôle et conclut avec un étrange sentiment de vide intérieur que son premier missile l'avait détruit.

— C'est tout ! déclara Jeri. Maintenant !

— Quoi ?

— Qui l'a eu ? Toi ou moi ? Trois desserts.

— *Je* l'ai eu, répondit le garçon avec assurance.

Il décida en lui-même qu'il ne serait jamais vraiment un commerçant. Pour Jeri, cette cible ne représentait que des frakis. Ou trois desserts.

— Erreur. Cela me fait trois d'avance. J'ai eu peur et j'ai gardé les commandes. Evidemment les bombes étaient désarmées et les dispositifs de propulsion verrouillés dès que le Capitaine a donné le mot... Mais je n'ai pas eu le courage de risquer un accident avec un vaisseau ami.

— Un vaisseau *ami* !

— Bien sûr. Mais pour toi, Aiguilleur en Second Adjoint, c'était ton premier vrai coup... Comme je l'avais décidé.

Thorby commença à avoir le vertige. Mata reprit :

— Bud, tu n'es pas chic, tu ne devrais pas prendre ses desserts, tu as triché.

— C'est vrai, j'ai triché. Mais il est un aiguilleur qui a fait ses preuves. Et je ne vais pas me gêner pour recueillir mon prix. C'est de la glace ce soir !

THORBY ne resta pas longtemps Aiguilleur en Second Adjoint. Jeri devint stagiaire en astrogation. Mata prit la direction de la salle à tribord et Thorby fut nommé officiellement Aiguilleur en Second à Tribord, avec le droit de vie et de mort dans son index. Il n'aimait pas tellement cette idée.

Mais cet aménagement s'effondra tout aussi rapidement.

Losian est une planète habitée par des êtres non humains mais civilisés, et à l'abri des attaques au sol. Une surveillance défensive ne s'avérerait pas nécessaire. Tous les hommes purent donc quitter le vaisseau pour aller se distraire, de même les femmes. (Certaines d'entre elles n'étaient jamais sorties de l'astronef, sauf pour les Rassemblements des Familles, car elles avaient été acquises par *Sisu* comme filles à marier.)

Losian était la *première* terre étrangère que Thorby abordait, car Jubbul était en fait la seule planète dont il ait un souvenir précis. Il avait donc hâte de connaître cette nouvelle contrée. Mais le travail passait d'abord. Quand il fut confirmé au poste d'aiguilleur, on le transféra de l'aquiculture à une fonction subalterne vacante parmi les employés du Subrécargue. Cela augmenta son statut. Le commerce offrait plus de prestige que l'économie domestique. Théoriquement, il était désormais qualifié pour pointer la marchandise. En réalité, c'était un employeur supérieur à lui qui effectuait ce travail, pendant que Thorby, en compagnie de cousins de son âge et de tous les secteurs, exécutait les gros travaux. La cargaison était l'affaire de tous les hommes, car on ne laissait pas rentrer les déchargeurs à l'intérieur de *Sisu*, quitte à les payer pour rien.

Les Losiens ne connaissent pas la notion de tarif. Les caisses de feuilles de verga étaient délivrées à l'acheteur à l'extérieur même du vaisseau. Malgré les ventilateurs, la soute gardait leur odeur épicée et étouffante. Elle rappela à Thorby le temps lointain, des mois et des années-lumière plus tôt, où, fugitif en danger d'être raccourci, il s'était pelotonné dans une de ces caisses, tandis qu'un étranger ami le tirait

incognito des griffes de la police sargonaise.

Cela paraissait impossible. *Sisu* était sa maison. Même en songeant ainsi, il pensait dans la langue de la Famille.

Il se sentit soudain coupable en réalisant qu'il n'avait pas souvent pensé à Pop ces derniers temps. Était-il en train de l'oublier ? Non, non ! Il ne pourrait jamais oublier, rien... Le ton de sa voix, l'expression indifférente de son regard quand il était sur le point de faire un commentaire défavorable, les matins glacés quand ses os craquaient, sa patience inébranlable quoi qu'il arrive. Car, durant toutes ces années, Pop ne s'était jamais mis en colère contre lui. Non, c'est faux, il s'était fâché une fois.

— *Je ne suis pas ton maître !*

Pop était furieux cette fois-là. Thorby en avait été effrayé, il n'avait pas compris.

Maintenant, à travers le temps et l'espace, Thorby comprit soudain. Une seule chose pouvait le mettre hors de lui. Il avait été terriblement insulté par l'affirmation que Baslim l'Infirmes était le maître d'un esclave. Pop soutenait qu'un homme avisé ne pouvait être offensé, car la vérité n'était pas une insulte, et le mensonge ne valait pas la peine d'être pris en considération.

Pourtant la vérité l'avait blessé, car Pop avait bien été son maître. Il l'avait acheté à la vente aux enchères. Non, c'était absurde de penser cela ! Il n'avait jamais été l'esclave de Pop, il avait été son fils... Pop n'avait jamais agi envers lui comme un maître, même à l'époque où il lui donnait des claques parce qu'il faisait des bêtises. Pop... c'était Pop.

Thorby comprit alors que Pop détestait une seule chose : l'esclavage.

Il ne savait pas exactement pourquoi il en était si sûr, mais il en était intimement persuadé. Il n'arrivait pas à se rappeler ce que le vieil homme disait de l'esclavage en tant que tel. Mais il l'avait entendu déclarer que l'homme avait seulement besoin d'être libre dans son esprit.

— Hé là !

Le Subrécargue le dévisageait.

— Oui, monsieur ?

— Vas-tu déplacer cette caisse ou t'en faire un lit ?

Trois jours locaux plus tard, Thorby terminait juste sa douche ; il était sur le point de descendre à terre avec Fritz, lorsque le quartier-maître apparut.

— Le capitaine attend l'Employé Thorby Baslim Krausa chez lui.

— Tout de suite, Quartier-Maître, répondit le garçon, puis il ajouta quelque chose entre ses dents.

Il se dépêcha d'enfiler ses vêtements, fit un saut jusqu'à sa cabine

pour prévenir Fritz et se précipita vers les appartements du capitaine en espérant que le quartier-maître l'avait prévenu qu'il était en train de prendre une douche.

La porte était ouverte. Thorby s'adressa à lui dans les formes requises, mais l'homme leva la tête et le coupa.

— Bonjour, Fils, entre.

Le garçon changea tout se suite de ton, et utilisa le titre familial.

— Oui, Père.

— Je vais descendre à terre. Veux-tu venir avec moi ?

— Mon Capitaine ? Je veux dire, bien sûr Père ! Ce serait extra !

— Bien. Je vois que tu es prêt. Allons-y.

Il sortit d'un tiroir des morceaux de fil de fer tordu et les tendit au garçon.

— Voilà de l'argent de poche pour t'acheter un souvenir.

Thorby les examina.

— Qu'est-ce que ça vaut, Père ?

— Rien, une fois que nous aurons quitté Losian. Tu me rendras ce qui te restera pour que je le convertisse. Ils nous payent en thorium et en marchandises.

— Mais comment vais-je savoir combien il faut payer pour un objet ?

— Tu peux les croire sur parole. Ils ne trichent ni ne marchandent. Ils sont bizarres. Ce n'est pas du tout pareil sur Lotarf... Là-bas, si tu achètes une bière sans discuter pendant une heure, tu n'es pas dans le coup.

Thorby sentit qu'il comprenait mieux les Lotarfis que les Losiens. Ce n'était pas convenable d'acheter quelque chose sans la dose requise de discussion. Mais les frakis avaient des coutumes barbares, il fallait s'en accommoder. *Sisu* s'enorgueillissait de ne jamais entrer en litige avec des frakis.

— Viens. Nous parlerons en marchant.

Dans l'ascenseur qui les menait à terre, le garçon remarqua le vaisseau, voisin du leur : Libre-Commerçant *El Nido*, clan Garcia.

— Père, allons-nous leur rendre visite ?

— Non, j'ai vu le capitaine le premier jour.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Y aura-t-il des fêtes ?

— Oh, je me suis mis d'accord avec le capitaine Garcia pour nous dispenser des réceptions d'usage. Il a hâte de partir. Mais tu peux très bien aller les voir dans le cadre de tes fonctions. — Il ajouta : — Ça ne vaut, pourtant, presque pas la peine. Leur vaisseau ressemble à *Sisu*, en moins moderne.

— Je pensais aller voir leur ordinateur.

Ils étaient en bas et posèrent pied à terre.

— Je ne crois pas qu'ils te le montreront. Ils sont plutôt du genre

superstitieux.

Au moment où ils s'éloignaient du treuil, un bébé losien surgit à toute allure, leur tourna autour en reniflant leurs jambes. Le capitaine Krausa laissa la petite créature l'examiner, puis lui dit gentiment, en la repoussant doucement :

— Cela suffit.

La mère siffla pour la rappeler, la ramassa et lui flanqua une fessée. Le capitaine lui fit un signe de la main en l'appelant :

— Bonjour !

— Bonjour, Marchand, répondit-elle en Interlingua d'une voix aiguë et sifflante.

Elle mesurait les deux tiers de la taille de Thorby, se tenait sur quatre pattes et possédait en outre deux membres antérieurs. Le bébé se déplaçait sur les six. Tous deux étaient jolis, luisants et avaient des yeux perçants. Ils amusèrent le garçon et le déconcertèrent à peine avec leur double bouche, une pour manger, l'autre pour respirer et parler.

Krausa continua de parler.

— Tu as fait un bien joli coup avec le vaisseau losien.

Thorby rougit.

— Tu es au courant, Père ?

— Quelle sorte de capitaine serais-je si je ne le savais pas ? Oh, je sais ce qui t'ennuie. N'y pense plus. Si je te donne une cible, tu dois la toucher. C'est moi qui décides de couper les circuits, si on l'identifie comme un ami. Quand je tourne cet interrupteur béni, tu peux ordonner à l'ordinateur de tirer, les bombes sont désarmées, et le propulseur verrouillé. Le Chef ne peut plus actionner la touche-suicide. Alors même si tu m'entends arrêter la manœuvre, ou si tu es trop concentré pour m'entendre, cela ne fait rien. Va jusqu'au bout de ton problème, cela sert d'entraînement.

— Oh, je ne savais pas, Père.

— Jeri ne te l'a pas dit ? Tu as pourtant dû remarquer le bouton, le gros rouge à droite.

— Euh, je n'ai jamais été dans la Chambre de Contrôle, Père.

— Comment ? Il faut remédier à cela. Elle pourrait bien t'appartenir un jour. Rappelle-moi... Juste après être entrés dans la zone irrationnelle.

— Je le ferai.

Thorby était content à l'idée de pénétrer dans ce lieu mystérieux. Il était sûr que la moitié de ses parents n'y avaient encore jamais été. Mais il fut surpris de la remarque. Un ex-fraki pouvait-il être habilité à commander ? Un fils adoptif pouvait succéder aux postes de responsabilités, car quelquefois le capitaine n'avait pas de fils à lui. Mais un ex-fraki ?

— Je ne me suis guère occupé de toi, mon fils... Je ne t'ai pas donné l'attention que j'aurais dû donner au fils de Baslim. Mais j'ai une grande famille et si peu de temps à y consacrer. Es-tu bien traité ?

— Mais, bien sûr, Père !

— Hum... Je suis content de l'entendre. C'est... enfin, tu n'es pas né dans la Famille, tu sais.

— Je sais. Mais tout le monde est gentil avec moi.

— Tant mieux. J'ai eu de bons rapports sur toi. Tu sembles apprendre vite, pour un... Tu apprends très vite.

Avec amertume, Thorby termina mentalement la phrase de son père, mais le capitaine continuait :

— As-tu été dans la Salle du Réacteur ?

— Non, je ne suis entré qu'une fois dans la salle d'entraînement.

— Eh bien, c'est le moment d'y aller, pendant que nous sommes à terre. C'est plus sûr. En outre les prières et les purifications ne sont pas aussi longues. – Krausa s'arrêta. – Non, nous allons attendre que ton statut soit bien établi. Le Chef croit que tu pourrais faire un bon élément dans son secteur. Il s'est fourré l'idée stupide que tu n'auras jamais d'enfants, et il pourrait profiter de ta visite pour te mettre le grappin dessus. Ces ingénieurs !

Thorby comprit tout le discours, même le dernier mot. Les ingénieurs avaient la réputation d'être légèrement timbrés. On croyait ordinairement que les radiations provenant de l'étoile artificielle qui faisait fonctionner *Sisu*, ionisaient leurs cellules nerveuses. Vrai ou faux, les ingénieurs pouvaient commettre les pires infractions aux règles de l'étiquette et s'en tirer. Ils étaient tacitement déclarés « non coupables pour raison de folie », dès qu'ils avaient été exposés à plusieurs reprises aux périls de leur profession. L'Ingénieur Chef répondait même à Grand-mère.

Mais les ingénieurs subalternes n'étaient pas autorisés à surveiller la salle du réacteur, tant qu'ils étaient à même de concevoir des enfants. Ils prenaient soin de l'équipement auxiliaire et s'entraînaient à faire des gardes dans une salle reconstituée. La Famille faisait très attention à éviter des mutations pernicieuses, parce qu'elle était plus vulnérable aux dangers radioactifs que les habitants des planètes. On ne voyait jamais de mutations parmi eux. Ce que l'on faisait des bébés anormaux à la naissance était un mystère chargé d'un tabou si fort que Thorby n'en imaginait même pas la possibilité. Il savait seulement que ceux qui surveillaient le réacteur étaient des gens âgés.

Toutefois il n'avait pas particulièrement envie de procréer. Il vit simplement dans la remarque du capitaine une allusion au fait que l'Ingénieur Chef voyait en Thorby un postulant possible au poste glorieux de garde du réacteur. Cette idée le fascinait. Les hommes qui étaient aux prises avec les dieux fous de la physique nucléaire, avaient

un statut juste au-dessous de celui d'astrogateur... Et, selon eux, un rang plus élevé. Leur opinion était plus proche de la vérité que celle émise officiellement. Même un capitaine adjoint qui essayait d'user de sa supériorité vis-à-vis d'un garde du réacteur, pouvait très bien se retrouver à faire le pointage des stocks, tandis que l'ingénieur se reposerait à l'infirmerie et retournerait ensuite à ses chères occupations. Un ex-fraki pouvait-il aspirer si haut ? Etre un jour Ingénieur Chef et damer le pion à l'Officier Chef en toute impunité ?

— Père, reprit Thorby avec chaleur. L'Ingénieur Chef croit vraiment que je peux apprendre les rites de la salle du réacteur ?

— Ce n'est pas ce que j'ai dit ?

— Oui, mais... Mais pourquoi le croit-il ?

— Es-tu lent d'esprit ou extraordinairement modeste ? Un homme qui peut résoudre des problèmes d'angle de tir, est capable d'apprendre le génie atomique, et l'astrogation, ce qui est tout aussi important.

Les ingénieurs ne touchaient pas à la marchandise, ils se contentaient seulement de charger le tritium et le deutérium, et s'affairaient sur le port aux tâches qui les concernaient strictement. Ils ne s'occupaient pas de l'économie domestique du vaisseau. Ils...

— Père ? Je crois que j'aimerais bien être ingénieur.

— Vraiment ? Eh bien maintenant que tu le sais, tu peux t'empresser de l'oublier.

— Mais...

— Mais quoi ?

— Rien, rien du tout.

Krausa poussa un soupir.

— Mon fils, j'ai des obligations envers toi. J'essaie de les remplir le mieux que je peux.

Il réfléchit à ce qu'il pourrait dire au garçon. Mère avait fait remarquer que si Baslim avait voulu qu'il comprenne le message à transmettre, il l'aurait exprimé en Interlingua. Mais d'un autre côté, comme Thorby connaissait maintenant la langue de la Famille, il avait peut-être traduit le contenu pour lui-même.

— Thorby, sais-tu qui est ta famille ?

— Comment ? Ma famille, c'est *Sisu*, répondit-il étonné.

— Bien sûr ! Je veux dire celle que tu avais avant cela.

— Pop ? Baslim l'Infirmier ?

— Non, non ! Il était ton père adoptif comme moi. Sais-tu dans quelle famille tu es né ?

— Je ne crois pas en avoir jamais eu, répliqua-t-il tristement.

Krausa comprit qu'il avait rouvert une plaie et ajouta rapidement :

— Allons, mon fils, tu n'es pas obligé de copier toutes les réactions de tes compagnons. Si ce n'était avec les frakis, avec qui ferions-nous

du commerce ? Comment survivrions-nous ? Un homme a de la chance, s'il est né dans la famille, mais il n'y a rien de honteux dans le fait d'être né fraki. Chaque atome a sa raison d'exister.

— Je n'ai pas honte !

— Ne te fâche pas !

— Pardon. Je ne suis pas gêné par mes ancêtres. Je ne sais seulement pas qu'ils sont. Pour autant que j'en sache, ils pourraient bien être de la Famille.

Le capitaine fut stupéfait à son tour.

— Eh bien, mais c'est possible après tout... fit-il lentement.

La plupart des esclaves étaient achetés sur des planètes que les marchands respectables ne fréquentaient pas ou naissaient sur les terres de leur propriétaire... Mais un pourcentage lamentable représentait *les membres de la Famille* capturés par les pirates. Ce garçon... La Famille avait-elle perdu un vaisseau dans la période requise pour lui ? Il se demanda si au prochain Rassemblement, il n'arriverait pas à l'identifier à travers le fichier du Commodore ?

Mais même cela n'épuiserait pas les possibilités. Certains officiers chefs omettaient de déclarer les naissances tout de suite, et attendaient le prochain Rassemblement. Mère ne regardait pas à la dépense, lorsqu'il s'agissait d'envoyer un long message spatial pour faire enregistrer les nouveau-nés sur-le-champ. *Sisu* n'était jamais négligent.

Et si le garçon né dans la Famille n'avait jamais été déclaré au Commodore ? Quelle injustice de perdre son acte de naissance !

Un pensée s'insinua dans son esprit. Une erreur pouvait être corrigée de plusieurs façons. Si un Vaisseau Libre Commerçant avait été perdu... Mais il n'arrivait pas à s'en rappeler.

Il ne pouvait pas non plus en parler. Mais comme ce serait merveilleux de pouvoir donner une ascendance au garçon ! Si seulement... Il changea de sujet.

— Dans un sens, mon garçon, tu as toujours fait partie de la Famille.

— Euh ? Comment, Père ?

— Baslim l'Infirmier est un membre honoraire de la Famille.

— *Quoi ?* Est-ce possible ? De quel vaisseau ?

— De tous les vaisseaux. Il a été élu à un Rassemblement. Il y a très longtemps, il s'est produit une chose honteuse, Baslim y a remédié et toutes les Familles ont une dette à son égard. J'ai assez parlé. Dis-moi, as-tu déjà pensé au mariage ?

C'était vraiment la dernière chose à traverser l'esprit de Thorby. Il était beaucoup plus intéressé d'en savoir plus sur ce que Pop avait fait pour mériter l'honneur incroyable de devenir membre de la Famille. Mais il reconnut le ton qu'utilisait un aîné pour clore un sujet tabou.

— Eh bien, non, Père.

— Ta Grand-mère pense que tu commences à regarder de près les jeunes filles.

— Eh bien, Grand-mère ne se trompe jamais... Mais je ne l'avais pas réalisé.

— Un homme est incomplet sans une femme. Cependant je crois que tu es encore trop jeune. Amuse-toi avec toutes, mais ne pleure avec aucune. Et rappelle-toi nos coutumes.

Krausa pensait qu'il était lié par l'injonction du vieil homme : demander l'aide de l'Hégémonie pour trouver les origines du garçon. Ce serait gênant si Thorby se mariait avant que l'occasion se présente. Il avait toutefois beaucoup grandi ces derniers mois depuis son arrivée à bord du *Sisu*. A cette inquiétude venait s'ajouter le sentiment désagréable que son idée à moitié conçue de trouver (ou de fabriquer) une ascendance pour le garçon, était en contradiction avec ses obligations sacrées vis-à-vis de Baslim. Puis il eut une pensée réconfortante.

— Ecoute, mon fils ! Après tout, la femme qu'il te faut n'est peut-être pas à bord. Il n'y en a pas beaucoup pour toi dans le gynécée. Prendre femme, c'est une affaire grave. Elle peut te faire monter en grade ou ruiner ta carrière. Alors ne te presse pas. Au Grand Rassemblement, tu en rencontreras des centaines. Si tu en trouves une qui te plaît et qui ressens la même chose pour toi, j'en parlerai à ta Grand-mère. Si elle approuve, nous négocierons son échange. Nous serons généreux. Cela te convient-il ?

Cela remettait de façon rassurante le problème à plus tard.

— Oui, très bien, Père.

— J'ai assez parlé.

Krausa pensa gaiement qu'il pourrait vérifier le fichier pendant que Thorby rencontrerait « ces centaines de filles ». Ainsi il n'aurait pas besoin de repenser à son impératif vis-à-vis de Baslim avant de l'avoir fait. Le garçon pouvait très bien être né dans la Famille, en fait ses qualités incontestables rendait toute origine fraki presque impensable. Dans ce cas, les souhaits du vieil homme seraient exaucés plus complètement que si on les suivait à la lettre. Entre-temps, n'y pensons plus !

Ils effectuèrent la distance jusqu'à la limite de la communauté losienne. Thorby contempla les beaux vaisseaux brillants des Losiens et pensa avec un certain malaise qu'il s'était efforcé d'en détruire un. Puis il se rappela de ce qu'avait dit Père : un tireur n'avait pas à se préoccuper de la cible qu'on lui désignait.

Quand ils rentrèrent dans la circulation urbaine, il n'eut plus le temps de se soucier à ce sujet. Les Losiens n'utilisent pas de voitures, mais ne préfèrent pas davantage quelque chose de plus imposant

comme une chaise à porteurs. Ils se déplacent à pied deux fois plus vite qu'un homme en train de courir. Lorsqu'ils sont pressés, ils enfilent un engin qui fait penser à la poussée d'un réacteur. Quatre et parfois les six membres étaient recouverts de manches terminés par des patins. Sur le corps, une structure supportait un renflement pour le moteur (Thorby n'arrivait pas à en déterminer la nature). Revêtu de cet habit mécanique de clown, chacun devient un missile guidé, accélérant avec une désinvolture insouciant, dégageant une pluie d'étincelles, remplissant l'atmosphère de bruits assourdissants, virant au défi des lois du frottement, de l'inertie et de la gravité, doublant les autres à tout moment, et ne freinant qu'à la dernière minute.

Les piétons et les fous de la vitesse se mélangeaient démocratiquement, sans règles apparentes. Il ne semblait pas y avoir de limite d'âge aux permis de conduire et les petits Losiens n'étaient que des modèles réduits, et en plus dangereux encore, de leurs aînés.

Thorby se demanda s'il réussirait à retourner vivant dans l'espace.

Un Losien se dirigeait comme un éclair vers Thorby, du mauvais côté de la rue (il n'y avait pas de bon côté), s'arrêtait en hurlant pratiquement sur les pieds du garçon, et bondissait de côté en lui coupant la respiration, le tout sans jamais le toucher. Thorby sursautait de peur. Après avoir échappé douze fois à l'accident, il s'efforça d'imiter son père adoptif. Le capitaine Krausa fendait flegmatiquement la foule, visiblement persuadé que les conducteurs déchaînés le prendraient pour un objet immobile. Thorby eut le plus grand mal à rester calme, pourvu de cette seule conviction, toutefois elle paraissait marcher.

Le garçon n'arrivait pas à comprendre l'organisation de la ville. La circulation automobile et les piétons affluaient de toutes parts, sans respect des priorités : la convention entre la propriété privée et la rue publique ne semblait pas jouer. Au début, ils avancèrent le long de ce que Thorby qualifia de place, puis ils remontèrent une rampe à travers un immeuble qui ne semblait pas avoir de limites précises : pas de murs verticaux, pas de toit bien défini. Puis ils ressortirent, redescendirent, passèrent sous une arcade qui contournait un trou. Il était perdu.

Une fois pourtant il pensa qu'ils entraient dans une maison privée, car ils se frayèrent un chemin à travers ce qui semblait être une réception. Mais les invités se bornèrent à s'effacer pour les laisser passer. Enfin Krausa s'arrêta.

— Nous y sommes presque. Mon fils, nous allons visiter les frakis qui ont acheté notre cargaison. Cette rencontre va réparer le mal causé par la tractation. Il m'a offensé en m'offrant de payer, mais nous allons redevenir amis.

— Il ne va pas nous payer ?

— Que dirait ta Grand-mère ? Nous avons déjà été payés, mais maintenant nous allons la lui donner gratuitement, et il va me donner le thorium à cause de mes beaux yeux bleus. Leurs usages ne permettent pas quelque chose d'aussi vulgaire que la vente.

— Ils ne font pas de commerce entre eux ?

— Si, bien sûr. Mais en théorie, un fraki donne à un autre ce dont il a besoin, et c'est un pur hasard s'il s'avère que l'autre a de l'argent sur lui qu'il a hâte d'offrir au premier comme cadeau, et que les deux présents s'équilibrent. Ils sont très rusés. Tu ne tireras jamais d'eux un crédit supplémentaire.

— Mais alors pourquoi toute cette mise en scène ?

— Mon fils, si tu te poses des questions sur la manière dont les frakis se comportent, tu vas devenir fou. Quand tu es sur leur planète, fais comme eux... Et tu feras de bonnes affaires. Maintenant, écoute. Nous allons prendre un repas d'amitié... Seulement ils ne peuvent pas le faire, sinon ils vont perdre la face. C'est pourquoi il y aura un écran entre nous. Tu dois être présent, parce que le fils du Losien sera là aussi, excepté que c'est une fille. Le fraki que je vais voir, est en fait une mère et non un père. Leurs hommes vivent dans un genre de gynécée... je crois. Mais tu remarqueras que lorsque je parlerai à travers l'interprète, j'utiliserai le genre masculin.

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils connaissent suffisamment nos coutumes pour savoir que le genre masculin signifie le chef de la maison. C'est logique d'ailleurs si tu y regardes de près.

Thorby était perplexe. Qui était le chef de la Famille ?

Père ? Ou Grand-mère ? Evidemment, quand l'Officier Chef donnait un ordre, elle le signait « par ordre du Capitaine », mais c'était seulement parce que... Non, enfin bref...

Le garçon se mit soudain à soupçonner que les coutumes de la Famille pouvaient être illogiques par endroits. Mais le capitaine poursuivait :

— Nous ne mangerons pas vraiment avec eux, c'est encore un jeu fictif. On te servira un liquide vert visqueux. Tu le porteras simplement à tes lèvres sans boire, il te brûlerait le gosier. En dehors de cela... – Krausa fit une pause pendant qu'un de ces phénomènes losiens évitait le bout de son nez. – En dehors de cela, écoute bien ce qui est dit, de façon à être averti pour la prochaine fois. Oh oui ! Après que j'aurai demandé l'âge du fils de mon hôte, on te demandera le tien. Tu répondras « quarante ans ».

— Pourquoi ?

— Parce que c'est un âge respectable, dans leurs années, pour un fils qui accompagne son père.

Ils arrivèrent et pourtant cela semblait se passer encore en public.

Ils s'accroupirent en face de deux Losiens, pendant qu'un troisième se tenait blotti non loin. L'écran entre eux avait la taille d'un mouchoir, et Thorby pouvait voir par-dessus. Il essaya de regarder, d'écouter, et d'apprendre, mais le trafic ne cessa pas un instant tant autour et entre eux, dans un vacarme infernal.

Leur hôte commença par accuser Krausa de l'avoir fourvoyé. L'interprète était pratiquement incompréhensible, mais il révéla une maîtrise surprenante des injures en Interlingua. Thorby ne pouvait en croire ses oreilles et s'attendait à voir Père partir sur-le-champ ou bien devenir violent.

Mais le capitaine écouta calmement, puis répondit avec une rhétorique fleurie, en accusant le Losien de tous les crimes du maquignonnage au carottage en passant par le trafic illicite dans l'espace.

Ceci plaça l'entretien dans une atmosphère de cordialité. Le Losien leur fit cadeau du thorium qu'il avait déjà payé, puis offrit ses fils et tout ce qu'il possédait.

Le capitaine Krausa accepta et lui donna *Sisu* avec tout ce qu'il contenait.

Les deux parties rendirent généreusement les présents. Ils restèrent sur un *statu quo*, en gardant comme symbole de leur amitié ce que chacun avait désormais : les Losiens des centaines de kilos de feuilles de verga, le Commerçant des lingots de thorium. Tous deux s'accordèrent sur le fait que les cadeaux étaient sans valeur, mais précieux pour des raisons sentimentales. Dans un élan d'émotion, le Losien donna son fils, et Krausa offrit Thorby en retour. S'ensuivirent les investigations d'usage. On apprit que chacun des deux était trop jeune pour quitter le nid familial.

Ils sortirent du dilemme en échangeant les prénoms des fils. Thorby se trouva propriétaire d'un nom qu'il ne voulait ni ne pouvait prononcer. Puis ils « mangèrent ».

La chose verte dégoûtante était non seulement imbuvable, mais en outre irrespirable ; Thorby se mit à tousser quand elle brûla ses narines. Le capitaine lui lança un regard désapprouvateur.

Après cela ils partirent. Pas de salutations, ils s'en allèrent tout simplement. Krausa reprit d'un air songeur en avançant comme un somnambule dans une circulation tous azimuts :

— Des braves gens, pour des frakis. Jamais de discussions vives et avec ça tout à fait honnêtes. Je me demande souvent ce que l'un d'entre eux ferait si je le prenais au mot pour ces fameux cadeaux. Il paierait probablement.

— Pas vraiment !

— N'en sois pas si sûr. Je pourrais t'échanger contre ce petit Losien.

Thorby ne dit plus mot.

Les affaires terminées, le capitaine aida son fils à faire des emplettes et à visiter, ce qui soulagea le garçon, car il ne savait pas quoi acheter, ni comment rentrer au vaisseau. Son père adoptif l'emmena dans un magasin où on comprenait l'Interlingua. Les Losiens fabriquent toutes sortes de choses d'une extrême complexité. Thorby ne reconnut rien de ce qu'il connaissait. Conseillé par Krausa, il choisit un petit cube verni, qui, une fois agité, montrait des scènes losiennes à l'infini. Il offrit au marchand ce qu'il possédait comme argent. Celui-ci prit un fils de fer et de la monnaie sur un collier de pièces. Puis il donna à Thorby son magasin avec tout son contenu.

Le garçon, à travers son père, exprima ses regrets de ne pouvoir offrir que ses services pour le reste de sa vie. Ils se tirèrent de ce mauvais pas avec des insultes polies.

Thorby se sentit réconforté quand ils atteignirent la base de lancement et qu'il vit les contours familiers de *Sisu*.

Quand il regagna sa cabine, il y trouva Jeri assis les pieds sur la table et les mains derrière la tête, qui leva les yeux vers lui sans sourire.

— Salut, Jeri !

— Salut, Thorby.

— Tu es descendu à terre ?

— Non.

— Moi si. Regarde ce que j'ai acheté ! – Thorby lui montra le cube magique. – Tu l'agites et chaque image est différente.

Jeri regarda une image et le lui rendit.

— Très intéressant.

— Jeri, pourquoi fais-tu la tête ? Tu es malade ?

— Non.

— Crache le morceau.

Jeri posa les pieds par terre, et regarda le garçon.

— Je reviens dans la salle de l'ordinateur.

— Comment ?

— Oh, je ne descends pas en grade. Juste le temps d'entraîner quelqu'un d'autre.

Thorby sentit un frisson glacé le transpercer.

— J'ai été rétrogradé ?

— Non.

— Alors qu'est-ce que cela signifie ?

— Mata a été échangée.

MATA échangée ? Partie pour toujours ? La petite Mattie avec ses yeux graves et son rire joyeux ? Thorby eut un élan de tristesse, et réalisa avec étonnement qu'il en était réellement affecté.

— Je ne te crois pas !

— Ne sois pas stupide.

— Quand ? Où est-elle partie ? Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

— Elle doit être sur *El Nido*, selon toute apparence. C'est le seul vaisseau de la Famille dans le port. Elle est partie il y a une heure environ. Je ne te l'ai pas dit parce que je ne savais pas que cela se préparait... Avant d'être convoqué chez Grand-mère pour lui dire au revoir. – Jeri fronça les sourcils. – Cela devait arriver un jour... Mais je pensais que Grand-mère la garderait aussi longtemps qu'elle resterait un bon traqueur.

— Mais alors, pourquoi, Jeri ? *Pourquoi ?*

Jeri se leva et ajouta d'un ton glacial :

— Ortho-Oncle Adoptif, j'ai assez parlé...

Thorby le repoussa sur son siège.

— Tu ne vas pas t'en tirer comme cela. Je ne suis ton « oncle » que par ce qu'ils ont déclaré que je l'étais. Mais je reste toujours l'ex-fraki à qui tu as appris à se servir de l'ordinateur, nous le savons tous les deux. Parlons d'homme à homme. Crache le morceau, enfin !

— Ça ne va pas te plaire.

— Ça ne me plaît pas maintenant ! Mattie partie... Ecoute Jeri, il n'y a personne ici pour nous entendre. Dis-moi de quoi il s'agit. Je n'en ferai pas une affaire de famille, je te le promets sur l'acier de *Sisu*. Personne ne saura jamais rien de ce que tu me diras.

— Grand-mère pourrait être en train d'écouter.

— Si c'est le cas, je t'ai ordonné de parler, et tu seras sous ma responsabilité. Mais elle n'écouterà pas, c'est l'heure de sa sieste. Alors, tu peux y aller.

— D'accord. – Son neveu lui jeta un regard amer. – Tu l'auras voulu. Tu es sûr que tu n'as pas la moindre idée de la raison pour

laquelle Grand-mère a renvoyé ma sœur de ce vaisseau ?

— Euh ? Non, aucune... Sinon je ne te le demanderais pas.

Jeri émit un grognement d'impatience.

— Thorby, je savais déjà que tu étais simple d'esprit, mais j'ignorais qu'en plus tu étais sourd, aveugle et muet.

— Epargne-moi les compliments flatteurs et dis-moi de quoi il s'agit.

— C'est toi, la raison du départ de Mata. Toi.

Jeri le regarda avec dégoût.

— *Moi ?*

— Qui d'autre ? Qui joue toujours avec elle au jeu de paume ? Qui l'accompagne voir des films ? Quel nouveau parent s'affiche tout le temps avec une fille de sa propre moitié ? Je vais t'aider. Son nom commence par un T.

Thorby devint blanc comme un linge.

— Jeri, je n'y avais jamais pensé.

— Tu es bien le seul sur ce bateau. – Il haussa les épaules. – Je ne m'en prends pas à toi. C'était de sa faute. Elle te courait après, pauvre imbécile ! Mais je n'arrive pas à comprendre comment tu ne t'es douté de rien. J'ai pourtant essayé de te faire comprendre.

Thorby était aussi profane en cette matière qu'un oiseau en balistique.

— Je ne peux pas le croire.

— Peu importe... Tout le monde l'avait remarqué. Toutefois vous auriez pu vous en tirer, si votre relation était restée ouverte, innocente. De toute façon, je vous surveillais de trop près pour qu'il puisse se passer quoi que ce soit. Mais sœurlette a perdu la tête.

— Comment cela ?

— Elle a fait quelque chose qui a décidé Grand-mère à se défaire d'un aiguilleur de première classe. Elle est allée la voir et lui a demandé d'être adoptée par l'autre moitié de la Famille. Dans sa cervelle d'oiseau, elle avait pensé que, puisque tu avais été adopté, cela n'avait pas d'importance qu'elle soit ta nièce. Il suffisait de déplacer les choses et elle pourrait t'épouser. – Jeri grogna. – Si tu avais été adopté par l'autre branche, elle aurait pu y arriver. Mais il fallait vraiment qu'elle soit complètement malade pour croire un instant que Grand-mère (*Grand-mère !*) accepterait quelque chose d'aussi scandaleux.

— Mais... Enfin, en réalité nous ne sommes pas parents. Je n'avais pas l'intention de l'épouser...

— Oh, dégage ! Tu me fatigues.

Thorby erra en broyant du noir. Il n'avait pas envie de retourner affronter Jeri. Il se sentit perdu, isolé, troublé. La Famille semblait si

étrange, ses comportements si difficiles à comprendre, comme ceux des Losiens.

Mata lui manquait, comme jamais auparavant. Elle avait été quelque chose d'agréable en plus de la routine quotidienne : des trois repas par jour et de toutes les commodités dont il avait pris l'habitude sur *Sisu*. Maintenant elle lui manquait.

Eh bien, si c'était ce qu'elle désirait, pourquoi ne l'avaient-ils pas laissée faire ? Il n'y avait pas pensé, bien sûr... Mais puisqu'il fallait à tout prix se marier, Mata ne serait pas plus mal qu'une autre. Il l'aimait bien.

Enfin, il se rappela de la seule personne à qui il pouvait confier ses soucis : le docteur Mader.

Il gratta à sa porte et entendit une voix pressée lui dire d'entrer. Elle était agenouillée, toutes ses affaires éparpillées alentour, avec de la poussière sur le nez et les cheveux en bataille.

— Oh, Thorby, je suis contente que tu sois venu. On m'a dit que tu étais descendu à terre, et j'avais peur de te manquer.

Elle parlait en Anglais Systématique.

— Tu voulais me voir ?

— Pour te dire au revoir. Je retourne chez moi.

— Oh.

Thorby ressentit le même pincement au cœur que précédemment, quand Jeri lui avait annoncé le départ de Mata. Une vague de tristesse l'envahit soudain, il repensa à Pop. Mais il se reprit et dit :

— Je suis désolé. Tu vas me manquer.

— Toi aussi, tu vas me manquer. Tu es la seule personne sur ce grand vaisseau avec laquelle je me sens à l'aise... Ce qui est curieux, étant donné la différence de nos origines. Je regretterai nos conversations.

— Moi de même, acquiesça Thorby d'un air malheureux. Quand pars-tu ?

— *El Nido* s'envole demain. Mais je dois monter à bord ce soir. Je n'ose pas manquer le décollage, sinon je ne pourrais peut-être pas rentrer chez moi avant des années.

— *El Nido* passe par ta planète ?

Un projet fantastique commença à se dessiner dans son esprit.

— Oh, non ! Il ne va que jusqu'à Taf Beta VI. Mais un vaisseau courrier de l'Hégémonie assure un service là-bas, alors je pourrai rentrer. L'occasion est trop belle pour la rater.

Le projet s'effondra dans l'esprit de Thorby. De toute façon, il était absurde. Si lui il avait peut-être envie de tenter sa chance sur une planète étrange, Mata n'était pas fraki.

Le docteur Mader continua :

— L'Officier Chef a tout arrangé. – Elle sourit ironiquement. – Elle

est contente de se débarrasser de moi. Je ne croyais pas qu'elle y arriverait, étant donné la difficulté à me faire accepter sur *Sisu*. Mais je crois qu'elle avait un argument de poids pour conclure le marché. De toute façon je peux y aller... A la condition expresse que je reste dans le gynécée. Cela m'est égal. Je vais passer le temps à étudier mes documents.

Le mot « gynécée » rappela à Thorby le fait que Margaret aurait l'occasion de voir Mata. Il se mit à lui expliquer avec embarras la raison de sa visite. Le docteur Mader l'écouta gravement, toujours occupée à faire ses paquets.

— Je sais, Thorby. J'ai peut-être entendu cette triste histoire bien avant toi.

— Margaret, n'as-tu jamais rien entendu de plus bête ?

— Oui, fit-elle en hésitant. Beaucoup d'autres choses... plus bêtes encore.

— Mais il n'y avait rien de mal à cela ! Si c'était ce que Mata voulait, pourquoi Grand-mère ne lui a-t-elle pas permis ?... Au lieu de la renvoyer parmi des étrangers. Je... Enfin, j'aurais bien fini par m'y habituer.

La femme fraki sourit.

— Voilà les propos amoureux les plus étranges que j'aie jamais entendus.

— Pourrais-tu lui faire parvenir un message de ma part ?

— Si tu veux lui déclarer un amour éternel ou quelque chose de semblable, ne le fais pas. Ta Grand-mère a agi au mieux dans l'intérêt de son arrière-petite-fille ; elle l'a fait rapidement avec gentillesse et intelligence, et cela contre l'intérêt immédiat de *Sisu*, vu les qualités de combattante de Mata. Mais ta Grand-mère s'est montrée à la hauteur du poste qu'elle occupe. Je l'admire enfin. Entre nous, je n'ai jamais pu sentir cette vieille peau. — Elle se mit soudain à sourire. — Dans cinquante ans, Mata prendra le même genre de décision. Le clan de *Sisu* est sauf.

— Je veux être pendu si je comprends quelque chose à tout cela !

— Parce que tu es presque aussi fraki que moi... Et tu n'as pas ma formation. La plupart des choses ne sont vraies ou fausses que selon leur contexte, peu de choses sont bonnes ou mauvaises en elles-mêmes. Cette règle de l'exogamie qui régit la vie de la Famille, tu penses que c'est juste une manière de prévenir les mutations ; c'est en réalité ce que l'on vous apprend à l'école du vaisseau.

— Bien sûr, c'est pour cette raison que je ne vois pas...

— Un instant. Alors tu ne comprends pas pourquoi ta Grand-mère s'y oppose ? Mais il est essentiel que les Familles se marient entre vaisseaux, pas seulement à cause des gènes, c'est une question secondaire, mais parce qu'un vaisseau est trop petit pour être une

culture stable. Les idées et les comportements doivent être brassés aussi, sinon *Sisu* et toute sa civilisation sont condamnés à disparaître. Ainsi la tradition est protégée par le tabou le plus fort possible. La « moindre » infraction au tabou équivalait à une brèche de même envergure dans le vaisseau, qui serait désastreuse si des mesures rigoureuses ne sont pas prises. As-tu compris cela maintenant ?

— Eh bien... Non, je ne crois pas.

— Je ne pense pas que ta Grand-mère le comprenne davantage. Elle sait seulement ce qui est bon pour sa famille et agit carrément avec courage. Veux-tu toujours envoyer un message ?

— Oh, peux-tu dire à Mata que je suis désolé de n'avoir pu lui dire au revoir ?

— Hum, oui. J'attendrai un peu.

— D'accord.

— Et toi, tu te sens mieux ?

— Euh, je crois... Si tu dis que c'est mieux ainsi pour Mata. – Enfin il déclara ce qu'il avait sur le cœur : – Mais, Margaret, je ne comprends pas ce qui se passe en moi ! Je croyais avoir saisi le fond des choses. Maintenant toutes mes convictions sont ébranlées. Je me sens comme un fraki. Je n'apprendrai jamais à être un Commerçant.

La femme prit une expression affligée.

— Tu étais libre avant. C'est une habitude difficile à perdre.

— Comment ?

— Tu as subi de violentes dislocations, Thorby. Ton premier père adoptif, Baslim le Sage, t'a acheté comme esclave, a fait de toi son fils et un homme libre comme lui. Ton deuxième père adoptif, avec les meilleures intentions du monde, t'a adopté comme son fils et a fait de toi un esclave.

— Mais, Margaret ! protesta le garçon. Comment peux-tu dire une chose pareille ?

— Si tu n'es pas un esclave, qu'es-tu alors ?

— Eh bien, je suis un Libre Commerçant. Enfin c'est ce que Père voulait, si j'arrive à me débarrasser de mes habitudes de fraki. Mais je ne suis pas un esclave. La Famille est *libre*. Nous sommes tous libres.

— Tous oui... Mais pas chacun de vous.

— Que veux-tu dire ?

— La Famille est libre. C'est leur principale fierté. N'importe lequel d'entre eux te dira que c'est la liberté qui fait la différence entre eux et les frakis. La Famille est libre de parcourir les étoiles sans être jamais enracinée nulle part. Si libre que chaque vaisseau est un Etat souverain, qui ne demande rien à personne, va où il veut, ne se bat contre personne, n'implore la protection de personne, ne coopère que si cela l'arrange. Oh, la Famille est libre. Cette vieille Galaxie n'a jamais contemplé autant de liberté. Une civilisation de moins de cent

mille personnes réparties sur un quart de milliard d'années-lumière au carré et absolument libres d'aller n'importe où n'importe quand. Il n'y en a encore jamais eu et il n'y en aura sans doute jamais plus. Libre comme le ciel... Plus libre que les étoiles qui ont une trajectoire à suivre. Ah, oui, la Famille est libre. — Elle fit une pause. — Mais à quel prix ?

Thorby cligna des yeux d'étonnement.

— Je vais te le dire. Pas au prix de la pauvreté. La Famille jouit du niveau de vie le plus élevé de toute l'histoire. Les profits de votre commerce sont fantastiques. Ni au prix de la santé physique ou mentale. Je n'ai jamais vu de communauté où l'on rencontre si peu de maladies. Vous n'avez pas payé non plus en sacrifiant votre bonheur ou votre amour-propre. Vous êtes heureux, satisfaits de vous-mêmes. Votre orgueil démesuré dépasse les bornes ; vous avez évidemment de quoi être fiers. Mais ce que vous avez payé pour votre incomparable liberté... c'est la liberté elle-même. Non, je ne fais pas un jeu de mots. La Famille est libre... A condition que chacun d'entre vous perde sa liberté individuelle. L'Officier Chef et le Capitaine ne font pas exception. Ils sont peut-être encore les moins libres de tous.

Ces paroles semblaient à Thorby outrageantes.

— Comment peut-on être libre et ne pas l'être à la fois ? protesta-t-il.

— Demande à Mata. Tu vis dans une prison d'acier avec le droit d'en sortir peut-être quelques heures seulement, parfois pas avant plusieurs mois. Vos règles sont plus strictes que dans n'importe quelle prison. Ces lois sont censées vous rendre tous heureux, et ça marche, mais cet aspect est accessoire. Ce sont des ordres auxquels il faut obéir. Tu dors où on te l'ordonne, tu manges quand on te l'ordonne et ce qui t'est présenté. Peu importe que ce soit bon ou agréable. Le fait est que tu n'as pas le choix. On te dit ce que tu dois faire dans quatre-vingt-dix pour cent des cas. Tu es tellement lié par des règles que pratiquement tout ce que tu dis appartient à un rituel préétabli. Tu pourrais à la limite passer toute une journée sans prononcer une parole qui ne soit inscrite dans les Lois de *Sisu*. C'est vrai ou non ?

— Oui, mais...

— Il n'y a pas de « mais ». Quels sont les gens aussi dépourvus de liberté ? Les esclaves ? Trouves-tu un mot plus adéquat ?

— Mais nous ne pouvons pas être vendus !

— L'esclavage a souvent existé sous une forme telle que les esclaves n'étaient ni achetés ni vendus, mais simplement hérités. Comme sur *Sisu*. Être un esclave ne signifie pas forcément avoir un maître, sans espoir d'en changer. Vous autres, esclaves, qui vous appelez la Famille, vous ne pouvez même pas espérer l'affranchissement.

— Alors tu penses que c'est cela qui ne me convient pas, fit-il en se renfrognant.

— Je crois que ton collier d'esclave t'irrite d'une façon qui ne gêne pas tes compagnons, car ils sont nés avec les leurs, alors que toi, tu as été libre avant. – Elle regarda ses affaires. – Il faut que j'emmène tout ceci sur *El Nido*. Veux-tu m'aider ?

— Avec plaisir.

— N'espère pas rencontrer Mata.

— Je n'y pensais pas. – Il mentait. – Je veux t'aider. Je suis désolé de te voir partir.

— Franchement, je ne suis pas mécontente de m'en aller... Mais je suis triste de te dire au revoir. – Elle hésita. – Je voudrais t'aider. Une anthropologue ne devrait jamais s'en mêler. Mais je m'en vais et tu ne fais pas vraiment partie de la culture que j'étudiais. Veux-tu l'avis d'une vieille femme ?

— Mais, tu n'es pas vieille !

— Encore un discours galant. Je suis grand-mère. L'Officier Chef serait stupéfaite de m'entendre réclamer ce titre. Je pensais que tu arriverais à t'adapter à cette prison. Maintenant je n'en suis plus sûre. On oublie difficilement la saveur de la liberté une fois qu'on y a goûtée. Si tu décides que tu ne peux plus supporter cette situation, attends que le vaisseau atterrisse sur une planète démocratique, libre et peuplée d'humains. A ce moment-là, descends à terre et cours ! Mais fais-le avant que Grand-mère décide de te faire épouser une jeune fille, parce qu'après cela, tu es perdu !

DE Losian à Finster, de Finster à Toth IV, de Toth IV à Woolamurra, *Sisu* faisait des sauts de puce autour d'un espace de neuf cents années-lumière de diamètre, dont le centre était la Terre légendaire, le berceau de l'humanité. *Sisu* n'avait jamais été sur la Terre. La Famille opérait dans des zones où les profits étaient substantiels, les protections douanières inexistantes, et où un homme pouvait marchander sans être entravé par des règlements pointilleux.

Dans l'histoire du vaisseau, on affirmait que le premier *Sisu* avait été construit sur la Terre, et que le premier capitaine Krausa y était né (dites-le tout bas) fraki. Mais six bateaux avaient été construits et usés depuis lors et l'histoire de *Sisu* était vraie dans son essence, les faits importaient peu. Le vaisseau dont l'acier protégeait désormais le sang, était enregistré à New Finlandia, Shiva III... un autre port où il ne se rendait jamais, mais dont les taxes valaient la peine d'être payées pour avoir légalement le droit de circuler dans l'univers civilisé en quête de profit. Shiva III était très compréhensive sur les besoins des Libres Commerçants, et pas tracassière du tout pour les contrôles, les rapports, et le reste, à condition que les négligences soient réparées en payant des amendes. Beaucoup de vaisseaux trouvaient cette immatriculation commode.

Sur Finster, Thorby apprit une nouvelle pratique commerciale. Les frakis indigènes, que la science connaissait sous une dénomination pseudo-latine et que la Famille appelait « ces satanés lourdauds », vivaient en symbiose télépathique avec des créatures semblables à des lémures, munies de mains fines et particulièrement osseuses. La « télépathie » est une conclusion. On croyait que les créatures lentes, monstrueuses et dominatrices fournissaient les cerveaux, tandis que les lémuriens se bornaient à exécuter.

La planète offrait des pierres précieuses merveilleusement travaillées, du cuivre brut, et une herbe dérivée d'un alcaloïde utilisée en psychothérapie. Ce qu'ils pouvaient proposer d'autre restait matière à conjectures, car les indigènes ne possédaient aucun langage, ni écrit

ni oral. Cela rendait la communication difficile.

C'est ainsi que Thorby apprit un nouveau procédé. Ils utilisaient l'enchère silencieuse inventée par les commerçants phéniciens quand les rivages de l'Afrique ne faisaient pas encore partie du monde connu.

On plaçait en tas autour de *Sisu* ce que les commerçants avaient à offrir : les métaux durs dont les indigènes avaient besoin, des horloges éternelles dont ils avaient appris à avoir besoin, et d'autres produits que la Famille espérait leur apprendre à réclamer. Puis les hommes rentraient.

— On va tout laisser là en tas ? demanda Thorby à l'Employé Supérieur Arly Krausa-Drotar. Si vous le faisiez sur Jubbul, vous n'auriez pas encore tourné le dos que tout aurait disparu.

— Tu ne les as pas vus monter le canon ce matin ?

— J'étais dans la soute inférieure.

— Il est monté et armé. Ces créatures n'ont aucune moralité, mais elles sont intelligentes, et aussi honnêtes qu'un caissier, si son patron le surveille.

— Que va-t-il se passer maintenant ?

— Nous attendons. Ils regardent la marchandise. Après un jour ou deux... ils empilent leurs produits à côté des nôtres. Nous attendons. Peut-être vont-ils augmenter leurs tas. Peut-être vont-ils tout déplacer et nous offrir autre chose... Et parfois en voulant être trop malins, nous manquons quelques chose que nous désirions. Ou peut-être nous prenons une de nos piles et nous la partageons en deux pour indiquer que nous aimons la marchandise, mais pas le prix.

« Ou alors nous ne la voulons à aucun prix. Alors nous plaçons nos tas devant quelque chose qu'ils proposent et qui nous plaît. Mais nous ne touchons pas encore à leur marchandise. Nous attendons.

« Finalement plus personne n'a rien bougé après quelque temps. Alors, là où le prix nous plaît, nous embarquons leurs produits et laissons les nôtres. Ils viennent et emmènent notre titre de paiement. Puis nous ramenons notre marchandise quand le prix n'est pas bon. Ils reprennent ce que nous avons rejeté.

« Mais les choses n'en restent pas là. Maintenant les deux parties savent ce que l'autre veut et ce qu'elle est prête à payer. Ils commencent à faire des offres, et nous à leur proposer ce que nous savons qu'ils vont accepter. Nous effectuons d'autres échanges. Après cette deuxième opération, nous nous sommes débarrassés de ce qu'ils désirent pour des produits que nous voulons à un prix qui satisfait tout le monde. Sans ennui. Je me demande si nous faisons mieux sur les planètes où nous pouvons discuter ?

— Oui, mais cela fait perdre beaucoup de temps, n'est-ce pas ?

— Y a-t-il autre chose dont nous sommes plus fournis ?

Cette vente au ralenti se passa sans accroc pour les articles qui

avaient déjà une valeur établie. Les affaires étaient plus inégales pour les objets testés pour la première fois. Ceux qui avaient semblé plaire aux Losiens ne marchaient pas avec les Finstériens. Six grosses de couteaux pliants prévues pour Woolamurra furent payées au prix fort. Mais l'article vedette n'était pas un produit à proprement parler.

Grand-mère Krausa, bien que grabataire, ordonnait de temps en temps qu'on la porte pour des tournées d'inspection. Il en ressortait toujours une victime. Juste avant l'arrivée sur Finster, son courroux convergea sur la crèche et les quartiers des célibataires. Son œil tomba d'abord sur un lot de livres d'images criards. Elle les fit confisquer. C'était de la « camelote de fraki ».

Quand on passa le mot qu'elle n'avait l'intention de ne frapper que la crèche, le gynécée et les cuisines, elle inspecta les cabines des célibataires. Ils n'eurent pas le temps de cacher leurs photos de pin-up.

Grand-mère était choquée ! Non seulement les photos allèrent rejoindre les bandes dessinées, mais on procéda à une fouille systématique pour trouver les revues où elles avaient été découpées. On envoya la contrebande aux techniciens pour qu'ils livrent les identités en particules élémentaires.

Le Subrécargue les vit et eut une idée ; ils les joignit à la marchandise à l'extérieur du vaisseau.

Des bijoux locaux curieusement travaillés apparurent à côté des vieux papiers : des chrysobéryls, des grenats, des opales et des quartz.

Le Subrécargue vit les bijoux et envoya un mot au capitaine Krausa.

Les journaux et les revues furent redistribués et offerts séparément. Encore des bijoux.

On détacha les pages, et on les plaça une par une séparément. Un accord fut conclu : une page colorée contre une pierre précieuse. A ce moment-là, les célibataires qui avaient réussi à cacher leurs chères photos considérèrent que le patriotisme et l'instinct des affaires l'emportaient sur la possession. Après tout, ils pourraient toujours se réapprovisionner au prochain port civilisé. La crèche fut ratissée pour trouver d'autres bandes dessinées.

Pour la première fois dans l'histoire, les bandes dessinées et les revues de pin-up rapportèrent plusieurs fois leurs poids en pierres précieuses.

Après Toth IV, ils arrivèrent sur Woolamurra. A chaque départ, ils se rapprochaient du Grand Rassemblement des Familles. Une fièvre de carnaval s'était emparée du vaisseau. Des membres de l'équipage étaient exemptés de leur travail pour pratiquer leur instrument de musique. Les gardes furent réorganisées pour permettre aux quatuors de répéter ensemble. On forma une table d'entraînement pour les athlètes qui furent aussi exemptés de toute tâche sauf de celle à leurs

postes de combat, de façon à ce qu'ils s'exercent jusqu'à l'épuisement total. Les migraines et les mouvements d'humeur se multiplièrent à cause des projets de réception qui fassent honneur à l'orgueil exalté de *Sisu*.

On envoya de longs messages à travers l'espace, ce qui provoqua les protestations de l'Ingénieur Chef à cause du scandaleux gaspillage d'énergie au prix où était le tritium. Mais l'Officier Chef donna de bon gré son plein accord à tous les plis. A mesure que le temps passait, un sourire se mit à creuser plus profondément ses rides. Elle le dirigeait dans des directions inhabituelles. Thorby la surprit deux fois en train de lui sourire et ne manqua pas d'en être inquiet. Il valait mieux ne pas attirer l'attention de Grand-mère. C'était déjà arrivé une fois et cela ne lui avait pas particulièrement réussi. Il avait eu l'honneur de dîner à sa table pour avoir brûlé un pirate.

Il apparut sur les écrans de *Sisu* juste après le décollage de Finster. Ils ne s'attendaient pas à être attaqués là-bas, car il n'y avait pas beaucoup de trafic sur cette planète. Le signal d'alarme avait retenti juste quatre heures après le départ ; *Sisu* avait à peine atteint 5 % de la vitesse de la lumière et n'avait aucune chance d'échapper par la suite.

Tout reposait entre les mains de Thorby. L'ordinateur à bâbord était en panne : il avait « une dépression nerveuse » et les électroniciens du vaisseau suaient pour le réparer depuis qu'ils étaient partis. Le neveu de Thorby, Jeri, était retourné en astrogation car le nouveau stagiaire avait été formé pendant le long voyage depuis Losian. Thorby n'avait pas grande confiance dans ce tout jeune adolescent, mais il ne discuta pas quand Jeri décida que Kenan Drotar était prêt à la surveillance, bien qu'il n'ait jamais vu un « vrai coup ». Jeri avait hâte de retourner à la salle de contrôle pour deux raisons : son grade et un impondérable inexprimé. C'était dans la salle de l'ordinateur que Jeri avait servi avec sa jeune sœur désormais absente.

Alors, quand le pirate surgit, c'était à Thorby de jouer.

Il se sentit mal à l'aise quand il commença à résoudre le problème ; il était terriblement conscient du fait que l'ordinateur à bâbord ne marchait pas. Le plus grand réconfort pour un tireur, c'est la confiance dans les capacités surhumaines de l'équipe de l'autre côté, le sentiment que : « eh bien, si je me trompe, ce cerveau en ébullition lui réglera son compte ». Pendant ce temps, l'équipe en question pense exactement la même chose. Cette assurance fournit la détente nécessaire.

Cette fois-ci, Thorby ne jouissait pas du filet symbolique pour le rattraper. Ni de rien d'autre d'ailleurs. Les Finstériens ne sont pas des voyageurs de l'espace. Il était impossible d'identifier l'engin comme un des leurs. Il ne pouvait pas non plus être un commerçant ; il était trop

rapide. Ni un vaisseau de la Garde Hégémonique. Finster était trop loin de la civilisation. Thorby réalisa avec une douloureuse certitude qu'il allait devoir dans l'heure produire une réponse à ses hypothèses. Il faudrait envoyer un missile qui frapperait la cible sinon quelque temps après il serait de nouveau esclave, entraînant toute sa famille avec lui.

Cette inquiétude lui fit perdre du temps en ralentissant sa réflexion.

Mais soudain il oublia l'ordinateur à bâbord, la Famille, même le pirate en tant que tel. Les mouvements de l'engin ennemi devinrent juste des données qui affluaient sur son tableau, et un problème qu'il avait été entraîné à résoudre.

Son compagnon rentra précipitamment, boucla sa ceinture et demanda où en était la situation. Thorby ne l'entendit pas, pas plus d'ailleurs que la sonnerie du Q.G. Jeri arriva un peu plus tard, envoyé par le capitaine. Thorby ne le vit pas. Son neveu fit lever l'adolescent du siège et prit sa place. Puis il remarqua que la touche de contrôle était allumée pour Thorby, ne la toucha pas. Sans un mot, il jeta un coup d'œil au calcul de son oncle et se mit à étudier des solutions de remplacement, prêt à le soutenir en pressant le bouton pour prendre le contrôle dès que Thorby aurait envoyé un missile, puis un autre dans un angle différent. Thorby ne se rendit compte de rien.

Enfin, la basse profonde de Krausa leur parvint en un son rauque :

— Aiguilleur à tribord... Puis-je vous assister en manœuvrant ?

Thorby ne l'entendit pas non plus. Jeri le regarda et répondit :

— Je ne le recommande pas, capitaine.

— Très bien.

L'Aiguilleur en Chef à Bâbord, enfreignant gravement le règlement, rentra et observa la lutte silencieuse, le visage ruisselant de sueur. Thorby ne s'en rendit pas compte. Seuls existaient les boutons, les touches et les interrupteurs, prolongements de son système nerveux. Une envie irrésistible d'éternuer l'envahit ; il la réprima sans le réaliser.

Il fit des ajustements infinitésimaux jusqu'au dernier moment, puis distraitement pressa le bouton qui ordonnait à l'ordinateur de tirer, la courbe projetée étant à son amplitude maximale. Deux secondes plus tard, un missile nucléaire était en route.

Jeri voulut changer de position l'interrupteur de contrôle, s'arrêta en voyant Thorby ordonner frénétiquement à son tableau de bord de tirer à nouveau selon l'hypothèse que la cible avait coupé le courant. Les données cessèrent d'arriver, lorsque le vaisseau devint aveugle. Ils furent frappés de paralysie.

L'analyse postérieure révéla que l'effet du rayon neutralisant avait duré soixante et onze secondes. Jeri se réveilla quand il cessa. Il vit le

jeune homme regarder fixement son pupitre... Puis s'affairer violemment en essayant de trouver une nouvelle solution avec les dernières données.

Jeri le toucha légèrement.

— C'est fini, Thorby.

— Euh ?

— Tu l'as eu. Un très joli coup. Mata aurait été fière de toi.

Sisu resta aveugle une journée, tandis qu'on réparait ses lentilles spatiales. Le capitaine continua à donner de la pression ; il n'y avait rien d'autre à faire. Enfin le vaisseau put voir à nouveau, et deux jours plus tard il plongea dans l'obscurité réconfortante de l'espace multidimensionnel.

Le banquet en l'honneur de Thorby eut lieu cette nuit-là.

Grand-mère fit son discours habituel pour remercier que la Famille ait été encore une fois épargnée et déclarer que le fils de *Sisu* assis à côté d'elle avait été l'instrument de ce dénouement heureux mais largement mérité. Puis elle se renversa en arrière et dévora sa nourriture sous l'œil vigilant de sa belle-fille.

Thorby ne prit aucun plaisir à l'honneur qu'on lui faisait. Il ne se souvenait pas clairement de la manœuvre. Il avait l'impression d'être loué par erreur. Il avait été dans un demi-état de choc après l'opération, ensuite son imagination avait commencé à travailler.

Ils n'étaient que des pirates, il le savait. Des pirates et des esclavagistes, essayant de voler *Sisu*, d'asservir la Famille. Thorby avait haï ces gens du plus loin de sa mémoire. Rien n'est plus impersonnel que l'esclavage en tant qu'institution. Il les avait haï dès l'enfance avant même de connaître le nom.

Il était sûr que Pop l'approuvait. Il le savait ; Pop, gentil comme il était, aurait raccourci tous les marchands d'esclaves de la Galaxie sans le moindre regret.

Toutefois Thorby se sentait mal à l'aise. Il ne cessait de penser à ce vaisseau vivant avec soudain tous ces gens morts, disparus pour toujours dans une explosion radiante. Puis il regardait son index avec perplexité. Il était pris dans l'éternel dilemme de l'homme aux valeurs disparates, qui mange de la viande, mais ne veut pas être le boucher.

Le jour du dîner en son honneur, il n'avait pas dormi depuis trois nuits et cela se voyait. Il grignota à peine dans son assiette.

Au milieu du repas, il réalisa que Grand-mère l'observait avec colère, et s'empressa de renverser de la nourriture sur son veston de soirée.

— Et alors ! proféra-t-elle. Tu as bien dormi ?

— Euh, pardon, Grand-mère. Tu m'as dit quelque chose ?

Il rencontra le regard de sa mère qui cherchait à l'avertir, mais trop tard. Grand-mère était montée sur ses grands chevaux.

— J’attendais que *tu me* dise quelque chose !

— Euh... Quelle belle journée, n’est-ce pas ?

— Je n’ai rien remarqué d’inhabituel aujourd’hui. Il ne pleut pas souvent dans l’espace.

— Je veux dire quelle belle soirée. Oui, c’est vraiment une belle fête. Merci, Grand-mère.

— Voilà qui est mieux. Jeune homme, d’habitude, quand un homme dîne avec une dame, il est censé lui faire la conversation. Ce n’est peut-être pas l’usage chez les frakis, mais c’est une coutume invariable dans la Famille.

— Oui, Grand-mère. Merci, Grand-mère.

— Reconnençons depuis le début. C’est une belle fête, oui c’est vrai. Nous essayons de faire en sorte que tous se sentent égaux, en reconnaissant les mérites de chacun. Il est agréable de pouvoir, enfin, t’associer à la Famille en remarquant chez toi une vertu... louable certes, même si elle n’est pas exceptionnelle. Bravo. Maintenant c’est à toi.

Thorby devint lentement cramoisi.

Elle renifla et lui dit :

— Que prépares-tu pour le Rassemblement ?

— Euh, je ne sais pas chanter, jouer, ou danser, Grand-mère. Les seuls jeux que je connaisse, sont les échecs et le jeu de paume et... Eh bien, je n’ai jamais vu de Rassemblement. Je n’arrive pas à l’imaginer.

— Vraiment !

Le garçon se sentit coupable.

— Grand-mère... Tu dois en avoir vu beaucoup. Voudrais-tu m’en parler ?

Le tour était joué. Elle se détendit et dit d’une voix enrouée :

— Il n’y a plus aujourd’hui les Rassemblements qu’il y avait de mon temps, quand j’étais jeune...

Thorby n’eut plus besoin d’ouvrir la bouche, sauf pour émettre des exclamations intéressées. Elle parla encore longtemps après quand tous les autres attendaient sa permission pour se lever de table.

— ... Je pouvais choisir parmi des centaines de vaisseaux. J’étais une jeune effrontée avec de petits pieds et un nez en trompette. Ma Grand-mère a eu des propositions pour moi de toutes les Familles. Mais je savais que *Sisu* était mon destin, et j’ai opté pour lui. Oh, j’étais pleine de vie ! Je pouvais danser toute la nuit et me retrouver le lendemain matin pour les jeux fraîche comme une...

Thorby n’avait pas brillé à l’occasion de ce banquet, mais n’avait pas échoué non plus.

Comme Thorby n’avait aucun talent, il devint acteur.

Tante Athena Krausa-Fogarth, Chef de l’Intendance et

remarquable cordon-bleu, avait la crampe d'écrivain sous sa forme la plus aiguë. Elle avait écrit une pièce de théâtre : la vie du premier capitaine Krausa, qui montrait la noblesse véritable de la Famille Krausa. Il était décrit comme un saint au cœur fier. Dégouté par les comportements immoraux des frakis, il avait construit *Sisu* (tout seul), y avait embarqué sa femme (appelée Fogarth sur le papier, mais promptement remplacé par le nom de jeune fille de Grand-mère avant que le texte ne lui parvienne) et leurs remarquables enfants. La pièce se termine sur leur départ dans l'espace pour y répandre la culture et la richesse à travers la Galaxie.

Thorby tenait le rôle du premier Krausa. Il était ahuri de ce choix, il n'avait fait des essais que parce qu'on le lui avait demandé. Tante Athena sembla presque aussi surprise. Elle se troubla en annonçant son nom. Mais Grand-mère sembla contente. Elle apparut aux répétitions et fit des suggestions adoptées avec joie.

En face du garçon, jouait Loeen Garcia, nouvelle arrivée provenant d'*El Nido*. Il ne lia pas amitié avec elle à cause du départ de Mata. Il n'avait rien contre elle mais cela ne lui disait rien. Cependant il trouva Loeen d'un abord facile. Elle était une beauté brune, douce avec des manières simples. Quand on ordonna à Thorby d'ignorer le tabou et de l'embrasser devant Grand-mère et tous ceux qui étaient présents, il perdit ses moyens.

Mais il fit une tentative. Grand-mère renifla de dégoût.

— Qu'essaies-tu de faire ? De la mordre ? Et ne la lâche pas comme si elle était radioactive. C'est ta femme, idiot. Tu viens juste de la porter dans ton vaisseau. Tu es seul avec elle. Tu l'aimes. Fais-le !... Non, non, non ! Athena !

Thorby éperdu regarda autour de lui. Mais cela ne l'aida pas de voir Fritz arborant un large sourire béat.

— Athena ! Viens ici, ma fille, montre à ce jeune niais comment il faut embrasser une femme. Embrasse-le d'abord, puis laisse-le essayer. En place, tout le monde.

Tante Athena avait le double de l'âge du garçon ; elle ne le troubla pas autant que la jeune fille. Il obéit gauchement à ses instructions, puis réussit à embrasser Loeen sans s'effondrer sur elle.

Ce devait être une bonne pièce, car elle satisfait Grand-mère. Elle se faisait une joie de la voir au Rassemblement.

Mais elle mourut sur Woolamurra.

WOOLAMURRA est une planète riche d'avant-garde à la limite de l'Hégémonie Terrienne. C'était la dernière halte pour *Sisu* avant de plonger définitivement vers le Rassemblement. Riches en produits alimentaires et en matières premières, les frakis avaient besoin de produits manufacturés. *Sisu* leur vendit des articles losiens et une bonne partie des bijoux finstériens. Mais Woolamurra offrait peu de chose qui rapportait du bénéfice, et se montrait parcimonieuse pour les métaux radioactifs, car ayant encore peu prospecté, il gardait ce qu'ils avaient pour leur industrie naissante.

Sisu accepta donc un peu d'uranium, beaucoup de viandes de choix et de mets luxueux. Le vaisseau se fournissait toujours de délicatesses gastronomiques, mais cette fois-ci, il en stocka bien plus que ce que la Famille était en mesure de consommer pour faire de l'épate au Rassemblement.

Le reste fut payé en tritium et en deutérium. Une centrale thermonucléaire fonctionnait pour les vaisseaux de l'Hégémonie, mais elle vendait des isotopes d'hydrogène à tout le monde. *Sisu* s'était approvisionné en carburant sur Jubbul pour la dernière fois, et les vaisseaux losiens utilisent une autre réaction atomique.

Thorby descendit à terre plusieurs fois avec son père à New Melbourne, le port. On y parlait l'Anglais Systématique que Krausa comprenait, mais le fraki s'exprimait très rapidement en mangeant ses mots et avec une curieuse mutation de voyelles. Le capitaine en fut déconcerté, pas Thorby qui avait l'impression de l'avoir déjà entendu auparavant. Alors Krausa l'emmena avec lui pour qu'il l'aide.

Ce jour-là, ils allèrent conclure la transaction pour le carburant et signer une décharge pour les ventes privées. Puis les titres de paiement acceptés par *Sisu* furent certifiés par la banque centrale et envoyés à la centrale. Une fois les papiers tamponnés et les taxes acquittées, le capitaine s'assit pour bavarder avec le directeur. Krausa pouvait avoir une conversation amicale avec un fraki sur un pied d'égalité, sans jamais faire allusion à la différence énorme de statut

social entre eux.

Tandis qu'ils discutaient, Thorby se tracassait. Le fraki parlait de Woolamurra.

— N'importe quel gars avec des bras solides et suffisamment de cervelle peut aller à l'intérieur et faire fortune.

— Sans doute, acquiesça le capitaine. J'ai vu vos bœufs. Ils sont magnifiques.

Thorby aussi était d'accord. Woolamurra avait beau manquer de trottoirs, de beaux-arts, et de plomberie, la planète regorgeait de ressources. En outre, c'était un monde agréable, honnête, suffisamment libéral. Elle répondait à la suggestion du docteur Mader : « Attends que le vaisseau accoste une planète démocratique, libre et peuplée d'êtres humains... Alors cours ! »

La vie sur *Sisu* était devenue beaucoup plus agréable même s'il était désormais conscient du mode de vie enveloppant et contraignant au sein de la Famille. Il commençait à aimer jouer sur une scène. Il avait même trouvé le truc pour provoquer un sourire chez Grand-mère. De plus, même si ce n'était que du théâtre, cela ne lui déplaisait pas de tenir Loeen dans ses bras. Elle l'embrassait en murmurant :

— Mon mari ! Mon noble mari ! Nous allons parcourir ensemble la Galaxie.

Thorby en avait la chair de poule. Il décida que la jeune fille était une grande actrice.

Ils devinrent très amis. Loeen s'intéressa particulièrement aux activités d'un aiguilleur. Alors, sous l'œil vigilant de la Grande Tante Tora, le garçon lui montra la salle de l'ordinateur. Elle eut l'air dépassée.

— Qu'est-ce que c'est exactement l'espace ? Tout ce qu'on voit, c'est la longueur, la largeur, et l'épaisseur... Et les autres dimensions ?

— Par la logique. Tu vois les quatre dimensions... Ces trois-là et le temps. Oh, on ne peut pas *voir* le temps, mais on peut le mesurer.

— Oui, mais comment la logique peut-elle...

— Très facilement. Qu'est-ce qu'un point ? Un endroit dans l'espace. Mais imagine qu'il n'y a pas d'espace, pas même les quatre dimensions ordinaires. Un point est-il concevable ?

— Eh bien, je suis en train d'en supposer un.

— Pas sans supposer un espace dans lequel il est contenu. Tu ne peux penser à un point que localisé quelque part. Un point n'est en fait qu'un lieu, s'il n'est pas situé, il n'est rien. Tu me suis ?

Grande Tante Tora les interrompit.

— Allons continuer cette conversation dans le salon. J'ai mal aux pieds.

— Pardon, Grande Tante. Veux-tu mon bras ?

Dans le salon, le garçon continua :

— As-tu saisi l'histoire du point qui a besoin d'une ligne pour le soutenir ?

— Euh, je crois. Si tu lui retires le lieu où il se trouve, il n'existe plus.

— Imagine une ligne. Si elle n'est pas contenue dans un plan, est-ce qu'elle existe ?

— Oh, c'est plus dur.

— Si tu comprends ça, tu tiens le reste. Une ligne est une suite ordonnée de points. Mais d'où vient cet ordre ? Du fait qu'elle se trouve dans un plan. Si une ligne n'était pas contenue dans un plan, elle s'effondrerait sur elle-même... On ne peut la comparer avec rien. Mais chaque point serait aussi près de son voisin, sans « suite ordonnée », ce serait le chaos. Tu me suis toujours ?

— Peut-être.

— Un point a besoin d'une ligne. Une ligne a besoin d'un plan. Un plan doit faire partie d'un espace solide, où bien sa structure disparaît. Un solide exige un hyperespace pour le contenir... et ainsi de suite vers l'infiniment grand. Chaque dimension en exige une plus grande, sinon la géométrie cesse d'exister. L'univers aussi. – Il frappa sur la table. – Mais il est là, alors nous savons que l'espace pluridimensionnel fonctionne toujours... Même si on ne peut pas le voir, pas plus que nous ne pouvons voir une seconde qui passe.

— Mais où tout cela s'arrête-t-il ?

— Cela ne s'arrête pas. Les dimensions sont infinies.

Elle frissonna.

— Cela m'effraie.

— Ne t'inquiète pas. Même l'Ingénieur Chef ne se préoccupe que des douze premières. Regarde, tu sais que nous nous mettons à l'envers, quand le vaisseau devient irrationnel. Peux-tu le sentir ?

— Non. Je ne suis même pas sûre d'y croire.

— Cela ne fait rien. Nous ne sommes pas équipés pour le sentir. Cela peut se produire pendant que tu manges ta soupe sans que tu en renverses une goutte. Même si la soupe elle-même se met à l'envers. Pour autant que nous en sachions, c'est seulement un concept mathématique, comme la racine carrée de moins un, sur laquelle nous travaillons quand nous passons à la vitesse de la lumière. C'est ainsi avec toute la pluridimensionnalité. Tu n'as pas besoin de le sentir, de le voir, de le comprendre. Il faut juste en tirer des symboles logiques. Mais il est réel, si « réel » signifie quelque chose. Personne n'a jamais vu un électron. Ni une pensée. Tu ne peux la voir, ni la mesurer, ni la peser, ni la goûter. Pourtant les pensées sont ce qu'il y a de plus réel dans la Galaxie.

Thorby citait Baslim.

Loeen le dévisagea admirative.

— Tu es vraiment terriblement intelligent, Thorby. Personne n’a jamais vu une pensée. J’aime bien cette idée.

Le garçon accepta le compliment avec une certaine bienveillance.

Quand il retourna à sa cabine, il trouva Fritz en train de lire dans son lit. Il était sous le charme, comme quelqu’un peut l’être après avoir fait une démonstration réussie à un esprit avide d’apprendre.

— Salut, Fritz ! Tu étudies ? Ou tu gaspilles ta jeunesse ?

— J’étudie le dessin.

Thorby jeta un coup d’œil.

— Ne te fais pas surprendre par Grand-mère.

— Il faut bien que j’aie quelque chose à vendre à ces satanés lourdauds la prochaine fois que nous accosterons sur Finster. – Woolamurra, c’était la « civilisation ». Les célibataires se réapprovisionnaient en pin-up. – On dirait que tu as soutiré un bonus à un Losien. Qu’est-ce qui se passe ?

— Oh, je parlais juste avec Loeen. Je lui expliquais ce qu’était l’espace... C’est fou ce qu’elle comprend vite.

Fritz eut l’air critique.

— Oui, elle est intelligente. – Puis il ajouta : – Quand Grand-mère va-t-elle publier les bans ?

— De quoi parles-tu ?

— Pas de bans ?

— Ne sois pas stupide.

— Hum... Tu la trouves sympathique. Pas bête, non plus. Tu veux savoir à quel point elle est intelligente ?

— C’est-à-dire ?

— Elle enseignait dans l’école d’*El Nido*. Les maths sont sa spécialité, la géométrie multidimensionnelle en fait.

— Je ne te crois pas.

— Il se trouve que c’est moi qui ai transcrit son dossier. Mais demande-lui donc.

— Je vais le faire ! Pourquoi n’enseigne-t-elle pas les maths ici ?

— Demande à Grand-mère. Mon petit frère anémique et retardé, je me demande si tu n’es pas tombé sur la tête. Mais tu as beau être pitoyable, je t’aime pour la grâce hésitante avec laquelle tu essuies la bave de ton menton. Tu veux l’avis d’un aîné avec un esprit plus averti que le tien ?

— Vas-y. Tu me le diras de toute façon.

— Merci. Loeen est une fille très bien et ce serait peut-être très agréable de résoudre des équations ensemble pour le reste de la vie. Mais je n’aime pas voir un homme conclure une affaire avant d’avoir étudié le marché. Si tu tiens encore le coup pendant la prochaine traversée, tu verras que les Familles ont beaucoup de jeunes filles. Plusieurs milliers.

— Je ne cherche pas une femme !

— Ta, ta, ta ! C'est le devoir d'un homme. Mais attends le Rassemblement et nous ferons notre marché. Maintenant tais-toi. J'étudie l'art graphique.

— Qui parle ?

Thorby ne demanda pas à Loeen ce qu'elle faisait à *El Nido*, mais il ouvrit les yeux sur le fait qu'il était sans le savoir le personnage principal d'un manège amoureux.

Les paroles du docteur Mader hantaient son sommeil.

« Avant que Grand-mère décide de te faire épouser quelqu'un... Si tu attends plus longtemps, tu es perdu ! »

Père et le fonctionnaire de Woolamurra bavardaient pendant que Thorby se tourmentait. Devait-il quitter *Sisu* ? S'il ne voulait pas être un commerçant toute sa vie, il devait partir tant qu'il était encore célibataire. Evidemment, il pouvait gagner du temps, comme Fritz. Il n'avait rien contre Loeen, même si elle l'avait fait passer pour un idiot.

Mais s'il fallait s'en aller (il n'était plus sûr du tout de pouvoir supporter pour toujours cette vie monotone dominée par la tradition), alors Woolamurra était la meilleure occasion avant un bon nombre d'années. Pas de castes, pas de corporations, pas de pauvreté, pas de lois d'immigration. Ils acceptaient même les mutants ! Thorby avait vu des hexadactyles, des hirsutes, des albinos, des oreilles lupines, des géants et autres transformations. Si un homme pouvait travailler, Woolamurra était en mesure de l'employer.

Que faire ? Dire : « Excusez-moi, au revoir », quitter la pièce, et se mettre à courir ? Resté caché jusqu'au départ du vaisseau ? Il ne pouvait pas le faire ! Pas à Père, pas à *Sisu*, il leur devait beaucoup trop.

Et alors quoi ? Dire à Grand-mère qu'il voulait s'en aller ? Si elle le laissait partir, ce serait probablement sur un trou glacé au milieu des étoiles. Elle considérerait l'abandon de *Sisu* comme un péché impardonnable.

En outre... il y aurait bientôt le Rassemblement. Il avait très envie de le voir. Et ce ne serait pas juste de laisser tomber la pièce. Il ne réfléchissait pas consciemment de manière rationnelle. Il pensait toujours qu'il ne voulait pas être le héros d'un mélodrame, mais il attendait avec impatience le moment de brûler les planches.

Alors il écarta le dilemme en le remettant à plus tard.

Le capitaine Krausa effleura son épaule.

— Nous partons.

— Oh, pardon, Père. Je réfléchissais.

— Continue, c'est un bon exercice. Au revoir, monsieur le Directeur. Merci encore. J'espère vous revoir la prochaine fois que je

repasserai par cette planète.

— Je ne pense pas que vous me reverrez, capitaine. Je vais trouver un endroit et le délimiter aussi loin que mon œil peut aller. Ce sera ma terre. Si un jour vous en avez assez des murs en acier, il y a de la place pour vous ici. Et aussi pour votre fils.

Krausa n'exprima pas un dégoût indicible.

— Merci, mais nous ne saurions par quel bout prendre la charrue. Nous sommes des marchands.

— Chacun son métier, les vaches seront bien gardées.

Quand ils furent à l'extérieur, Thorby demanda :

— Qu'a-t-il voulu dire, Père ? Qu'est-ce que c'est une vache ?

— C'est un animal très gros qui donne du lait. Il a voulu dire que chaque homme a une place qui lui est propre.

— Oh.

Ils marchèrent en silence. Thorby se demanda s'il avait vraiment trouvé sa place.

Le capitaine se posait la même question. Il y avait un vaisseau juste derrière *Sisu*. Sa présence lui apparaissait comme un reproche. C'était un courrier postal, un vaisseau officiel de l'Hégémonie, avec des officiers de la Garde à son bord. Les paroles de Baslim résonnaient de manière accusatrice. «... Quand l'occasion se présentera, je te demande de le remettre au commandant de n'importe quel vaisseau militaire de l'Hégémonie. »

Ce n'était pas un vaisseau « militaire ». Mais c'était jouer sur les mots. Les intentions de Baslim étaient claires, et ce vaisseau pourrait faire l'affaire. Les dettes doivent être payées. Malheureusement Mère interprétait les mots à la lettre. Oh, il savait bien pourquoi. Elle était décidée à montrer le garçon au Rassemblement, parce qu'elle avait l'intention de décrocher le plus de statut possible en partant du fait que *Sisu* avait payé la dette des Familles. Bon, ça c'était compréhensible.

Mais ce n'était pas juste pour le garçon !

Ou bien l'était-ce ? Pour des raisons personnelles, Krausa avait hâte d'emmener le jeune homme au Rassemblement. Il était désormais certain que les ancêtres de Thorby devaient être de la Famille. Il pensait le prouver grâce aux fiches du Commodore.

D'un autre côté, il avait partagé l'avis de Mère sur Mata Kingsolver. Une petite peste ne devait pas avoir le droit de mettre le grappin sur un garçon tabou. Il valait mieux la renvoyer sur-le-champ. Mais Mère croyait-elle vraiment qu'il ne voyait pas ce qu'elle essayait de faire maintenant ?

Il ne le permettrait pas ! Sûrement pas, par *Sisu* ! Le garçon était trop jeune ; il l'interdirait... En tout cas, jusqu'à ce qu'il ait pu démontrer les origines du garçon dans la Famille, auquel cas la dette

envers Baslim serait payée.

Mais ce courrier postal lui murmurait qu'il n'avait pas plus envie que sa Mère de s'acquitter honnêtement de la dette.

Mais il le faisait pour le bien du garçon !

Etait-ce juste ?

Eh bien, il y avait une façon équitable de présenter les choses. Emmener Thorby devant sa Mère et mettre cartes sur table. Expliquer au garçon *tout* le contenu du message de Baslim. Lui dire qu'il pourrait embarquer sur le courrier vers les mondes centraux, comment il pourrait retrouver sa famille. Mais surtout le prévenir que lui, Krausa, pensait qu'il était de la Famille et qu'il fallait vérifier d'abord si c'était vrai. Oui, lui avouer brutalement que Mère essayait de le lier à une femme. Elle crierait bien sûr et citerait les Lois, mais ceci ne relevait pas de la juridiction de l'Officier Chef. Baslim avait prescrit l'injonction sur *lui*. En outre, c'était juste. Le garçon devait être libre de choisir.

Il se raidit tout en frissonnant et retourna au vaisseau pour affronter sa mère.

Pendant qu'ils montaient à bord, ils virent le Quartier-Maître les attendre en haut.

— L'Officier Chef vous salue et désire voir le Capitaine.

— Quelle coïncidence, fit Krausa en souriant. Viens, mon Fils, nous allons la voir ensemble.

— Oui, Père.

Ils traversèrent le couloir et arrivèrent devant la cabine de la vieille dame. La femme de Krausa attendait à l'extérieur.

— Bonjour, ma chère. Le Quartier-Maître a dit que Mère voulait me voir.

— C'est moi qui t'ai fait demander.

— Il s'est trompé alors. En tout cas, dis vite ce que tu as à dire. J'ai hâte de voir Mère de toute façon.

— Il ne s'est pas trompé. L'Officier Chef t'a bien fait demander.

— Comment ?

— Ta Mère est morte, capitaine.

Krausa écouta, le visage vidé de toute expression, puis défait. Il poussa violemment la porte, courut au chevet de sa mère, se jeta sur le sol, saisit la forme minuscule et desséchée exposée sur le lit, et se répandit en pleurs déchirants. C'était le chagrin d'un homme cuirassé contre l'émotion et qui ne peut la contenir quand elle éclate.

Thorby regarda la scène avec un désarroi effrayé, puis il se dirigea vers sa cabine, et se mit à réfléchir. Il essaya de comprendre pourquoi il se sentait si mal à l'aise. Il n'aimait pas Grand-mère. Pas même un peu.

Alors pourquoi se sentait-il perdu ?

C'était presque comme quand Pop était mort. Il aimait Pop, mais pas elle.

Il découvrit qu'il n'était pas le seul ; le vaisseau tout entier était dans un état de choc. Personne ne pouvait se rappeler ou imaginer *Sisu* sans elle. Elle *était Sisu*, comme le feu éternel qui animait le vaisseau. Grand-mère était la force inébranlable, dynamique, indispensable, fondamentale. Maintenant, soudain elle n'était plus là.

Elle avait fait sa sieste comme d'habitude, en grognant parce que les jours sur Woolamurra correspondaient si mal à l'horaire du vaisseau : encore l'habituelle incompétence des frakis. Mais elle s'était endormie avec une discipline de fer qui s'était adaptée à un geste répété des centaines de fois.

Lorsque sa belle-fille était venue, elle n'était pas parvenue à la réveiller.

Son bloc-notes près du lit était rempli d'annotations :

Parler à mon Fils de ceci. Dire à Tora cela. Faire monter l'I.C. pour le contrôle de la température. Regarder les menus des banquets avec Athena. Rhoda Krausa déchira la page et la mit de côté, puis elle la redressa et dit au Quartier-Maître d'aviser son mari.

Le capitaine était absent au dîner. Le canapé de Grand-mère avait disparu ; l'Officier Chef était assise à sa place. En l'absence de Krausa, elle demanda à l'Ingénieur Chef de réciter la prière des morts. Elle dit les répons. Puis tout le monde mangea en silence. Les funérailles n'auraient pas lieu avant le Rassemblement.

Enfin l'Officier Chef se leva.

— Le Capitaine annonce qu'il remercie tous ceux qui ont essayé de lui rendre visite. Il sera disponible demain. – Elle fit une pause. – Les atomes sortent de l'espace et dans l'espace ils retournent. L'esprit de *Sisu* continue.

Soudain Thorby ne se sentit plus perdu.

LE Grand Rassemblement dépassa tout ce que Thorby avait pu imaginé. Sur des kilomètres, plus de huit cents vaisseaux des Libres Commerçants s'ordonnaient en cercles concentriques autour d'une sphère... au centre de laquelle se trouvait *Sisu* à la grande fierté de Mère. Thorby ne pensait pas qu'il puisse en exister autant. *Kraken, Deimos, James B. Quinn, Firefly, Bon Marché, Dom Pedro, Cee Squared, Omega, El Nido*. (Thorby décida de prendre des nouvelles de *Mata*), *Saint Christophe, Vega, Vega Prime, Banquier Galactique, Tsigane...* Thorby se dit qu'il devait se procurer une carte des emplacements des vaisseaux... *Saturne, Chiang, Country Store, Joseph Smith, Aloha...*

Il y en avait trop. S'il visitait dix vaisseaux par jour, il pourrait en voir la plupart. Mais il y avait trop de choses à faire, et Thorby renonça à son entreprise.

A l'intérieur du cercle, il y avait un grand stade provisoire plus grand que le Nouvel Amphithéâtre à Jubbulpore. Là se tiendraient les élections, les funérailles, les mariages, les compétitions sportives, les jeux, les concerts. Thorby se rappela que « *l'Esprit de Sisu* » y serait représenté ; il se sentit paralysé de trac en y pensant.

Entre le stade et les vaisseaux, il y avait une allée où se dressaient des cabines, des manèges, des jeux, des expositions d'articles éducatifs ou divertissants, des stands, des salles de danse qui ne fermaient jamais, des gadgets électroniques, des diseurs de bonne aventure, des jeux où l'on gagnait de l'argent ou des prix, des bars en plein air, des débits de boissons alcoolisées qui proposaient tout, des jus provenant des mondes des Pléiades au liquide brun garanti pur *Coca-cola* terrien avec une licence pour la mise en bouteille sur Hekate.

Quand Thorby vit ce maelström, il eut l'impression d'être dans une Rue de la Joie plus grande, plus brillante et plus animée même, remplie d'une flopée de touristes. C'était l'occasion ou jamais pour un fraki de faire un profit relativement honnêtement en faisant passer les hommes d'affaires les plus rusés de la Galaxie pour des poires, car les Commerçants ne se méfiaient pas. On vous aurait vendu votre propre

chapeau, si vous l'aviez laissé sur le comptoir.

Fritz emmena Thorby à terre pour qu'il n'ait pas d'ennuis, bien que l'expérience de Fritz fût assez limitée ; il n'avait encore vu qu'un seul Grand Rassemblement. L'Officier Chef leur fit la leçon avant de les autoriser à descendre à terre. Elle leur rappela que *Sisu* avait une bonne réputation en ce qui concernait la conduite des membres de la Famille, et leur donna cent crédits en les prévenant que cet argent devrait leur suffire pour tout le Rassemblement.

Fritz conseilla au garçon d'en convertir la plus grande partie.

— Quand nous serons fauchés, nous pourrons toujours faire du charme à Père pour de l'argent de poche. Mais ce n'est pas bien de prendre tout.

Thorby acquiesça. Il ne fut pas surpris quand il sentit la main légère d'un pickpocket. Il saisit un poignet pour voir le personnage en question.

Il récupéra d'abord son portefeuille. Puis il regarda le petit voleur. C'était un jeune fraki au visage sale qui lui rappela Ziggy de façon poignante, excepté que ce gamin avait ses deux mains.

— Tu feras mieux la prochaine fois, dit Thorby pour le consoler. Tu n'as pas encore le doigté.

Le gosse semblait sur le point de pleurer. Thorby voulut le lâcher, puis il dit :

— Fritz, as-tu ton portefeuille ?

Il vérifia en vain.

— Ça alors ! J'aurais...

— Rends-le, petit.

— Je ne l'ai pas pris ! Lâchez-moi !

— Crache-le... Où je te dévisse la tête.

Le gamin remit le portefeuille de Fritz, puis Thorby le relâcha.

— Pourquoi as-tu fait ça ? demanda son frère. Je faisais signe à un agent.

— C'est bien pour ça.

— Comment ? Ne dis pas de bêtises.

— J'ai essayé d'apprendre ce métier autrefois. Il n'est pas facile.

— Toi ? C'est une plaisanterie.

— Tu ne te souviens pas ? L'ex-fraki, le fils du mendiant ? Cette tentative maladroite pour équilibrer les richesses m'a donné le mal du pays. Du lieu d'où je viens, un pickpocket a un statut. Moi, je n'étais qu'un mendiant.

— Il ne faut pas que Mère entende cela.

— Pas de danger. Je reste ce que je suis, mais je n'oublierai jamais ce que j'ai été. Je n'ai jamais appris le métier de voleur, mais j'étais un bon mendiant. J'ai eu le meilleur maître qui soit : mon Pop, Baslim l'Infirmier. Je n'ai pas honte de lui et toutes les Lois de *Sisu* ne

réussiront pas à l'avilir à mes yeux.

— Je ne voulais pas que tu te sentes honteux, ajouta Fritz calmement.

Ils marchaient en s'amusant de la foule et de l'animation. Soudain Thorby s'écria :

— Si on essayait cette roue, je crois que j'ai compris le truc.

Fritz hocha la tête.

— Regarde les soi-disant prix.

— D'accord. J'étais intéressé par la façon dont elle était agencée.

— Thorby...

— Pourquoi cet air solennel ?

— Tu sais qui était en réalité Baslim l'Infirmes ?

Thorby réfléchit.

— Il était mon Pop. S'il avait voulu que j'en sache davantage, il me l'aurait dit.

— Oui... C'est possible.

— Mais tu le sais, toi ?

— En partie.

— Oh, j'aimerais savoir une chose. Quelle était la dette qui a obligé Grand-mère à me faire adopter ?

— J'ai assez parlé.

— Tu en sais davantage.

— Oh, bon sang, tout le monde dans la Famille le sait ! Cela va sûrement ressortir au Rassemblement.

— Je ne veux pas te faire dire ce que tu ne veux pas, Fritz.

— Eh bien... Baslim n'a pas toujours été un mendiant.

— Je le savais depuis longtemps.

— Ce n'est pas à moi de te révéler ce qu'il était. Beaucoup d'entre nous ont gardé son secret pendant des années. Personne ne m'a autorisé à te parler. Mais il y a une chose qui n'est pas un secret dans la Famille... et tu en fais partie. Il y a très longtemps, Baslim a sauvé un vaisseau entier. La Famille ne l'a jamais oublié. C'était la *Hanse*... La *Nouvelle Hanse* est amarrée là-bas. Celle avec un bouclier peint dessus. Je ne peux pas t'en dire plus, parce qu'on a rendu le sujet tabou. La chose est tellement honteuse que nous n'en parlons jamais. Mais j'en ai dit suffisamment. Tu peux tout de même aller à la *Nouvelle Hanse*, et leur demander de jeter un coup d'œil dans leurs archives. En te faisant connaître, en leur expliquant ton lien de parenté avec Baslim, ils ne pourront pas refuser. Toutefois l'Officier Chef pourrait bien, après ta visite, avoir une crise de larmes dans sa cabine.

— Hum... Je ne veux pas savoir au point de risquer de faire pleurer une dame. Fritz, essayons ce manège.

Ils le firent après des vitesses bien au-dessus de la lumière et des accélérations jusqu'à cent gravités, Thorby trouva les montagnes

russes trop effrayantes. Il faillit en être malade.

En dehors de l'amusement et des amitiés renouvelées, un Grand Rassemblement a des buts sérieux. En plus des funérailles, des messes d'anniversaire pour les vaisseaux perdus, des mariages, et des nombreux transferts de jeunes filles, il y a aussi les affaires qui concernent toutes les Familles, et la question clé de l'achat des vaisseaux.

Hekate a les meilleurs chantiers navals de la Galaxie. Les hommes et les femmes ont des enfants ; les vaisseaux aussi se multiplient. *Sisu* était plein de monde, riche en bénéfices en uranium et en thorium. Il était temps que la Famille se divise. Au moins, un tiers des familles avait le même besoin de négocier des biens contre de l'espace vital. Les courtiers frakis se frottaient les mains, en évaluant les commissions. Les vaisseaux stellaires ne se vendent pas comme des petits pains. Les courtiers et les représentants vivent souvent sur des rêves. Mais il se vendrait peut-être une centaine de vaisseaux en quelques semaines.

Quelques-uns seraient neufs, construits par Transports Galactiques, Ltd, filiale des Entreprises Galactiques, dont le marché s'étendait à toute la zone de la civilisation, ou par la Corporation des Ingénieurs de l'Espace, par Hekate Astronefs, par Propulsion, Inc, ou par Hascomb et Fils, tous des géants dans ce secteur. Mais il y avait de la place pour tout le monde. Le courtier qui ne parlait pas au nom d'un armateur, pouvait avoir une seconde-main exceptionnelle, ou une filière pour un bruit sur la possibilité que les propriétaires d'un vaisseau convenable étaient intéressés de vendre si le prix était raisonnable. Un homme pouvait faire fortune s'il gardait les yeux et les oreilles ouverts. C'était le moment d'intercepter le courrier et d'investir dans de longs messages à travers l'espace ; la fête se terminerait bientôt.

Une famille en mal de place se trouve devant deux solutions : soit acheter un autre vaisseau, se diviser et devenir deux familles, soit un vaisseau pouvait s'associer à un autre pour en acheter un troisième, et le remplir avec des parents des deux familles acheteuses. Le jumelage augmentait beaucoup le statut. Une famille en mesure de le faire prouvait que ses membres étaient des maîtres dans l'art du commerce, avec les reins assez solides pour faire démarrer leurs enfants dans la vie sans soutien. Mais en pratique, il ne se présentait qu'une solution : s'associer avec un autre vaisseau, partager la dépense, et même dans ce cas-là, il fallait souvent engager les trois vaisseaux contre une hypothèque sur le nouveau.

Sisu ne s'était pas divisé depuis trente ans. La Famille avait eu trois décades de prospérité. Elle devait être capable de jumeler. Mais

dix ans plus tôt au dernier Grand Rassemblement, Grand-mère avait donné la garantie de *Sisu* associé avec des familles parentes pour l'hypothèque sur un vaisseau neuf. Ce dernier donna un banquet en l'honneur de *Sisu*, puis s'envola dans les ténèbres sans plus jamais revenir. L'espace est vaste. Il faudra se rappeler de son nom au Rassemblement.

En pratique, *Sisu* avait payé un tiers de quarante pour cent du prix du vaisseau perdu. Mais la saignée faisait ressentir ses effets. Les partenaires rembourseraient *Sisu*. Les dettes sont toujours payées. Mais elles avaient quitté le dernier Rassemblement déficitaires ; l'engagement de leur responsabilité les avait laissées complètement à sec. On n'accable pas un homme malade, on attend.

Grand-mère n'avait pas agi bêtement. Les familles concernées *César Auguste* et *Dupont* étaient apparentées à *Sisu*. Il faut prendre soin des siens. D'ailleurs c'était ainsi que marchaient les affaires. Un commerçant peu disposé à faire crédit se rendra vite compte qu'il n'en a aucun lui-même. *Sisu* pouvait tirer une lettre de change sur n'importe quel Libre Commerçant avec la certitude qu'elle serait honorée.

Mais cette opération avait laissé la Famille avec moins de liquide que d'habitude, juste au moment où elle devait se diviser.

Le capitaine Krausa descendit à terre le premier jour et alla au vaisseau amiral battant pavillon du Commodore, *Norbert Wiener*. Sa femme resta à bord, car elle était très active. Depuis sa succession au poste d'Officier Chef, elle dormait peu. Ce jour-là, elle travaillait à son bureau, et n'arrêtait que pour des tête-à-tête avec d'autres officiers chefs par un système d'échanges téléphoniques installé par les services de la ville pour le Rassemblement. Quand on lui apporta son déjeuner, elle fit signe de le poser. Elle n'y avait pas encore touché, lorsque son mari revint. Il s'assit d'un air las. Elle était en train de lire une règle à calcul et vérifiait la réponse sur une calculatrice avant de parler.

— Basé sur un vaisseau Hascomb F-deux, l'hypothèque dépasserait cinquante pour cent.

— Rhoda, tu sais que *Sisu* ne peut pas financer un vaisseau sans être soutenu.

— Ne te précipite pas. *Gus* et *Dupont* vont cosigner... Dans leur cas, c'est comme si c'était du liquide.

— Si leur crédit peut aller jusque-là.

— Et la *Nouvelle Hanse* s'associerait aussi vu les circonstances... et...

— Rhoda ! Tu étais trop jeune il y a deux Rassemblements, mais tu sais que les dettes reposent également sur tout le monde... Pas seulement sur la *Hanse*. Nous étions unanimes à ce sujet.

— J'étais assez vieille pour être ta femme, Fjalar. Tu ne vas pas m'apprendre les Lois. Mais la *Nouvelle Hanse* se précipiterait sur l'occasion... Au prix du secret jusqu'à la fin des temps. Toutefois les frais de transport seront trop élevés. As-tu vu le *Lambda Galactique* ?

— Ce n'est pas la peine. J'ai vu leurs instruments. Il n'est pas rapide.

— Vous, les hommes ! Tu ne vas pas dire que quatre-vingts gravités c'est lent.

— Tu le penserais si tu étais à ma place. Les *Lambda* ont été conçus pour des voyages lents à l'intérieur de l'Hégémonie. Ils ne peuvent pas faire plus que cela.

— Tu es trop conservateur, Fjalar.

— Et je continuerai à l'être tant qu'il sera question de la sécurité d'un vaisseau.

— Bien sûr. Il faudra que je trouve des solutions qui satisfassent tes préjugés. Toutefois, les *Lambda* ne sont qu'une possibilité. Il y a aussi celui-que-tu-sais. Il sera bon marché.

Il fronça le sourcil.

— C'est un vaisseau malchanceux.

— Il faudra l'assainir de fond en comble pour le débarrasser de toutes les mauvaises pensées qui l'ont habité. Mais réfléchis au prix.

— Il y avait plus que cela. Je n'ai jamais entendu parler auparavant d'un officier chef qui se suicide ou d'un capitaine qui devienne fou. Je suis étonné qu'ils soient arrivés jusqu'ici.

— Moi aussi. Mais le vaisseau est bien là et en vente de surcroît. Il suffit de le purifier.

— Je me le demande.

— Ne sois pas superstitieux. C'est une question de soigner le rituel, ça c'est mon problème. Pourtant tu peux oublier cette affaire. Je crois que nous allons partager avec une autre famille.

— Je pensais que tu avais décidé d'en acheter un seul.

— J'ai à peine étudié notre force. Il y a des choses plus importantes que d'armer un nouveau vaisseau à notre compte.

— Evidemment ! Il y a l'énergie, un bon système de défense, les fonds de roulement, les officiers compétents dans les postes clés. De toute façon nous n'avons pas assez d'hommes pour un double équipage. Rien que les aiguilleurs. Si...

— Arrête de t'inquiéter. Nous en trouverons. Voudrais-tu être Commodore Adjoint ?

La surprise le cloua sur sa chaise.

— Rhoda ! Tu te sens bien ?

— Oui.

— Il y a des douzaines de capitaines qui ont plus de chances que moi de percer. Je ne serai jamais Commodore. Et en plus, je ne le veux

pas.

— Je vais accepter le titre de Suppléant de Réserve, puisque le Commodore Denbo a l'intention de démissionner, après l'élection du nouveau suppléant. Ça ne fait rien, tu seras Commodore au prochain Rassemblement.

— Ridicule !

— Pourquoi les hommes ont-ils si peu de sens pratique ? Tu ne penses qu'à ta salle de contrôle et aux affaires. Si je n'avais eu de cesse de te pousser en avant, tu ne serais jamais devenu capitaine délégué.

— As-tu déjà eu faim ?

— Je ne me plains pas. Ce fut un grand jour pour moi quand *Sisu* m'a adoptée. Mais, tu sais, nous avons eu des propositions de tous côtés, pas seulement de *Gus* et de *Dupont*. Quel que soit notre vaisseau partenaire, il nous aidera. J'ai l'intention de laisser l'affaire en suspens jusqu'à ce que l'élection soit passée. J'ai eu des offres alléchantes toute la matinée de vaisseaux puissants, bien introduits. De toute façon, il y a la *Nouvelle Hanse*.

— Et alors, qu'est-ce que cela signifie ?

— Si ceux de la *Hanse* proposent ton nom au bon moment, tu seras élu par acclamation.

— Rhoda !

— Tu n'auras rien à faire. Thorby non plus. Vous vous bornerez à apparaître en public et être naturels, des hommes charmants et apolitiques. Je prends l'affaire en main. A propos, il est trop tard pour sortir Loeen de la pièce, mais je vais briser leur relation rapidement. Mère n'avait pas vu la totalité de l'enjeu. Je veux que mes fils soient mariés, mais il est essentiel que Thorby *ne* se marie pas *ni ne* se fiance *avant* l'élection. Maintenant... as-tu été au vaisseau amiral ?

— Bien sûr.

— Dans quelle famille est-il né ? Cela pourrait être important.

Krausa poussa un long soupir.

— Thorby n'est pas né dans la Famille.

— Quoi ? Absurde ! Tu veux dire qu'on ne peut pas l'identifier avec certitude. Hum... Combien de vaisseaux sont portés manquants ?

— J'ai dit qu'il n'était pas de la Famille ! Il n'y a pas de vaisseau ou d'enfant manquants qui corresponde à son cas. Il devrait être beaucoup plus vieux, ou beaucoup plus jeune.

Elle secoua la tête.

— Je ne le crois pas.

— Tu ne le veux pas !

— Je *ne* te crois pas. Il est de la Famille. Cela se voit dans sa démarche, dans ses manières, dans son bon esprit, enfin dans tout. Hum... Je vérifierai les fiches moi-même.

— Vas-y, puisque tu ne me crois pas.

— Allons, Fjalar. Je n'ai pas dit...

— Oh, si, tu l'as fait. Si je te disais qu'il pleut à terre, et tu ne voulais pas qu'il pleuve, tu...

— Je t'en prie ! Tu sais très bien qu'il ne pleut jamais en cette saison sur Hekate. Je disais seulement...

— *Mille ciels étoilés !*

— Tu n'as pas besoin de t'énerver. Ce n'est pas convenable pour un capitaine.

— Il n'est pas convenable non plus pour un capitaine de voir que l'on doute de sa parole sur son propre vaisseau !

— Pardon, Fjalar. — Elle ajouta calmement : — Cela ne peut pas faire de mal d'étendre les recherches ou de regarder dans les renseignements non classés. Tu connais les employés, et l'usage qu'ils font des données d'archives. Hum... Ce serait mieux si on découvrait l'identité des parents de Thorby avant l'élection. Je ne vais pas l'autoriser à se marier avant, mais je pourrais gagner un soutien considérable si un mariage était prévu tout de suite après...

— Rhoda.

— Qu'y a-t-il ? Le groupe *Vega* tout entier pourrait être influencé, si une présomption était établie sur la naissance de Thorby... Si une de leurs filles...

— Rhoda !

— Je suis en train de parler.

— C'est moi qui vais parler un moment, le Capitaine. Femme, il est de sang fraki. En outre, Baslim le savait... Et m'a ordonné à l'aider à trouver sa famille. J'avais espéré... oui, et cru... que les fiches révéleraient que Baslim s'était trompé. — Il fronça les sourcils et se mordit la lèvre. — Un croiseur de l'Hégémonie va accoster dans deux semaines. Cela devrait te donner le temps de vérifier par toi-même que je peux consulter un fichier aussi bien que n'importe quel employé.

— Que veux-tu dire ?

— Peut-on en douter ? Les dettes sont toujours payées... Et nous avons encore un versement à effectuer.

Elle le fixa avec effarement.

— Mon mari, as-tu perdu la tête ?

— Cela ne me fait pas plus plaisir qu'à toi. Non seulement c'est un garçon excellent, mais c'est le meilleur aiguilleur qu'on ait jamais eu.

— Les aiguilleurs ! rétorqua-t-elle avec amertume. Que veux-tu que cela me fasse ? Fjalar, si tu crois que je vais laisser un de mes fils être livré aux *frakis*... — Elle s'étrangla.

— Il est fraki.

— Il *ne* l'est pas. Il est *Sisu*, exactement comme moi. J'ai aussi été adoptée. Nous sommes tous les deux *Sisu*. Nous le serons toujours.

— Raconte ce que tu veux. J'espère qu'il restera toujours *Sisu* dans son cœur. Mais il faut payer la dernière partie de la dette.

— Nous l'avons payée entièrement il y a très longtemps !

— Ce n'est pas ce qui est écrit sur le registre.

— Ridicule ! Baslim voulait que le garçon retrouve sa famille. Une famille fraki, à condition que les frakis en aient. Nous lui avons donné une famille, la nôtre, notre clan, notre tribu. N'est-ce pas mieux payer la dette qu'une litière fraki dévorée par la vermine ? Ou as-tu une si pauvre opinion de *Sisu* ?

Elle le regarda avec colère. Krausa pensa amèrement qu'elle ne devait pas être tout à fait vraie, la croyance dans le fait que le sang de la Famille donnait une intelligence supérieure. Il ne perdait jamais patience en marchandant avec les frakis. Mais Mère et maintenant Rhoda arrivaient toujours à lui donner tort.

Mère, au moins, dure comme elle était, n'avait jamais demandé l'impossible. Mais Rhoda... enfin, Femme était nouvelle dans son métier. Il reprit en se retenant :

— Officier Chef, cet ordre m'a été donné personnellement, pas à *Sisu*. Je n'ai pas le choix.

— Vraiment ? Très bien, Capitaine. Nous en parlerons plus tard. Maintenant, avec tout le respect que je vous dois, j'ai du travail.

Thorby s'amusa beaucoup au Rassemblement, mais pas autant que prévu, parce qu'à plusieurs reprises Mère l'obligeait à l'aider à recevoir les officiers chefs des autres vaisseaux, qui amenaient souvent une fille ou une petite-fille. Le garçon devait s'occuper de la jeune fille pendant que les adultes parlaient. Il fit de son mieux et acquit même une certaine facilité pour les menus propos à moitié insultants des adolescents. Il apprit quelque chose qu'il appela danser qui aurait fait honneur à un homme avec deux pieds gauches et des genoux pliés en arrière. Il pouvait désormais passer son bras autour d'une fille sans défaillir.

Les visiteuses de Mère lui posaient des questions sur Pop. Il fit des efforts pour être poli mais il était irrité que tout le monde en sache sur Pop plus que lui, sauf ce qui était important.

Mais il semblait que cette obligation pouvait être partagée. Thorby réalisa qu'il était le fils cadet, mais que Fritz aussi était encore célibataire. Il lui demanda de prendre sa place en promettant qu'il lui rendrait la pareille à l'occasion.

Fritz lui rit au nez.

— Que peux-tu m'offrir à la place d'une sortie au Rassemblement ?

— Eh bien...

— Tu as compris. De toute façon, vieille branche, même si j'étais

assez fou pour le proposer, Mère ne m'écouterait pas. Quand elle a dit toi, c'est toi et personne d'autre. — Il bâilla. — Mon vieux, je suis claqué ! La petite rouquine *Saint Louis* a voulu danser toute la nuit. Va-t'en et laisse-moi dormir avant le banquet.

— Peux-tu me prêter un veston de soirée ?

— Fais ta lessive tout seul. Et tais-toi.

Mais un matin, un mois après l'atterrissage, Thorby descendait à terre avec Père, sans que Mère puisse rien y faire. Elle n'était pas sur le vaisseau. C'était le jour du Souvenir. Les cérémonies ne commençaient pas avant midi, mais Mère était partie en avance pour quelque chose au sujet des élections le lendemain.

Mais Thorby roulait dans sa tête bien d'autres pensées. Les cérémonies s'achèveraient sur un rituel en l'honneur de Pop. Père lui avait dit qu'il lui expliquerait ce qu'il devrait faire, mais le garçon était inquiet et la représentation de *L'Esprit de Sisù* le soir même ne le tranquillisait en rien.

Il était devenu encore plus nerveux quand il avait découvert que Fritz avait un exemplaire de la pièce qu'il étudiait.

— Bien sûr, j'apprends ton rôle ! s'était écrié Fritz. Père pense que c'est une bonne idée au cas où tu t'évanouis. Je n'essaie pas de te voler ta gloire. C'est pour que tu sois décontracté, si c'est possible, quand tu auras des milliers d'yeux rivés sur toi en train de cajoler Loeen.

— Tu pourrais, toi ?

Fritz prit un air songeur.

— Je peux essayer. Loeen a l'air câline. Je devrais te casser la jambe tout de suite.

— A mains nues ?

— Ne me tente pas, Thorby, ce n'est qu'une précaution, comme d'avoir deux aiguilleurs. Mais rien de moins qu'une jambe cassée peut t'empêcher de faire ton numéro.

Thorby et son père quittèrent *Sisù* deux heures avant le début des cérémonies.

— Nous ferions aussi bien de nous détendre. Le Souvenir est un événement heureux, si tu le regardes comme il faut, mais les sièges sont si durs, et la journée sera longue.

— Euh, Père... que faudra-t-il que je fasse exactement quand viendra le tour de Pop... de Baslim ?

— Pas grand-chose. Tu seras assis devant pendant le sermon et tu donneras les réponses pour la Prière des Morts. Tu les connais, n'est-ce pas ?

— Je n'en suis pas sûr.

— Je les écrirai. Quant au reste... tu imiteras ce que je ferai pour ma Mère, ta Grand-Mère.

— Très bien, Père.

— Maintenant, il faut se décontracter.

A l'étonnement de Thorby, Krausa prit un passage roulant à l'extérieur de la fête, puis siffla une automobile, qui sembla au garçon plus rapide que ceux sur Jubbul et presque aussi frénétiques que les Losiens. Ils atteignirent la gare en l'espace de temps suffisant pour un échange de compliments entre leur chauffeur et un autre. Mais la course était si fascinante que Thorby ne prêta pas grande attention à la Cité d'Artémis.

Il fut de nouveau surpris quand son père acheta deux tickets.

— Où allons-nous ?

— Faire un tour à la campagne. – Le capitaine regarda sa montre.

– Nous avons tout le temps.

Le monorail donnait une merveilleuse sensation de vitesse.

— A quelle vitesse allons-nous, Père ?

— Deux cents kilomètres à l'heure, je crois, cria Krausa.

— On dirait que c'est plus rapide.

— Suffisamment pour nous tuer. On ne peut pas aller plus vite.

Le trajet dura une demi-heure. Le paysage était défiguré par les aciéries et les usines pour les grands chantiers de construction, mais c'était tellement nouveau et différent. Thorby les contempla en se disant que la réserve du Sargon n'était qu'une entreprise mesquine à côté de tout ceci. La gare où ils descendirent était bordée par un mur haut et long. Thorby put voir les vaisseaux derrière l'enceinte.

— Où sommes-nous ?

— Sur un terrain militaire. Je dois voir un homme, et aujourd'hui j'ai juste le temps. – Ils marchèrent jusqu'à une grille. Krausa s'arrêta.

– Thorby...

— Oui, Père ?

— Te souviens-tu du message de Baslim que tu m'as transmis ?

— Comment ?

— Peux-tu le répéter ?

— Euh ? Enfin, je ne sais pas. C'est si loin.

— Essaie. Commence : « Au capitaine Fjalar Krausa, maître du vaisseau stellaire *Sisu* de la part de Baslim l'Infirmier. Bonjour, mon vieil ami !... »

— « Bonjour, mon vieil ami ! répéta Thorby. Bonjour à toute ta famille, à ton clan, et à tes frères... » Mais, je le comprends !

— Bien sûr, reprit Krausa gentiment. C'est le jour du Souvenir. Vas-y.

Thorby continua. Des larmes se mirent à couler le long de ses joues en entendant la voix de Pop monter du fond de sa gorge.

— « Mes plus humbles respects à ta vénérable mère. Je te parle à travers la bouche de mon fils adoptif qui ne parle pas le Suomique... »

Oh, mais ce n'est plus vrai !

— Continue.

Quand le garçon arriva au passage :

— « Je suis déjà mort... » – Il éclata en sanglots. Krausa se moucha vigoureusement et lui dit de poursuivre. Thorby réussit à aller jusqu'au bout, malgré sa voix tremblante d'émotion. Krausa le laissa pleurer un moment, puis lui ordonna sévèrement d'essuyer ses larmes et de se reprendre.

— Mon fils... Tu as bien entendu ce que le message dit au milieu ? Tu l'as compris ?

— Oui... Je crois.

— Alors tu sais ce qu'il me reste à faire.

— Cela signifie... que je dois quitter *Sisu* ?

— Que dit Baslim ? Quand l'occasion se présentera... C'est la première... Et cela n'a pas été facile de t'amener jusqu'ici. Je suis presque sûr que c'est la dernière. Baslim ne m'a pas fait cadeau de toi, mon Fils. Tu n'es qu'un prêt. L'heure est venue de le rembourser. Tu le comprends, n'est-ce pas ?

— Euh... je pense.

— Alors il faut le faire. – Krausa prit dans la poche intérieure de sa veste une liasse de billets et les glissa au garçon. – Je t'en aurais donné plus, mais c'est tout ce que j'ai pu prendre sans attirer l'attention de ta Mère. Je pourrai peut-être t'en faire parvenir davantage avant de partir.

Thorby la tenait sans la regarder. Pourtant il n'avait jamais eu auparavant autant d'argent entre les mains.

— Père... Cela signifie que *j'ai déjà quitté Sisú* ?

L'homme se tourna en s'arrêtant.

— C'est mieux ainsi. Les adieux n'apportent aucun réconfort. Seul le souvenir réconforte. D'ailleurs il doit en être ainsi.

Le garçon déglutit.

— Oui, mon Capitaine.

— Allons-y.

Ils marchèrent rapidement vers la barrière gardée. Ils y arrivaient presque, lorsque Thorby s'arrêta.

— Père... je ne veux pas partir !

Krausa le dévisagea sans montrer d'expression.

— Tu n'y es pas obligé.

— Je croyais que tu me l'avais ordonné ?

— Non. C'est sur moi que repose l'injonction de te remettre à la Garde Hégémonique et de faire passer son message. Mais ma tâche s'arrête là, j'ai repayé la dette. Je ne t'ordonnerai pas de quitter la Famille. Le reste vient de Baslim... avec, j'en suis sûr, les meilleures intentions possibles à ton égard. Mais tes obligations vis-à-vis de

Baslim ne regardent que toi et lui. Je ne peux décider de cela pour toi. Quelles qu'elles soient, elles ne sont pas associées à la dette de la Famille.

Krausa attendit tandis que Thorby restait muet, en s'efforçant de réfléchir. Qu'est-ce que Pop attendait de lui ? Que lui avait-il dit de faire ? « *Puis-je compter sur toi ? Tu ne vas pas partir sottement de ton côté et tout oublier ?* » Oui, mais comment faire Pop ? « *Ne prends pas la peine de brûler une offrande pour moi au temple... Délivre le message, et encore une chose : fais tout ce que l'homme t'ordonnera.* » Oui, Pop, mais il n'ordonne pas !

Le capitaine le pressa soudain.

— Nous n'avons plus beaucoup de temps. Je dois retourner. Mais, quoi que tu décides, c'est définitif. Si tu ne quittes pas *Sisu* aujourd'hui, tu n'auras pas une deuxième occasion. J'en suis certain.

« *C'est la toute dernière chose que je te demande... Puis-je compter sur toi ?* » insistait Pop dans sa tête.

Thorby soupira.

— Je crois qu'il faut que je parte, Père.

— Je le pense aussi. Maintenant, dépêchons-nous.

Mais on ne passait pas la barrière si rapidement, surtout parce que le capitaine, après avoir décliné son identité et celle de son fils en produisant les papiers du vaisseau, refusa de dévoiler la spécificité de son motif pour avoir une entrevue avec le commandant du Croiseur de la Garde, *Hydra*, autrement qu'en affirmant que c'était « officiel et urgent ».

Finalement un fraki élégant et armé les escorta jusqu'au treuil pour monter sur le vaisseau, où ils furent accueilli par un autre. On les dirigea ainsi jusqu'à un bureau avec « Secrétariat du Vaisseau – Entrez sans frapper » écrit dessus. Thorby conclut que *Sisu* était beaucoup plus petit qu'il ne se l'était imaginé. Il n'avait jamais vu autant de métal brillant de sa vie. Il regrettait déjà sa décision.

Le Secrétaire du Vaisseau était un jeune homme chétif et affable qui portait les galons de lieutenant. Il était aussi très ferme.

— Je suis désolé, capitaine, mais il faut me dire le motif de votre visite... si vous voulez voir le commandant.

Krausa resta muet, et ne bougea pas d'un iota.

Le jeune homme aimable rougit, pianota sur son bureau. Enfin il se leva.

— Veuillez m'excuser un instant.

Il revint et annonça d'une voix terne :

— Le commandant vous accorde cinq minutes.

Il les mena dans un bureau plus grand et sortit. Un homme plus âgé, assis derrière une table submergée de papiers, en chemise et donc sans insigne, se leva, la main tendue et dit :

— Capitaine Krausa ? Libre Commerçant... De Ziizouou, n'est-ce pas ? Je suis le colonel Brisby, commandant de ce vaisseau.

— Ravi d'être à bord, commandant.

— Enchanté de vous y recevoir. Comment vont les affaires ? – Il jeta un coup d'œil à Thorby. – Un de vos officiers ?

— Oui et non.

— Comment ?

— Colonel ? Puis-je vous demander dans quelle promotion avez-vous obtenu votre diplôme ?

— Quoi ? Euh, classe Huit. Pourquoi me le demandez-vous ?

— Je crois que vous êtes en mesure de répondre à cette question. Ce garçon est Thorby Baslim, le fils adoptif du colonel Richard Baslim, qui m'a chargé de vous le remettre.

— QUOI ?

— Connaissez-vous ce nom ?

— Bien sûr. – Il dévisagea le garçon. – Je ne vois aucune ressemblance.

— Il a été adopté par le colonel sur Jubbul.

Le colonel Brisby alla fermer la porte. Puis il dit à Krausa :

— Le colonel Baslim est mort. Ou manquant, ou présumé mort depuis deux ans.

— Je le sais. Le garçon est resté avec moi. Je peux vous donner des détails sur sa mort, s'ils ne sont pas encore connus.

— Vous étiez un de ces courriers ?

— Oui.

— Vous pouvez le prouver ?

— X trois zéro sept neuf code FT.

— Ce sera vérifié. Mais pour l'instant considérons que ça l'est déjà. Comment identifiez-vous... Thorby Baslim ?

Thorby ne suivit pas la conversation. Ses oreilles bourdonnaient, comme si l'ordinateur avait été alimenté avec trop d'énergie, la pièce grossissait puis rapetissait. Il comprit que cet officier connaissait Pop, ce qui était bien... Mais d'où sortait cette histoire qu'il était colonel ? Pop était Baslim l'Infirmier, un mendiant patenté par la grâce du... Par la grâce...

Le colonel Brisby lui intima l'ordre de s'asseoir ; il obéit avec joie. Puis l'homme actionna le ventilateur et se tourna vers Krausa.

— D'accord, j'accepte. Je ne sais quel règlement m'autorise à le faire... Nous devons assistance à tous les membres de la Division « X », ici ce n'est pas le cas. Toutefois je ne peux pas laisser tomber le colonel Baslim.

— « Citoyen en détresse », suggéra Krausa.

— Je ne vois pas comment on peut désigner ainsi une personne sur une planète de l'Hégémonie, qui visiblement n'est pas en détresse, sauf peut-être qu'il est un peu pâlot. Mais je trouverai une solution.

— Merci, commandant. — Krausa regarda sa montre. — Je suis désolé, je dois m'en aller.

— Un instant, vous me le laissez comme ça tout simplement ?

— Je crains de ne pouvoir faire autrement.

Brisby haussa les épaules.

— Comme vous voulez, mais restez déjeuner. Je veux en savoir davantage sur le colonel Baslim.

— Je regrette, mais je ne peux pas. Vous me trouverez au Rassemblement si vous en avez besoin.

— Je le ferai. Prenez au moins un café.

Il voulut appuyer sur un bouton.

— Commandant, reprit Krausa, d'un air malheureux et consultant de nouveau sa montre. Je dois partir *tout de suite*. Aujourd'hui est notre jour du Souvenir... Les funérailles de ma Mère commencent dans cinquante minutes.

— Comment ? Pourquoi ne l'avez-vous pas dit plus tôt ? Mon Dieu, vous n'allez jamais y arriver.

— Je le crains... Mais je devais venir ici.

— Je vais arranger les choses. — Le colonel ouvrit la porte. — Eddie ! Une auto aérienne pour le capitaine. Et vite. Prenez-le sur la plate-forme supérieure et lâchez-le où il vous indiquera.

— Oui, mon commandant.

Brisby se retourna, haussa les sourcils et entra dans le bureau attendant. Krausa se tenait devant Thorby, et articulait avec peine :

— Viens ici, mon Fils.

— Oui, Père.

— Je dois partir maintenant. Tu pourras peut-être t'arranger pour venir au Rassemblement... un de ces jours.

— J'essaierai, Père !

— Sinon... Eh bien, le sang reste dans l'acier, l'acier reste dans le sang. Tu es toujours *Sisu*.

— « L'acier reste dans le sang. »

— Bonnes affaires, mon Fils. Sois sage.

— Bonnes... affaires ! Oh, Père !

— Non ! Il ne faut pas. Ecoute, je dirai les répons à ta place cet après-midi. Tu ne dois pas apparaître.

— Oui.

— Ta Mère t'aimera toujours... Et moi aussi.

Brisby frappa à la porte ouverte.

— Votre voiture vous attend, capitaine.

— J'arrive, commandant.

Krausa embrassa Thorby sur les deux joues et se détournait brutalement. Le garçon ne vit plus que son large dos.

Le colonel Brisby se rassit et regarda Thorby.

— Je ne sais pas vraiment quoi faire avec toi. Mais on va s'arranger. — Il effleura une touche. — Que quelqu'un me trouve le capitaine d'armes qui s'occupe de la répartition des couchettes, Eddie. — Il se tourna vers Thorby. — Nous y arriverons, si tu ne fais pas d'histoires. Vous vivez dans le luxe, vous les commerçants, d'après ce que je sais.

— Commandant ?

— Quoi ?

— Baslim était colonel ? Du même corps que vous ?

— Eh bien... oui ?

Thorby avait eu quelques minutes pour réfléchir. Des souvenirs anciens envahissaient avec insistance sa mémoire. Il dit en hésitant :

— Je crois que j'ai un message pour vous.

— Du colonel Baslim.

— Oui. Je suis censé être sous hypnose ; mais je peux le commencer. — Il récita prudemment quelques numéros de code. — Est-ce pour vous ?

Brisby se précipita vers la porte pour la refermer. Puis il reprit carrément :

— Ne prononce *jamais* ces codes à haute voix, à moins d'être sûr que personne n'écoute alentour et que la pièce est purgée de tout microphone.

— Je suis désolé.

— Ce n'est rien. Mais tout ce que peut contenir ce code est top secret. J'espère que ça l'est toujours après deux ans. — Il toucha de nouveau l'interphone. — Eddie, annulez le capitaine d'armes. Trouvez l'officier psychologue. S'il n'est pas sur le vaisseau, qu'on le cherche partout. — Il dévisagea encore le garçon. — Je ne sais toujours pas ce que je vais faire de toi. Je devrais t'enfermer dans un coffre.

Le long message fut extrait de Thorby en la seule présence du colonel Brisby, de son commandant en second, le vice-colonel « Stinky » Stancke, et le psychologue du vaisseau, le capitaine Isadore Krishnamurti. La séance n'en finissait pas. Le docteur Kris n'utilisait pas souvent l'hypnothérapie. Le garçon était tellement tendu qu'il résistait, et le vice dut se battre avec le magnétophone pour le faire marcher. Enfin, le psychologue se redressa et s'essuya le visage.

— C'est tout, je crois, fit-il avec lassitude. Mais qu'est-ce que cela signifie ?

— Oubliez de l'avoir entendu, conseilla Brisby. Cela vaudra mieux pour votre petite santé.

— O.K., merci patron.

— Pappy, reprit Stancke. Reprenons depuis le début. J'ai enfin réussi à faire fonctionner cette création insensée de scientifique.

L'accent du gamin a pu le dénaturer.

— Absurde ! Il parle le plus pur Terrien.

— D'accord, alors ce sont mes oreilles. J'ai été soumis à de mauvaises influences. Je suis depuis trop longtemps à bord.

— Si, répondit Brisby calmement, cela porte préjudice à ta fonction de commandant, j'en examinerai la source. Est-ce vrai que vous, les gens de Riff, vous écrivez toutes les choses que vous voulez comprises ?

— Seulement avec Araleshi... mon commandant. Rien de personnel que vous avez demandé. Bon, alors que faisons-nous ? Je suis arrivé à éliminer le bruit à l'intérieur.

— Docteur ?

— Hum... le sujet est fatigué. Est-ce votre seule occasion de l'interroger ?

— Comment ? Non, il va rester avec nous un bon moment. D'accord, réveille-le.

Un peu plus tard, Thorby fut remis entre les mains du sous-officier pour lui trouver une couchette. Après avoir absorbé plusieurs litres de café, un plateau de sandwiches et sauté un repas, le colonel et son officier en second avaient enregistré en clair les milliers de mots du vieux Baslim, le dernier rapport du mendiant. Stancke se renversa sur son siège et siffla.

— Détends-toi, Pappy. Le matériel est resté valable, la moitié d'une vie d'un siècle, sur une conjecture.

— Oui, répondit Brisby tranquillement. Et cela le restera encore longtemps.

— Ce ne sont pas des blagues. Ce que je ne saisis pas, c'est ce gosse parcourant la Galaxie avec ces renseignements à « brûler avant de lire » dans la tête. Est-ce que je descends l'empoisonner ?

— Et tu auras tous ces papiers à remplir ?

— Eh bien, mais Kris peut l'effacer de son cerveau sans avoir recours à un trans-orbital.

— A mon avis, si quelqu'un lève le petit doigt sur le gamin, le colonel Baslim va sortir de sa tombe pour l'étrangler. Le connaissais-tu, Stinky ?

— Bien sûr, je l'ai eu pour le cours sur les armes psychologiques pendant ma dernière année à l'Académie. Juste avant qu'il n'entre dans la division « X ». L'esprit le plus brillant que j'aie jamais rencontré, sauf le vôtre, bien sûr, Pappy, patron.

— Ne te force pas. Il était sûrement un très bon professeur, il serait le meilleur dans n'importe quoi. Mais tu aurais dû le connaître avant qu'il ait des fonctions restreintes. J'ai eu le privilège de servir sous ses ordres. Maintenant que je commande à mon tour, je demande : « Que ferait Baslim ? » Il était le meilleur commandant

qu'un vaisseau puisse avoir. C'était pendant son deuxième service comme colonel. Il avait eu le grade de haut maréchal, mais il a accepté une réduction pour être de nouveau au combat, pour ne plus rester assis derrière un bureau.

Stancke secoua la tête.

— Je n'attends que cela, moi, un gentil bureau bien peinard où je rédigerai des communications que personne ne lira.

— Tu n'es pas Baslim. Il n'aimait que ce qui était dur.

— Je ne suis pas un héros. Je suis davantage le sel de la terre. Pappy, étais-tu avec lui au moment du sauvetage de la *Hanse* ?

— Crois-tu que je négligerais de porter le ruban ? Non, dieu merci, j'avais été muté. C'était un corps à corps. Une boucherie.

— Tu aurais peut-être eu le bon sens de ne pas te porter volontaire.

— Stinky, même toi tu y serais allé de ton plein gré, si Baslim avait demandé des volontaires, gros et paresseux comme tu es.

— Je ne suis pas paresseux, je suis efficace. Mais explique-moi ce qu'un commandant faisait à la réception d'un débarquement ?

— Le Vieux suivait le règlement quand ça l'arrangeait. Il voulait une bonne bagarre avec les esclavagistes, les mettre en pièces de ses propres mains. Il les détestait avec une rage glacée. Alors il est revenu couvert de gloire. Que veux-tu que l'Etat-Major fasse ? Attendre qu'il sorte de l'hôpital pour le faire passer en cour martiale ? Stinky, même les gradés supérieurs peuvent raisonner intelligemment quand ils sont pris en faute. Alors ils l'ont cité pour le plus haut mérite dans des circonstances exceptionnelles, et lui ont donné des fonctions limitées. Mais depuis, chaque fois que surgissent des circonstances exceptionnelles, tout commandant sait désormais qu'il ne peut plus parcourir le règlement à la recherche d'un alibi. C'est à lui de suivre l'exemple.

— Pas moi, reprit fermement Stancke.

— Mais si. Quand tu seras commandant avec une sale affaire sur les bras, tu feras comme tout le monde, tu bomberas le torse et sur ton visage joufflu les traits du héros se dessineront nettement. Que veux-tu y faire ? C'est ça, le réflexe conditionné de Baslim.

Ils allèrent se coucher vers l'aube. Brisby voulait dormir tard, mais une longue habitude le ramena derrière son bureau avec seulement quelques minutes de retard. Il ne fut pas surpris de trouver son second déjà au travail.

Son lieutenant-commissaire l'attendait. L'officier tenait un imprimé. Le commandant le reconnut. La nuit dernière, après avoir passé des heures à découper le rapport de Baslim en phrases, puis le recoder avant de l'envoyer par des voies différentes, il réalisa qu'il lui restait encore une tâche avant de se coucher. Il devait mettre en route

des recherches pour identifier le fils adoptif du colonel Baslim. Brisby était persuadé qu'on ne pourrait pas retrouver trace dans les archives démographiques de l'Hégémonie d'un gamin ramassé sur Jubbul, mais si le Vieux demandait qu'on aille lui décrocher la lune, il n'acceptait aucune excuse. Le colonel Brisby gardait à l'égard de Baslim, vivant ou mort, le comportement d'un officier subordonné vis-à-vis d'un supérieur. Il avait donc rédigé un bordereau et laissa une note pour que l'officier de service prenne les empreintes digitales de Thorby et les fasse coder dès qu'il se réveillerait. Après cela, il put enfin dormir.

Brisby regarda le message.

— Ce n'est pas encore parti ? demanda-t-il.

— Le labo est en train de coder les empreintes en ce moment même, mon commandant. Mais votre bureau me l'a envoyé pour la dénomination, étant donné que c'est pour un service hors du vaisseau.

— Eh bien, assignez-en une. Dois-je me préoccuper de toutes les affaires de routine ?

Le commissaire conclut que le patron n'avait pas assez dormi une fois de plus.

— Mauvaises nouvelles, mon commandant.

— Bon, allez-y, crachez le morceau.

— Je ne sais pas sous quelle rubrique le mettre ; je doute qu'il y ait un budget prévu, même si on trouvait une vraisemblable.

— Peu importe la rubrique. Trouvez-en une et envoyez ce message. Utilisez donc le terme général. Quelque chose quelque chose.

— « Dépenses Administratives Imprévues. » Ça ne marchera pas. Une recherche sur un civil ne peut pas faire partie des dépenses d'un vaisseau. Oh, vous pouvez mettre le numéro de la rubrique, et vous aurez une réponse. Mais...

— C'est bien ce que je désire, une réponse.

— Oui, mon commandant. Mais il arrivera finalement à la Comptabilité Générale. La machine va se mettre en marche et une carte va sortir avec une bande rouge. Puis mon salaire sera saisi jusqu'à ce que j'aie payé les frais de la recherche. C'est pour cette raison qu'ils font étudier aux zèbres comme nous le droit en plus de la comptabilité.

— Vous me fendez le cœur. D'accord, comptable. Si vous n'avez pas les tripes pour le signer, dites le numéro de la rubrique ; je l'écrirai en signant avec mon nom et mon grade. Ça va ?

— Oui, mais...

— J'ai eu une longue nuit.

— Oui, mon commandant. Mais la loi m'oblige à vous avertir que vous n'êtes pas obligé de le faire.

— Bien sûr, acquiesça Brisby ironiquement.

— Avez-vous la moindre idée de ce que peut coûter une recherche

d'identité ?

— Pas trop cher, j'imagine. Je ne comprends pas pourquoi vous en faites une telle montagne. Je veux qu'un employé se secoue les puces et examine le fichier. Je doute qu'ils nous facturent. C'est une courtoisie de routine.

— J'aimerais le croire. Mais vous avez demandé une enquête illimitée. Comme vous n'avez mentionné aucune planète, cela va d'abord atterrir à Tycho City où sont archivés les vivants et les morts. Ou bien désirez-vous limiter aux vivants ?

Brisby réfléchit. Si le colonel Baslim avait cru que le jeune garçon venait de la zone de civilisation, il y avait des chances pour que sa famille pense qu'il était mort.

— Non.

— Dommage. Le fichier des morts est le triple de celui des vivants. Ils vont donc fouiller à Tycho. Cela prendra du temps, même avec les machines. Ils ont environ vingt milliards d'entrées. Supposez que vous obtenez un résultat nul. Une enquête codée passe aux sections démographiques de toutes les planètes ; de toute façon les Archives Générales ne sont jamais à jour, et certaines planètes n'envoient jamais leurs résultats pour être classées. Mais le coût augmente spécialement, si vous utilisez les messages spatiaux. Le codage exact d'une empreinte digitale tient dans un livre bien épais. Evidemment si vous prenez une planète à la fois et en utilisant le courrier...

— Non.

— Très bien... Mais pourquoi ne pas mettre une limite ? Mille crédits, par exemple, ou la somme maximum que vous pouvez vous permettre si... je veux dire, « *quand* »... ils feront une saisie sur votre salaire.

— Mille crédits ? C'est ridicule !

— Si je me trompe, la limitation ne changera rien. Si j'ai raison, ce ne serait qu'un début. Après vous y passerez tout entier.

— Eh, vous n'êtes pas là pour me dire ce que je ne peux pas faire, gronda Brisby.

— Oui, mon commandant.

— Vous êtes là pour me dire comment je peux réaliser ce que j'ai l'intention de faire, quoi qu'il arrive. Alors allez vous plonger dans vos bouquins pour trouver un moyen légal et gratuit.

— Oui, mon commandant.

Brisby ne se mit pas au travail tout de suite. Il était furieux. Un jour, le service serait tellement paralysé par la paperasse qu'ils n'arriveraient plus à faire décoller un seul vaisseau. Il y avait gros à parier que le Vieux était rentré dans la Division Exotique avec un soulagement évident. Les agents de l'« X » n'avaient aucun problème administratif. S'ils avaient des frais, ils dépensaient autant qu'ils le

voulaient, dix crédits ou dix millions. Voilà comment il fallait opérer : choisir ses hommes et leur faire confiance. Pas de rapports réguliers, pas d'imprimés, rien du tout. Il suffisait de faire le travail correctement.

Sur quoi, il prit le rapport trimestriel énergétique et technologique du vaisseau. Puis il le posa, pour rédiger une missive complémentaire au rapport de Baslim, informant le Département Exotique que le messenger non classé qui l'avait délivré était sous la responsabilité du signataire, et toujours d'après le signataire, on pourrait obtenir des détails supplémentaires si le signataire était autorisé à discuter le rapport avec le messenger à discrétion.

Il décida de ne pas l'envoyer au service du code et du chiffre, ouvrit son coffre et se prépara à le coder lui-même. Il venait juste de terminer quand le commissaire frappa à la porte. Brisby leva la tête.

— Alors vous avez trouvé le paragraphe requis.

— Peut-être, mon commandant. J'ai parlé à l'officier en second.

— Et alors ?

— Il paraît que nous avons une personne à bord.

— Ne me dites pas qu'il faut un numéro de rubrique pour cela aussi !

— Non, pas du tout. Je peux très bien absorber moi-même sa ration de nourriture. Vous pouvez le garder à bord pour toujours sans que je le remarque. Cela devient difficile seulement quand les faits sont marqués dans les livres. Mais combien de temps avez-vous l'intention de le garder ? Plus d'un jour ou deux j'imagine, sinon vous n'auriez pas commencé l'enquête sur son identité.

Le colonel fronça les sourcils.

— Un bon moment. D'abord il faut découvrir qui il est, d'où il vient. Puis, si nous allons dans cette direction, j'ai l'intention de lui offrir un passage sans le déclarer. Si nous n'y allons pas, eh bien, je le transférerai sur un vaisseau qui y va. C'est trop compliqué à expliquer, ... Mais c'est nécessaire.

— D'accord, alors pourquoi ne pas l'enrôler ?

— Comment ?

— Cela clarifierait la situation.

Brisby réfléchit.

— Je vois. Je pourrais l'emmener légalement... Et arranger un transfert. Cela vous donnerait un numéro de rubrique. Mais... Supposons que sa famille se trouve sur Shiva III, et son engagement n'est pas terminé. Je ne peux pas lui dire de désertir. En outre, je ne sais pas s'il est d'accord.

— Demandez-le-lui. Quel âge a-t-il ?

— Cela m'étonnerait qu'il le sache. Il a été abandonné.

— Tant mieux. Vous le recrutez. Quand vous apprendrez où il doit

aller, vous trouvez une erreur dans son âge... Et vous la corrigez. Il s'avère en fait qu'il atteint sa majorité juste au moment d'être licencié sur sa planète.

Le colonel cligna des yeux.

— Dites donc, est-ce que tous les comptables sont malhonnêtes ?

— Non, seulement ceux qui sont compétents. Cela vous déplaît, mon commandant ?

— Au contraire. Bon, d'accord. Je vais voir si cela peut s'organiser ainsi. Nous n'allons pas envoyer la demande d'enquête tout de suite.

Le commissaire prit un air angélique.

— Nous ne l'enverrons jamais.

— Comment cela ?

— Ce ne sera pas nécessaire. Nous l'enrôlerons pour remplir un poste vacant dans l'effectif. Nous enverrons ses coordonnées au Bureau du Personnel. Ils feront un contrôle de routine sur son nom, sa planète d'origine : Hekate, je suppose, puisque c'est là que nous l'avons pris. D'ici là, nous serons loin d'Hekate. Ils ne le trouveront pas là-bas. Alors ils transmettront au Bureau de la Sécurité, qui nous enverra un urgent pour ne pas autoriser le sujet en question à avoir accès à des secteurs stratégiques. Mais c'est tout ce qui peut arriver. Il est possible que ce pauvre citoyen innocent n'ait jamais été enregistré. Mais ils ne prennent pas de risques, alors ils commencent l'enquête que vous voulez ; d'abord à Tycho, puis partout ailleurs, il sera prioritaire à cause du Bureau de la Sécurité. Ensuite soit ils l'identifient, et c'est une affaire de routine, à moins qu'il ne soit recherché pour meurtre. Soit ils ne l'identifient pas et doivent se décider s'ils l'enregistrent, ou s'ils lui donnent vingt-quatre heures pour disparaître de la Galaxie. A dix contre un, ils oublient toute l'histoire, sauf s'ils préviennent quelqu'un à bord de le surveiller et de rapporter tout comportement suspect. Mais le plus réjouissant, c'est que les frais de toute cette opération vont être couverts par la Sécurité.

— Commissaire, croyez-vous que la Sécurité ait placé des agents à bords de ce vaisseau dont je ne sois pas au courant ?

— Qu'en pensez-vous, commandant ?

— Hum... Je ne sais pas... Mais si j'étais le Chef de la Sécurité je l'aurais fait ! Bon sang, si j'emmène un civil d'ici au Limbe, ils le sauront, quoi que j'écrive dans le rapport.

— C'est assez probable.

— Allez-vous-en ! Je vais voir si le garçon va accepter. – Il appuya sur un bouton. – Eddie !

Au lieu d'appeler Thorby, Brisby ordonna au médecin de l'examiner. Il était inutile de presser le garçon de s'enrôler s'il n'était pas apte au service. Le major Stein et le capitaine Krishnamurti firent

leur rapport à Brisby avant le déjeuner.

— Alors ?

— Aucune objection pour le physique, commandant. Mais je vais laisser l'officier psychologue s'exprimer lui-même.

— Très bien. A propos, quel âge a-t-il ?

— Il ne sait pas.

— Je m'en doute, fit le colonel avec impatience. Mais quel âge lui donnez-vous ?

Le docteur Stein haussa les épaules.

— Quel est son tableau génétique ? Son environnement ? Les mutations dues à l'âge ? Vient-il d'une planète à haute ou basse gravité ? Quel est son index métabolique planétaire ? Il pourrait n'avoir que dix années standard, ou trente. Je peux lui donner un âge fictif basé sur l'hypothèse qu'il n'a subi aucune mutation significative, et provient d'un environnement équivalent à la Terre. Cette hypothèse restera gratuite tant qu'on ne fabriquera pas des bébés avec une plaque donnant tous les renseignements sur eux. En gros, le garçon ne doit pas avoir moins de quatorze années standard et pas plus de vingt-deux.

— Pourrait-on lui attribuer dix-huit ans ?

— C'est bien ce que j'ai dit.

— Très bien, marquez-lui l'âge juste en dessous du minimum pour l'enrôler.

— Il a un tatouage, précisa Krishnamurti. Cela pourrait donner un indice. Une marque d'esclave.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas dit plus tôt ? – Brisby pensa que sa missive à la Division « X » était amplement justifiée. – Datée ?

— Seulement l'affranchissement. C'est une date sargonaise qui colle très bien avec son histoire. La marque est celle d'un intendant, mais ne porte pas de date.

— Dommage. Bon, eh bien, maintenant qu'il a passé les tests médicaux, je vais le faire venir.

— Colonel.

— Comment ? Oui, Kris ?

— Je déconseille l'enrôlement.

— Quoi ? Il est aussi sain que vous et moi.

— Sans doute. Mais je ne miserais pas sur lui.

— Pourquoi ?

— Je l'ai interrogé ce matin sous hypnose. Colonel, avez-vous déjà eu un chien ?

— Non. Il n'y en a pas beaucoup sur ma planète.

— Ces animaux sont très utiles pour les expériences en laboratoire. Ils manifestent de nombreuses caractéristiques humaines. Prenez un chiot, maltraitez-le, brutalisez-le, frappez-le, il deviendra

une bête sauvage. Par contre, prenez-en un autre de la même portée, caressez-le, cajolez-le, faites-le dormir avec vous, en le dressant toutefois. Il sera un animal heureux et bien élevé. Prenez-en encore un troisième, caressez-le les jours pairs et frappez-le les jours impairs. Il sera tellement troublé qu'il ne pourra prendre aucune des deux attitudes. Bientôt, il ne mangera plus, ne dormira plus, ne pourra plus contrôler ses fonctions vitales. Il se contente de se blottir dans un coin en tremblant.

— Hum... Vous, les psychologues, vous pratiquez souvent ce genre d'expériences ?

— Je ne l'ai jamais fait. Mais c'est dans les manuels... Et ce garçon correspond à ce cas précis. Il a subi des épreuves traumatisantes dans les années de sa formation, la dernière ayant eu lieu seulement hier. Il est troublé et déprimé. Comme le chien, il est prêt à grogner et à mordre à tout moment. Il ne devrait pas être exposé à de nouvelles pressions, mais devrait être dirigé sur un endroit où il pourrait suivre une psychothérapie.

— Rien que ça !

Le psychologue haussa les épaules. Puis le colonel ajouta :

— Excusez-moi, docteur. Mais je connais un peu l'histoire de ce cas, avec tout le respect que je dois à votre formation. Ce garçon a été entre de bonnes mains pendant ces dernières années. – Brisby raconta les adieux dont il avait été témoin malgré lui, la veille. – Et avant cela, il a vécu avec le colonel Richard Baslim. Avez-vous entendu parler de lui ?

— Je connais sa réputation.

— S'il y a un fait sur lequel je miserais mon vaisseau, c'est sur l'assurance que le colonel ne gâcherait jamais un être humain. Bon, d'accord, le gamin a passé de sales quarts d'heure, mais il a aussi été pris en main par l'homme le plus équilibré, le plus courageux et le plus humain qui ait porté notre uniforme. Vous pariez sur vos chiens, moi je soutiens le colonel Baslim. Maintenant... Est-ce que vous me conseillez formellement de l'enrôler ?

Le psychologue hésita.

— Eh bien ? reprit Brisby.

— Ne vous inquiétez pas, Kris, coupa le major Stein. Je vous couvre.

— Je veux une réponse nette, ensuite je prendrai une décision.

— Supposons, commença Krishnamurti lentement, que je consigne mon opinion, mais en déclarant par ailleurs qu'il n'y a aucune raison sérieuse pour refuser l'enrôlement.

— Pourquoi ?

— Vous désirez clairement recruter ce garçon. Mais s'il a des ennuis, eh bien, mon rapport peut lui éviter une sentence en le faisant

réformer pour raisons médicales. Il a eu suffisamment de coups durs.

Le colonel Brisby lui donna une grande tape dans le dos.

— Merci, Kris ! Ce sera tout, messieurs.

Thorby passa une mauvaise nuit. Le capitaine d'armes le logea dans le cantonnement des sous-officiers où il fut bien traité. Il réalisa avec embarras l'attitude polie des hommes autour de lui, qui ne tenaient aucun compte de l'uniforme luxueux de *Sisu* qu'il portait. Jusqu'à ce moment-là, il avait été fier de la splendide apparence de cette tenue. Il apprenait ainsi que chaque habillement dépendait de son environnement propre. Cette nuit-là, il prit conscience des ronflements autour de lui... Des étrangers... frakis. Il souhaita ardemment se trouver de nouveau dans la Famille, où on le connaissait, le comprenait, le reconnaissait.

Il se tourna dans un lit plus dur que d'habitude, et se demanda qui dormirait dans le sien.

Il se surprit à s'interroger sur le trou qu'il considérait toujours comme « chez lui », si quelqu'un l'avait occupé. Avait-on réparé la porte ? Le tiendraient-ils net et propre comme le désirait Pop ? *Que feraient-ils avec la jambe de Pop ?*

Dans son sommeil, il rêva de Pop et de *Sisu* à la fois. Enfin, une fois Grand-mère raccourcie et un vaisseau pirate fonçant droit sur lui, Pop murmura : *« Plus de cauchemars, Thorby. Plus jamais, fiston. Rien que des beaux rêves. »*

Il dormit alors paisiblement le reste de la nuit, et se réveilla dans cet endroit sinistre au milieu de frakis brillants. Le petit déjeuner était substantiel, mais ne pouvait être comparé à la qualité de ceux de Tante Athéna. Toutefois il n'avait pas faim.

Après le repas, il compatissait silencieusement sur son propre sort, lorsqu'on lui ordonna de se déshabiller ; il fut soumis aux indignités occasionnées par le comportement irrévérencieux des médecins à l'égard de la chair humaine. C'était sa première expérience, il détesta leur façon de le tâter et de le manipuler.

Quand le commandant le fit appeler, Thorby ne fut même pas réconforté en voyant l'homme qui connaissait Pop. C'était la pièce où il avait dû dire « bonnes affaires » à Père. Les pensées qui le hantaient n'étaient guère réjouissantes.

Il écouta nonchalamment ce que Brisby expliquait. Il se réveilla un peu quand il comprit qu'on lui offrait un statut, pas grand-chose, pensa-t-il, mais un statut quand même. Il n'avait jamais pensé que le statut des frakis puisse compter aux yeux des frakis eux-mêmes.

— Tu n'es pas obligé de le faire, conclut Brisby, mais cela simplifierait les choses, en particulier pour ce que le colonel Baslim voulait que je fasse : retrouver ta famille. C'est bien ce que tu désires

aussi, n'est-ce pas ?

Thorby était sur le point de dire qu'il savait qui était sa Famille. Mais il comprenait ce que le commandant voulait dire : ses vrais parents, ceux dont il n'avait jamais vraiment été capable d'imaginer l'existence. Était-il possible qu'il ait des proches avec des liens de sang quelque part ?

— Je pense, répondit-il lentement. Je ne sais pas.

— Hum...

Brisby se demanda ce que l'on pouvait ressentir lorsqu'on n'avait pas de cadre pour sa propre image.

— Le colonel Baslim souhaitait vivement que je retrouve ta famille. Je peux le faire plus facilement, si tu es officiellement un des nôtres. Alors ? C'est soldat de troisième classe... Trente crédits par mois, nourri, logé et la gloire en plus. Juste un peu.

Le garçon le regarda.

— C'est la même Fam... service que celui de mon Pop... du colonel Baslim ? Il en fait partie aussi ?

— Oui, supérieur à toi. Mais c'est le même service. Je crois que tu as commencé à dire « famille ». Nous aimons penser que nous sommes une grande famille. Le colonel Baslim en était un des membres les plus distingués.

— Alors je veux être adopté.

— Enrôlé.

— Quel que soit le mot.

LES frakis n'étaient pas mauvais quand on apprenait à les connaître.

Ils avaient leur langage secret, bien qu'ils fussent persuadés de parler l'Interlingua. Thorby ajouta quelques douzaines de verbes et quelques centaines de noms à son vocabulaire en les entendant prononcer. Après cela il se heurta à une langue conventionnelle. Il apprit que l'on respectait son ancienne vie de commerçant, mais la Famille était considérée comme étrange. Il ne discuta pas, les frakis ne pouvaient pas comprendre.

C.G.H. *Hydra* finit par quitter Hekate, en route pour le Limbe. Juste avant le décollage, un mandat arriva accompagné d'un imprimé du Subrécargue qui indiquait que la lettre de change représentait un quatre-vingts tiers de l'estimation de *Sisu* entre Jubbulpore et Hekate. C'était comme si, pensa-t-il, il était une fille qu'on échangeait. Le montant élevé de la somme le mit mal à l'aise, en outre il ne trouvait aucune écriture qui comptait ses intérêts sur une action du capital de *Sisu*. Il trouvait qu'elle aurait dû s'y trouver pour que la comptabilité soit bien nette. Ce n'était pas comme s'il était né sur le vaisseau. Contrairement aux aumônes, le fait de vivre au sein de la Famille avait fait prendre conscience à l'ancien petit mendiant de la valeur de l'argent : les comptes doivent s'équilibrer et les dettes doivent être payées.

Il se demanda ce que Pop penserait de tout cet argent. Il se sentit plus léger en apprenant qu'il pouvait le déposer auprès du commissaire comptable.

La lettre de change s'accompagnait d'un mot chaleureux, lui souhaitant de faire de bonnes affaires où qu'il aille, et signé : « Baisers, Mère ». Cela le réconforta et le déprima en même temps.

Un paquet de tout ce qu'il possédait suivit avec une lettre de Fritz : « Cher Frère, Personne ne m'a soufflé mot des mystérieux événements récents, mais l'atmosphère était tendue autour de notre vieux vaisseau pendant quelques jours. Si ce n'était pas tout à fait

impensable, je dirais qu'il y a eu une divergence d'opinions en haut lieu. Moi, je n'ai pas d'opinion, sauf que ton bavardage futile et tes expressions ahuries me manquent. Amuse-toi bien et n'oublie pas de compter ta monnaie. Fritz. P.S. La pièce a été une réussite artistique... Et Loeen est très câline. »

Thorby rangea ses affaires. Il s'efforçait d'être un soldat de la Garde, et ces effets l'embarrassaient. Il découvrit que la Garde n'était pas une corporation fermée comme la Famille. Il ne fallait aucune magie pour en faire partie, il suffisait d'avoir les qualités requises ; personne ne prêtait attention à l'origine d'une recrue, ou à son passé. Le *Hydra* engageait son équipage sur de nombreuses planètes. Il y avait des machines au Bureau du Personnel pour s'occuper de ces questions. Les camarades de Thorby étaient grands, petits, effilés, râblés, poilus, imberbes, altérés, superficiellement inaltérés. Thorby cadrait pratiquement avec la norme et son origine de Libre Commerçant était une excentricité acceptable. Cette particularité en faisait un soi-disant astronaute, même s'il était une recrue.

Le seul obstacle, c'est qu'il était un bleu : Soldat de la Garde de 3/c. Il le resterait tant qu'il n'aurait pas fait ses preuves, d'autant plus qu'il n'avait pas fait ses classes.

Mais il n'était pas plus handicapé que n'importe quelle recrue dans un uniforme militaire avec un fier *esprit de corps*^[2]. On lui assigna une cabine, un mess, une unité de travail, et un sous-officier borné pour lui donner des ordres. Son travail consistait à nettoyer les compartiments. Son poste de combat à faire le courrier de l'officier balisticien au cas où les téléphones seraient en panne. Cela signifiait en fait qu'on pouvait lui demander d'aller chercher un café.

En dehors de cela, on le laissait tranquille. Il était libre de se joindre à une discussion à condition de ne pas couper les plus anciens que lui. On l'invitait à jouer aux cartes quand il manquait un joueur. Il n'était pas exclu des potins et enfin il avait le privilège de prêter des pulls et des chaussettes aux anciens quand ils en avaient besoin. Thorby savait ce que représentait le fait d'être subalterne, il l'avait déjà été, ce n'était pas difficile.

Le *Hydra* se préparait pour une patrouille de contrôle. Tous les propos au mess étaient centrés sur la perspective des « chasses ». Le vaisseau était rapide, trois cents gravités. Il cherchait un engagement avec les hors-la-loi, là où les marchands tels que *Sisu* l'évitaient dans la mesure du possible. Malgré un effectif important et des armes lourdes, le *Hydra* était surtout constitué d'un générateur et de réservoirs de carburant.

A la tête de table de Thorby, il y avait son sous-officier, artilleur, 2/c Peebie, surnommé « Décibel ». Un jour, Thorby mangeait sans écouter ce qui se passait autour de lui, en se demandant s'il allait

visiter la bibliothèque ou assister à un spectacle stéréo, lorsqu'il entendit son surnom :

— C'est vrai, Commerçant ?

Thorby en était fier, mais pas dans la bouche de Peebie, qui avait un humour très personnel. Il appelait le garçon par son surnom, s'enquêrait avec sollicitude si les affaires marchaient bien, et mimait le geste de compter de l'argent. Jusque-là, Thorby avait ignoré ce manège.

— Qu'est-ce qui est vrai ?

— Pourquoi tu ne te laves pas les oreilles de temps en temps ? Ou alors, c'est que tu n'es capable d'entendre que le froissement des billets et le cliquetis des pièces ? Je leur ai dit ce que j'ai dit à l'officier balisticien : le seul moyen d'en descendre un maximum, c'est de poursuivre les pirates, et non d'imiter les commerçants, trop craintifs pour se battre, et trop gros pour courir.

Thorby eut un frémissement.

— Qui t'a dit que les marchands avaient peur de se battre ?

— Fais pas le malin ! Qui a jamais entendu parler d'un bandit grillé par un commerçant ?

Peebie aurait pu être sincère. On ne faisait aucune publicité aux vaisseaux détruits par la Famille, mais Thorby n'en était que plus en colère.

— Moi.

Peebie prit cette affirmation pour une vantardise.

— Ah, vraiment ? Ecoutez ça un peu, les gars. Notre colporteur est un héros. Il a grillé un bandit tout seul, comme un grand ! Racontez-nous donc. As-tu mis le feu à ses cheveux ? Ou versé du potassium dans sa bière ?

— J'ai utilisé, déclara le garçon, un missile à une section Mark XIX, fabriqué par Bethléhem-Antares et armé avec une ogive nucléaire de 20 mégatonnes de plutonium. J'ai tiré en calculant le rapprochement du champ de rayonnement et prévoyant la courbe de collision.

Il y eut un silence. Finalement Peebie le brisa d'un ton glacial :

— Où est-ce que tu as lu ça ?

— C'était inscrit sur la bande après l'affrontement. J'étais aiguilleur en chef à tribord. L'ordinateur à bâbord ne marchait pas. Je suis donc sûr que c'est moi qui l'ai détruit.

— Maintenant il est un officier balisticien ! Colporteur, ne colporte pas tes histoires ici.

Thorby haussa les épaules.

— Je l'étais pourtant. Plutôt un officier chargé du contrôle des armes, d'ailleurs. Je n'ai jamais appris grand-chose sur le matériel lui-même.

— Et modeste avec ça ! Ça ne coûte rien de parler, commerçant.

— Tu dois le savoir toi, Décibel.

Peebie fut arrêté en entendant son surnom. Thorby n'évalua pas les conséquences d'une telle familiarité. Une autre voix douceuse les interrompit :

— C'est ça, Peebie. Ça ne coûte rien de parler. Maintenant, raconte-nous donc les cartons que tu as fait, toi. Vas-y.

Celui qui venait de parler n'était pas classé, mais il était employé dans le bureau du commandant en second et n'avait donc rien à craindre de Peebie.

Celui-ci devint écarlate.

— Trêve de boniments, grommela-t-il. Baslim, je veux te voir à zéro huit cents au contrôle de combat. On va voir ce que tu sais sur le dépistage et le tir.

Thorby n'avait pas envie d'être testé, car il ne connaissait rien au matériel du *Hydra*. Mais c'était un ordre. Il affronta donc le sourire ironique de Peebie à l'heure dite.

Son sourire disparut rapidement. Les instruments de ce vaisseau ne ressemblaient en rien à ceux de *Sisu*, mais le principe était le même. En outre, le sergent artilleur (cybernéticien) ne parut pas trouver anormal qu'un ex-commerçant sache tirer. Il était toujours à la recherche de talent : des gens, capables de manier des ordinateurs pour des problèmes de balistique à des vitesses en dessous de la lumière, étaient aussi rares parmi les soldats de la Garde que dans la Famille.

Il questionna Thorby sur l'appareil qu'il avait utilisé, puis hocha la tête.

— Je n'en ai vu que des diagrammes sur un appareil tandem Dusseldorf. Mais cette approche est dépassée. Enfin, si vous avez pu mettre dans le mille avec cette ferraille, on pourra se servir de vous. — Il se tourna vers Peebie, — Merci, Décibel, je rapporterai à l'officier balisticien. Restez dans les parages, Baslim.

Peebie eut l'air étonné.

— Il a du travail, sergent.

Le sergent Luter haussa les épaules.

— Dis à ton sous-officier chef que j'ai besoin de Baslim ici.

Thorby avait été choqué d'entendre le magnifique ordinateur de *Sisu* traité de « ferraille ». Mais il comprit rapidement ce que Luter voulait dire. Le cerveau énorme qui se battait pour *Hydra* était un génie parmi les ordinateurs. Il n'aurait jamais pu le contrôler tout seul, mais il servait bientôt comme artilleur 3/c (cybernéticien) et se trouvait relativement à l'abri des traits d'esprit de Peebie. Il commençait à se sentir dans la peau d'un soldat de la Garde, subalterne mais accepté par ses camarades de bord.

Hydra naviguait au-dessus de la vitesse de la lumière vers le monde du Limbe, Ultima Thule, où il ferait le plein et se mettrait en chasse pour les hors-la-loi. Aucune réponse ne parvint au vaisseau au sujet de l'identité de Thorby. Il était content de son statut dans l'ancien uniforme de Pop, et pensait que Pop serait fier de lui. *Sisu* lui manquait, mais un vaisseau sans femmes simplifiait la vie. D'ailleurs *Hydra* n'avait pas un règlement aussi restrictif que *Sisu*.

Cependant le colonel Brisby ne laissa pas Thorby oublier les motifs de son engagement. Les officiers supérieurs sont très éloignés des recrues en termes d'échelons ; un homme non classé n'aperçoit souvent son commandant qu'aux revues. Mais Brisby appela plusieurs fois le jeune homme dans son bureau.

Il reçut l'autorisation de la Division Exotique de discuter le rapport du colonel Baslim avec le courrier de celui-ci, mais en tenant compte de la situation critique du sujet.

Il commença par prévenir Thorby de la nécessité de se taire. Brisby lui signifia que s'il bavardait, il recevrait la punition la plus sévère que la cour martiale pouvait infliger.

— Mais ce n'est pas le principal. Nous devons être sûrs qu'il n'en sera jamais question. Sinon nous ne pouvons en discuter.

Thorby hésita.

— Comment puis-je savoir que je vais me taire, si je ne sais pas de quoi il s'agit ?

Brisby eut l'air ennuyé.

— Je peux t'en donner l'ordre.

— Bien sûr, mon commandant. Mais même ainsi, serez-vous certain que je ne vais pas risquer de passer en cour martiale ?

— Mais c'est ridicule ! Je veux parler du travail du colonel Baslim. Mais tu as intérêt à garder ton clapet bien fermé, sinon je te mets en pièces de mes propres mains. C'est clair ? Ce n'est pas un jeune morveux qui va me chicaner quand il s'agit du travail du Vieux !

Le garçon parut soulagé.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas dit tout de suite, commandant ? Je ne parlerai jamais de quoi que ce soit qui concerne Pop. C'est la première chose qu'il m'a apprise.

— Oh, reprit Brisby avec un sourire. J'aurais dû m'en douter. Ça va.

— Je suppose, ajouta-t-il pensivement, que je peux vous parler en toute liberté.

Le colonel était stupéfait.

— Je n'avais pas réalisé que cela marchait dans les deux sens. Je peux te montrer la missive qui m'autorise à discuter son rapport avec toi. Serais-tu convaincu après cela ?

Brisby se vit en train de montrer un message « ultra-secret » au

sous-officier le plus subalterne en service sous ses ordres, pour convaincre ledit subalterne que son commandant avait autorité pour discuter avec lui. A ce moment-là, cela semblait raisonnable, ce fut seulement plus tard que le colonel s'interrogea.

Thorby lut le contenu traduit du message et hocha la tête.

— Tout ce que vous voudrez, commandant. Je suis sûr que Pop serait d'accord.

— Sais-tu ce qu'il faisait ?

— Eh bien... oui et non. J'en voyais un peu. Je sais ce qu'il voulait que je remarque et que je me souviene. Je portais des messages pour lui, c'était toujours très secret. Mais je ne connaissais pas les raisons. — Thorby fronça les sourcils. — Ils ont dit qu'il était un espion.

— Agent secret sonne mieux.

Le garçon haussa les épaules.

— S'il espionnait, il appellerait cela ainsi. Pop ne mâchait pas ses mots.

— Non, c'est vrai. Il disait les choses carrément.

Brisby se rappela s'être senti transpercé à travers son uniforme par un savon appuyé.

— Je vais t'expliquer... Connais-tu l'histoire de la Terre ?

— Euh, pas tellement.

— C'est l'histoire de la race en miniature. Longtemps avant les voyages dans l'espace, nous n'avions pas encore rempli la Terre. Il y avait encore des frontières là-bas entre les différentes contrées. Chaque fois que l'on en découvrait une nouvelle, il se produisait toujours trois phénomènes : des commerçants partaient tenter l'aventure, des bandits pressuraient les honnêtes gens, et le trafic d'esclaves se mettait en route. C'est ce qui arrive aujourd'hui, quand nous traversons l'espace au lieu des océans et des prairies. Les commerçants frontaliers sont des aventuriers qui prennent de gros risques dans l'espoir de gros bénéfices. Les hors-la-loi, qu'ils soient des brigands dans les montagnes ou des pirates sur la mer, ou encore des bandits de l'espace, n'émergent que dans les zones où la police ne surveille pas. Ces deux manifestations sont temporaires. Mais l'esclavage n'a rien à voir avec cela, c'est la plus perverse de toutes les habitudes humaines et la plus difficile à briser. Il surgit dans chaque nouvelle terre et il est très difficile de le déraciner. Lorsqu'une culture assimile l'esclavage, il s'implante dans le système économique, dans les lois, dans les habitudes et les comportements humains. Si on l'abolit il va se mettre en sourdine, va se tapir, prêt à surgir de nouveau dans l'esprit des gens qui considèrent avoir le droit « naturel » de posséder d'autres personnes. Tu ne peux pas les raisonner. Tu peux les tuer, mais pas leur faire changer d'avis.

Brisby soupira.

— Baslim, la Garde n'est que le gendarme et le facteur. Nous n'avons pas eu de grande guerre depuis deux siècles. Il nous incombe la tâche impossible de maintenir l'ordre sur la frontière : une circonférence de trois mille années-lumière. Personne ne peut comprendre l'étendue de cette surface. L'intelligence ne peut la concevoir.

« Les êtres humains ne peuvent pas non plus la garder. Elle s'agrandit chaque année. Les gardes-frontières des planètes finissent par boucher les trous. Mais nous, plus on s'efforce de couvrir du terrain, plus il y en a. Alors, pour la plupart d'entre nous, c'est un travail, honnête, dont on ne peut voir le bout.

« Mais pour le colonel Baslim, c'était une passion. Il haïssait en particulier le trafic d'esclaves. La pensée seule le rendait malade, j'en suis témoin. Il a perdu une jambe et un œil, mais je pense que tu es au courant, en sauvant une famille entière des pirates esclavagistes.

« La plupart des officiers seraient satisfaits d'un tel exploit, et rentreraient chez eux prendre leur retraite. Mais pas pour le vieux maniaque ! Il enseigna quelques années, puis il rentra dans le seul corps susceptible de le prendre dans l'état où il était, et présenta un plan.

« Les Neuf Mondes constituent l'épine dorsale de l'esclavage. La Sargonie est colonisée depuis très longtemps. Elle n'a jamais accepté l'Hégémonie après leur sédition. Les Neuf Mondes n'adhèrent pas aux droits de l'homme et ne veulent pas en entendre parler. Nous ne pouvons donc aller chez eux, et ils ne peuvent venir chez nous.

« Le colonel Baslim décida que le trafic pouvait être rendu infructueux si on savait comment il fonctionnait dans la Sargonie. Il pensa que les esclavagistes devaient se procurer des vaisseaux, des bases, des marchés. Ce n'était pas seulement un vice, mais un commerce. Alors il entreprit de s'y rendre pour l'étudier.

« C'était absurde : un homme contre un empire de neuf planètes... Mais la Division Exotique ne s'occupe que de questions absurdes. Ils ne l'auraient probablement pas pris, s'il n'avait eu un plan précis pour leur envoyer des rapports. Un agent ne peut voyager librement, ni envoyer son courrier par la poste. De toute façon, il n'y en a pas entre les Neuf Mondes et nous. Il ne pouvait pas non plus monter un transmetteur spatial, ce serait aussi discret que les cuivres dans l'orchestre.

« Mais Baslim avait une idée. Les seules personnes qui passent par les Neuf Mondes, sont les Libres-Commerçants. Mais ils évitent la politique comme la peste, tu le sais mieux que moi. Ils font de gros efforts pour s'adapter aux coutumes locales. Toutefois le colonel avait ses entrées chez eux.

« Les gens qu'il a secourus étaient des Libres-Commerçants, tu dois

être au courant. Il a dit aux « X » qu'il pourrait faire parvenir ses rapports à travers eux. Alors ils l'ont laissé tenter l'aventure. Je suis sûr que personne ne savait qu'il allait passer pour un mendiant. Je me demande même s'il l'avait prévu. Il a toujours été génial dans l'improvisation. Il y est allé, et a observé pendant des années en faisant transmettre ses comptes rendus.

« Voilà pour le décor. Maintenant je veux t'extirper tous les détails possibles. Tu peux nous parler de ses méthodes. Le rapport que j'ai envoyé n'en parlait pas. Un autre agent pourrait les utiliser.

— Je vous dirai tout ce que je sais. Mais ce n'est pas grand-chose, reprit Thorby tranquillement.

— Tu en sais beaucoup plus long que tu ne l'imagines. Te laisserais-tu hypnotiser à nouveau de façon à pouvoir faire resurgir tous les souvenirs ?

— Je ferai tout ce qui peut servir le travail de Pop.

— Autre chose... — Brisby traversa la cabine, prit une feuille de papier sur laquelle était esquissée la silhouette d'un vaisseau. — Reconnaiss-tu ce vaisseau ?

Le garçon écarquilla les yeux.

— Un croiseur sargonais.

Le colonel lui en mit un autre sous le nez.

— Et celui-ci ?

— Euh, il ressemble à un vaisseau d'esclaves qui atterrissait deux fois par an à Jubbulpore.

— Ni l'un, ni l'autre, s'écria Brisby sauvagement. Ce sont deux modèles qui sortent de mes fichiers, des échantillons de vaisseaux construits par notre plus grand armateur. Si tu les as vus à Jubbulpore, soit ce sont des copies, soit ils ont été achetés chez nous !

— Mais ils en construisent là-bas, fit Thorby.

— Je le sais, mais le colonel Baslim a donné les numéros d'immatriculation des vaisseaux. Je ne sais pas comment il les a obtenus, peut-être es-tu capable de me le dire. Il affirme que les marchands d'esclaves reçoivent de l'aide de chez nous !

Il fit une grimace de dégoût.

Thorby allait régulièrement rendre compte à la Cabine, parfois à Brisby lui-même, parfois pour être interrogé sous hypnose par le docteur Krishnamurti. Le colonel ne manquait jamais de mentionner l'enquête sur l'identité de Thorby et le pressait de ne pas se décourager, car de telles recherches prenaient un certain temps. A force de l'entendre répéter, le garçon aussi commença à y croire, non plus comme à un rêve impossible, mais comme à quelque chose de tangible qui allait bientôt se réaliser. Il se mit à penser à sa famille, en se demandant qui il était. Ce serait bien d'être comme les autres.

Brisby s'efforçait de se rassurer. On lui avait notifié de ne pas laisser le jeune homme avoir accès à des secteurs stratégiques du vaisseau le jour même où ils avaient quitté Hekate, quand il espérait qu'on l'identifierait tout de suite. Il garda cette information pour lui en se basant sur la conviction que le colonel Baslim ne se trompait jamais et que l'affaire serait éclaircie.

Lorsque Thorby fut muté au Contrôle de Combat, Brisby était inquiet en voyant l'ordre passer sur son bureau. C'était une zone de « sécurité » que l'on ne faisait pas visiter. Puis il conclut qu'un homme sans formation spéciale ne pouvait pas y apprendre grand-chose qui puisse réellement affecter la sécurité, et qu'il utilisait déjà le gamin dans un secteur beaucoup plus brûlant. Il apprenait des choses importantes : le vieil homme avait utilisé la couverture d'un mendiant unijambiste pour cacher un double jeu... Mais en plus, il avait vraiment été mendiant. Avec le gamin, ils n'avaient vécu que sur les aumônes. Brisby admira une telle perfection d'artiste. Ce devrait être un exemple pour les autres agents.

Mais le Vieux avait toujours brillé.

Le commandant laissa donc Thorby au contrôle de combat. Il omit seulement de rendre cette promotion permanente de façon à ce que le changement de classe ne soit pas envoyé au Bureau du Personnel. Il avait hâte donc de recevoir le résultat de l'enquête sur l'identité de Thorby.

Son officier en second était avec lui, quand il arriva enfin. Il était codé, mais Brisby reconnut le matricule du garçon. Il l'avait marqué tant de fois sur les rapports pour la Division « X ».

— Regarde, Stinky ! Nous allons savoir qui est notre enfant trouvé. Prends la machine, le coffre est ouvert.

Dix minutes plus tard, le message était transcrit : « RESULTAT NEGATIF ENQUETE IDENTITE BASLIM THORBY SOLDAT TROISIEME CLASSE TRANSFERT A TOUTE STATION RECEPTRICE RETRANSFERER HEKATE POUR INVESTIGATION – CHEF BUREAU PERSONNEL. »

— Stinky, on est dans le pétrin ?

— Voilà comment la roue tourne, reprit Stancke en haussant les épaules.

— J'ai l'impression d'avoir laissé tomber le Vieux. Il était sûr que le gamin était citoyen de l'Hégémonie.

— Je soupçonne qu'il y a des millions de citoyens qui aurait le plus grand mal à prouver qui ils sont. Le colonel Baslim a peut-être raison, mais on ne peut pas le démontrer.

— Je regrette terriblement d'avoir à le transférer. Je me sens responsable de lui.

— Ce n'est pas de ta faute.

— Tu n’as jamais servi sous les ordres du colonel. Il n’était pas exigeant... Tout ce qu’il demandait c’était la perfection à cent pour cent. Je ne crois pas l’avoir satisfait.

— Arrête de t’en prendre à toi-même. Tu dois accepter le résultat.

— Il vaut mieux en finir tout de suite. Eddie ! Je veux voir l’artilleur Baslim sur-le-champ.

Thorby remarqua que le commandant avait l’air maussade, mais il était souvent ainsi.

— Artilleur Troisième Classe Baslim au rapport, mon commandant.

— Thorby...

— Oui ?

Le garçon était stupéfait. Le colonel utilisait parfois son prénom parce qu’il y répondait quand il était sous hypnose. Mais ce n’était pas le cas présent.

— Le rapport sur ton identité est parvenu.

— C’est vrai ?

Thorby quitta son attitude militaire, en éprouvant un élan de joie. Il allait savoir qui il était !

— Ils ne peuvent pas t’identifier. – Brisby attendit, puis ajouta brutalement : – Tu as compris ?

Le garçon déglutit.

— Oui, mon commandant. Ils ne savent pas qui je suis. Je ne suis... personne.

— Ridicule ! Tu es toujours toi-même.

— Oui, mon commandant. C’est tout ? Je peux disposer ?

— Un instant. Je dois te retransférer sur Hekate. – Il ajouta rapidement en voyant l’expression de Thorby : – Ne t’inquiète pas, ils te laisseront probablement servir ton engagement, si tu le désires. De toute façon, ils ne vont rien te faire, tu n’as rien fait de mal.

— Oui, mon commandant, répéta le garçon d’une voix terne.

Rien et personne... Il avait devant lui l’image aveuglante d’un vieux, vieux cauchemar... Debout sur une estrade, il entendait un crieur faire sa description pendant que des yeux de glace le fixaient. Mais il se reprit et fut tranquille le reste de la journée. Ce ne fut que dans l’obscurité du compartiment qu’il mordit son oreiller en murmurant :

— Pop... Oh, *Pop* !

L’uniforme de la Garde recouvrait les jambes de Thorby, mais dans les douches, on pouvait voir le tatouage sur sa cuisse gauche. Quand quelqu’un faisait la remarque, Thorby expliquait sans embarras ce qu’il signifiait. Les réactions variaient en allant de la curiosité, à l’incrédulité, à l’étonnement complet à l’idée qu’un homme ait pu

vivre la capture, la vente, la servitude, pour redevenir miraculeusement libre ensuite. La plupart des civils ne réalisaient pas que l'esclavage existait toujours. Mais les soldats de la Garde savaient, eux.

Personne n'était désagréable avec lui à ce sujet.

Mais le jour suivant le résultat négatif, Thorby rencontra « Décibel » Peebie dans les douches. Thorby ne lui dit rien. Ils ne s'adressaient pas beaucoup la parole depuis que Thorby n'était plus sous les ordres de Peebie, malgré le fait qu'ils mangeaient à la même table pendant les repas. Ce fut Peebie qui parla.

— Salut, commerçant !

— Salut, fit Thorby en commençant à se laver.

— Qu'est-ce que tu as sur la jambe ? De la crasse ?

— Où ?

— Sur la cuisse. Reste tranquille. Laisse-nous voir.

— Garde tes mains à leur place !

— Ne sois pas si susceptible. Tourne-toi vers la lumière. Qu'est-ce que c'est ?

— La marque d'un esclave, expliqua le garçon brutalement.

— C'est pas vrai ? Tu es esclave alors ?

— Je l'ai été.

— On t'a mis des chaînes, et tu devais embrasser les pieds de ton maître.

— Ne dis pas de bêtises !

— Qui parle ? Tu sais quoi, petit commerçant ? Je connais ce signe, et je crois que tu l'as tatoué toi-même. Pour te vanter. Comme cette histoire du vaisseau que tu as brûlé.

Thorby arrêta sa douche et sortit.

Au dîner, il se servait de purée de pommes de terre, quand il entendit Peebie crier quelque chose. Ses oreilles se fermèrent automatiquement au bruit incessant produit par « Décibel ». Mais celui-ci répéta :

— Hé, l'esclave ! Passe-moi les pommes de terre ! Tu sais qui je veux dire ! Lave-toi les oreilles !

Le garçon lui passa les pommes de terre, le saladier avec, dans une trajectoire parfaite. Le saladier rempli de purée s'adapta exactement au visage de Décibel.

Thorby fut accusé d'avoir « Attaqué un Officier Supérieur, le Vaisseau étant dans l'Espace et Prêt au Combat ». Peebie comparut en tant que témoin plaignant.

Brisby se tenait derrière le bureau du mât de justice, en proie à une forte irritation. Il écouta le récit du sous-officier.

— Je lui ai demandé de me passer les pommes de terre... Il me les a envoyées en pleine figure.

— C'est tout ?

— Eh bien, je n'ai peut-être pas dit : s'il te plaît. Mais ce n'est pas une raison...

— Gardez vos conclusions pour vous. La bagarre a-t-elle continué ?

— Non, mon commandant. On nous a séparés.

— Très bien, Baslim, qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

— Rien, mon commandant.

— Est-ce bien ce qui s'est passé ?

— Oui, mon commandant.

Brisby cessa de penser. Sa mâchoire était contractée. Il était en colère ; un sentiment qu'il ne se permettait pas d'exprimer au mâ. Il se sentait abandonné. Tout de même, il devait y avoir autre chose.

Au lieu de rendre la sentence, il dit :

— Mettez-vous sur le côté. Colonel Stancke...

— Oui, mon commandant ?

— Y avait-il d'autres témoins ? Je veux les entendre.

— Ils attendent dehors.

— Très bien.

Thorby fut reconnu coupable et condamné à trois jours au pain et à l'eau, à l'isolement, sentence suspendue, trente jours de probation ; grade suspendu.

Décibel Peebie fut reconnu coupable (les membres du tribunal n'insistèrent pas quand Brisby énonça toutes les charges que l'on pouvait trouver contre lui) d'« Incitation à la violence, spécification : usage de termes péjoratifs à l'encontre d'un autre soldat de la Garde en se référant à sa race, sa religion, son lieu de naissance, ou sa situation avant son enrôlement, le vaisseau étant... » et condamné à trois jours au pain et à l'eau, à l'isolement, sentence suspendue, réduction d'un grade, quatre-vingt-dix jours de probation en référence au pain et à l'eau, à l'isolement, seulement.

Le colonel et le vice-colonel rentrèrent dans le bureau de Brisby, qui avait l'air maussade. Il détestait par-dessus tout rendre la justice.

— Dommage que tu aies dû épingle le petit Baslim, dit Stancke. Je crois qu'il était justifié.

— Bien sûr, il avait raison. Mais l'« Incitation à la violence » n'est pas une excuse à la violence. Rien ne l'est.

— Tu devais le faire. Mais je n'aime pas ce Peebie. Je vais étudier soigneusement ces notes d'efficacité.

— Fais-le. Mais, bon sang, Stinky, j'ai l'impression d'avoir commencé la bagarre, moi-même.

— *Comment ?*

— Avant-hier, j'ai dû annoncer à Baslim que nous n'avions pas pu l'identifier. Il est sorti dans un état de choc. J'aurais dû écouter

l'officier psychologue. Ce garçon a gardé des stigmates qui le rendent irresponsable de ses actes. Je veux dire qu'il n'a pas le bon stimulus. Je suis content qu'il s'agissait seulement de purée de pommes de terre et non d'un couteau.

— Allons, chef ! La purée ne peut être considérée comme une arme mortelle.

— Tu n'étais pas là quand il a reçu la mauvaise nouvelle. Il est malheureux de ne pas savoir qui il est.

Le visage poupin de Stancke prit un air pensif.

— Patron ? Quel âge avait le gamin quand il a été capturé ?

— Hein ? Kris pense qu'il devait avoir quatre ans.

— Commandant, dans la forêt vierge où tu es né, à quel âge a-t-on pris tes empreintes digitales, déterminé ton groupe sanguin, photographié tes rétines et le reste ?

— Eh bien, quand j'ai commencé l'école.

— Moi aussi. Je parie qu'ils attendent aussi longtemps dans la plupart des endroits.

Brisby cligna des yeux.

— C'est pour cette raison qu'ils n'ont rien trouvé sur lui.

— Peut-être. Mais sur Riff, ils prennent l'identité d'un bébé avant même qu'il sorte de la salle d'accouchement.

— Chez moi, c'est pareil. Mais...

— Evidemment. C'est une pratique répandue. Mais *comment* ?

Le colonel pâlit et donna un coup de poing sur son bureau.

— *Les empreintes des pieds* ! Nous ne les avons pas envoyées. – Il appuya brutalement sur l'interphone. – Eddie ! Faites venir Baslim sur-le-champ !

Thorby enlevait tristement le galon qu'on lui avait permis de porter pendant si peu de temps. Il était effrayé par l'ordre péremptoire, cela ne présageait rien de bon.

Mais il se dépêcha. Brisby lui lança un regard furibond.

— Baslim, enlevez vos chaussures !

— Mon commandant ?

— *Enlevez vos chaussures* !

La réponse à la missive qui fournissait les empreintes de Thorby au Bureau du Personnel, remettant en cause l'échec des recherches sur son identité, arriva quarante-huit heures plus tard, au moment où *Hydra* faisait son approche finale sur Ultima Thule. Le colonel le décoda quand le vaisseau eut accosté.

« SOLDAT THORBY BASLIM IDENTIFIE PERSONNE DISPARUE
THOR BRADLEY RUDBEK TERRE PAS HEKATE TRANSFERER
RUDBEK LE PLUS VITE POSSIBLE PAR VAISSEAU COURRIER SUR
TERRE PARENT PROCHE PRENDRA EN CHARGE ARRIVEE REPETE
LE PLUS VITE POSSIBLE – CHEF DU BUREAU DU PERSONNEL »

Brisby exultait.

— Le colonel Baslim ne se trompe *jamais*. Vivant ou mort, il ne se trompe jamais !

— Chef...

— Comment ?

— Lis-le encore une fois. Remarque qui il est.

Brisby relut le message, puis ajouta d'une voix enrouée :

— Pourquoi ces choses arrivent-elles toujours à *Hydra* ?

Il alla vers la porte et l'ouvrit.

— Eddie !

Thorby resta sur la merveilleuse planète Ultima Thule seulement deux heures et vingt-sept minutes. Ce qu'il vit de ce fameux paysage se borna au champ entre le *Hydra* et le vaisseau-courrier *Ariel*. Trois semaines plus tard, il était sur la Terre. Il en avait le vertige.

MAGNIFIQUE Terre, Mère des Mondes ! Quel poète, qu'il ait ou non eut le privilège d'y aller, n'a pas tenté d'exprimer la nostalgie des hommes pour le berceau de l'humanité... Pour ses vertes collines, ses ciels ornés de nuages, ses océans tumultueux, son charme maternel et chaleureux.

Thorby eut sa première vision de la Terre légendaire à travers l'écran du C.G.H. *Ariel*. Le capitaine N'Gangi, commandant du courrier augmenta la puissance et fit ressortir les ombres pointues des pyramides d'Égypte. Le garçon n'en réalisa pas la signification historique, et ne regarda pas du bon côté. Mais il était content de voir une planète de l'espace, n'ayant jamais bénéficié de ce privilège avant.

Cependant le voyage fut ennuyeux. Le courrier était très rapide et peu chargé, avec un équipage de trois ingénieurs, trois astrogateurs, qui se trouvaient généralement à leur poste de garde ou au lit. Il débuta fort mal, car le capitaine N'Gangi était irrité par l'ordre du *Hydra* de transporter un passager. Les courriers n'aiment pas emmener des voyageurs, la poste doit atteindre sa destination.

Mais Thorby se tint à carreau, servit les repas précuits, et passa le plus clair de son temps à piocher dans la bibliothèque (un tiroir sous la couchette du capitaine). Lorsqu'ils approchèrent de Sol, le commandant avait surmonté sa mauvaise humeur... pour la retrouver en recevant l'ordre d'atterrir sur le terrain des Entreprises Galactiques au lieu de la Base de la Garde. Toutefois N'Gangi serra la main de Thorby en lui donnant sa décharge et la lettre de change du comptable.

Au lieu de descendre l'échelle de corde (les courriers n'ont pas de treuil), un ascenseur monta jusqu'au jeune homme. Il s'arrêta au niveau de la porte et permettait de sortir aisément. Un homme dans l'uniforme des Entreprises Galactiques vint à sa rencontre.

— Monsieur Rudbek ?

— C'est moi... j'imagine.

— Par ici, je vous prie, monsieur Rudbek.

L'ascenseur les emmena sous terre dans un magnifique salon. Thorby, débraillé et pas trop propre, après avoir passé des semaines entassé dans une boîte en acier, ne se sentait pas à l'aise. Il regarda autour de lui.

Il y avait huit ou dix personnes, deux d'entre elles étaient un homme aux cheveux gris plein d'assurance et une jeune femme. Chacun portait des vêtements dont la valeur dépassait largement le salaire annuel d'un soldat de la Garde. Thorby ne s'en rendit pas tellement compte dans le cas de l'homme, mais son œil de Commerçant le dénota tout de suite chez la femme. Il fallait beaucoup d'argent pour avoir l'air aussi innocemment provocatrice.

Selon lui, l'effet était gâché par sa coiffure toute en hauteur, une pièce montée verte mélangée d'or. Il jeta un coup d'œil à la coupe de ses vêtements. Il avait vu de belles dames à Jubbulpore où le climat permettait de ne s'habiller que pour le plaisir de l'ornementation, mais ici on ne montrait pas la peau de la même façon. Thorby réalisa avec ennui qu'il allait devoir encore une fois s'habituer à de nouveaux usages.

L'homme avec un air d'importance vint à sa rencontre à sa sortie de l'ascenseur.

— Thor ! Bienvenue à la maison, mon garçon ! s'écria-t-il en saisissant la main du jeune homme. — Je suis John Weemsby. Combien de fois t'ai-je fait sauter sur mes genoux. Tu peux m'appeler oncle Jack. Voici ta cousine Leda.

La fille aux cheveux verts plaça ses mains sur les épaules de Thorby et l'embrassa. Lui, il était beaucoup trop étonné pour retourner le baiser.

— C'est merveilleux de te retrouver de nouveau, Thor, dit-elle.

— Maintenant voici tes grands-parents, annonça Weemsby. Le professeur Bradley... Et ta grand-mère Bradley.

Bradley était plus âgé que Weemsby, droit et mince, avec un peu d'estomac, et une barbe bien taillée. Il était habillé comme Weemsby : une veste de jour ordinaire, des collants rembourrés, une cape courte ; mais ses vêtements étaient moins luxueux. La femme avait un visage doux et des yeux bleus vifs. Ses habits ne ressemblaient en rien à ceux de Leda, mais paraissaient lui aller. Elle embrassa Thorby du bout des lèvres et lui dit gentiment :

— C'est comme si mon fils revenait à la maison.

Le vieil homme lui serra la main vigoureusement.

— C'est un miracle, mon garçon ! Tu es le portrait identique de notre fils, ton père. N'est-ce pas, ma chérie ?

— Tout à fait !

On lui posa des questions auxquelles il répondit du mieux qu'il put. Il se sentait troublé et terriblement intimidé. C'était plus gênant

de faire la connaissance de ces étrangers qui affirmaient être des parents consanguins que d'être adopté par *Sisu*. Ces vieux étaient ses grands-parents ? Thorby n'arrivait décidément pas à y croire, même si pourtant il supposait que c'était vrai.

A son grand soulagement, l'homme (Weemsby ?) qui affirmait être oncle Jack dit poliment mais avec autorité :

— Il vaudrait mieux rentrer. Je parie que ce garçon est fatigué. Je vais l'amener à la maison, n'est-ce pas ?

Les Bradley murmurèrent en signe d'agrément. Le groupe se dirigea vers la sortie. Les autres personnes dans la pièce, tous des hommes auxquels Thorby n'avait pas été présenté, sortirent avec eux. Dans le corridor, ils se dirigèrent vers un passage roulant qui accéléra tellement que les murs se mirent à défiler à toute allure. Il ralentit quand ils arrivèrent à l'autre bout, des kilomètres plus loin, pensa le jeune homme. Il s'arrêta complètement pour qu'ils puissent le quitter.

L'endroit était public. Le plafond était haut et les murs se perdaient dans la foule. Thorby reconnut l'atmosphère d'une base de décollage. Les hommes silencieux qui les accompagnaient se déplacèrent de façon à leur frayer un passage à travers la foule en la contenant. Le groupe passa en ligne droite sans faire attention aux autres. Plusieurs personnes essayèrent de franchir le barrage, un homme y réussit. Il glissa un microphone devant Thorby et dit rapidement :

— Monsieur Rudbek, quelle est votre opinion sur... ?

Un garde l'empoigna, et Weemsby reprit :

— Plus tard, plus tard ! Appelez mon bureau. Vous aurez toute l'histoire.

On pointa des caméras sur eux, mais de très haut et de très loin. Ils gagnèrent un autre couloir, une grille se ferma derrière eux. Le passage roulant les déposa devant un ascenseur qui les emmena dans un petit aéroport fermé. Un véhicule les attendait, et un plus petit encore derrière, tous deux fins, lisses, des ellipsoïdes aplatis. Weemsby s'arrêta.

— Ça va aller ? demanda-t-il aux Bradley.

— Oh, bien sûr, répondit le professeur.

— La voiture vous a donné satisfaction ?

— Tout à fait. Ce fut une promenade très agréable. Et ce sera pareil au retour.

— Alors, nous allons nous saluer. Je vous appellerai, dès qu'il sera trouvé. Vous comprenez ?

— Evidemment. Nous attendrons avec impatience de le voir.

Thorby fut embrassé par sa grand-mère et reçut une tape sur l'épaule de son grand-père. Puis il embarqua dans le grand véhicule avec Weemsby et Leda. Le navigateur salua l'homme d'abord, puis

Thorby qui réussit à lui rendre son salut.

Weemsby s'arrêta dans le hall central.

— Allez donc en avant, les enfants, profiter de la course. J'ai des coups de téléphone à donner.

— Certainement, Papa.

— Excuse-moi, Thor. Les affaires continuent. Oncle Jack est de retour au charbon.

— Bien sûr, oncle Jack.

Leda le conduisit vers l'avant ; ils s'assirent dans une bulle transparente. La voiture s'éleva verticalement et ils se trouvèrent à plusieurs milliers de pieds du sol. Elle fit tourner la poussière au-dessus de la plaine déserte. Ensuite ils prirent la direction nord vers les montagnes.

— Tu es bien installé ? s'enquit Leda.

— Très bien. Euh, sauf que je suis sale et débraillé.

— Il y a une douche vers l'arrière du salon. Mais on sera bientôt à la maison. Profite donc du voyage.

— D'accord.

Thorby ne voulait rien manquer de la fabuleuse Terre. Il décida qu'elle ressemblait à Hekate, non, plutôt à Woolamurra. Excepté qu'il n'avait jamais vu autant d'immeubles. Les montagnes...

Il regarda de nouveau.

— Qu'est-ce que c'est que cette chose blanche ? De l'alu ?

— Eh bien, c'est de la neige. Ce sont les Sangre de Cristos.

— La neige, répéta le garçon. C'est de l'eau glacée.

— Tu n'en as jamais vu auparavant ?

— J'en ai entendu parler. Ce n'est pas comme je l'avais imaginé.

— C'est de l'eau glacée, mais pas exactement non plus, c'est comme du duvet. — Elle se rappela la recommandation de son père : il ne fallait s'étonner de rien. — Tu sais, je crois que je vais t'apprendre à skier.

Leda passa un bon moment à expliquer à Thorby en quoi consistait le ski et pourquoi les gens le pratiquaient. Le garçon le classa dans les activités qu'il essaierait peut-être, mais probablement pas. Leda avait dit « qu'on risquait seulement de se casser la jambe ». Et cela s'appelait un plaisir ? En outre elle avait parlé de froid. Dans l'esprit de Thorby, le froid était lié à la faim, aux coups et à la peur.

— Je pourrai peut-être apprendre, fit-il dubitatif. Mais cela m'étonnerait.

— Je t'assure que tu le peux ! — Elle changea de sujet. — Ne m'en veux pas d'être curieuse, Thor, mais tu as un léger accent.

— Je ne le savais pas.

— Je ne voulais pas te vexer.

— Tu ne m'as pas vexé. J'ai dû le prendre à Jubbulpore. C'est là

que j'ai vécu le plus longtemps.

— Jubbulpore... Attends une minute. C'est...

— La capitale des Neuf Mondes.

— Ah, oui ! C'est une de nos colonies, n'est-ce pas ?

Thorby se demanda ce que penserait le Sargon de cette déclaration.

— Euh, pas exactement. C'est un empire souverain maintenant. Ils affirment traditionnellement qu'ils n'ont jamais été autre chose, et n'aiment pas admettre qu'ils sont d'origine terrienne.

— Quelle idée étrange !

Un steward s'approcha d'eux avec des rafraîchissements et des amuse-gueule délicats. Thor prit un gobelet glacé qu'il sirota avec circonspection.

— Que faisais-tu là-bas, Thor ? continua-t-elle. Tu allais à l'école ?

Thorby repensa à l'enseignement patient de Pop, et conclut qu'elle ne parlait pas de cela.

— Je mendiais.

— Comment ?

— J'étais mendiant.

— Pardon ?

— Un mendiant. Patenté. Une personne qui demande l'aumône.

— C'est bien ce que j'avais cru comprendre, répondit-elle. Je sais ce qu'est un mendiant. J'ai lu des livres. Mais... excuse-moi, Thor, je suis une fille simple... j'étais stupéfaite.

Ce n'était pas vrai : elle était une femme sophistiquée bien adaptée à son environnement. Depuis la mort de sa mère, elle avait joué le rôle de maîtresse de maison pour son père et pouvait converser avec des gens venant d'autres planètes avec assurance, tenir des propos badins dans trois langues différentes à une grande soirée, avec grâce et efficacité. Leda pouvait monter à cheval, danser, chanter, nager, skier, diriger un intérieur, compter lentement, lire et écrire en cas de nécessité, et répondre de façon appropriée à toutes les questions. Elle était intelligente, jolie, bienveillante, comparable sur le plan culturel à une chasseuse de têtes hors classe : compétente, souple et habile.

Mais ce cousin étrange, perdu et retrouvé lui paraissait un nouvel oiseau à apprivoiser. Elle continua hésitante :

— Pardonne mon ignorance, mais nous n'avons rien de tel ici, sur Terre. J'ai du mal à l'imaginer. Était-ce terriblement désagréable ?

L'esprit de Thorby retourna en arrière dans le Temps. Il était assis en tailleur sur la grande Place, Pop était allongé à côté de lui et lui parlait.

— C'était la période la plus heureuse de ma vie, répondit-il simplement.

— Oh.

Ce fut tout ce qu'elle réussit à articuler.

Mais son père lui avait laissé le champ libre pour manœuvrer. Demander à un homme de parler de lui-même était une tactique infaillible.

— Comment fait-on au début ? Je ne saurais pas par où commencer ?

— On m'a appris. Tu vois, j'étais en vente et... – Il allait lui expliquer Pop, puis décida d'attendre un peu. – Un vieux mendiant m'a acheté.

— « T'a acheté » ?

— J'étais un esclave.

Leda eut l'impression d'être tombée dans une fosse remplie d'eau. S'il avait dit « cannibale », « vampire », ou « sorcier », elle n'aurait pas été plus scandalisée. Mais elle se reprit, tout en sursautant intérieurement.

— Je suis désolée, Thor, si j'ai été impolie, mais nous sommes tous si curieux de ce que tu es devenu pendant tout ce temps... Mon Dieu ! Tu as été absent pendant à peu près quinze ans. Si tu ne veux pas répondre, dis-le. Tu étais un gentil petit garçon et je t'aimais bien... S'il te plaît, ne m'envoie pas promener, quand je pose une question embarrassante.

— Tu ne me crois pas ?

— Comment le pourrais-je ? Nous n'avons pas eu d'esclaves ici depuis des siècles.

Thorby souhaite n'avoir jamais quitté le *Hydra* et renonça. Il avait appris dans la Garde que beaucoup de frakis dans les mondes à l'intérieur de l'Hégémonie n'avaient jamais entendu parler de l'esclavage.

— Tu te souviens de moi quand j'étais petit ?

— Oh, oui !

— Pourquoi ne puis-je me rappeler de toi ? Je ne me rappelle de rien avant d'être... Je ne me souviens pas de la Terre.

Elle sourit.

— J'ai trois ans de plus que toi. Quand je t'ai vu pour la dernière fois, j'avais six ans, je me souviens. Toi tu n'avais que trois ans, tu as oublié.

Le jeune homme pensa que c'était l'occasion pour savoir quel âge il avait.

— Quel âge as-tu maintenant ?

— Maintenant j'ai le même âge que toi, et je le garderai tant que je ne serai pas mariée. N'insiste pas, Thorby... Je ne serai pas offensée, quand tu poseras des questions embarrassantes. On ne demande pas son âge à une dame sur la Terre. On considère qu'elle est plus jeune

qu'elle ne paraît.

— Vraiment ?

Thorby réfléchit à cette coutume étrange. Dans la Famille, une femme s'efforçait de paraître le plus âgé possible pour obtenir du statut.

— Oui. Ta mère, par exemple, était très belle, mais je n'ai jamais su son âge. Elle avait peut-être vingt-cinq ans, quand je la connaissais, peut-être quarante.

— Tu connaissais mes parents ?

— Oh, oui ! Oncle Creighton était adorable avec une grosse voix. Il me donnait des poignées de dollars pour acheter des sucres d'orge et des ballons que je prenais avec mes petites mains moites. – Elle fronça les sourcils. – Mais je ne peux pas me souvenir de son visage. C'est bête, n'est-ce pas ? Peu importe, Thor. Je serais heureuse d'entendre tout ce que tu as envie de me dire.

— Mais je ne me rappelle pas de ma capture, répondit-il. Ni d'avoir jamais eu de parents. J'étais un esclave, dans plusieurs endroits avec plusieurs maîtres, jusqu'à ce que j'arrive à Jubbulpore. Là j'ai été vendu encore une fois et c'est la chose la plus heureuse qui me soit jamais arrivée.

Leda avait perdu son sourire de courtoisie.

— Tu l'as *vraiment* été ? demanda-t-elle d'une voix tranquille.

Thorby éprouva l'ennui du voyageur qui revient chez lui.

— Si tu crois que l'esclavage a été aboli... Eh bien, la galaxie est vaste. Veux-tu que je remonte mon pantalon pour te le montrer ?

— Me montrer quoi, Thor ?

— Ma marque d'esclavage ? Le tatouage utilisé par un intendant pour identifier la marchandise. – Il remonta la jambe gauche. – Tu vois ? La date, c'est mon affranchissement. C'est en Sargonais, un genre de Sanskrit. Je ne pense pas que tu puisses le lire.

Elle le regarda, les yeux écarquillés.

— Mais quelle horreur ! C'est affreux !

— Cela dépend du maître, mais ce n'est pas agréable, fit-il en couvrant sa jambe.

— Mais pourquoi est-ce que personne ne fait rien contre cela ?

Il haussa les épaules.

— C'est si loin.

— Mais...

Elle s'arrêta en voyant son père arriver.

— Salut, les enfants. La promenade te plaît, Thor ?

— Oui. Le paysage est magnifique.

— Les Rocheuses ne sont rien à côté de l'Himalaya. Mais nos Tétons sont très beaux... Et les voilà. Nous allons être bientôt à la maison. – Il indiqua du doigt. – Regarde. Voici Rudbek.

— Cette ville s'appelle Rudbek ?

— Autrefois, quand elle était encore un village, elle s'appelait le Trou de Johnson ou quelque chose comme cela. Je ne parlais pas de Rudbek City, mais de chez toi, de chez nous, de Rudbek. On peut voir la tour au-dessus du lac... Avec les Grands Tétons derrière. Le plus beau panorama du monde. Tu es un Rudbek de Rudbek à Rudbek... « Rudbek au cube » comme disait ton père... Ton père a pris le nom en se mariant, mais cela ne l'impressionnait pas. Moi, je l'aime bien ce nom, il gronde comme un coup de tonnerre. C'est bien d'avoir de nouveau un Rudbek à la maison.

Thorby passa sous une douche drue, ensuite dans une baignoire chaude dont les côtés et le fond le massaient avec des milliers de doigts, enfin dans une piscine tiède qui se rafraîchissait au fur et à mesure qu'il y pénétrait. Il avança avec prudence dans cette dernière, n'ayant jamais appris à nager.

De plus, il n'avait jamais eu un valet. Il remarqua que Rudbek contenait des douzaines de personnes, pas tellement d'ailleurs par rapport à sa taille gigantesque, mais il réalisa que la plupart d'entre eux étaient des domestiques. Ce détail ne l'impressionna pas autant que cela aurait dû. Il savait que sur Jubbul, les maisons riches étaient remplies d'esclaves, mais ignorait que sur la Terre, un domestique représentait le comble du luxe ostentatoire, un luxe bien plus grand qu'une chaise à porteurs sur Jubbul, ou que l'hospitalité somptueuse des Familles aux Rassemblements. Il se rendait seulement compte que les valets le rendaient nerveux, et il en avait trois sur le dos. Thorby refusa de laisser qui que ce soit le baigner, mais il se laissa raser, car le seul rasoir disponible consistait en la classique lame mince et tranchante. Celui qu'il possédait ne marchait pas sur le voltage de Rudbek. En dehors de cela, il accepta des conseils sur la façon nouvelle pour lui de s'habiller.

Les vêtements à sa disposition dans les armoires ne lui allaient pas parfaitement. Celui qui était supérieur aux autres se mit à couper les tissus et à les réassembler en marmonnant des excuses. Thorby fut finalement paré d'un jabot bouffant et de collants, lorsqu'un autre domestique apparut.

— Monsieur salue Rudbek et le prie de le rejoindre dans le grand hall.

Thorby mémorisa le chemin en le suivant.

L'oncle Jack, en bleu nuit et écarlate, l'attendait en compagnie de Leda qui portait... Le jeune homme était perdu. Les couleurs n'arrêtaient pas de changer, on pouvait à peine les distinguer. Mais elle était belle. Ses cheveux étaient iridescents maintenant. Il distingua parmi ses bijoux un joyau qui provenait de Finster, et se demanda s'il n'avait pas été ramené par *Sisu*, et même pointé par lui !

— Te voilà, mon garçon ! s'écria oncle Jack joyeusement. Tu te sens mieux ? Nous n'allons pas t'épuiser, c'est juste un dîner de famille.

Le dîner comprenait douze personnes et commença par une réception dans le grand salon où des domestiques silencieux servirent des boissons, des amuse-gueule, avec de la musique en sourdine. On fit les présentations.

— Rudbek de Rudbek. Lady Wilkes, ta tante Jennifer, qui est venue exprès de Nouvelle-Zélande pour te voir. Rudbek de Rudbek, le juge Bruder et son épouse. Le juge est notre principal conseiller.

Et ainsi de suite. Thorby mémorisa les noms, les rattacha aux visages, en croyant que c'était comme dans la Famille. Mais ici les titres familiaux n'étaient pas aussi précis. Il avait du mal à évaluer le statut de chacun. Il ne savait pas lequel des quatre-vingts différents titres étranges qu'il connaissait, pouvait s'appliquer à Leda, sa « cousine ». Il supposait toutefois qu'elle devait être première cousine germaine, puisque oncle Jack ne s'appelait pas Rudbek. Il pensa à elle comme étant tabou, ce qui l'aurait déconcertée si elle l'avait su.

Il réalisa qu'il devait appartenir à une famille riche. Mais personne ne mentionna quel était son statut à lui, et il n'arrivait pas à déterminer celui des autres. Deux des plus jeunes femmes lui firent des révérences. Il crut d'abord que la première avait trébuché et essaya de l'aider. Mais quand la seconde fit de même, il joignit ses paumes en guise de réponse.

Les femmes plus âgées semblaient attendre de lui un comportement respectueux. Il ne réussit pas à classer le juge Bruder. On ne l'avait pas présenté comme un parent, c'était pourtant un dîner familial. Il fixa Thorby avec un sourire approbateur et aboya :

— Ravi de te voir de retour parmi nous, jeune homme ! Il doit y avoir un Rudbek à Rudbek. Tes vacances nous ont causé du souci, n'est-ce pas, John ?

— Oui, beaucoup même, acquiesça oncle Jack. Mais tout s'arrangera. Rien ne presse. Il faut laisser au garçon le temps de se retrouver.

— Bien sûr, bien sûr.

Leda s'approcha de lui, plaça une main sous son coude et l'emmena dans la salle à manger. Les autres suivirent. Thorby s'assit à un bout de la longue table, et oncle Jack à l'autre. Tante Jennifer se trouvait placée à la droite du jeune homme, Leda à sa gauche. La tante se mit à poser des questions et à fournir les réponses. Il admit qu'il venait juste de quitter la Garde. Elle n'arrivait pas à comprendre pourquoi il n'avait pas servi en tant qu'officier. Il n'essaya pas de lui expliquer, ni de parler de Jubbulpore : l'attitude de Leda l'avait rendu circonspect. C'était égal. Il l'interrogea sur la Nouvelle-Zélande et

reçut un discours qui sortait tout droit d'un guide touristique.

Puis Leda se détourna du juge Bruder et se mit à parler à Thorby. La tante Jennifer s'adressa à l'homme placé à sa droite.

La vaisselle lui parut étrange, surtout des pincettes à découper et des brochettes. Mais les cuillères et les fourchettes étaient normales. Il s'en tira en regardant ce que faisait Leda. Les plats étaient servis avec solennité, mais c'était ainsi que l'on servait Grand-mère. Il n'avait pas grand mal à savoir se tenir à table grâce aux remarques sarcastiques de l'aimable Fritz.

Il fut seulement embarrassé à la fin, lorsque le maître d'hôtel lui présenta un énorme gobelet rempli à ras bords et attendit. Leda lui murmura :

— Goûte, secoue la tête et pose le verre.

Il obéit. Puis le maître d'hôtel s'éloigna et elle chuchota :

— Ne le bois pas. C'est de la foudre en bouteille. A propos, j'ai dit à Papa de ne pas proposer des toasts.

Le repas s'acheva enfin. Leda lui donna de nouveau des instructions.

— Lève-toi.

Il le fit et tous les autres suivirent.

Le « dîner familial » ne fut qu'un début. Oncle Jack n'était visible qu'aux repas, et encore pas toujours. Il excusa ses absences par : « Il faut bien que quelqu'un fasse tourner la machine. Les affaires n'attendent pas. » En bon commerçant, Thorby comprenait bien cette attitude, mais il désirait vivement avoir une longue conversation avec oncle Jack, au lieu de toutes ces mondanités. Leda était pleine de bonne volonté, mais ne lui donnait que peu de renseignements.

— Papa est terriblement occupé. Des tas de sociétés et d'autres choses. C'est trop compliqué pour moi. Dépêchons-nous, les autres nous attendent.

Les autres étaient toujours en train d'attendre : pour les soirées dansantes, le ski (Thorby appréciait la sensation d'envol, mais trouvait que c'était un moyen de transport risqué, surtout quand il remontait une piste après avoir évité un arbre de justesse), les parties de cartes, les dîners de jeunes où il se mettait à un bout de la table, et Leda à l'autre, puis encore des soirées dansantes, des sauts à Yellowstone pour donner à manger aux ours, des soupers de minuit, des garden-parties. La propriété de Rudbek avait beau se trouver au pied des Tétons recouverts de neige, la maison possédait un énorme jardin tropical sous un dôme transparent. Thorby ne réalisa son existence que lorsque Leda le lui fit toucher. Les amis de la jeune fille étaient sympathiques et le garçon devint très habile à manier des propos futiles. Les jeunes gens l'appelaient « Thor » au lieu de « Rudbek », et

Leda « Bûche ». Ils le traitaient avec une familiarité respectueuse, et semblaient intéressés par son séjour dans la Garde et ses voyages à travers la Galaxie, mais ne l'accablèrent pas de questions personnelles. Thorby avait appris la leçon, et n'offrit pas spontanément de plus amples détails.

Mais il commençait à en avoir assez des plaisirs. Un Rassemblement était superbe, mais en homme habitué au travail, il éprouvait le besoin de s'y remettre.

Un incident précipita le cours des événements. Une douzaine de jeunes gens skiaient ensemble laissant Thorby s'exercer sur une pente douce, lorsqu'un homme glissa vers lui en chasse-neige et s'arrêta. Les gens allaient et venaient nuit et jour dans la propriété. Le nouveau venu s'appelait Joël de la Croix.

— Salut, Thor.

— Salut, Joe.

— Je veux te parler depuis un moment. J'ai une idée dont je voudrais discuter avec toi, quand tu prendras la suite. Peut-on fixer un rendez-vous sans qu'une armada de secrétaires m'envoient promener ?

— Quand je prendrai la suite ?

— Ou, plus tard, à ta convenance. Je veux parler au patron. Après tout, tu es l'héritier. Je ne tiens pas à en discuter avec Weemsby... Même s'il acceptait de me recevoir. – Il eut l'air ennuyé. – Tout ce que je demande, c'est dix minutes. Disons cinq si je n'arrive pas à t'intéresser au départ. « Parole de Rudbek », n'est-ce pas ?

Thorby s'efforçait de comprendre. Prendre la suite ? Héritier ? Il répondit prudemment :

— Je ne veux pas faire de promesses tout de suite, Joël.

De la Croix haussa les épaules.

— D'accord, mais penses-y. Je peux prouver que mon projet est rentable.

— J'y penserai, acquiesça le jeune homme.

Il chercha Leda, la prit à part et lui raconta ce que Joe avait dit. Elle prit un air sérieux.

— Ce n'est pas grave, puisque tu n'as rien promis. Joël est un brillant ingénieur. Il vaudrait mieux demander à Papa.

— Ce n'est pas ce que je veux dire. Que signifie : « prendre la suite » ?

— Eh bien, mais c'est ce que tu vas faire, un de ces jours ?

— Prendre la suite de *quoi* ?

— De tout. Après tout, c'est toi, Rudbek de Rudbek.

— Que veux-tu dire par « tout » ?

— Eh bien... – Elle balaya d'un geste la montagne, le lac et la ville de Rudbek au-delà. – Tout. Rudbek. Des tas de choses. Celles qui t'appartiennent personnellement, comme l'élevage de moutons en

Australie, la maison à Majorque. Tous les intérêts financiers. Rudbek Associés comprend de nombreuses entreprises, ici et sur d'autres planètes. Je ne peux pas te les décrire, mais elles sont à toi, ou peut-être à « nous », parce que toute la famille a des participations dedans. Mais tu es Rudbek de Rudbek. L'héritier, comme l'a dit Joe.

Thorby la regarda, la bouche sèche. Il passa sa langue sur ses lèvres et dit :

— Pourquoi ne m'a-t-on rien dit ?

Elle parut affligée.

— Mais, mon cher Thor, nous t'avons laissé prendre ton temps. Papa ne voulait pas t'inquiéter.

— Eh bien, je suis inquiet maintenant. Il vaudrait mieux que je parle à oncle Jack.

John Weemsby était présent au dîner ce soir-là, mais beaucoup d'invités l'étaient aussi. Comme ils s'en allaient, il prit Thorby à part.

— Leda me dit que tu te fais du souci.

— Pas exactement. J'aimerais être au courant de certaines choses.

— Tu vas l'être. J'espérais que tu allais en avoir assez de tes vacances. Allons dans mon bureau.

Ils s'y rendirent. Weemsby renvoya le secrétaire de l'équipe du soir, et commença :

— Maintenant, que désires-tu savoir ?

— Je veux savoir, reprit le garçon lentement, ce que cela veut dire être « Rudbek de Rudbek ».

L'homme écarta les mains.

— Tout... et rien. Tu es le chef titulaire de la compagnie à présent... si ton père est mort.

— Y a-t-il le moindre doute ?

— Je ne pense pas. Mais toi, tu es revenu.

— Admettons qu'il soit mort, que suis-je ? Leda pense que je possède tout. Que veut-elle dire ?

Weemsby sourit.

— Tu connais les filles. Elles n'y connaissent rien aux affaires. La propriété de nos entreprises est répartie, pour la plupart, entre tous nos employés. Mais, si tes parents sont morts, tu prends possession des actions de Rudbek Associés, ce qui te donne un intérêt, et parfois le contrôle, dans d'autres affaires. Je ne peux pas te donner le détail maintenant. L'équipe juridique le fera. Je suis un homme pratique, trop occupé à prendre des décisions pour me préoccuper de savoir qui possède chaque action. Mais cela me rappelle que... tu n'as pas encore eu l'occasion de dépenser de l'argent, mais tu en as peut-être envie.

Weemsby ouvrit un tiroir, sortit une liasse.

— Voici un mégaboc. Préviens-moi quand tu auras tout dépensé.

Thorby parcourut les billets. Il connaissait la valeur de la monnaie

terrienne : cent dollars faisaient un crédit, qu'il se représentait comme cinq miches de pain, un truc que le Subrécargue lui avait appris, mille crédits faisaient un super-crédit, et mille super-crédits un mégaboc. C'était tellement simple que la Famille l'utilisait dans sa comptabilité pour convertir les autres monnaies.

Mais chaque billet valait dix mille crédits... Il y avait cent billets.

— Ai-je hérité tout ceci ?

— Oh, c'est juste de l'argent de poche, des chèques en réalité. Tu les changes aux distributeurs dans les magasins ou dans les banques. Tu sais comment faire ?

— Non.

— Ne place ton pouce sur la zone sensibilisée que lorsque tu introduis l'empreinte dans le distributeur. Demande à Leda de te montrer. Si cette fille pouvait gagner tout l'argent qu'elle dépense, toi et moi, nous n'aurions pas besoin de travailler. Mais, puisque nous sommes obligés de le faire, travaillons donc un peu. – Il sortit un dossier, et étala des papiers. – Ce n'est pas difficile. Tu dois juste signer au bas de chaque page avec l'empreinte de ton pouce à côté. Ensuite, j'appellerai Beth pour que ces documents soient notariés. Nous pouvons ouvrir chacun à la dernière page. Je vais les tenir, ces satanées feuilles s'enroulent.

Weemsby avait préparé un papier qui attendait la signature de Thorby, qui hésitait. Au lieu de signer, il voulut prendre le document, Weemsby ne le lâcha pas.

— Que se passe-t-il ?

— Si je dois signer, il vaudrait mieux que je le lise avant.

Il pensait à quelque chose sur lequel Grand-mère avait toujours insisté à n'en plus finir.

L'homme haussa les épaules.

— Ce sont des affaires de routine que le juge Brader a préparé pour toi. – Il remplaça le document sur les autres, attacha la pile et referma le dossier. – Ces papiers m'autorisent à faire ce que je fais déjà. Il faut bien que quelqu'un se charge de toutes les corvées.

— Pourquoi dois-je signer ?

— C'est une mesure de précaution.

— Je ne comprends pas.

Weemsby soupira.

— Le fait est que tu ne comprends rien aux affaires. Personne ne te le reproche d'ailleurs. Tu n'en as pas eu la possibilité. C'est pour cela que je travaille comme un nègre, les affaires n'attendent pas. – Il hésita. – Voici la façon la plus simple de t'expliquer la situation. Quand ton père et ta mère sont partis pour une seconde lune de miel, ils durent désigner quelqu'un pour agir à leur place pendant leur absence. Leur choix se porta sur moi, ce qui allait de soi, puisque

j'étais leur directeur général, et celui de ton grand-père avant sa mort et leur départ. Je restai donc coincé au bureau pendant qu'ils se promenaient. Oh, je ne me plains pas. On ne refuse pas ce genre de service à un membre de la famille. Malheureusement ils ne sont jamais revenus, alors je suis resté avec le bébé dans les bras.

« Mais maintenant tu es de *retour* et nous devons nous assurer que tout est en ordre. D'abord, il faut que tes parents soient reconnus morts juridiquement. Tu n'hériteras pas avant que cela soit fait, ce qui prendra un certain temps. Alors je suis *ton* directeur général, ainsi que celui de toute la famille, et je n'ai aucun papier de toi me donnant qualité pour agir. Ces documents le font.

Thorby se gratta la joue.

— Si je n'ai pas encore hérité, pourquoi en as-tu besoin ?

Weemsby sourit.

— C'est ce que je me suis demandé. Mais le juge Bruder pense qu'il vaut mieux mettre les choses au clair. Etant donné que tu es majeur...

— Majeur ?

Le jeune homme n'avait jamais entendu ce terme avant.

Dans la Famille, l'âge était lié au travail que l'on pouvait effectuer. Weemsby s'expliqua.

— Oui. Depuis le jour où tu as fêté ton dix-huitième anniversaire, tu es majeur, ce qui simplifie grandement les choses. Cela veut dire que tu n'as pas à être placé sous tutelle judiciaire. Nous avons déjà l'autorisation de tes parents, nous allons ajouter la tienne. Ainsi cela n'a plus aucune importance combien de temps le tribunal va mettre pour décider si tes parents sont morts et régler les testaments. Le juge Bruder, moi-même et tous les autres, nous continuerons le travail pour éviter une interruption... qui pourrait coûter plusieurs milliers de mégabocs. Tu as compris maintenant ?

— Je crois.

— Bien. Alors terminons-en.

Weemsby se mit à ouvrir le dossier.

Grand-mère recommandait toujours de lire avant de signer, et ensuite d'y réfléchir.

— Oncle Jack, je veux lire ces documents.

— Tu ne les comprendras pas.

— Probablement pas. — Thorby prit le dossier. — Mais je dois apprendre.

L'homme voulut le prendre à son tour.

— Ce n'est pas nécessaire.

Le jeune homme se sentit gagné par une vague d'entêtement.

— Tu as bien dit que le juge Bruder a préparé ces papiers pour moi ?

— Oui.

— Alors je veux les emmener chez moi et tâcher de les comprendre. Si je suis « Rudbek de Rudbek », je devrai savoir ce que je fais.

Weemsby hésita, puis haussa les épaules.

— Fais-le. Tu découvriras que j'essaie simplement de continuer à ta place ce que j'ai fait jusqu'à présent.

— Mais il n'empêche que je dois comprendre ce que je signe.

— Très bien ! Bonne nuit.

Thorby s'endormit en lisant. Le langage était déconcertant, mais les documents semblaient dire ce qu'oncle Jack lui avait expliqué. Ils donnaient à John Weemsby les directives pour continuer les affaires courantes d'une organisation complexe. Il eut un sommeil rempli de termes tels que « les pleins pouvoirs par procuration », « toute espèce d'entreprise », « opérer et effectuer des versements », « révocable seulement par consentement mutuel », « renoncement à apparaître en personne », « confiance pleine et entière », et « voter le mandat à toutes les assemblées générales et/ou à toutes les réunions au sommet, annuelles et extraordinaires ».

En s'assoupissant il réalisa qu'il n'avait pas demandé à voir les autorisations données par ses parents.

A un certain moment pendant la nuit, il crut entendre la voix impatiente de Grand-mère :

— *Alors réfléchis ! Si tu ne comprends pas le document et les lois d'après lesquelles il va être appliqué, alors ne signe donc pas ! Quel que soit le profit que tu sembles pouvoir en tirer. Un commerçant paresseux ou trop pressé court à la ruine.*

Il se tourna dans son sommeil agité.

PRESQUE personne ne descendait pour le petit déjeuner à Rudbek. Mais Thorby n'avait pas été éduqué à le prendre au lit. Il mangeait seul dans le jardin, profitant des délices du soleil brûlant de la montagne, de la luxuriance des fleurs tropicales et de la merveille du paysage de neige qui l'entourait. La neige le fascinait ; il n'avait jamais rien rêvé de plus beau.

Mais le lendemain matin, Weemsby entra dans le jardin quelques instants après Thorby. On plaça hâtivement une chaise et un couvert.

— Du café seulement, dit-il. Bonjour Thor.

— Bonjour oncle Jack.

— Alors tu as bien examiné les papiers ?

— Comment ? Oh, oui. En fait, je me suis endormi dessus.

Weemsby sourit.

— Le droit fait plus d'effet qu'un somnifère. Tu as pu constater par toi-même que je t'ai bien dit ce qu'ils contenaient ?

— Euh, je crois.

— Tant mieux. — Weemsby posa sa tasse et dit à un domestique : — Passez-moi une ligne intérieure. Thor, tu m'as irrité hier soir.

— Je suis désolé.

— Mais je me rends compte que tu as raison. Il faut que tu lises tout ce que tu dois signer. J'aimerais avoir le temps de faire la même chose ! Je dois faire confiance à mon personnel pour tout ce qui concerne les affaires courantes ou bien je n'aurais jamais le temps de m'occuper de la politique de l'entreprise... J'avais supposé que tu ferais de même avec moi. Mais la prudence est toujours louable. — Il parla dans l'interphone : — Carter, allez chercher les papiers dans l'appartement de Rudbek. Le jardin.

Thorby se demanda si Carter arriverait à les trouver. Il avait un coffre dans son bureau, mais il n'avait pas appris à s'en servir. Il les avait cachés derrière des livres. Il était sur le point de le dire, mais oncle Jack parlait.

— Voici quelque chose sur lequel je voudrais que tu jettes un

œil... C'est l'inventaire de tes biens immobiliers, ceux que tu possèdes, ou que tu posséderas, quand l'affaire des testaments sera réglée. Ces propriétés n'ont rien à voir avec les affaires.

Le jeune homme la parcourut avec stupéfaction. Possédait-il vraiment une île nommée Pitcairn à quinze quelque chose sud et à cent trente ouest (quelle que soit la signification de ces termes) ? Un dôme sur Mars ? Un pavillon de chasse dans le Yukon ? Où se trouvait le « Yukon » et pourquoi chasser là-bas ? Il fallait se trouver dans l'espace pour chasser. Quelles étaient toutes ces autres choses ?

Il en chercha une en particulier.

— Oncle Jack ? Et Rudbek ?

— Mais tu es assis dessus ?

— Oui... Mais est-ce que cela m'appartient ? Leda affirme que c'est à moi.

— Eh bien, oui. Mais il est inaliénable, c'est-à-dire que ton grand-père a fait en sorte que l'on ne puisse jamais le vendre... De façon à ce qu'il y ait toujours un Rudbek à Rudbek.

— Ah.

— J'ai pensé que cela te ferait plaisir de faire le tour de tes propriétés, et j'ai fait mettre une voiture à ta disposition. Celle qui nous a amenés ici te convient-elle ?

— Comment ? Mon Dieu, oui !

— Bien. Elle appartenait à ta mère et je n'ai pas eu le courage de la vendre. Mais j'y ai fait installer les dernières nouveautés technologiques. Tu pourrais convaincre Leda de venir avec toi. Elle connaît la plupart de ces endroits. Emmène aussi des amis, vous ferez un pique-nique. Reste aussi longtemps que tu le désires. Nous trouverons un chaperon pour vous accompagner.

Thorby posa le papier.

— Je le ferai sans doute, oncle Jack... plus tard. Mais maintenant je devrais commencer à travailler.

— Comment ?

— Combien de temps faut-il pour apprendre le droit ?

Le visage de Weemsby s'éclaira.

— Je comprends. Le style très particulier des avocats a dû te troubler. Il faut quatre ou cinq ans.

— Vraiment ?

— Pour toi, ce serait deux ou trois ans à Harvard ou dans une autre bonne école de commerce.

— J'ai besoin de cela ?

— Absolument.

— Euh... Tu dois le savoir mieux que moi...

— Je le devrais effectivement !

— ... Mais est-ce que je ne pourrais pas acquérir quelques notions

avant de rentrer dans une école ? Je n'ai aucune idée de ce que sont nos affaires.

— Tu as tout le temps.

— Je veux apprendre *tout de suite*.

Weemsby se renfroigna, puis sourit et haussa les épaules.

— Thor, tu as pris l'obstination de ta mère. D'accord, je te ferai préparer une suite au siège principal à Rudbek City... et mettrai du personnel à ta disposition pour t'aider. Mais je te préviens, tu ne vas pas t'amuser. Personne ne possède une entreprise, c'est elle qui te possède et te rend son esclave.

— Eh bien... il faut que j'essaie.

— Voilà une intention fort louable. – Le voyant de l'interphone près de sa tasse clignota. Il le prit et fronça les sourcils. – Un instant. – Il se tourna vers Thorby. – Cet idiot n'arrive pas à trouver les documents.

— Je voulais te le dire. Je les ai cachés... Je ne voulais pas les laisser à la vue de tous.

— Je vois. Où sont-ils ?

— Euh, il faut que je les sorte.

— Laissez tomber, dit l'oncle dans le microphone. Il passa l'appareil à un domestique et s'adressa au jeune homme : – Alors, va les chercher, si cela ne t'ennuie pas.

Cela ne l'ennuyait pas. Mais il n'avait jusqu'à présent réussi à avaler que quatre bouchées. Il était irrité qu'on lui ordonne d'aller faire une course pendant son repas. D'ailleurs... Était-il oui ou non « Rudbek de Rudbek » ? Ou le messenger pour l'officier balisticien ?

— Je monterai après le petit déjeuner.

Oncle Jack eut l'air vexé.

— Je suis vraiment désolé. Si tu ne peux pas t'arracher de cette table, peux-tu avoir l'obligeance de *me* dire où je peux les trouver ? J'ai une dure journée devant moi et je voudrais en terminer avec cette affaire insignifiante pour partir au travail. Si cela ne t'ennuie pas.

Thorby s'essuya la bouche.

— Je préférerais ne pas, dit-il lentement, les signer maintenant.

— Quoi ? Mais je croyais que tu avais pu constater par toi-même de ce qu'ils contenaient ?

— Non. J'ai dit que je les avais lus, mais je ne les comprends pas. Oncle Jack, où sont les papiers que mes parents ont signés ?

— Comment ? – Il foudroya le jeune homme du regard. – Pourquoi ?

— Je veux les voir.

Weemsby réfléchit.

— Ils doivent être dans le coffre-fort à Rudbek City.

— Très bien, je vais y aller.

L'homme se leva brusquement.

— Tu m'excuseras, il faut que j'aille travailler. – Puis il lança d'un ton cassant : – Jeune homme, un jour tu réaliseras tout ce que j'ai fait pour toi ! Entre-temps, puisque tu choisis de ne pas coopérer, je dois quand même aller travailler.

Sur ces dernières paroles, il s'en alla. Thorby était blessé. Il voulait bien coopérer... Mais s'ils avaient attendu pendant des années, pourquoi ne pouvaient-ils attendre un peu plus ? Lui donner sa chance ?

Il trouva les papiers et appela Leda par la ligne intérieure. Elle répondit sans allumer le vidéo.

— Thor, que fais-tu debout au milieu de la nuit ?

Il lui expliqua qu'il voulait aller au siège central des entreprises familiales.

— J'ai pensé que tu pouvais me dire où ils se trouvaient.

— Papa t'a dit de le faire ?

— Il va mettre un bureau à ma disposition.

— Je vais t'y emmener. Mais laisse-moi le temps de me faire une beauté et d'avalier un jus d'orange.

Thorby découvrit que la maison était reliée directement avec les bureaux à Rudbek City par un tunnel glisseur à grande vitesse. Ils arrivèrent dans un hall privé, gardé par une réceptionniste d'un certain âge. Elle leva la tête.

— Bonjour, mademoiselle Leda ! Quel plaisir de vous voir !

— Et moi de même, Aggie. Voulez-vous dire à Papa que nous sommes là ?

— Bien sûr.

Elle jeta un coup d'œil à Thorby.

— Oh, fit Leda. Voici Rudbek de Rudbek.

Aggie se leva brusquement.

— Mon Dieu ! Je ne savais pas... Je suis désolée, monsieur !

Tout se passa rapidement. Quelques minutes plus tard, il se trouva dans un bureau d'une magnificence solennelle, tandis qu'une secrétaire discrètement ravissante s'adressait à lui par son titre à rallonge, alors qu'il était censé l'appeler « Dolorès ». Il semblait que des génies illimités étaient prêts à sortir des murs dès qu'elle touchait un bouton.

Leda resta avec lui, jusqu'à ce qu'il soit installé.

— Je vais m'en aller, puisque tu as décidé de jouer les hommes d'affaires vieux et ennuyeux.

Elle regarda Dolorès.

— Cela ne va peut-être pas être aussi ennuyeux. Je crois que je vais rester.

Mais elle partit tout de même.

Thorby était grisé par ses richesses et son pouvoir immense. Les cadres supérieurs l'appelaient « Rudbek », les cadres moyens « Rudbek de Rudbek », et les employés subalternes terminaient leurs phrases par « monsieur ». Il pouvait déterminer le statut des gens par la façon dont ils s'adressaient à lui.

Comme il ne travaillait pas encore vraiment dans les affaires, il voyait rarement Weemsby et pratiquement jamais le juge Bruder, mais tout ce qu'il désirait apparaissait sur-le-champ. Il suffisait d'un mot à Dolorès et un jeune homme respectueux surgissait pour expliquer des problèmes juridiques, ou bien un technicien venait lui montrer sur un écran les intérêts financiers de la compagnie n'importe où, même sur d'autres planètes. Il passa des journées entières à regarder ces images, pourtant il n'arrivait pas à les voir toutes.

Son bureau devint tellement envahi de livres, de bobines, de diagrammes, de brochures, de rapports, de chemises, et de chiffres, que Dolorès fit aménager le bureau adjacent en bibliothèque. Il y avait des chiffres à n'en plus finir, décrivant en termes fiscaux des entreprises trop vastes pour être conçues autrement. Tout était tellement imbriqué l'un dans l'autre qu'il en avait mal à la tête. Il commença à avoir des doutes sur sa vocation de nabab. Ça ne se limitait pas au fait d'être traité avec respect, de passer en premier le seuil d'une porte, d'obtenir tout ce que l'on demande. Quel est l'intérêt de posséder tant de choses si c'est pour en être accablé au point de ne pouvoir en jouir ? Comme il était plus facile d'être un soldat de la Garde.

Tout de même, Thorby appréciait le fait d'être quelqu'un d'important. Jusque-là, la plus grande partie de sa vie, il n'avait été personne, et au mieux il s'était trouvé au dernier rang des subalternes.

Si seulement Pop pouvait le voir maintenant ! Dans un décor superbe, avec un coiffeur pour lui couper les cheveux pendant qu'il travaillait (Pop coupait les siens dans un bol), une secrétaire qui avançait ses moindres désirs, et une douzaine de personnes prêtes à l'aider. Mais dans ses rêves, Pop le regardait avec une expression de reproche. Thorby se demandait ce qu'il avait bien pu faire de mal et s'absorbait opiniâtement dans la confusion des chiffres.

Finalement un schéma commença à se dessiner. La société s'appelait Rudbek Associés, qui, d'après ce que Thorby pouvait en juger, ne faisait rien. Elle était créée comme société privée d'investissement et se bornait à être propriétaire. La plupart de ce que Thorby posséderait, lorsque les testaments de ses parents seraient mis à jour, consistait en actions de cette société. Mais elle ne lui appartenait pas en totalité. Il se sentit presque misérable quand il découvrit que son père et sa mère ensemble ne détenaient que dix-huit pour cent des milliers d'actions en jeu.

Puis il apprit les notions de « votant » et de « non-votant » : Il lui revenait dix-huit quarantièmes des actions votantes. Le reste était divisé entre les parents et les autres.

Rudbek Associés possédait des parts dans d'autres entreprises, c'est là que les choses se compliquaient.

Entreprises Galactiques, Société d'Escompte Galactique, Transports Galactiques, Métaux Interstellaires, Conseillers Fiscaux des Trois Planètes (qui opéraient sur vingt-sept planètes), Laboratoires Havermeyer (qui exploitaient aussi bien des péniches, que des boulangeries, et des stations de recherches), la liste était interminable. Ces sociétés, trusts, cartels, établissements financiers semblaient aussi emmêlés qu'un plat de spaghettis. Thorby apprit qu'il possédait (à travers ses parents) un intérêt dans une société appelée « Honace Frères » à travers une chaîne de six entreprises : 18 % de 31 % de 43 % de 19 % de 44 % de 27 %, c'était une part si microscopique qu'il en perdit la trace. Mais ses parents détenaient directement sept pour cent d'Honace Frères. Le résultat était le suivant : son intérêt indirect d'un vingtième d'un pour cent contrôlait la société mais ne rendait pas grand-chose, par contre les sept pour cent de ses parents ne contrôlaient rien, mais rendaient cent quarante fois leur valeur.

Il commença à s'apercevoir que le contrôle et la propriété étaient deux notions qui n'avaient que peu de rapport l'une avec l'autre. Il avait toujours pensé qu'elles ne faisaient qu'un : on possédait une sêbile, une veste, donc on la contrôlait ! C'était évident !

La convergence, la divergence, et l'entrecroisement de toutes ces entreprises l'embrouillaient et le dégoûtaient. C'était aussi complexe que l'ordinateur d'un aiguilleur mais sans la logique froide de la machine. Il essaya de construire un diagramme, mais ne réussit pas à le faire marcher. La propriété de chaque entité était liée à des titres ordinaires, à des titres privilégiés, à des obligations, à des émissions de capital et de dividendes, à des valeurs aux noms étranges et aux fonctions indéterminées. Parfois une société possédait une partie d'une autre directement, et une partie d'une autre encore à travers une troisième, ou deux compagnies pouvaient détenir chacune une partie de l'autre, et quelquefois détenait une partie d'elle-même comme un poisson qui se mordait la queue. C'était absurde.

Ce n'était pas des « affaires » au sens où l'entendait la Famille... Qui vendait, achetait, faisait des bénéfices. C'était un jeu idiot avec des règles insensées.

Quelque chose l'inquiétait. Il ne savait pas que Rudbek construisait des vaisseaux spatiaux. Entreprises Galactiques contrôlait les Transports Galactiques, dont l'une des nombreuses activités était la construction d'astronefs. Sur le moment, il éprouva une pointe de fierté, puis découvrit avec un malaise grandissant (c'était quelque

chose dont le colonel Brisby avait parlé, que Pop avait prouvé) que « le plus grand » ou « un des plus grands » armateurs était associé à l'esclavage.

Il voulut se persuader qu'il était idiot. Ce splendide bureau ne ressemblait en rien à ce commerce malfaisant. Mais en s'assoupissant une nuit, il fut réveillé en sursaut par une vision d'horreur qui ne manquait pas d'ironie : le petit esclave galeux et terrorisé était le propriétaire de la soute puante du vaisseau dans lequel il était enfermé.

C'était un cauchemar, il le chassa. Mais du coup, il perdit tout le plaisir qu'il trouvait dans son travail.

Un après-midi, il était en train d'étudier un long mémorandum du service juridique, soi-disant un résumé des intérêts de Rudbek Associés, et s'aperçut qu'il était obligé de s'arrêter. Il semblait que l'auteur avait fait exprès de tout embrouiller. Le texte aurait été aussi compréhensible en Chinois ancien, plutôt en Sargonais avec beaucoup de mots mandarins.

Il renvoya Dolorès et resta assis la tête dans les mains. Pourquoi, mais pourquoi ne l'avait-on pas laissé dans la Garde ? Il y était heureux, comprenait le monde dans lequel il vivait.

Puis il se redressa et fit quelque chose qu'il avait remis sans cesse. Il rendit visite à ses grands-parents qui l'attendaient depuis longtemps car il s'était senti obligé d'apprendre d'abord son nouveau métier.

Il était le bienvenu, à n'en pas douter ! « Dépêche-toi, mon garçon, nous t'attendons avec impatience. » Ce fut un merveilleux voyage à travers la prairie et l'imposant Mississippi (qui était pourtant tout petit vu de haut), à travers les campagnes émaillées de villes jusqu'à la petite ville endormie de Valley View, où les trottoirs n'étaient pas roulants et où le temps lui-même semblait s'être ralenti. La maison de ses grands-parents était plutôt grande pour Valley View, mais intime par rapport aux salles majestueuses de Rudbek.

Mais il ne put se détendre pendant son séjour. Il y avait toujours des invités aux repas : le président de l'université et les chefs de département, et encore beaucoup d'autres entre les repas. Certains l'appelaient « Rudbek de Rudbek », d'autres plus incertains « M. Rudbek », d'autres enfin, satisfaits de leurs faux renseignements sur la manière dont les familiers s'adressaient au nabab, disaient simplement « Rudbek ». Sa grand-mère papillonnait, ravie comme peut l'être toute maîtresse de maison, et son grand-père un peu raide l'appelait haut et fort « mon garçon ».

Thorby fit de son mieux pour leur faire honneur. Il réalisa rapidement que ce qui comptait, ce n'était pas ce qu'il disait, mais le fait de parler à Rudbek.

Le lendemain soir, il réussit à parler à ses grands-parents, sa

grand-mère ayant accepté à contrecœur de n'inviter personne. Il avait besoin d'un conseil.

D'abord, ils échangèrent des renseignements. Le jeune homme apprit que son père, en épousant la fille unique de son grand-père Rudbek, avait pris le nom de sa femme.

— C'est compréhensible, lui affirma le grand-père Bradley. Rudbek doit avoir un Rudbek. Martha était l'héritière, mais Creighton devait présider aux conseils d'administration, aux sommets, et à table aussi. J'avais espéré que mon fils suivrait la même voie que moi, l'histoire. Mais quand il s'est marié, je ne pouvais que me réjouir pour lui.

L'aventure malheureuse vécue par Thorby et ses parents était la conséquence d'une tentative honnête de la part de son père d'être Rudbek de Rudbek au sens plein du terme. Il s'efforçait d'inspecter le plus possible de l'empire commercial.

— Ton père a toujours été consciencieux. Quand ton grand-père Rudbek est mort, il a terminé son apprentissage, si l'on peut dire. Creighton a donné à John Weemsby autorité pour diriger les affaires à sa place. John, tu dois le savoir, est le deuxième mari de la sœur cadette, Aria, de ton autre grand-mère. Leda est la fille de Aria, de son premier mariage.

— Non, je ne savais pas.

Thorby traduisit la parenté dans le langage de *Sisu*... pour arriver à la conclusion étonnante que la jeune fille était dans l'autre moitié ! Mais de telles choses n'existaient pas ici. Oncle Jack n'était pas son « oncle », mais comment dire ?

— John avait servi de secrétaire et de factotum à ton grand-père. Il était le meilleur choix, bien sûr. Il connaissait tous les rouages mieux que personne, sauf ton grand-père lui-même. Après nous être remis du choc de la perte dramatique, nous nous sommes rendu compte que la vie continuait et que John pouvait faire aussi bien que Rudbek lui-même.

— Il a été tout simplement merveilleux, s'exclama la vieille femme.

— Oui, c'est vrai. Je dois admettre que ta grand-mère et moi avons pris l'habitude de vivre sur un grand pied après le mariage de notre fils. Le salaire d'un professeur d'université n'a jamais été ce qu'il devrait être. Creighton et Martha étaient très généreux. Nous aurions pu avoir des difficultés financières après avoir réalisé que notre fils était parti sans espoir de retour. Mais John nous a assuré de ne pas nous inquiéter. Il a veillé à ce que nous bénéficions des mêmes avantages qu'avant.

— Il les a même augmentés, ajouta-t-elle avec insistance.

— Eh bien, oui. Toute la famille, nous nous considérons comme

membres de la famille, bien que nous portions fièrement un nom bien à nous, toute la famille est satisfaite de la gestion de John.

Thorby n'était pas passionné par les vertus d'« oncle Jack ».

— Vous m'avez dit que nous avions quitté Akka pour l'Extrême-Etoile, et nous n'y sommes jamais arrivés, n'est-ce pas ? Cela se trouve très loin de Jubbul.

— Je crois. L'université ne possède qu'un petit écran galactique, et il est difficile de concevoir que ce qui n'a que quelques centimètres, mesure en réalité des centaines d'années-lumière.

— Cent soixante-dix années-lumière dans le cas présent.

— Voyons, combien cela peut-il faire de kilomètres ?

— Cela ne se mesure pas ainsi, pas plus qu'on ne mesure le canapé sur lequel tu es assis en microns.

— Allons, allons, ne sois pas pédant.

— Je ne le suis pas, Grand-père. Je pensais que cela faisait un long trajet entre l'endroit où j'ai été capturé et celui où j'ai été vendu pour la dernière fois. Je l'ignorais.

— Je t'ai déjà entendu utiliser le terme de « vendu ». Tu dois comprendre qu'il n'est pas correct. Après tout, le servage tel qu'il est pratiqué dans la Sargonie n'est pas de l'esclavage pur et simple. Il dérive de l'ancien système de « castes » hindou. C'est un ordre social, établi sur des obligations mutuelles dans les deux sens. Tu ne peux pas l'appeler esclavage.

— Je ne vois pas d'autre terme pour traduire le mot sargonais.

— Moi, j'en vois plusieurs. Je ne connais pas le Sargonais... Ce n'est pas très utile pour les études. Mais, mon cher Thor, tu n'es pas un étudiant en histoire des civilisations. Donne-moi quelque crédit sur mon propre terrain.

— Eh bien... – Thorby se sentit rabroué. – Je ne connais pas parfaitement l'Anglais Systématique, ni l'histoire. Je ne sais pas grand-chose en histoire.

— Sans doute. Je suis le premier à admettre mes lacunes.

— Mais je ne peux pas traduire cette expression autrement. On m'a acheté et j'étais un esclave !

— Allons, mon garçon.

— Ne contredis pas ton grand-père, chéri. Ce n'est pas bien.

Le jeune homme ferma la bouche. Il avait déjà mentionné ses années passées à mendier pour réaliser que sa grand-mère horrifiée trouvait qu'il s'était couvert de honte, sans toutefois le dire ouvertement. Et son grand-père aussi, qui savait beaucoup de choses, gardait son opinion toute faite, même si Thorby racontait les faits sous un autre angle. Il en conclut que c'était l'apanage des aînés d'avoir toujours raison et qu'on ne pouvait rien y faire. Il écouta cependant le vieil homme discourir sur l'histoire des Neuf Mondes. Ces propos ne

s'accordaient pas avec ce que croyaient les Sargonais, mais s'apparentaient d'assez près avec ce que lui avait appris Pop, sauf ce qui concernait l'esclavage. Il se sentit soulagé quand la conversation fut ramenée sur Rudbek et son organisation. Il avoua ses difficultés.

— Rome n'a pas été bâtie en un seul jour, Thor.

— On dirait que je ne vais jamais y arriver ! J'envisage de retourner dans la Garde.

Son grand-père fronça les sourcils.

— Ce ne serait pas très avisé.

— Pourquoi donc ?

— Si tu n'as pas de talent pour les affaires, il y a d'autres professions tout à fait honorables.

— Ce qui signifie que la Garde ne l'est pas ?

— Hum... Ta grand-mère et moi, nous sommes des pacifistes convaincus. Il est indéniable qu'il n'existe aucune justification morale au fait de donner la mort à un être humain.

— Aucune, acquiesça fermement sa femme.

Le jeune homme se demanda ce que Pop penserait de cela ! Sornettes, il savait, lui ! Pop leur ferait la peau pour sauver un chargement d'esclaves.

— Que fais-tu quand un pirate te tombe dessus ?

— Un quoi ?

— Un bandit. Tu en as un à tes trousses et qui se rapproche à grands pas.

— Eh bien, tu t'enfuis, j'imagine. La morale interdit de se battre. On ne gagne rien avec la violence.

— Mais tu *ne peux pas* t'enfuir. Il est plus rapide. C'est toi ou lui.

— Alors tu te rends, cela fait échouer son objectif... Comme l'a prouvé l'immortel Gandhi.

Thorby soupira profondément.

— Je suis désolé, mais cela *ne fait rien échouer du tout*. Il faut se battre. Les pirates prennent des esclaves. J'en ai brûlé un et j'en suis fier.

— Comment ? Brûlé ?

— Je l'ai touché avec un missile atomique à tête chercheuse. Il a explosé en flammes dans l'espace.

La vieille femme eut un hoquet scandalisé. Puis le grand-père reprit avec une certaine raideur :

— Thor, je crains que tu n'aies reçu de mauvaises influences. Ce n'est sans doute pas de ta faute. Mais tu as beaucoup d'idées fausses sur les faits eux-mêmes et dans tes jugements. Maintenant, sois logique. Si tu l'as « brûlé », comme tu dis, comment *sais-tu* qu'il avait l'intention (je te cite) de « prendre des esclaves » ? Qu'en aurait-il fait ? Rien du tout.

Thorby se tut définitivement. Cela faisait une grande différence de quel côté de la Place on se trouvait pour juger de quelque chose... Il fallait avoir un certain statut pour être écouté. C'était une règle universelle.

L'homme continuait :

— Nous n'allons pas en dire davantage sur ce sujet. Quant à l'autre, je te donnerai le même conseil qu'à ton défunt père : si le commerce ne t'intéresse pas, tu n'as pas besoin de t'en occuper. Mais t'enfuir pour t'enrôler dans la Garde, non, mon garçon ! Ce romantisme puéril ne convient pas. Enfin, tu n'as pas besoin de te décider avant longtemps. John est un régent très compétent. Rien ne presse. — Il se leva. — Je le sais, car j'en ai parlé avec John. Il est prêt en toute humilité à porter le fardeau des responsabilités encore quelque temps... Ou très longtemps, au besoin. Maintenant, il faut aller au lit. L'aube est proche.

Thor partit le lendemain matin avec l'assurance polie que cette maison était la sienne, ce qui lui fit suspecter qu'elle l'était vraiment. Il gagna Rudbek City. Sa décision était prise, mûrie par une nuit sans sommeil. Il voulait vivre dans un vaisseau, reprendre l'uniforme de Pop. Il n'avait vraiment pas le style d'un patron milliardaire.

D'abord, il fallait faire quelque chose : obtenir les documents signés par ses parents, les comparer avec ceux préparés pour lui (son père devait être au courant des dispositions à prendre), et les signer, pour qu'oncle Jack puisse travailler librement après son départ. Grand-père avait raison sur un point : John connaissait le métier, et lui non. Il devrait lui être reconnaissant, le remercier avant de partir. Puis, adieu la Terre, en route pour le lieu où les gens parlaient le même langage que lui !

Il appela au bureau d'oncle Jack dès qu'il arriva. On lui dit qu'il n'était pas en ville. Il décida d'écrire un mot pour lui expliquer les choses plus clairement. Il fallait saluer Leda. Puis il appela le service juridique et demanda qu'on lui sorte du coffre les autorisations de ses parents, et qu'on les lui amène à son bureau.

A la place des documents, il vit arriver le juge Bruder.

— Rudbek, qu'est-ce que c'est que cette histoire de faire sortir certains papiers du coffre ?

— Je veux les voir, expliqua Thorby.

— Seuls les administrateurs de la société peuvent faire sortir des papiers du coffre.

— Que suis-je ?

— Je crains que vous ne soyez un jeune homme avec des idées confuses. En temps voulu, vous aurez toute l'autorité nécessaire. Mais pour le moment, vous n'êtes qu'un visiteur qui s'informe sur les affaires de ses parents.

Thorby avala la pilule, ô combien amère, de la vérité.

— Justement, je voulais vous interroger à ce sujet. Où en est l'action en justice pour reconnaître que mes parents sont morts ?

— Vous voulez les enterrer ?

— Bien sûr que non. Mais cela doit être fait, oncle Jack me l'a dit. Alors, où en sommes-nous ?

Bruder renifla.

— Nulle part, grâce à votre comportement.

— Comment cela ?

— Jeune homme, croyez-vous que les administrateurs de cette société vont démarrer un processus qui risque de jeter les affaires de cette entreprise dans un désordre incroyable sans faire les démarches nécessaires pour se prémunir contre un tel danger ? Eh bien, cela pourrait prendre des *années* avant que la question des testaments ne soit réglée, ce qui ralentirait considérablement les activités de cette société... Simplement parce que vous avez négligé de signer quelques papiers que j'avais préparés depuis des semaines.

— Rien ne sera fait avant que je ne signe ?

— C'est juste.

— Je ne comprends pas. Supposons que je sois mort, ou que je ne sois jamais né. Les activités s'arrêtent donc chaque fois qu'un Rudbek meurt ?

— Eh bien... non. Un tribunal autorise la poursuite des affaires. Mais vous *êtes* ici, et il faut le prendre en considération. Ma patience a des limites, et j'y suis au bout. Vous semblez croire que, parce que vous avez lu quelques bilans, vous êtes le roi des affaires. C'est faux. Vous pensez, par exemple, que vous pouvez vous approprier d'instruments qui ont été donnés à John Weemsby personnellement, et qui n'appartiennent même pas à la société. Si vous essayez de prendre la direction des affaires maintenant, et si nous vous suivons dans votre idée de faire reconnaître le décès de vos parents, je prévois des complications énormes pendant que vous chercherez à vous maintenir en équilibre. Nous ne pouvons nous le permettre. La société ne peut pas se le permettre. Rudbek ne peut pas se le permettre. Alors, je veux que ces documents soient signés aujourd'hui même, et plus de tergiversations. Compris ?

Thorby baissa la tête.

— Je ne le ferai pas.

— Vous ne ferez pas quoi ?

— Je ne signerai rien avant de savoir ce que je fais. Si je ne peux même pas voir les papiers que mes parents ont établis, je ne vais sûrement rien signer.

— C'est ce que nous allons voir !

— Je ne bougerai pas d'ici avant de savoir de quoi il en retourne !

THORBY réalisa qu'il était difficile de savoir ce qui se passait. Tout se passait en gros comme avant, mais pas tout à fait. Il avait vaguement soupçonné que l'aide fournie dans son apprentissage des affaires n'était pas très efficace. Il était accablé par des chiffres sans rapport entre eux, des « résumés » verbeux et obscurs, des « analyses » qui n'analysaient rien. Mais comme il n'y connaissait pas grand-chose, il avait mis un certain temps à soupçonner quoi que ce soit.

Mais les doutes se muèrent en certitudes à partir du jour où il avait défié le juge Bruder. Dolorès semblait toujours aussi désireuse de le satisfaire, et les gens continuèrent à surgir dès qu'il le demandait, mais le flot abondant de la documentation s'arrêta peu à peu de lui parvenir. On l'embrouillait avec des excuses convaincantes sans donner de réponses précises aux questions qu'il posait. « On prépare une étude » ou « la personne chargée de cette question n'est pas en ville » ou bien « ce sont des dossiers entreposés dans le coffre et aucun des administrateurs désignés ne se trouve au bureau aujourd'hui ». Oncle Jack et le juge Bruder n'étaient jamais disponibles, et leurs assistants étaient polis mais inefficaces. Il n'arrivait pas non plus à coincer Weemsby à la maison. Leda lui dit que « Papa partait souvent en voyage ».

Puis la situation devint trouble dans son bureau même. Malgré la bibliothèque installée par Dolorès, elle ne réussissait pas soi-disant à retrouver, ni même à se rappeler de certains papiers qu'il avait dit de mettre de côté. Un jour, il s'emporta et lui cria de sortir avec colère. Elle resta sereine.

— Je suis désolée, monsieur. Je fais tout ce que je peux.

Thorby s'excusa. Il reconnaissait un relâchement de zèle au premier coup d'œil ; il avait contrôlé suffisamment de déchargeurs pour s'en rendre compte. Mais ici ce n'était pas la faute de cette femme, il s'en prenait à la mauvaise personne. Il ajouta brusquement :

— Je m'excuse. Disposez de la journée.

— Oh, je ne peux pas, monsieur.

— Pourquoi ? Rentrez chez vous.

— Je préférerais rester.

— Eh bien... faites comme il vous plaira. Mais allez vous reposer chez les dames. C'est un ordre. Je vous verrai demain.

Elle partit avec un air inquiet. Thorby resta assis devant son grand bureau directorial, nu, vide, impuissant, et se mit à réfléchir.

Il avait besoin d'être seul, à l'abri d'un déluge de chiffres et de faits. Il cherchait à voir clair dans tout ce qu'il avait assimilé jusqu'à présent. Il fit le bilan.

Premièrement : Le juge Bruder et oncle Jack avaient fait le vide autour de lui parce qu'il refusait de signer les procurations.

Deuxièmement : Il avait beau être « Rudbek de Rudbek », oncle Jack n'en continuerait pas moins à diriger les affaires tant que le décès de ses parents ne serait pas officiellement reconnu.

Troisièmement : Le juge Bruder lui avait dit carrément que rien ne serait fait en ce qui concerne la question mentionnée plus haut, tant qu'il n'admettrait pas son incompétence en signant les procurations.

Quatrièmement : Il ne savait pas ce que ses parents avaient signé. Il avait tenté de forcer à ce qu'on lui montre ces papiers et avait échoué.

Cinquièmement : La « propriété » et le « contrôle » n'avaient rien à voir l'une avec l'autre. Oncle Jack dirigeait tout ce que Thorby possédait. Oncle Jack ne possédait qu'une action nominative qui lui permettait de présider le conseil d'administration. (Leda en possédait un paquet en tant que Rudbek, mais oncle Jack devait contrôler ses parts aussi. Leda ne s'occupait pas des affaires.)

Conclusions :

Quelles conclusions ? Est-ce qu'oncle Jack faisait des transactions malhonnêtes qu'il ne voulait pas que Thorby découvre ? Eh bien, c'était très improbable. Son salaire et ses primes étaient tellement élevés que seul un avare pouvait désirer gagner plus d'argent. Les comptes de ses parents semblaient en ordre, ils montraient un solde positif très important. Le mégaboc que Weemsby lui avait donné représentait une goutte d'eau dans la mer. Les seuls autres retraits allaient à ses grands-parents, à quelques autres membres de la famille, pour l'entretien des propriétés. Rien de conséquent, quelques mégabocs supplémentaires.

Conclusion : Oncle Jack était un patron, aimait l'être, et voulait le rester, si c'était possible.

Le « statut »... Oncle Jack avait un très haut statut et se battait pour le garder. Thorby eut enfin l'impression qu'il arrivait à le comprendre. Il supportait l'excès de travail dont il se plaignait, parce qu'il *aimait* diriger. Tout comme les capitaines et les officiers chefs travaillent à s'en rendre malades, bien que tous les membres d'une

famille de Libres Commerçants possèdent la même part. Oncle Jack était un « officier-chef » et n'avait pas l'intention d'abandonner son grade suprême à quelqu'un ayant le tiers de son âge qui (avouons-le !) n'était pas compétent pour le travail que requérait ce statut.

Dans cet instant de méditation intérieure, Thorby fut sur le point de signer ces fameuses procurations pour oncle Jack qui avait mérité d'occuper ce poste, alors que, lui, il l'avait seulement hérité. Cet homme avait dû être terriblement déçu, quand le jeune homme était revenu vivant. C'était une injustice flagrante du destin.

Eh bien, il faut lui laisser ce pouvoir ! Liquidier les affaires et s'enrôler dans la Garde.

Mais Thorby n'avait pas envie d'appuyer le juge Bruder qui l'avait malmené. Son premier réflexe était toujours de résister à une autorité qu'on lui imposait de force. On le lui avait conditionné à coups de fouet. Mais ça, il l'ignorait, il savait seulement qu'il allait être opiniâtre, et décida que Pop le voulait ainsi.

Penser à Pop lui rappela une question qui le hantait. Y avait-il une relation directe ou indirecte entre Rudbek et le trafic des esclaves ? Il réalisa alors que Pop voulait qu'il s'accroche. Il ne pouvait pas abandonner la place avant d'être sûr... avant d'avoir mis un arrêt à cette situation intolérable, si elle existait. Mais comment le savoir ? Il était Rudbek de Rudbek... Mais on l'avait attaché avec des milliers de filins comme cet homme dans l'histoire que Pop lui avait raconté... « Gulliver et son vaisseau spatial ».

Voyons, Pop avait dit dans son rapport à la Division « X » qu'il y avait une connivence entre de grands armateurs, le gouvernement du Sargon, et les esclavagistes pirates qui devaient bien se procurer leurs vaisseaux quelque part... Des vaisseaux... Il avait lu un livre la semaine dernière, l'histoire de chaque vaisseau construit par Transports Galactiques, depuis le 0001 jusqu'au tout dernier. Il alla à la librairie. Hum... Un grand livre rouge, pas une bande.

Ce satané bouquin faisait défaut... comme pas mal de choses ces derniers temps. Mais il l'avait lu selon la méthode Renshaw, car il s'intéressait aux astronefs. Il commença à prendre des notes.

La plupart d'entre eux fonctionnaient à l'intérieur de l'Hégémonie, dans les affaires de Rudbek et dans d'autres. Certains avaient été vendus aux Familles, ce qui lui fit plaisir. Mais quelques-uns étaient immatriculés à des propriétaires qu'il n'arrivait pas à situer... Et pourtant, il lui semblait connaître les noms de toutes les organisations qui commerçaient honnêtement dans l'Hégémonie. Il était certainement en mesure de reconnaître n'importe quel clan des Libres Commerçants.

Il n'y avait aucun moyen de s'assurer de quoi que ce soit derrière ce bureau, même s'il trouvait ce livre. Peut-être n'y avait-il *aucun*

moyen à partir de la Terre ?... Même oncle Jack et le juge Bruder n'étaient peut-être pas au courant des opérations louches ?

Il se leva, alluma l'écran galactique qu'il avait fait installer dans son bureau. Il ne faisait apparaître que la partie explorée de la Galaxie, à une échelle très petite.

Il se mit à manipuler les touches. D'abord, il colora en vert les Neuf Mondes, puis en jaune les repaires de brigands que les Familles évitaient soigneusement. Puis il alluma les deux planètes entre lesquelles ses parents et lui avaient été capturés, puis fit de même pour tous les vaisseaux manquants de la Famille dont il connaissait le trajet de son voyage inachevé.

Il en résulta une constellation multicolore, regroupée autour du secteur des Neuf Mondes. Il regarda, et siffla. Pop savait ce qu'il disait, et pourtant ce n'était pas facile à repérer si on ne le représentait pas sous cette forme.

Il se mit à réfléchir aux lignes en service, et aux stations de ravitaillement en carburant établies par les Transports Galactiques dans cette région... Puis il ajouta en orange les établissements bancaires de la Société d'Escompte Galactique dans le « voisinage ».

Puis il étudia le tableau ainsi construit.

Il n'y avait pas encore de preuve certaine, mais quelle autre organisation possédait de telles activités dans ce secteur ?

Il avait l'intention de le découvrir.

THORBY apprit que Leda avait commandé le dîner dans le jardin. Ils étaient seuls. La neige qui tombait, transformait le ciel artificiel en une boule opalescente. Les bougies, les fleurs, un trio à cordes, et Leda elle-même rendaient le décor charmant, mais le jeune homme ne réussit pas à en profiter. Pourtant il aimait bien la jeune fille, considérait qu'elle était ce qu'il y avait de mieux à Rudbek. Ils avaient pratiquement achevé le repas, quand Leda dit :

— A quoi penses-tu ?

— Euh, à rien, répondit-il, avec un air coupable.

— Ce rien doit être très tracassant.

— Euh... Oui.

— Tu veux te confier à Leda ?

Thorby cligna des yeux. La fille de Weemsby était bien la dernière personne à qui il pouvait parler. Son humeur maussade venait de ce qu'il se demandait quoi faire, puisqu'il était désormais persuadé que Rudbek était mêlé à l'esclavage.

— Je pense que je n'ai pas l'étoffe d'un homme d'affaires.

— Papa dit pourtant que tu as la bosse des chiffres.

— Alors pourquoi ne... lança-t-il brutalement, puis il s'arrêta.

— Pourquoi ne fait-il pas quoi ?

— Euh...

Bon sang, il fallait bien avoir quelqu'un à qui parler... Une personne qui vous était sympathique, ou qui vous disait vos quatre vérités au besoin. Comme Pop, ou Fritz, et même le colonel Brisby. Actuellement il était très entouré, mais pourtant complètement isolé ; Leda semblait la seule à vouloir être son amie.

— Leda, de tout ce que je te dis, que racontes-tu exactement à ton père ?

A l'étonnement du jeune homme, elle rougit.

— Qu'est-ce qui te fait dire cela ?

— Eh bien, tu es très liée à lui, n'est-ce pas ?

Elle se leva soudain.

— Si tu as fini, nous allons marcher.

Ils quittèrent la table et se promenèrent dans les allées. Ils regardèrent la tempête, et écoutèrent le bruit mat contre le dôme. Elle l'emmena dans un endroit éloigné de la maison, protégé par des buissons. Là, ils s'assirent sur une grosse pierre.

— Voici un coin excellent pour une conversation privée.

— Vraiment ?

— Quand on a fait mettre des micros dans le jardin, j'ai fait en sorte qu'il y ait un lieu où on puisse me faire la cour sans que les espions de Papa écoutent.

Thorby la regarda avec surprise.

— C'est vrai ?

— Enfin, tu as bien compris que tu es écouté partout, sauf sur les pistes de ski.

— Non, je ne l'avais pas réalisé, et ça ne me plaît pas.

— A qui veux-tu que cela plaise ? Mais c'est une précaution ordinaire pour quelque chose d'aussi grand que Rudbek. Tu ne peux pas reprocher cela à Papa. J'ai juste dépensé quelques crédits pour être sûre que le jardin n'était pas aussi bien surveillé qu'il le pensait. Alors si tu veux dire quelque chose sans qu'il le sache, tu peux le faire ici. Il ne le saura jamais, tu as ma parole d'honneur.

Thorby hésita, puis jeta un coup d'œil autour de lui. Il en conclut que s'il y avait un microphone caché quelque part, il devait être déguisé en fleur... Ce qui était possible.

— Je devrais peut-être le réserver pour la piste de ski.

— Détends-toi. Si tu m'accordes le moindre crédit, fais-moi confiance sur cet endroit.

— D'accord.

Il lui déballa toutes ces frustrations... Et sa conclusion sur le fait qu'oncle Jack le contrecarrait volontairement parce qu'il ne lui abandonnait pas son pouvoir potentiel. Leda l'écouta gravement.

— C'est tout. Est-ce que je suis fou ?

— Thor, tu as compris que Papa me jette dans tes bras ?

— Comment ?

— Je ne vois pas comment cela a pu t'échapper. A moins que tu ne sois complètement... Mais après tout, c'est possible. En tout cas, tu peux me croire. C'est un de ces mariages évidents qui enthousiasment tout le monde... Sauf peut-être les deux personnes concernées.

Thorby oublia ses problèmes devant cette déclaration ahurissante.

— Tu veux dire que... Enfin, euh, tu...

Il n'acheva pas sa phrase.

— Mon cher ! Pour qui me prends-tu ? Si j'avais eu la moindre intention d'aller jusqu'au bout de cette affaire, je ne t'aurais rien dit. Oh, j'admets avoir fait des promesses d'envisager la possibilité, avant

ton arrivée. Mais tu n'as pas eu l'air tenté par l'aventure, et je suis trop fière pour accepter de me marier dans de telles conditions, même si la sauvegarde de Rudbek était en jeu. Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire des procurations de Martha et de Creighton que l'on ne veut pas te montrer ?

— On ne me laissera pas les voir, avant que je signe ma procuration.

— Tu signeras si on te les montre ?

— Euh... Peut-être. Mais je veux voir ce que mes parents avaient décidé.

— Je ne comprends pas pourquoi Papa s'oppose à une demande aussi raisonnable. A moins que...

Elle fronça les sourcils.

— A moins que ?

— Et tes actions ? Te les a-t-on données ?

— Quelles actions ?

— Mais *les tiennes*. Tu sais bien que moi j'en ai. On me les a données quand je suis née. Rudbek, enfin ton grand-père, mon oncle. Il a dû t'en donner le double puisque tu étais censé devenir le futur Rudbek.

— Je n'ai pas d'actions.

Elle hocha la tête d'un air entendu.

— Voilà qui expliquerait pourquoi Papa et le juge ne veulent pas que tu voies ces documents. Nos actions personnelles ne dépendent de personne. Nous pouvons en disposer comme nous voulons depuis notre majorité. Tes parents votaient les tiennes, de même que Papa vote toujours les miennes. Mais toute procuration concernant les tiennes n'est plus bonne maintenant. Tu peux frapper du poing sur la table, ils devront les cracher ou t'abattre. Je ne pense pas qu'ils t'abattraient, Thor, Papa est un brave type dans la plupart des cas.

— Je n'ai jamais dit le contraire.

— Je ne l'aime pas, mais je suis attachée à lui. Cependant si on en vient aux faits, je suis une Rudbek et pas lui. C'est idiot, n'est-ce pas ? Car nous autres Rudbek, nous n'avons rien de particulier, nous ne sommes que des paysans rusés. Mais moi aussi, j'ai des soucis. Tu te souviens de Joël de la Croix ?

— C'est celui qui voulait me parler ?

— Tout juste. Il ne travaille plus chez nous.

— Je ne comprends pas.

— Il était une étoile montante dans le secteur technologique de Transports Galactiques, tu le savais n'est-ce pas ? Le bureau dit qu'il a quitté pour une autre entreprise. Joey affirme qu'on l'a renvoyé parce qu'il est passé par-dessus les autres en discutant avec toi. — Elle plissa le front. — Je ne savais pas qui croire. Maintenant je pense que Joey

dit la vérité. Eh bien, Thor, vas-tu te laisser marcher sur les pieds ? Ou prouver que tu es Rudbek de Rudbek ?

Thorby se mordit la lèvre.

— Je voudrais retourner dans la Garde et oublier toute cette histoire. Autrefois je me demandais comment c'était d'être riche. Maintenant je le *suis*, et cela ne m'apporte que des migraines.

— Alors tu vas laisser tomber ? — Son ton était chargé de reproche.

— Je n'ai pas dit *cela*. Je vais rester pour découvrir ce qui se passe. Mais je ne sais pas par où commencer. Tu crois que je devrais taper du poing sur le bureau d'oncle Jack en lui réclamant mes actions ?

— Hum... Pas sans un avocat à tes côtés.

— Il y a déjà trop d'avocats dans toute cette affaire !

— C'est pour cela qu'il t'en faut un. Et un bon, s'il veut tirer quoi que ce soit du juge Bruder.

— Comment vais-je en trouver un ?

— Comment veux-tu que je le sache ? Je ne me sers pas d'avocats. Mais je vais tâcher de me renseigner. Maintenant, promenons-nous en causant, on pourrait se demander où nous sommes.

Thorby passa la matinée à étudier avec ennui le droit des affaires. Leda apparut juste après l'heure du déjeuner.

— Thor, emmène-moi skier. La tempête est calmée, et la neige est parfaite.

Elle le regarda droit dans les yeux.

— Eh bien...

— Allez, viens !

Il y alla. Ils ne dirent mot avant de se trouver loin de la maison.

— L'homme qu'il te faut est James J. Garsch, New Washington.

— J'ai bien pensé que tu étais venue pour cela. Veux-tu vraiment faire du ski ? J'aimerais rentrer pour l'appeler.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle en secouant la tête tristement. Thor, je vais peut-être devoir t'épouser uniquement pour te mater. Si tu rentres à la maison pour appeler un avocat extérieur à Rudbek, dont la réputation est au pinacle, que se passera-t-il ?

— Quoi ?

— Tu pourrais te réveiller dans un endroit tranquille entouré d'infirmières musclées. J'ai eu une nuit d'insomnie et je suis sûre qu'ils ne plaisantent pas. Alors j'ai pris une décision. Je voulais bien que Papa dirige les affaires pour toujours... Mais s'il est malhonnête, je suis de ton côté.

— Merci, Leda.

— Il dit « merci » ! Je le fais pour Rudbek. Passons aux choses sérieuses. Tu ne peux pas partir comme cela pour aller voir un avocat

à New Washington. Je connais le juge Bruder, il sait déjà quoi faire si tu essaies. Mais tu peux visiter tes propriétés... A commencer par ta maison à New Washington.

— C'est une idée intelligente.

— Je suis tellement intelligente que je m'étonne moi-même. Si tu veux présenter les choses encore mieux, tu m'inviteras à t'accompagner. Papa m'a recommandé de te montrer les curiosités.

— Bien sûr, Leda, si cela ne t'ennuie pas.

— Je vais me forcer tout simplement. Nous allons faire un peu de tourisme dans le Département d'Amérique du Nord. La seule chose qui m'inquiète, c'est comment nous allons nous débarrasser des gardes.

— Des gardes ?

— Personne de haut placé à Rudbek ne voyage sans gardes du corps. Sinon, tu serais harcelé par les journalistes et les cinglés.

— Je crois, fit Thorby lentement, que tu dois te tromper pour moi. Je suis allé voir mes grands-parents, et il n'y avait pas de gardes.

— Leur spécialité consiste à passer inaperçus. Je parie qu'il y en avait toujours au moins deux chez ta grand-mère pendant ton séjour. Regarde ce skieur solitaire. Ma main au feu qu'il ne skie pas pour son plaisir. Alors il faudra trouver un moyen de les semer pendant que tu iras voir Garsch. Mais ne t'inquiète pas, je trouverai une solution.

Thorby fut extrêmement intéressé par la grande capitale, mais plus encore d'atteindre son but. Leda l'empêcha de trop se presser.

— D'abord, on visite. C'est ce que nous ferions logiquement.

La maison était modeste, comparée à Rudbek : vingt pièces, dont deux seulement étaient grandes. Elle était prête à les recevoir comme s'ils l'avaient quittée la veille. Il reconnut deux des domestiques, déjà présents à Rudbek. Une automobile, avec un chauffeur et un laquais dans la livrée de Rudbek, était à leur disposition. Le chauffeur semblait savoir où les emmener. Tandis qu'ils roulaient dans le soleil de l'hiver semi-tropical, Leda lui indiqua les ambassades et les consulats planétaires. Quand ils passèrent devant l'immense bâtiment du quartier général de la Garde Hégémonique, Thorby fit ralentir le chauffeur pour l'admirer longuement.

— Voici ton aima mater, n'est-ce pas, fit la jeune fille.

Puis elle murmura :

— Regarde bien. L'immeuble en face de la porte principale, c'est l'endroit où tu dois aller.

Ils sortirent devant la réplique du Mémorial de Lincoln, montèrent les marches, et éprouvèrent le même respect ému que des millions de personnes avant eux devant le géant songeur. Thorby eut l'impression que la statue ressemblait à Pop, ce n'était pas vrai, bien sûr, mais ils avaient quelque chose en commun. Les larmes lui montèrent aux yeux.

— Cet endroit me touche toujours, comme une église hantée. Sais-tu qui il était ? Il a fondé l'Amérique.

L'histoire ancienne est impressionnante.

— Il a fait autre chose.

— Quoi ?

— Il a libéré les esclaves.

— Ah. – Elle le regarda tranquillement. – C'est important pour toi... n'est-ce pas ?

— Très important.

Il songea à révéler à Leda sa raison principale pour continuer la lutte, puisqu'ils étaient seuls dans un lieu dépourvu de tout micro. Mais il ne pouvait pas. Il sentait que Pop n'aurait rien contre, mais il avait promis au colonel Brisby.

Il était intrigué par les inscriptions sur les murs, avec les lettres et l'orthographe utilisées avant que l'Anglais ne devienne l'Anglais Systématique. Leda le tira par la manche et chuchota :

— Viens. Je ne peux pas rester longtemps ici sans pleurer.

Ils s'éloignèrent sur la pointe des pieds.

La jeune fille décida qu'elle devait absolument voir le spectacle à la Voie Lactée. Alors ils sortirent de la voiture, elle dit au chauffeur de venir les chercher dans trois heures et dix minutes, puis Thorby paya le prix fort pour une cabine double et la possibilité de l'occuper sur-le-champ.

— Voilà ! soupira-t-elle dès qu'ils furent à l'intérieur. Nous avons fait la moitié du travail. Le laquais va quitter l'auto dès qu'ils auront tourné le coin de la rue, mais nous sommes débarrassés du chauffeur pour un moment. Il ne peut pas se garer par ici. Mais l'homme à pied sera bientôt sur nos traces, s'il veut garder son travail. Il est en train d'acheter son billet en cet instant même. Ou bien, il est déjà à l'intérieur. Ne regarde pas.

Ils s'engagèrent sur l'escalator.

— Cela nous laisse quelques secondes. Il ne va pas monter avant que nous ne disparaissions hors de vue. Maintenant, écoute bien. Les gens qui sont assis à nos places devront s'en aller dès que nous montrerons nos billets. Moi, je vais en retenir un en le payant pour rester. Espérons que ce soit un homme parce que notre nounou va repérer la cabine dans l'espace de quelques minutes... de quelques secondes, s'il a réussi à distinguer le numéro de notre cabine en bas. Toi, tu t'en vas. Quand il la trouvera, il m'apercevra dedans à côté d'un homme. Il ne verra pas le visage de l'homme dans l'obscurité, mais il sera sûr de moi, à cause de cette robe bizarre que je porte. Il sera satisfait. Tu te glisses dehors par n'importe quelle sortie, sauf l'entrée principale. Le chauffeur sera sans doute posté devant. Essaie de te trouver dans le vestibule extérieur quelques minutes avant

l'heure prévue pour qu'ils viennent nous chercher. Si tu n'y arrives pas, prends un taxi aérien et rentre à la maison. Je me plaindrai tout haut que le spectacle ne t'a pas plu, et je rentrerai aussi.

Thorby en conclut que Leda était digne d'entrer dans la Division « X ».

— Tu ne penses pas qu'ils vont raconter qu'ils ont perdu ma trace ?

— Ils seront tellement soulagés de te voir qu'ils ne souffleront mot. Nous y sommes, vas-y. A tout à l'heure.

Il sortit par une porte sur le côté, se perdit, demanda son chemin à un agent, trouva finalement l'immeuble en face du Q.G. de la Garde. Le panneau dans l'entrée lui indiqua que les bureaux de Garsch se trouvaient sur la 34^e terrasse. Quelques minutes plus tard, il se trouvait devant une hôtesse dont la bouche semblait figée en un éternel « non ».

Elle l'informa sur un ton glacial que maître Garsch ne recevait jamais personne, sauf sur rendez-vous. Désirait-il un rendez-vous préliminaire avec un des associés de maître Garsch ?

— Votre nom, s'il vous plaît ?

Thorby jeta un coup d'œil alentour. La pièce était bondée. Elle pressa un bouton.

— Vous pouvez parler ! lança-t-elle brusquement. J'ai allumé le paravent d'intimité.

— Pouvez-vous dire à M. Garsch que Rudbek de Rudbek voudrait le voir ?

Le jeune homme crut qu'elle allait lui dire de ne pas raconter d'histoires. Mais elle se leva en hâte et sortit.

Elle revint et lui dit calmement :

— Maître Garsch vous accorde cinq minutes. Par ici, monsieur.

Le bureau personnel de James J. Garsch contrastait très nettement avec l'immeuble et l'appartement. L'homme lui-même ressemblait à un lit défait. Il portait des pantalons et non des collants. Son estomac dépassait de sa ceinture. Il n'était pas rasé. Sa barbe naissante allait de pair avec la frange autour de son cuir chevelu. Il ne se leva pas.

— Rudbek ?

— Oui, monsieur. Vous êtes James J. Garsch.

— En personne. Identification ? Il me semble que j'ai vu votre visage dans les journaux, mais je ne me rappelle pas.

Thorby lui remit la pochette contenant ses cartes. Garsch regarda la carte normale, mais étudia attentivement la carte rare et plus difficile à contrefaire de Rudbek Associés.

Il les lui rendit.

— Asseyez-vous. Que puis-je faire pour vous ?

— J'ai besoin d'un conseil... et d'aide.

— C'est ce que je vends. Mais Bruder a des avocats par-dessus la tête. Que puis-je faire *moi* ?

— Euh, c'est confidentiel ?

— Privilégié est le terme. D'ailleurs ça ne se demande pas à un avocat. Il est honnête ou il ne l'est pas. Moi, je suis à moitié honnête. Vous prenez vos risques.

— Eh bien... c'est une longue histoire.

— Résumez. Vous parlez. J'écoute.

— Vous allez me représenter ?

— Vous parlez. J'écoute, répéta Garsch. Je vais peut-être m'endormir. Je ne me sens pas en forme aujourd'hui, comme d'habitude d'ailleurs.

— D'accord.

Thorby se lança dans son récit. L'avocat l'écouta, les yeux fermés, les mains croisées sur sa panse.

— C'est tout, conclut Thorby, sauf que j'ai hâte d'en, finir pour retourner dans la Garde.

Pour la première fois, Garsch manifesta de l'intérêt.

— Rudbek de Rudbek dans la Garde ? Ne dites pas de bêtises, mon garçon.

— Mais je ne suis pas vraiment « Rudbek de Rudbek ». Je suis un soldat enrôlé qui s'est trouvé mêlé à cette histoire par suite de circonstances indépendantes de ma volonté.

— Je connais cette partie de la légende. Les journalistes à sensation se sont précipités dessus. Mais nous avons tous des circonstances indépendantes de notre volonté. Il n'en reste pas moins qu'on ne quitte pas son travail. Pas quand c'est le *sien*.

— Ce n'est pas le mien, répondit Thorby avec entêtement.

— Allons, ne perdons pas de temps. D'abord, il faut que vos parents soient reconnus décédés. Ensuite, il faut réclamer leurs testaments et leurs procurations. S'ils refusent, nous obtiendrons un ordre du tribunal... Même le puissant Rudbek doit se soumettre à une citation à comparaître sous peine d'être enfermé pour mépris envers la cour. — Il rongea son ongle. — Cela pourra prendre du temps avant que les choses ne se fassent et que vous n'ayez qualité pour agir. Le tribunal peut vous désigner pour agir, ou bien les testaments peuvent désigner quelqu'un d'autre. Mais en tout cas, si ce que vous déclarez est vrai, ce ne seront pas ces deux-là. Même pas un juge à la solde de Bruder oserait le faire. Ce serait trop fort, le jugement serait cassé.

— Mais que puis-je faire, s'ils ne veulent même pas commencer une action pour que mes parents soient déclarés morts ?

— Qui vous a dit de les attendre ? C'est vous la partie intéressée. Ils ne vont peut-être même pas comparaître comme conseillers extérieurs auprès du tribunal. Si j'ai bonne mémoire, ils ne sont que

des employés salariés pourvus d'une action nominative chacun. C'est vous le premier intéressé, alors entreprenez donc l'action en justice. D'autres parents ? Des cousins germains ?

— Non, pas de cousins germains. Je ne sais pas quels sont les autres héritiers. Il y a mes grands-parents Bradley.

— Je ne savais pas qu'ils étaient encore vivants. Vont-ils s'opposer à vous ?

Thorby était sur le point de dire « non », mais changea d'avis.

— Je ne sais pas.

— Nous verrons bien le moment venu. D'autres héritiers... Eh bien, nous n'en saurons rien avant d'avoir vu les testaments. Je pense que le tribunal devra probablement les forcer à nous les montrer. Avez-vous quelque chose contre le témoignage sous hypnose ? Les sérums de vérité ? Les détecteurs de mensonges ?

— Non, pourquoi ?

— Vous êtes le meilleur témoin de leur mort, pas seulement de leur absence.

— Mais si une personne est absente depuis très longtemps, cela ne suffit pas ?

— Cela dépend. Le nombre d'années ne sert qu'à orienter le tribunal, ne fait pas office de loi. Auparavant sept ans suffisaient. Mais ce n'est plus vrai maintenant. Ils sont plus souples.

— Par où commence-t-on ?

— Vous avez de l'argent ? Ou bien ont-ils aussi refusé de délier les cordons de la bourse ? Je suis cher. Généralement je me fais payer chaque fois que j'inspire et que j'expire.

— Eh bien, j'ai un mégaboc... et quelques milliers de plus. Environ huit.

— Hum... Je n'ai pas encore dit que je prenais l'affaire. Avez-vous déjà pensé au fait que votre vie est en danger ?

— Euh, non !

— Les gens, fiston, font de drôles choses pour de l'argent, mais pire encore pour le pouvoir sur l'argent. N'importe quel individu qui côtoie un milliard de crédit est en danger. C'est comme avoir chez soi un serpent à sonnette au lieu d'un chien ou d'un chat. A votre place, si je commençais à me sentir malade, je trouverais mon propre docteur. Je ferais attention en passant à travers les portes, et je ne resterais pas à côté d'une fenêtre ouverte. — Il réfléchit. — Rudbek n'est pas un endroit sûr. Il ne faut pas les tenter. En fait, vous ne devriez pas être ici non plus. Vous faites partie du Club Diplomatique ?

— Non.

— Bon, eh bien, c'est le cas maintenant. Les gens seraient étonnés que vous ne le soyez pas. J'y suis souvent, vers six heures. J'ai une chambre là-bas, privée en quelque sorte. Deux mille onze.

— Deux mille onze.

— Je n'ai pas encore dit que je la prenais. Vous avez une idée de ce que je devrais faire si je perds cette affaire ?

— Comment ? Non, monsieur.

— Quel était cet endroit dont vous avez parlé ? Jubbulpore ? Je devrais y déménager. – Soudain il sourit avec malice. – Mais cela fait longtemps que j'ai envie d'une bonne bagarre. Rudbek, Bruder ? Vous avez dit un mégaboc ?

Thorby sortit son livret avec les chèques certifiés et les passa. Garsch parcourut la liasse et la glissa dans un tiroir.

— Nous n'allons pas convertir cela maintenant. Ils doivent sûrement surveiller vos retraits. De toute façon, cela va vous coûter beaucoup plus cher. Salut. A bientôt.

Thorby s'en alla, réconforté. Il n'avait jamais rencontré un homme plus intéressé, un rapace de cet envergure. Il rappela au jeune homme les vieux professionnels affranchis couverts de cicatrices qui se donnaient des airs importants autour du nouvel amphithéâtre.

Comme il sortait, il vit le Quartier Général de la Garde. Il le regarda de nouveau, plongea à travers une circulation dangereusement dense et monta les marches en courant.

THORBY vit un groupe de cabines d'accueil disposées en cercle autour du hall. Il se fraya un passage à travers la foule qui sortait et pénétra dans l'une d'elles. Une voix de contralto dit :

— Tapez votre nom sur la machine. Annoncez votre secteur et votre bureau dans le microphone. Attendez que la lumière s'allume puis annoncez la raison de votre visite. Nous vous rappelons que les bureaux sont fermés et que seules les urgences sont acceptées.

Le jeune homme tapa « Thorby Baslim » sur la machine, puis dit : « Division Exotique ».

Il attendit. L'enregistrement répéta : « Tapez votre nom sur la machine. Annoncez votre secteur et votre bureau dans... » Il s'interrompit soudain. Une voix d'homme déclara :

— Répétez cela.

— Division Exotique.

— Motif de votre visite ?

— Vous feriez mieux de vérifiez mon nom dans votre fichier.

Enfin une autre voix féminine s'éleva :

— Suivez la lumière au-dessus de votre tête. Veillez à ne pas la perdre de vue.

Il la suivit en montant des escalators, descendant des passages roulants, et enfin devant une porte sans inscription dessus, où un homme en civil le conduisit à travers deux autres. Il se retrouva en face d'un autre homme en costume de ville qui se leva et lui dit :

— Rudbek de Rudbek. Je suis le Haut Maréchal Smith.

— Thorby Baslim, je vous prie. Pas « Rudbek ».

— Les noms ne sont pas importants, mais les identités le sont. Le mien n'est pas « Smith », mais il fera l'affaire. Je suppose que vous avez des cartes d'identification.

Thorby sortit de nouveau sa pochette.

— Vous devez avoir mes empreintes digitales.

— Elles seront ici dans un instant. Voulez-vous nous permettre de les reprendre ?

Pendant que le jeune homme se laissait prendre les empreintes digitales, une carte tomba sur le bureau du maréchal. Il mit les deux échantillons dans le comparateur, et sembla ne pas y prêter attention, mais il se cantonna dans une conversation polie tant que la lumière verte ne s'allumait pas.

Puis il dit :

— Très bien, Thorby Baslim... Rudbek, que puis-je faire pour vous ?

— C'est peut-être moi qui peux faire quelque chose pour vous ?

— Vraiment ?

— Je suis venu ici pour deux raisons, déclara-t-il. La première, c'est que je peux ajouter quelque chose au rapport final du colonel Baslim. Vous savez qui je veux dire ?

— Je le connaissais et je l'admirais beaucoup. Allez-y.

— La deuxième, c'est que j'aimerais retourner dans la Garde et rentrer dans la Division « X ».

Thorby n'arrivait pas à se rappeler quand il l'avait décidé, mais il ne voulait pas simplement être dans la même institution que Pop, mais dans la même division que lui. Avec le même travail que lui.

Smith leva les sourcils.

— Comment ? Rudbek de Rudbek ?

— Je suis en train d'arranger cela. – Thorby expliqua rapidement comment il devait clarifier la situation de ses parents et de leurs propriétés, puis trouver quelqu'un à qui transmettre la direction de leurs affaires. – Ensuite je suis libre. Je sais qu'il est présomptueux pour un artilleur de troisième classe, non même pas, j'ai été rétrogradé à cause d'une bagarre, pour un simple soldat de la Garde de parler de la Division « X », mais j'ai des connaissances que vous pouvez utiliser. Je connais les Familles... les Libres Commerçants. Je parle plusieurs langues. Je sais comment me comporter dans les Neuf Mondes. Je ne suis pas astrogateur, mais j'ai un peu voyagé. En outre, j'ai vu comment Pop travaillait, enfin le colonel Baslim. Je peux peut-être continuer son travail.

— Il faut vraiment aimer ce travail pour le faire. La plupart du temps, on demande à un homme des choses... que son amour-propre lui interdit d'accomplir, sauf s'il les juge vraiment nécessaires.

— Mais je les ferai ! Vous ne savez peut-être pas que j'étais un esclave ? Ce serait utile de savoir ce que ressent un esclave.

— Peut-être. Mais cela pourrait vous rendre trop sensible. D'ailleurs le trafic des esclaves n'est pas le seul secteur qui nous intéresse. Nous ne promettons pas forcément du travail à celui qui vient ici. Il fait ce qu'on lui demande. Nous l'utilisons, en général jusqu'au bout. Le chiffre de nos pertes est élevé.

— J'obéirai. Il se trouve simplement que je suis intéressé par le

trafic d'esclaves. Pourtant, la plupart des gens ici semblent ignorer son existence.

— Le public refuserait de croire à la majeure partie des sujets dont nous nous occupons ici. On ne peut pas demander aux gens de prendre au sérieux des histoires invraisemblables dans des endroits très éloignés de chez eux. Il faut garder présent à l'esprit le fait que moins d'un pour cent de la race seulement quitte, ne fût-ce qu'une fois, sa planète d'origine.

— Bien sûr. De toute façon, ils n'y croient pas.

— Ce n'est pas notre plus grand obstacle. L'Hégémonie Terrienne n'est pas un empire ; c'est simplement une confédération de planètes dirigée d'une façon plutôt libérale. La différence entre ce que la Garde *pourrait* faire et ce qu'on lui *permet* d'accomplir, est très frustrante. Si vous croyez que vous êtes venu ici avec le rêve d'assister à l'abolition de l'esclavage, détrompez-vous tout de suite. Nous pensons au mieux y arriver dans deux siècles. D'ici là, l'esclavage se sera déplacé vers des planètes qui n'ont pas encore été découvertes aujourd'hui. Ce n'est pas un problème qui peut être résolu une fois pour toutes. C'est un processus permanent.

— Je ne veux savoir qu'une chose, si je peux vous aider ?

— Je ne sais pas. Pas à cause de votre rang très inférieur dans la hiérarchie militaire... Nous sommes à peu près tous au même niveau ici. La Division Exotique est une idée plus qu'une organisation. Je ne suis pas inquiet de ce que peut faire Thorby Baslim. On peut toujours lui trouver une occupation, ne fût-ce que traducteur. Mais Rudbek de Rudbek... je m'interroge.

— Mais je vous ai dit que j'allais me débarrasser de cela !

— Eh bien, attendons que cela soit fait. Vous avez dit vous-même que vous ne vous enrôliez pas aujourd'hui. Passons à l'autre raison ; quelque chose à ajouter au rapport du colonel Baslim ?

Thorby hésita.

— Le colonel Brisby, mon commandant, m'a dit que P... le colonel Baslim avait prouvé qu'il existait une relation entre la traite des esclaves et un grand armateur.

— Il vous a dit cela ?

— Oui. Vous pouvez regarder dans le rapport du colonel Baslim.

— Je n'en ai pas besoin. Continuez.

— Eh bien... c'est de Rudbek dont il s'agit. Les Transports Galactiques, n'est-ce pas ?

« Smith » réfléchit.

— Pourquoi nous demander si votre société est de mèche avec le trafic des esclaves ? C'est à vous de nous le dire.

Thorby fronça les sourcils.

— Y a-t-il un écran galactique ici ?

— Au bout du hall.

— Puis-je l'utiliser ?

— Pourquoi pas ?

Le Haut Maréchal l'emmena à travers un couloir privé dans une salle de conférence dominée par un écran en relief constellé d'étoiles. Thorby n'en avait jamais vu de plus grand.

Il dut poser des questions sur son utilisation, car les instruments étaient compliqués. Puis il se mit au travail le visage tendu par l'effort, et reconstruisit l'image solide de lumières colorées au milieu des étoiles qu'il avait élaborée dans son bureau. Il ne donna aucune explication, et l'officier observa en silence. Enfin Thorby recula.

— C'est tout ce que je sais.

— Ils vous en manquent quelques-unes.

Le Haut Maréchal ajouta plusieurs lumières jaunes, rouges, puis encore quelques vaisseaux disparus.

— Mais c'est déjà un exploit d'arriver à ce résultat uniquement de mémoire, et un remarquable enchaînement d'idées. Je vois que vous vous êtes inclus ici. Il est probablement utile d'avoir un intérêt personnel dans l'affaire.

Il s'éloigna.

— Alors, Baslim, vous avez posé une question. Etes-vous prêt à y répondre ?

— Je crois que les Transports Galactiques sont impliqués jusqu'au cou ! Pas tout le monde, mais suffisamment de gens importants pour fournir les vaisseaux, les réparations, le carburant. Peut-être même le financement.

— Hum...

— Serait-ce matériellement possible autrement ?

— Vous savez ce qu'ils vous diront si vous les accusez de faire le commerce des esclaves...

— Pas le commerce en lui-même. En tout cas, je n'en sais rien.

— Mais d'être de mèche. D'abord, on vous dira que l'on n'a jamais entendu parler d'un tel trafic, et que ce n'est qu'un bruit. Ensuite, que de toute manière ils se bornent à vendre des vaisseaux. Peut-on rendre le quinquaiiller responsable du crime de l'homme qui découpe sa femme en morceaux ?

— Cela n'a rien à voir.

— Ils estimeront le contraire, et diront qu'ils ne violent aucune loi, et en admettant que l'esclavage existe quelque part, comment voulez-vous que les gens se sentent concernés par un mal qui sévit à des années-lumière de chez eux ? En cela, ils ont raison : on ne peut pas demander aux gens de faire quelque chose pour laquelle ils n'ont aucune motivation. Ensuite, il y aura toujours un individu bien habillé et avec des bonnes manières pour émettre l'opinion que l'esclavage,

quand il existait, n'était pas une si mauvaise chose, parce que la majeure partie de la population est en fait plus heureuse lorsqu'elle n'a pas les responsabilités d'un homme libre. Il conclurait que si on ne leur vendait pas des vaisseaux, quelqu'un d'autre le ferait. C'est du commerce tout simplement.

Thorby se mit à penser à tous les petits Thorby anonymes qui devaient pleurer de terreur, de solitude, et de douleur, désespérés dans les soutes puantes et obscures des vaisseaux d'esclaves qui pourraient être *les siens*.

— Un coup de fouet le ferait vite changer d'avis !

— Sans doute. Mais nous avons aboli le fouet ici. Quelquefois, je me demande si nous avons bien fait. – Il contempla le tableau. – Je vais enregistrer ceci. Il y a des facettes que nous n'avons pas encore envisagées. Merci de votre visite. Si vous avez d'autres idées de ce genre, revenez donc.

Thorby réalisa que l'on n'avait pas pris au sérieux son désir de s'engager.

— Maréchal Smith... Je pourrais faire autre chose.

— Quoi donc ?

— Avant que je n'entre dans la Division, si vous me le permettez... ou peut-être après, je ne sais pas comment vous arrangez ces choses. Je pourrais aller inspecter dans mon propre vaisseau les lieux marqués en rouge, les nôtres. Le patron peut peut-être découvrir des choses sur place qu'un agent secret aurait du mal à approcher.

— Peut-être. Vous savez que votre père avait commencé un tour d'inspection, cela ne lui a pas porté bonheur. – Smith se gratta le menton. – Nous n'avons jamais vraiment pris en considération cette disparition. Jusqu'à votre retour, nous avons conclu à un accident. Un yacht avec trois passagers, un équipage de huit personnes et aucun chargement ne paraissent pas un butin suffisant pour des pillards ou des bandits. En général, ils savent ce qu'ils cherchent.

Thorby était scandalisé.

— Vous insinuez que...

— Je n'insinue rien. Mais les patrons qui cherchent à mettre leur nez dans les affaires de leurs employés se sont souvent, en d'autres lieux et en d'autres temps, brûlés les doigts. Et votre père était sûrement en train de contrôler.

— Sur le trafic des esclaves ?

— Je ne saurais le dire. Il contrôlait dans cette zone. Je suis désolé, je dois partir. Mais revenez me voir... ou appelez et quelqu'un viendra chez vous.

— Maréchal Smith... puis-je parler de tout ceci avec d'autres personnes ?

— Comment ? Non, rien. En tout cas, tant que vous n'attribuez

rien à la Division, ou à la Garde. Mais vu ce que vous savez déjà... – Il haussa les épaules. – Qui vous croirait ? Si vous parlez de vos soupçons à vos associés, vous pourriez susciter des inimitiés à votre égard... Certaines d'entre elles pourraient être sincères et honnêtes. Quant aux autres, j'aimerais le savoir moi-même.

Thorby était tellement en retard que Leda était à la fois vexée et brûlait de curiosité. Mais elle dut se contenir non seulement à cause des micros, mais parce qu'une vieille tante venue pour saluer Rudbek de Rudbek restait pour la nuit. Ce ne fut que le lendemain, en examinant les reliques des Aztèques dans le Musée du Cinq Mai, qu'ils purent en parler.

Thorby lui raconta ce que Garsch avait dit, puis il décida d'en dire plus.

— Je voulais m'engager dans la Garde hier.

— Thor !

— Oh, je ne vais pas m'enfuir. Mais j'ai une bonne raison. La Garde est la seule organisation qui lutte contre le trafic des esclaves. Mais c'est aussi ce qui m'empêche de m'engager maintenant. – Il lui fit part de ses soupçons sur Rudbek et le trafic.

Elle pâlit soudain.

— Thor, c'est l'idée la plus horrible que j'aie jamais entendue. Je ne peux pas y croire.

— J'aimerais démontrer que c'est faux. Mais quelqu'un doit bien construire leurs vaisseaux, les financer. Les esclavagistes ne sont pas des ingénieurs, mais des parasites.

— J'ai encore du mal à croire qu'une telle chose puisse exister.

Il haussa les épaules.

— Dix coups de fouet t'en persuaderaient, crois-moi.

— Thor ! Tu veux dire qu'on t'a *battu* ?

— Je ne m'en souviens pas clairement. Mais j'en ai les cicatrices sur le dos.

Elle ne dit plus rien sur le trajet du retour.

Thorby vit Garsch encore une fois, puis ils partirent pour le Yukon avec la vieille tante qui s'était en quelque sorte invitée. Garsch fit signer des papiers au jeune homme, et lui fournit deux renseignements.

— La première action doit se situer à Rudbek parce que c'est la résidence légale de vos parents. Ensuite, j'ai fait des recherches dans les archives journalistiques.

— Eh bien ?

— Votre grand-père vous a bien donné un bon paquet d'actions. C'était dans les histoires sur les hourras d'enthousiasme à l'occasion de la naissance du garçon. Le *Journal de la Bourse* a donné la liste des

actions par leurs numéros de série. Nous frapperons là-dessus aussi, le même jour. Il ne faut pas qu'une question étouffe l'autre.

— Vous êtes le médecin.

— Mais je ne veux pas de vous à Rudbek avant que le juge ne déclare la séance ouverte. Voici un numéro de courrier par lequel vous pourrez me joindre... même m'appeler en cas de besoin. Maintenant vous allez avoir la gentillesse de me dire comment, moi, je vais vous joindre.

Thorby se demanda comment il allait satisfaire cette requête, cerné, comme il l'était, par des gardes du corps.

— Vous pourriez vous arranger pour que vous ou quelqu'un d'autre, un jeune homme peut-être, téléphone à ma cousine avec un message en code. Des tas de gens l'appellent tout le temps, surtout des jeunes hommes. Elle me le dira et je trouverai un endroit pour vous rappeler.

— Excellente idée. Il demandera si elle sait combien il reste de jours avant Noël. Très bien, je vous verrai au tribunal. – Garsch eut un sourire rusé. – On va s'amuser. Cela va vous coûter très très cher. Au revoir.

— TU t'es bien amusé ? — Oncle Jack lui souriait. — Tu nous a fait courir longtemps, mon garçon. Ce n'est pas bien.

Thorby eut envie de le frapper, mais bien que les gardes aient lâchés ses bras, quand ils le firent entrer dans la pièce, ses poignets étaient liés.

Oncle Jack ne souriait plus et jeta un coup d'œil au juge Bruder.

— Thor, tu n'as jamais compris ce que le juge Bruder et moi-même avons fait pour ton père et ton grand-père. Naturellement, nous savons ce qui est le mieux. Mais tu nous as procuré des ennuis, et nous allons t'apprendre comment nous corrigeons les petits garçons qui ne savent pas apprécier les bons traitements, n'est-ce pas, Bruder ?

Le juge eut un sourire cruel et prit un fouet derrière lui.

— Couchez-le sur le bureau.

Thorby se réveilla en sursaut. Oh, un vrai cauchemar ! Il regarda autour de lui dans la petite chambre d'hôtel et essaya de se rappeler où il se trouvait. Depuis des jours et des jours, il ne cessait de se déplacer à travers la planète, mais pas suffisamment pour attirer l'attention. Il s'était même fait refaire une carte d'identification, presque aussi bonne que la vraie. Il n'avait pas eu de grosses difficultés, après avoir réalisé que les bas-fonds étaient les mêmes partout.

Il se souvenait maintenant. Il était en America de Sud.

Le réveil sonna près de son lit. Il était juste minuit. L'heure de partir. Il s'habilla, regarda ses bagages et décida de les laisser là. Il descendit l'escalier de service et sortit par la porte de derrière.

Tante Lizzie n'avait pas aimé le froid du Yukon, mais elle le supporta. Finalement quelqu'un appela pour rappeler à Leda qu'il ne restait que quelques jours avant Noël, alors ils partirent. A Uranium City, Thorby dut s'arranger pour rappeler.

Garsch sourit ironiquement.

— Je vous verrai au tribunal d'instance du comté de Rudbek, section quatre, le quatre janvier à neuf heures cinquante-neuf du matin. Maintenant disparaissez complètement.

Ainsi à San Francisco, Thorby et Leda se disputèrent en présence de tante Lizzie. Leda voulait aller à Nice et le jeune homme en Australie.

— Garde la voiture ! lui cria-t-il avec colère. J'irai par mes propres moyens !

Il sortit avec rage et acheta un billet pour Great Sidney.

Il utilisa la vieille ruse des toilettes, se cacha sous la Baie, puis convaincu qu'il avait semé son garde du corps, il compta le liquide que Leda lui avait glissé aussi discrètement qu'ils s'étaient querellés publiquement. La somme atteignait un peu moins de deux cent mille crédits. Elle avait mis un mot où elle s'excusait de ne pouvoir lui en donner plus, mais elle n'avait pas prévu d'avoir besoin d'argent.

Pendant qu'il attendait sur le terrain sud-américain, Thorby compta ce qui lui restait de l'argent de Leda, et en conclut qu'il n'en avait pas eu de trop, ni de temps non plus. Où diable avaient disparu tous ces billets ?

Les photographes et les journalistes le harcelèrent à Rudbek City. Il y en avait dans tous les coins. Mais il réussit à se faufiler et à retrouver Garsch dans le bar à neuf heures cinquante-huit. Le vieil homme secoua la tête.

— Asseyez-vous. Son honneur va bientôt arriver.

Le juge fit son apparition et l'huissier entonna l'ancienne promesse de justice.

— ... Avancez et vous serez entendu !

— Bruder tient son juge en laisse, remarqua Garsch.

— Vraiment ? Mais alors que faisons-nous ici ?

— Vous me payez pour m'en occuper. N'importe quel juge devient un bon juge dès qu'il est conscient d'être surveillé. Regardez derrière vous.

Thorby se retourna. La salle était remplie de journalistes, il ne restait plus la moindre place pour un citoyen ordinaire.

— J'ai fait du bon travail, je peux le dire. — Il indiqua le premier rang avec son pouce. — Le drôle de type avec le grand nez est l'ambassadeur de Proxima. Le vieux bandit à côté de lui est le président de la commission judiciaire. Et...

Il s'interrompit. Thorby ne put distinguer Oncle Jack, mais vit Bruder présider de l'autre côté de la table. Il ne jeta pas un regard sur Thorby, qui ne trouvait pas Leda non plus.

Il se sentit alors très seul. Mais Garsch avait terminé les formalités préliminaires. Il s'assit près de lui et murmura :

— Un message pour vous. La jeune fille vous dit « bonne chance ».

Thorby se borna à témoigner, et cela seulement après de nombreuses objections, d'oppositions et d'avertissements de la part du juge. Pendant qu'on le faisait jurer, il reconnut au premier rang le président à la retraite du tribunal de la Cour Ultime Hégémonique qui avait dîné à Rudbek une fois. Puis il ne remarqua plus rien, car il témoigna dans un sommeil hypnotique profond.

Bien que chaque détail fût épluché interminablement, la séance ne risqua de tourner au drame qu'une seule fois. Le tribunal appuya une objection élevée par Bruder d'une telle façon qu'il y eut un murmure d'incrédulité dans la salle et quelqu'un tapa du pied. Le juge devint écarlate.

— Silence ! L'huissier va faire évacuer la salle !

Un mouvement s'amorça pour obéir à l'ordre du juge, malgré les protestations des journalistes. Mais les deux premiers rangs ne bougèrent pas d'un poil et fixèrent le juge intensément. Le Haut Ambassadeur de la Ligue Vega se pencha vers son secrétaire et lui chuchota quelque chose. Le secrétaire se mit à taper en Sténo Muette.

Le juge s'éclaircit la gorge.

— Si cette attitude invraisemblable ne cesse pas tout de suite ! La cour ne tolérera aucune irrévérence à son égard.

Thorby fut presque surpris quand cela se termina.

— ... doit donc présumer définitivement que Creighton Bradley Rudbek et Martha Bradley Rudbek ont tous deux trouvé la mort dans un accident commun. Que leurs âmes reposent en paix. Que cet arrêt soit enregistré. — Le juge frappa de son marteau. — Que les gardiens des testaments des descendants, s'ils sont présents dans ce tribunal, s'avancent.

Il n'y eut pas d'audition à propos des actions personnelles de Thorby. Le jeune homme signa un reçu pour les certificats dans le cabinet du juge. Ni Weemsby, ni Bruder n'étaient présents.

Thorby respira profondément en sortant du cabinet avec Garsch.

— J'ai du mal à croire que nous avons gagné.

L'avocat lui sourit malicieusement.

— Ne vous faites pas trop d'illusions. Nous avons gagné le premier round aux points. C'est maintenant qu'il va falloir payer très cher.

La mâchoire de Thorby retomba. Des gardes de Rudbek entrèrent et leur ouvrirent un passage à travers la foule.

Garsch n'avait rien exagéré. Bruder et Weemsby n'avaient pas bougé ; ils continuaient à diriger Rudbek Associés et à se battre. Thorby ne vit jamais les procurations de ses parents. Désormais la seule chose qui l'intéressait, c'était de voir si, comme il le soupçonnait, la différence entre les papiers préparés par Bruder et ceux de ses parents résidait dans les expressions « révocable » et « révocable »

seulement par consentement mutuel ».

Mais quand le tribunal leur ordonna de produire les pièces. Bruder déclara qu'elles avaient été détruites en rangeant les dossiers des documents expirés. Il fut condamné à dix jours pour mépris, mais la sentence fut suspendue, et l'affaire en resta là.

Toutefois, si Weemsby ne votait plus les parts de Martha et Creighton Rudbek, Thorby ne le faisait pas non plus. Les actions étaient immobilisées tant que les testaments n'étaient pas déclarés valables. Entre-temps, Bruder et Weemsby restaient administrateurs de Rudbek & Associés avec une majorité de directeurs qui les soutenaient. Thorby ne pouvait pas pénétrer dans l'Immeuble Rudbek, encore moins dans son ancien bureau.

Weemsby ne remit jamais plus les pieds dans la propriété de Rudbek. On lui envoya ses affaires. Thorby fit emménager Garsch dans l'appartement de Weemsby. Le vieil homme y couchait souvent. Ils étaient tous deux très occupés.

A un certain stade, Garsch lui dit qu'il y avait quatre-vingt-dix-sept requêtes en instance, pour ou contre, liées au règlement de la question de ses biens. Les testaments étaient simples dans leur essence : Thorby était le seul héritier principal. Mais il y avait des douzaines de legs mineurs, des parents qui pourraient obtenir quelque chose si les testaments étaient écartés, la question de ses parents « légalement décédés » revint sur le tapis, la présomption de l'« accident commun » contre des décès à des moments différents fut discutée à nouveau. Enfin l'identité même de Thorby fut remise en cause. Ni Bruder, ni Weemsby n'apparurent jamais au tribunal, quelque parent ou actionnaire les remplaçait toujours comme requérant. Thorby fut forcé d'admettre que l'oncle Jack avait rendu tout le monde heureux.

Mais la seule action qui l'affligea vraiment fut intentée par ses grands-parents. Ils demandaient qu'il soit placé sous leur tutelle à cause de son incompétence. La preuve, plus que le fait admis qu'il ne connaissait pas grand-chose aux complexités de la vie terrienne, fut donnée par le rapport médical établi pendant son séjour dans la Garde. Un certain docteur Krishnamurti avait inscrit qu'il était « potentiellement instable sur le plan émotionnel et ne pouvait répondre complètement de ses actions dans un état de tension nerveuse ».

Garsch le fit examiner avec toute la publicité voulue par le médecin du Secrétaire Général de l'Assemblée Hégémonique. Thorby fut déclaré légalement sain d'esprit et de corps. Ensuite un actionnaire présenta une requête pour que le jeune homme soit reconnu professionnellement incompétent pour diriger les affaires de Rudbek & Associés, dans l'intérêt public et privé.

Thorby se sentait étouffé par toutes ces manœuvres. Il trouvait que cela coûtait extrêmement cher d'être riche. Il était lourdement endetté à cause des frais de procédures, et l'entretien de la propriété de Rudbek. En outre, il n'avait pas réussi à toucher ses dividendes accumulés, parce que Weemsby et Bruder continuaient à contester, malgré des décisions contraires successives, la certitude de l'identité du jeune homme.

Mais après une période épuisante, un tribunal à trois échelons au-dessus du tribunal d'instance de Rudbek attribua à Thorby (sous réserve de remontrances vis-à-vis de son comportement, et à moins d'être retiré par un tribunal) le pouvoir de voter les actions de ses parents jusqu'à ce que l'affaire de leurs biens soit réglée.

Thorby convoqua une assemblée générale des actionnaires, sur leur initiative comme l'autorisaient les règlements administratifs, pour élire les administrateurs.

La réunion eut lieu dans l'auditorium de l'Immeuble de Rudbek. La plupart des actionnaires qui vivaient sur la Terre s'arrangèrent pour venir, même s'ils étaient représentés par procuration. Même Leda fit son apparition à la dernière minute en s'exclamant joyeusement :

— Salut tout le monde ! — Puis elle se tourna vers son beau-père. — Papa, j'ai reçu la convocation et j'ai décidé de venir voir le spectacle. J'ai sauté dans un bus et me voici. Je n'ai encore rien manqué, n'est-ce pas ?

Elle jeta à peine un coup d'œil à Thorby, qui pourtant se trouvait sur l'estrade avec les administrateurs. Le jeune homme se sentit soulagé et affecté. Il ne l'avait pas revue depuis leur séparation à San Francisco. Il savait qu'elle résidait au manoir de Rudbek à Rudbek City, et se trouvait quelquefois en ville, mais Garsch l'avait découragé de prendre contact avec elle.

— Un homme est stupide de vouloir poursuivre une femme qui lui fait comprendre clairement qu'elle ne veut pas le voir.

Alors il se rappela seulement qu'il devait lui rendre son prêt avec les intérêts, dès que possible.

Weemsby rappela l'assemblée à l'ordre et annonça que conformément à la convocation, la réunion allait présenter et élire les administrateurs.

— Le compte rendu et les anciennes affaires sont remises par consentement unanime.

Bang !

— Je laisse la place au secrétaire pour qu'il appelle la liste des nominations au rôle de président du conseil d'administration.

Sur son visage s'étalait un sourire triomphateur.

Ce sourire inquiéta Thorby. Il contrôlait entre sa part et celle de

ses parents, juste en dessous de 45 % des actions votantes. A partir des noms qui lui avaient intenté des procès d'autres sources indirectes, il estima que Weemsby contrôlait environ 31 %. Le jeune homme avait besoin de recueillir 6 %. Il comptait sur la sensation que provoquerait l'appel de « Rudbek de Rudbek », mais il ne pouvait en être sûr, même si Weemsby avait besoin de trois fois plus de votes « incertains »... incertains pour Thorby, mais peut-être déjà dans la poche de Weemsby.

Mais le jeune homme se leva et se présenta à travers ses parts personnelles.

— Thor Rudbek de Rudbek !

Ensuite ce fut : passe, passe, sans fin, jusqu'à ce que Weemsby se présente. Il n'y eut pas d'autre présentation.

— Le Secrétaire va appeler la liste, entonna-t-il. Annoncez vos votes, d'abord les propriétaires présents de leurs actions, suivies des votes par procuration. L'Huissier vérifiera les numéros de série dans le Grand Livre. Thor Rudbek... de Rudbek.

Thorby vota les 45 % qu'il contrôlait, puis se rassit soudain très las. Il sortit sa calculatrice de poche. Il y avait 94 000 actions. Il ne se sentait pas en mesure de pouvoir pointer de tête. Le secrétaire lut les noms, l'Huissier annonça ses vérifications sur la liste. Le jeune homme avait besoin de recueillir 5 657 votes pour gagner d'une voix.

Il commença lentement à en récupérer : 232, 906, 1917, certaines directement, d'autres par procuration. Mais Weemsby en ramassait aussi. Quelques actionnaires annoncèrent : « Passe à la procuration », ou évitaient de répondre. Les noms défilaient, et les votes manquants n'apparaissaient pas, Thorby fut obligé de conclure que Weemsby avait ces procurations sur lui. Mais les votes continuaient à s'additionner pour « Rudbek de Rudbek » : 2205, 3036, 4309... Il stagna à ce chiffre. On appela les derniers noms.

Garsch se pencha vers lui.

— Il ne reste plus que nos deux joyeux lurons.

— Je sais.

Thorby rangea sa calculatrice ; il avait mal au cœur. Alors Weemsby avait gagné, malgré tout.

On avait visiblement dit au Secrétaire quels noms annoncer en dernier.

— L'Honorable Curt Bruder !

Le juge donna le vote de son action unique à son partenaire.

— Notre Président, M. John Weemsby.

Ce dernier se leva l'air ravi.

— Je vote ma part unique sur moi-même. Par les procurations qui m'ont été délivrées et avec le Secrétaire, je vote...

Thorby n'écoutait plus. Il cherchait son chapeau.

— La liste étant complète, je déclare... commença le Secrétaire.

— Non !

Leda était debout.

— Je suis ici *en personne*. C'est ma première réunion *et je vais voter* !

Son beau-père se tourna rapidement vers elle.

— Très bien, Leda. Tu ne dois interrompre... – Il se tourna vers le Secrétaire. – Cela n'affecte pas le résultat.

— Mais si, *au contraire* ! Je donne mille huit cent quatre-vingt votes à Thor, Rudbek de Rudbek !

Weemsby la regarda ahuri.

— Leda Weemsby !

— Légalement je suis Leda *Rudbek*, rétorqua-t-elle froidement.

Bruder criait :

— C'est illégal. Le vote a été enregistré. C'est trop...

— Oh, c'est absurde, s'exclama-t-elle. Je suis présente et je vote. De toute façon, j'ai annulé ma procuration. Elle a été enregistrée dans le bureau de poste de cet immeuble, et j'ai veillé à ce qu'on la délivre pour être signée au « siège central de cette société », c'est bien la formule, n'est-ce pas, monsieur le juge ? Et cela, dix minutes avant que la séance soit déclarée ouverte. Si vous ne me croyez pas, faites-la chercher. Mais qu'est-ce que cela change ? Je suis ici, touchez-moi.

Ensuite elle se tourna vers Thorby et lui sourit.

Thorby essaya de lui répondre, puis murmura férocement à Garsch :

— Pourquoi avez-vous gardé ceci secret ?

— Et laisser notre honnête homme découvrir qu'il devait mendier, emprunter ou acheter encore d'autres votes ? Il aurait pu gagner. Elle lui a conservé ses illusions jusqu'au bout, comme je le lui avais dit. C'est une sacrée fille, Thorby. Moi je prendrai une option sur elle.

Cinq minutes plus tard, le jeune homme, pâle et tremblant, se leva, prit le marteau que Weemsby avait laissé tomber. Il fit face à la foule.

— Nous allons maintenant élire le reste du conseil d'administration, annonça-t-il, en contrôlant à peine le ton de sa voix.

La liste élaborée par Garsch et Thorby fut acceptée par acclamation, avec une personne en plus : Leda.

Elle se leva à nouveau.

— Oh, non ! Tu ne peux pas me faire cela.

— C'est comme ça. Tu as assumé une responsabilité, maintenant il faut l'accepter.

Elle ouvrit la bouche, la referma, et se rassit.

Quand le secrétaire annonça le résultat, Thorby se tourna vers Weemsby.

— Vous êtes aussi le Directeur Général, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Vous êtes renvoyé. Votre action revient à la société. N'essayez pas de retourner dans votre ancien bureau. Prenez votre chapeau et allez-vous-en.

Bruder bondit vers lui. Le jeune homme l'affronta.

— Vous aussi. Huissier, veuillez les conduire jusqu'à la sortie.

THORBY regarda d'un air morne la grosse pile de documents, chacun portant l'étiquette « urgent ». Il en prit un, se mit à le lire et le posa.

— Dolores, branchez-moi sur mon écran et rentrez chez vous.

— Je peux rester.

— J'ai dit : « Rentrez chez vous. » Comment allez-vous trouver un mari avec des cernes sous les yeux ?

— Oui, monsieur. – Elle changea les liaisons. – Bonne nuit, monsieur.

— Bonne nuit.

Une brave fille, loyale. Du moins, il l'espérait. Il n'avait pas osé faire place nette partout. L'administration devait avoir de la continuité. Il composa un numéro.

Une voix sans visage annonça :

— Brouillage Sept.

— Prométhée enchaîné, répondit Thorby. Et neuf font seize.

— Brouillage levé.

— Protégé.

Le visage du Haut Maréchal « Smith » apparut.

— Salut, Thor.

— Jake, je dois encore remettre la conférence de ce mois-ci. Je n'aime pas le faire, mais tu devrais voir mon bureau.

— Personne ne te demande de consacrer tout ton temps aux affaires de la division.

— Bon sang, mais c'est exactement ce que j'avais prévu de faire : passer un bon coup de balai ici, mettre des gens honnêtes à la place, et m'engager dans la division ! Mais ce n'est pas si simple.

— Thor, un officier consciencieux ne peut pas se faire remplacer tant que, sur son tableau de bord, toutes les lumières ne sont pas vertes. Nous savons tous deux qu'il y avait beaucoup de voyants rouges sur le tien.

— Eh bien... c'est vrai. Je ne peux pas faire la conférence, mais tu

as bien cinq minutes ?

— Vas-y.

— Je crois que j'ai trouvé quelqu'un pour chasser les porcs-épics. Tu te souviens ?

— Personne ne mange les porcs-épics.

— Juste ! J'ai même dû voir une image de cet animal pour comprendre ce que c'était. En termes de négoce, pour tuer un commerce il faut l'empêcher d'être rentable. Pour éliminer les marchands d'esclaves, il faut rendre leurs raids infructueux. Si on donne aux victimes les piquants du porc-épic, on y arrivera.

— Si nous avons les piquants, acquiesça le directeur de la Division « X » sèchement. Tu as des idées pour une arme ?

— Moi ? Pour qui me prends-tu ? Un génie ? Mais je crois que j'en ai trouvé un. Il s'appelle Joël de la Croix. Il est censé être l'élément le plus doué jamais sorti de M.I.T. J'ai discuté avec lui de ce que je faisais à mon poste d'aiguilleur sur *Sisu*. Cela lui a donné des idées brillantes qui n'ont pas encore été poussées jusqu'au bout. Puis il a dit : « C'est absurde qu'un vaisseau soit mis hors de combat par un ridicule rayon paralysant, alors qu'il a suffisamment d'énergie dans son moteur pour en faire une petite étoile. »

— Une *très* petite étoile. Mais je suis d'accord.

— Bon. Je l'ai détaché dans nos Laboratoires Havermeyer à Toronto. Dès que tes officiers l'auront accepté, je vais lui donner tout l'argent possible et carte blanche. Je lui dirai tout ce que je sais sur la tactique des pirates, par bandes, je pense. Car je n'aurai pas tellement le temps de travailler avec lui. Je suis pris entre mille feux ici.

— Il aura besoin d'une équipe. Ce n'est pas un projet pour de l'artisanat familial.

— Je sais. Je t'enverrai les noms dès que je les obtiendrai. Le Projet Porc-Epic aura tout l'argent et les hommes dont il pourra disposer, mais, Jake, combien de ces gadgets puis-je vendre à la Garde ?

— Comment ?

— Je suis censé diriger une société. Si je la mène à la faillite, le tribunal va me destituer. Je suis prêt à laisser le Projet Porc-Epic dépenser les mégabocs par milliers, mais je dois en rendre compte devant les directeurs et les actionnaires. Si nous réussissons à tirer quelque chose de cette idée, je pourrai vendre quelques centaines d'unités aux Libres Commerçants. Je peux en vendre à nos propres entreprises, mais j'ai besoin d'un grand potentiel pour justifier la dépense. Combien la Garde peut-elle en prendre ?

— Thor, tu t'inquiètes sans raison. Même si tu ne sors pas une nouvelle arme superpuissante, et si cela ne marche pas, la recherche paie toujours. Tes actionnaires ne perdront pas.

— Je m'inquiète avec raison ! J'occupe ce poste grâce à une poignée de votes. Une assemblée générale extraordinaire des actionnaires peut me révoquer demain. Bien sûr, la recherche finit toujours par payer, mais pas nécessairement rapidement. Tu peux être sûr que chaque crédit que je dépense est comptabilisé par des gens qui seraient ravis de me voir à la porte. Il me faut donc une justification raisonnable.

— Et un contrat de recherches ?

— Avec un vice-colonel sur le dos de mon ingénieur pour lui dire ce qu'il doit faire ? Je veux lui donner carte blanche.

— Hum... Bon. Admettons que j'obtienne une déclaration d'intentions. Nous mettrons le chiffre le plus haut possible. Il faut que je voie le Maréchal en Chef. Il est sur Luna en ce moment, et je ne pourrai pas trouver le temps d'y aller cette semaine. Tu devras attendre quelques jours.

— Je n'attendrai sûrement pas. Je vais agir comme si c'était déjà fait. Jake, je vais mettre la machine en route et quitter ce travail de fou. Si tu ne veux pas de moi dans la division, je pourrai toujours être artilleur.

— Fais un saut ce soir, je t' enrôle et je t'envoie en mission commandée au poste que tu occupes actuellement.

Thorby eut l'air décontenancé.

— Jake ! Tu me ferais ce coup-là !

— Si tu étais assez bête pour te placer sous mes ordres, Rudbek.

— Mais...

Il était inutile de discuter, il y avait trop de travail à terminer.

— Rien d'autre ? ajouta « Smith ».

— Je ne crois pas.

— Je vais effectuer une première enquête demain sur de la Croix. Au revoir.

Thorby éteignit l'écran, plus déprimé que jamais. Ce n'était pas la menace mi-facétieuse du maréchal, ni même sa conscience troublée à l'idée de dépenser des sommes énormes d'argent appartenant à autrui avec dans la balance une chance assez mince de succès. Mais simplement, il se sentait submergé par une tâche plus complexe qu'il n'aurait pu l'imaginer.

Il prit de nouveau le premier document de la pile, le posa, poussa une touche qui le relia directement à la propriété de Rudbek. Leda se présenta devant l'écran.

— Je vais être en retard de nouveau. Je suis désolé.

— Je vais retarder le dîner. Ils s'amuse bien. J'ai ordonné à la cuisine des petits fours substantiels.

Thorby secoua la tête.

— Prends la tête de la table. Je vais manger ici, peut-être dormir.

Elle soupira.

— Si tu restes la nuit, cher idiot, tu dois te coucher à minuit et ne pas te lever plus tôt que six heures. C'est promis ?

— D'accord, si c'est possible.

— Tu as intérêt à le rendre possible, sinon tu auras affaire à moi. Au revoir.

Il ne reprit pas le document cette fois-ci, mais s'absorba dans ses pensées. Une bonne fille, Leda... Elle avait même essayé d'aider dans les affaires, mais il était vite devenu évident que ce n'était pas son fort. Toutefois elle était la seule lueur dans l'obscurité ; elle finissait toujours par le réconforter. Un soldat de la Garde pouvait se marier, mais ce ne serait pas juste pour elle ; de plus il n'avait aucune raison de penser qu'elle en avait envie. C'était déjà suffisamment incorrect de sa part de se retirer d'un grand dîner à la dernière minute. Autre chose, il devrait essayer d'être plus gentil avec elle.

Tout avait semblé si évident : prendre la direction, nettoyer le secteur en face de la Sargonie, et prendre quelqu'un d'autre pour administrer à sa place. Mais plus il fouillait dans les affaires, plus le travail s'accumulait. Les impôts... La situation fiscale était très embrouillée, comme toujours. Le programme de développement prôné par le groupe Vega... Il ne pouvait rien juger sans aller voir sur place. Était-ce possible de prendre une décision même vu de là-bas ? Où trouver le *temps* ?

Quelle ironie, un homme qui possédait des milliers de vaisseaux stellaires n'arrivait jamais à voyager dans l'un d'entre eux. Peut-être dans un an ou deux...

Non, la question de ces damnés testaments ne sera même pas réglée d'ici là. Cela faisait déjà deux ans que les tribunaux les épiluchaient. Pourquoi ne pouvait-on traiter la mort décemment, simplement, comme le faisaient les Familles ?

Entre-temps, il n'était pas libre de continuer le travail de Pop.

C'est vrai, il avait fait quelque chose. En autorisant la Division « X » à examiner les archives de Rudbek, il avait rempli les vides du tableau sur l'écran galactique. Jake lui avait dit qu'ils avaient nettoyé un repaire de pirates grâce au matériel provenant directement de ce que savait le bureau central, tout en ignorant qu'il le savait.

Ou bien quelqu'un *était-il* au courant ? Quelquefois, il pensait que Weemsby et Bruder avaient eu connaissance de tout cela, d'autres fois, il ne le croyait pas... Les fiches ne révélaient que du commerce légitime... Mais parfois avec les mauvaises personnes. Comment savoir qu'elles étaient de mauvaises personnes ?

Il ouvrit un tiroir, sortit un dossier dépourvu d'étiquette « urgent » dessus, tout simplement parce qu'il ne le quittait jamais. C'était, selon lui, la chose la plus importante dans Rudbek, peut-être dans toute la

Galaxie, en tout cas beaucoup plus que le Projet Porc-Epic, parce que cette opération était sûre de mutiler, ou au moins de freiner le trafic d'esclaves. Porc-Epic était une possibilité à long terme. Mais il n'avait pas beaucoup avancé, il avait eu trop de choses à faire.

Toujours trop. Grand-mère disait qu'il ne fallait jamais acheter trop d'œufs pour son panier. Où avait-elle été chercher cela ? La Famille n'achetait jamais d'œufs. Il avait à la fois trop de paniers et trop d'œufs pour les remplir. Et chaque jour, un nouveau panier.

Evidemment, quand surgissait un problème vraiment difficile, il pouvait toujours se demander : « Que ferait Pop ? » Le colonel Brisby avait bien exprimé cela : « Je me pose simplement la question : « Que ferait le colonel Baslim ? » Cela aidait bien sûr, surtout quand il se rappelait ce que le juge lui avait recommandé, en lui remettant les actions de ses parents : « Un homme ne possède rien tout seul, plus son bien est grand, moins il le possède. Vous n'êtes pas libre d'en disposer arbitrairement, ni futillement. Votre intérêt ne doit pas prévaloir sur celui des actionnaires, des employés, ou du public. »

Thorby avait discuté avec Pop de cet avertissement avant de se lancer dans le Projet Porc-Epic.

Le juge avait raison. Sa première impulsion avait été de fermer toutes les activités de Rudbek dans cette zone contaminée, et mutiler ainsi le trafic. Mais ce n'était pas possible. On ne pouvait pas porter préjudice à des milliers, à des millions d'honnêtes gens pour coincer une poignée de criminels. Il fallait procéder avec plus de subtilité.

C'était ce qu'il s'efforçait de faire maintenant. Il commença à étudier le dossier sans inscription.

Garsch passa la tête à travers la porte.

— Encore au bureau ? Où est l'urgence, fiston ?

— Jim, où puis-je trouver dix hommes honnêtes ?

— Comment ? Diogène se contentait d'en chercher un seul. Ce qui n'était déjà pas une mince affaire.

— Tu sais ce que je veux dire : dix hommes honnêtes capables d'occuper le poste de directeur planétaire pour Rudbek. – Thorby ajouta en son for intérieur. – Et admissibles pour la Division « X ».

— Je vais t'en dire un.

— Tu vois une autre solution ? Chacun va remplacer un directeur dans le secteur visé. Nous réintégrerons les autres chez nous, car nous ne pouvons pas les renvoyer, nous ne savons pas. Mais les hommes à qui nous pouvons faire confiance seront informés sur le fonctionnement du trafic des esclaves et sur ce qu'il doit rechercher.

Garsch haussa les épaules.

— Nous ne pouvons pas faire plus. Mais n' imagine pas que tu vas y arriver d'un coup. Nous n'arriverons jamais à trouver autant de personnes qualifiées en une fois. Maintenant, écoute, fiston, tu ne vas

rien résoudre ce soir, même si tu passes toute la nuit à contempler ces noms. Quand tu seras aussi âgé que moi, tu sauras que tu ne peux pas tout faire en même temps, à moins de te tuer d'abord. De toute façon, on finit par mourir et quelqu'un d'autre doit continuer le travail. Tu me rappelles celui qui avait décidé de compter les étoiles. Il avait beau compter, de nouvelles étoiles surgissaient constamment. Alors il est allé à la pêche. Tu devrais le faire de temps en temps.

— Jim, pourquoi as-tu accepté de venir ici ? Tu ne quittes pas le travail avec les autres.

— Parce que je suis un vieil idiot. Il fallait bien que quelqu'un te donne un coup de main. J'étais peut-être content de taper sur un trafic aussi répugnant que celui des esclaves. C'est ma façon de le combattre, je suis trop vieux et trop gros pour le faire autrement.

Thorby secoua la tête.

— C'est bien ce qu'il me semblait. Je connais une autre manière, mais, bon sang, je suis tellement occupé ici avec ce que je dois faire, que je n'ai pas le temps de faire ce que je devrais faire... Et *jamais* pour ce que je *veux* faire !

— Ça, fiston, c'est universel. Le seul moyen d'empêcher cette formule de te tuer, c'est de faire parfois ce que tu veux. En d'autres termes, tout de suite. Tu as encore tout demain... Maintenant tu vas venir avec moi manger un sandwich et regarder des jolies filles.

— Je vais faire monter le dîner.

— Certainement pas. Même un vaisseau a besoin de retourner au chantier pour son entretien. Allez, viens.

Thorby regarda la pile de documents.

— D'accord.

Le vieil homme mâchonnait son sandwich, buvait sa bière en regardant les jolies filles, avec un sourire de plaisir innocent. Elles étaient vraiment belles. Rudbek City attirait les talents les mieux payés dans le milieu du spectacle.

Mais Thorby ne les voyait pas. Il réfléchissait.

On *ne peut pas* se dérober aux responsabilités. Un capitaine ne peut le faire, ni un officier chef. Mais il ne voyait pas comment il arriverait à rentrer dans la division de Pop, s'il continuait ainsi. Mais Jim avait raison. Ici aussi on pouvait combattre ce sale trafic.

Même si cette manière ne lui plaisait pas ? Oui, le colonel Brisby avait dit une fois à propos de Pop : « Cela signifie se consacrer entièrement à l'idéal de liberté, accepter de renoncer à la sienne... Etre mendiant... Ou esclave... Ou mourir, au nom de la liberté. »

Oui, Pop, mais je ne *sais* pas faire ce travail. Je le ferais... Je *m'efforce* de le faire. Mais je tâtonne. Je n'ai aucun talent pour cela.

— *Ridicule !* répondit Pop. *Tu peux apprendre n'importe quoi, si tu*

t'appliques vraiment. Tu vas l'apprendre même si je dois te l'enfoncer à coups de poing dans ta tête de linotte !

Quelque part derrière Pop, Grand-mère, d'un air sévère, acquiesçait en hochant la tête. Thorby lui fit un signe.

— Oui, Grand-mère. D'accord, Pop. Je vais essayer.

— *Tu feras plus qu'essayer !*

— J'y arriverai, Pop.

— *Mange ton dîner.*

Thorby chercha docilement sa cuillère, puis s'aperçut qu'il avait un sandwich à la place d'un bol de ragoût. Garsch s'adressa à lui.

— Qu'est-ce que tu marmonnes ?

— Rien. Je viens de prendre une décision.

— Arrête de réfléchir cinq minutes et regarde autour de toi. Il y a un temps et un lieu pour tout.

— Tu as raison, Jim.

— Bonne nuit, fiston, murmura le vieux mendiant. *Fais de beaux rêves... Et bonne chance !*

Fin

[1] En français dans le texte original.

[2] En français dans le texte original.